

# Blancador l'avantageux

Maurice Maindron

## I

Lorsque, dans la nuit du 15 octobre 1589, M. le baron Henri de Blancador rendit son âme à Dieu, on put dire que ce fut là le seul acte qu'il eût jamais accompli sans ministère d'huissier, sans commandement ni requête. Il laissait dix-huit procès pendants et il se préparait — si la mort ne fût venue le saisir à l'improviste, dans sa soixantième année — à en intenter un aux chanoines de Mortefigières, pour une couple de perdrix qu'une morte-paye avait indûment tuées et ramassées sur l'extrême limite de la pièce aux Grands-Caniveaux, qui, comme chacun sait, est mouvante de la seigneurie de Blancador et non du chapitre de Mortefigières.

La miséricorde divine ne laissa point dans la peine les bons prêtres ainsi menacés d'une instance. Le baron de Blancador mourut subitement, par une sorte de léthargie qu'il combattait depuis plusieurs années en avalant, au moment utile, quelques gouttes d'une eau-de-vie dont il portait toujours une petite fiole avec lui. Mais, à son grand méchef, surpris par un accès, M. de Blancador renversa sa petite bouteille qui se brisa sous sa main, déjà défaillante, qui la cherchait dans l'obscurité. On le trouva, le lendemain matin, raide comme une figure de cire, et le doyen du chapitre déclara que le diable avait passé par là, et que monsieur le baron n'avait point quitté le monde

comme un bon chrétien. Dom Bazime prit même occasion de ce notable événement pour répéter que tous ceux qui avaient voulu entreprendre contre les biens de l'Église avaient fait une mauvaise fin. Et il cita les exemples d'Héliodore fouetté par des jeunes gens descendus du ciel, de quelques empereurs d'Allemagne, de M. de Bourbon qui reçut une arquebusade en escaladant le mur de Rome, celui aussi de M. l'Amiral, déconfit, à la grande joie du populaire, lors de la Saint-Barthélemy, et enfin celui d'Henri de Valois, tué tout fraîchement par saint Jacques Clément, cordelier, pour la plus grande gloire de la Sainte Ligue catholique hors de laquelle il n'y avait point d'honnêtes gens dans le royaume.

Ainsi M. de Blancador dut-il abandonner ses procès, renoncer aux joies de plaider sur terre, pour s'adresser directement au juge suprême devant qui il fut si brusquement appelé, sans même qu'on lui en eût fait sommation.

Ce chicanier, dont les sacs et les dossiers remplissaient deux grandes salles de sa maison aux trois quarts ruinée et qui avait perdu ses girouettes, n'eut point le sens pratique des choses. Sa manie l'achemina vers la déconfiture. Quand il mourut, il ne laissa point un sou vaillant. Et son manoir était saisi, à la suite d'un procès qu'il avait gagné, il est vrai, mais où la partie condamnée n'avait pu payer les frais. M. de Blancador fut, comme le roi Pyrrhus, victime de sa propre victoire, tant est haut le prix auquel la justice de cette terre met habituellement ses sentences.

M. Alexandre-François-Claude-Horace de Blancador étudiait, depuis huit ans, le droit à Toulouse, quand il apprit la mort de son père, dont il était le seul enfant et, comme tel, l'unique héritier. Cet événement lui donna l'espoir d'une condition meilleure ; depuis longtemps, il devait se contenter d'une maigre pension que le baron lui servait par paiements irréguliers et qui allèrent en s'éspaçant de plus en plus jusqu'à leur arrêt final. Cet arrêt datait de 1588, déjà : c'est pourquoi M. Horace s'aidait du jeu, où il déployait quelque adresse, et principalement des écus que lui baillaient

l'épouse d'un procureur par qui il s'était vu distinguer. Car il était de ceux dont la figure et les manières plaisent aux femmes et qui, par conséquent, n'ont pas besoin d'autres talents pour se pousser dans le monde.

Fluet et de taille moyenne, il avait le poil blond et ces yeux couleur d'aigue-marine que les filles trouvent profonds parce qu'elles croient y lire tout ce qu'il leur plaît d'y trouver. Son air était tout à la fois vaniteux et attendri, langoureux, rêveur et hautain, avec une pointe de mépris pour chacun. Et celles qui le voulaient pouvaient démêler dans son regard voilé et pourtant brillant, voire humide, des enchaînements de passions dont la plus petite eût suffi pour bouleverser à jamais la vie d'un homme du commun. Hardi et audacieux dans les entreprises amoureuses, il n'apportait point aux autres choses de la vie un aussi éclatant courage, sans toutefois perdre, dans les situations les plus mauvaises, l'estime illimitée et sincère qu'il nourrissait pour sa personne. Aucun gentilhomme de cet âge n'eut pareille confiance en soi-même : M. Horace était davantage par caractère.

D'un esprit médiocre, mais accommodant et facile, prodigue de l'argent d'autrui à défaut du sien, toujours prêt à boire une bouteille avec les gens embarrassés de leur solitude, joyeux boute-en-train, sachant disparaître à propos dans les aventures hasardeuses, il était l'introducteur des nouveaux venus qu'il guidait à travers les sinueux écueils de l'Université de Toulouse. Nul ne montra à l'endroit de ses créanciers une indifférence plus voisine de la bienveillance. Toujours il vécut en bonne intelligence avec ses professeurs, n'étant point de ces mutins qui troublent les cours par leurs irrévérencieuses clameurs. Jamais il n'assaillit les docteurs à coups d'œufs durs où de pommes tavelées, jamais il ne lâcha des animaux domestiques par les salles, jamais il n'introduisit, comme on le voit trop souvent, une fille de joie dans l'asile sacré de la science. Par goût, il tenait en haine ces divertissements inélegants et grossiers. Il préférerait dormir pendant les leçons, ou mieux, n'y pas assister.

Il s'en allait alors courir la gueuse ou faire l'amour à la femme de son

procureur, qui atteignait à l'impossible pour le retenir dans ses jupes. Une servante guettait, attentive à la moindre alerte ; et, si quelque fâcheux survenait, ou bien le mari, on mettait Horace dans un coffre où il attendait que le danger fût écarté. Mais comme, une fois, il avait dû demeurer enfermé dans cet étroit réduit pendant plus de huit heures, Horace bouda sa maîtresse et resta des jours sans la visiter. La demoiselle en fit une maladie qui s'aggrava encore lorsque, ayant dépêché à l'infidèle sa servante, avec une bourse pleine d'argent, elle apprit que M. de Blancador s'était amusé de la chambrière Jacquine, — « en dépassant les bornes que la décence a été créée pour mettre aux ébats entre garçons et jeunes filles ». Telle fut la phrase par laquelle M. le curé doyen de Saint-Saturnin stigmatisa cet état de choses, dont il avait été instruit par une dame de grande vertu qui surveillait chacun dans l'espoir de ramener les égarés vers les sentiers de la pénitence.

La servante fut renvoyée chez ses parents, non sans avoir été fouettée sévèrement. Et ce châtiment paraîtra juste en soi, puisque la déesse Vénus en donna l'exemple sur la coupable Psyché. M. Horace, quand il n'eut plus d'argent, retourna chez M<sup>lle</sup> Renée Bazucle qui faillit mourir de joie et lui fit cadeau d'une belle épée à l'espagnole qui égalait bien en hauteur un petit homme. On a même dit que cette demoiselle avait longtemps hésité avant de faire à son amant un pareil présent, car elle se formait une si haute idée de son courage, qu'elle le voyait déjà engagé dans dix duels, pour le seul plaisir d'y donner de l'air à la lame luisante chargée des trois poinçons de l'Allemand Clément Stamm.

« Si je ne le retenais, — pensait la demoiselle du procureur, — cet autre Mars dépeuplerait en quelques jours l'Université de Toulouse, tant est bouillante son ardeur. Mais, sainte Vierge ! que deviendrais-je s'il recevait, par hasard ou trahison, — car il faut s'attendre à tout, — quelque horion qui me le gâterait pour toujours ? »

Blancador accepta l'épée et daigna sourire. M<sup>lle</sup> Bazucle, qui s'attendait

à recevoir quelque soufflet ou tout au moins une grande rebuffade, ne se tint pas d'aise à se voir payée par une telle complaisance. Elle s'excusa de ses injustes soupçons, supplia Horace de lui pardonner ; et, mettant comme toujours sur le compte des plus hautes préoccupations ce qu'avait de contraint la mine distraite et ennuyée du jeune homme, elle le pressait de questions :

— Tu as perdu au jeu... peut-être ? Est-ce donc une si grosse somme que tu ne peux m'en parler ?...

Et, ce jour-là, Blancador emporta l'épée et aussi vingt écus. Une autre fois, il dénonça la ferme intention de se tuer, et il montra un pistolet à chenapan qu'il avait emprunté à un fripier pour la circonstance. Le canon, non chargé cependant, luisait sous son manteau. M<sup>lle</sup> Bazucle pâlit à la vue de cet acier homicide dont les pans étaient chargés de rinceaux gravés.

— C'en est fait, ma chère Renée ! Ce jour est le dernier qui m'éclaire. Je suis déshonoré !... La vie ne vaut plus...

— Mais, par la grâce de Dieu, mon amour, dis-moi au moins...

— Inutile... Ce soir, à dix heures...

Et Blancador, tout en invoquant le nom de son père, finit par déclarer, avec une de ces voix tragiques qu'emploient les histrions de comédie, que la conspiration des huguenots était la cause de tout. Et il maudit — en détachant de son cou les bras de M<sup>lle</sup> Renée, qui froissaient sa fraise — l'heure où il était né.

Une levée de la jeune noblesse toulousaine avait été décidée. Chacun paraîtrait le lendemain avec son cheval et ses armes. « Pour lui, Blancador, — il le répéta avec violence, — ce matin ne luirait pas. »

Et, dans ses moustaches blondes, ébouriffées sous un petit nez crochu, il prononçait des mots qui se perdaient dans les ardentes broussailles dont chaque crin était un hameçon qui retenait le cœur dolent de la sensible bourgeoise.

M<sup>lle</sup> Bazucle crut saisir quelques-uns de ces mots :

— Ruine... Père barbare !!!... Mariage... Riche héritière... Belle personne... Maison du Lude... Cœur brisé !... Harnois rehaussé d'or... Roussin de trois cents écus !...

Ces dernières paroles lui apparurent comme les principales.

— Eh quoi ! fallait-il perdre son ami pour trois cents écus ?

Elle serait plutôt allée se vendre au camp le plus proche, ou au riche et paillard maltôtier Hérillon-Duflan, vieillard astucieux et sans mœurs qui tenait toujours un millier de livres à la disposition des belles dames qui, pour une fois, lui en adressaient la demande.

— Va choisir ce qui t'est nécessaire ! cria-t-elle. Tout sera payé ce soir, quand je devrais engager mes pendants d'oreilles chez les dauradiers !

Et la femme du procureur courut tout le restant du jour, réunit la somme que M. de Blancador envoya toucher le soir même. Avec l'argent, il reçut une lettre où on le priait de ne pas partir, si c'était possible, pour la guerre, car on mourrait, bien sûr, s'il attrapait un mauvais coup.

Il resta donc à Toulouse, par condescendance.

Ainsi le jeune M. de Blancador, que ses condisciples avaient surnommé l'Avantageux, passait-il les plus belles années de sa jeunesse, au grand préjudice de monsieur son père, qui comptait en faire un aigle du barreau pour s'en aider, plus tard, dans la défense de ses procès. Mais Horace avait atteint sa vingt-cinquième année qu'il n'était point licencié ; et rien ne donnait à supposer qu'il pût le devenir par la suite.

Quand il apprit la mort de son père, il s'empressa de quitter Toulouse pour aller recueillir son héritage. M<sup>lle</sup> Renée Bazucle le pria d'accepter cent écus pour l'amour d'elle, et lui fit jurer par trois fois — la dernière notamment, sur les marches de l'escalier — de ne point rester plus d'un mois sans la revenir voir. Horace jura facilement, parce que les serments ne lui coûtaient rien, et aussi parce que la belle Renée tenait toujours la bourse dans sa main. Mais, lorsqu'il fut possesseur du sac, il trouva le courage de s'arracher

des bras de cette dame, qui était fraîche et de jolie taille, et courut emprunter un bidet au desservant de Saint-Exupère, qui nourrissait pour lui une particulière amitié.

En deux jours, il atteignit le manoir paternel sis à Monsac-les-Rabasteins, et il fut surpris par la quantité des gens de loi qui s'y trouvaient réunis, à l'aise, comme s'ils eussent résidé dans leur bien. Il n'avait point dépassé la porte de l'avant-cour, qu'il entendait déjà une grande sonnerie de trompette. C'étaient les publications, faites au nom des juges de divers ressorts, des saisies qu'on effectuait sur les biens de feu M. de Blancador.

Horace allait mettre pied à terre, lorsqu'un homme de mauvaise mine, et de noir vêtu, s'empressa à la bride de son bidet. Mais, comme il remerciait cet inconnu de sa bonté, le personnage se donna pour huissier et déclara qu'il saisissait le cheval, en vertu de ce droit qu'ont les morts d'exercer sur les vivants des saisies de toutes sortes, voire foraines. Il survint un autre praticien qui s'opposa à la prise ; puis un troisième s'approcha qui fut suivi par des procureurs, des greffiers et des sergents. M. de Blancador fils, ainsi pressé, se trouva au milieu d'un cercle d'où partaient des remontrances et des oburgations acerbes. Tous les gens de Justice se chamaillaient comme des soldats autour d'un prisonnier d'importance. Sans quitter sa selle, il annonça d'un ton déterminé qu'il couperait les oreilles au premier qui serait assez audacieux pour porter la main sur sa bête. Et, ce disant, il tira l'épée de M<sup>lle</sup> Bazucle d'un bon pied hors du fourreau. Le cercle s'élargit, sur cette simple apostrophe, tant les robins sont gens qui craignent naturellement les coups, étant de leur essence et profession avantagés de recors et autre racaille dont la charge est d'en recevoir pour leur compte.

Mais un petit homme, dont la robe courte, jadis noire, avait pris des tons roussâtres, se mit à faire de grands bras. Il réclamait aide et assistance comme procureur de la seigneurie de Barlabous, et sa figure de fouine ne laissait plus voir que sa bouche ouverte garnie de dents pointues et jaunes, pareilles



à celles d'un loup. Ce procureur fut repris vertement par un personnage d'allures plus calmes, auquel un rabat blanchi de frais et soigneusement empesé donnait un aspect honorable. C'était maître Sébastien Monistrol, notaire du défunt baron. Il s'étonna que l'on reçût de la sorte l'héritier d'un aussi noble seigneur que M. de Blancador, et il flétrit la malveillance du procureur seigneurial. Celui-ci se tut, vexé, et maître Monistrol invita M. Horace à pénétrer dans sa maison. Elle était encore à lui, en ce jour, comme expliqua le notaire, non sans tristesse, mais elle ne serait pas longtemps sienne.

En quelques mots, Monistrol peignit au baron l'état des choses, qui apparaissait pitoyable. Puis il engagea l'héritier à entrer dans son étude, quand d'occasion il passerait par Rabasteins.

— Je ne veux pas, conclut le notaire, vous quitter sans vous donner un bon conseil. Vos affaires sont tellement embrouillées que je crains bien de n'en jamais démêler le peloton, si l'on peut dire. Feu M. le baron votre père — Dieu ait son âme ! — s'était fait beaucoup d'ennemis dans ce pays pour ne pas avoir voulu s'en rapporter aux coutumes locales. Et il a trop ouvertement méprisé les justices seigneuriales. Épuisant toutes les juridictions, portant ses causes de ressort en ressort, il a souvent perdu davantage à gagner ses procès qu'à consentir les sentences de ces petits juges qui rendent leurs arrêts en plein vent. Ce n'est pas — la bonté du ciel m'assiste ! — que je prétende blâmer en quelque manière la conduite de feu M. le baron, qui fut un homme de tête, et aussi de grande pratique. Mais je suis cruellement affligé de la ruine où vous vous débattiez, sans que je puisse vous apporter grand secours.

Blancador, impatienté par la prolixité sans frein du bonhomme, qu'il méprisait, à part lui, comme de petit état, voulut ici l'interrompre. Le notaire, se levant, le salua avec politesse, tout en lui montrant la croisée ouverte sur la cour. Ramené dans les sentiers de la patience par la vue des gens de loi

qui ne s'étaient pas encore éloignés, l'héritier écouta maître Monistrol, qui parlait :

— Voyez, monsieur, par cette fenêtre, ce petit homme qui se cure ingénument les dents avec son couteau. Il a les façons d'un rustre, et je puis vous dire que son âme est en tous points faite pour habiter pareil corps. Vous reconnaissez, sans doute, Sidoine Arcassoun, qui est un juge guêtré, et vous savez que l'on nomme ainsi, d'usage, ces gens qui jugent sous l'orme. Et voilà l'homme le plus puissant de tout le pays, à dix lieues à la ronde. Il rend des jugements, accorde les parties, inflige des amendes : tout cela au nom, lieu et place d'un cadet de Rabasteins qui a la bourse plate, encore qu'il ait ruiné bien des honnêtes gens. Seul, ici, Sidoine vous peut être utile. Car, si vous réussissez à lui plaire, il arrangera vos affaires, comme on joue un coup de dés, et fera la barbe à tous ces procureurs et greffiers, dont le plus gros n'a jamais marché que par lui.

Et comme Horace, sans voir les airs avisés que prenait le notaire, l'interrogeait du geste, maître Monistrol ramassa ses papiers, ferma son écritoire en bois, tout en disant :

— Vous comprendrez, mon cher enfant, — permettez-moi de vous donner ce nom, je suis un vieux serviteur de votre famille, et comme tel j'ai jadis chassé plus d'une fois la perdrix avec le défunt baron ! — vous comprendrez, en l'appréciant, j'ose le croire, la réserve que la dignité professionnelle m'oblige à apporter dans l'avis que je vous ouvre. Croyez-moi, ne dédaignez pas l'amitié de Sidoine Arcassoun, si vous êtes assez heureux pour l'obtenir.

M<sup>e</sup> Monistrol, tout en quittant Horace avec des salutations graves et décentes, lui laissa aussi entendre que rien ne pressait pour les honoraires à lui payer. Il en ferait le règlement avec les procureurs des parties.

Blancador, par ces dernières paroles, fut jeté dans une consternation assez profonde pour en demeurer sans voix. Car son intention avait toujours été de demander au notaire une avance sur la succession, avance dont il pen-

sait bien que cet homme simple ne serait jamais remboursé. C'était même sur cet argent qu'il faisait reposer tout le solide de son héritage.

Il congédia le défiant Monistrol avec condescendance, et puis il demeura rêveur. Non que l'idée de lier commerce avec M. Sidoine Arcassoun lui parût particulièrement fâcheuse : en sa vie d'étudiant oisif et besoigneux, il avait fait bonne mine à des gens de moindre rang, mais parce qu'il se demandait quels étaient les moyens d'entrer en relations utiles avec le personnage.

« Si, seulement, de fortune, je pouvais rencontrer sa femme ! »

Il s'en serait assurément mieux tiré. Pour lui, au moins, cela ne faisait pas doute. À défaut d'une pareille chance, — et rien ne s'opposait à ce qu'elle pût se présenter, par la suite, — Blancador se rejeta sur un projet vulgaire et sans apprêts préalables. Il pensa au dieu du vin, vénéré par les anciens sous le nom de Bacchus et flétri maintenant par les sévères professeurs. Machinalement, Blancador se rappelait la plus violente apostrophe qu'ait jamais adressée un recteur aux écoliers dissolus :

« Bacchus, immodeste associé de la Vénus des carrefours dans les orgies où se vautrent, tels des porcs... »

Il pensait que cette association de personnes n'avait jamais été profitable à qui s'en faisait le protégé. Encore que peu porté aux excès du vin, il savait que Bacchus n'entrave que trop souvent, sans doute par une naturelle jalousie, les ébats amoureux de ses fidèles. Mais M. de Blancador n'ignorait pas davantage que Dionysos fût le plus grand des primitifs civilisateurs, tant il rendait les rapports agréables entre les hommes, qu'il pousse encore aujourd'hui, et également, à s'accoler avec tendresse avant que de s'égatigner le visage ou de se fendre la tête au moyen de pots en étain.

Blancador se résolut à offrir une et même plusieurs chopines de bon vin à M. Sidoine, au cabaret le plus proche. Car, si légère que fût sa science du droit, elle ne lui laissait pas ignorer que c'est à la taverne que se font les actes, et que l'on rend autour des hanaps, entre juges, procureurs et greffiers, des

sentences parfaitement utiles, et, comme de juste, tout à l'avantage de celui qui paie l'écot.

« Pour la première fois qu'il m'arrivera de faire une politesse avec mes deniers, songeait-il, je veux que cela me profite. »

C'était l'heure de midi, et tous les gens de loi se retiraient pour dîner. Renvoyant la servante qui venait lui annoncer que la nappe était mise et que l'on attendait le maître, Horace sortit de la maison paternelle. Il se dirigea, à pied, vers le village : ayant remarqué que Sidoine Arcassoun s'en était allé de même, il ne voulait pas l'humilier en chevauchant dans son voisinage. Mais il le rejoignit bientôt sur le chemin et le salua poliment :

— Eh bien ! monsieur Arcassoun, voici une belle journée, où il ferait bon tirer un lièvre !

Le juge guêtré remercia avec empressement le baron de l'honneur qu'il lui faisait de le reconnaître.

« Sans doute monsieur de Blancador se rendait-il au château de Troix-Mares pour faire visite au seigneur comte son voisin ? »

Et, tout en se montrant sensible au grand malheur que c'était de perdre son père, Sidoine apprit à Blancador que M. de Troix-Mares, partisan qui cachait sa roture sous ce nom pompeux, ne se trouvait pas, pour cette heure, au pays. « Il devait être à Paris, où M. de Guise — ici Sidoine leva son bonnet — l'avait appelé pour se faire aider de quelque argent. »

Horace connut à ces signes que M. Sidoine en tenait pour la Sainte Ligue, et il entama l'éloge des princes lorrains, critiqua vertement le roi de Navarre :

« Jamais les gens sérieux ne se rallieraient à son parti. »

Satisfait de ce propos, le juge en prit acte pour déplorer la dureté des temps. La dépréciation des biens était générale. Un moment, il avait songé à partir pour la guerre avec, par-dessus ses armes, une casaque noire semée de larmes et de croix de Lorraine blanches. Mais sa présence ici apparaissait indispensable, surtout depuis que l'on connaissait la grande déconfiture de

M. de Mayenne à Arques. M. de Sagonne y avait laissé la vie. Heureusement, le roi d'Espagne ne tarderait pas à entrer dans Paris. Et M. Sidoine hochait la tête, comme s'il s'attendait à tous les malheurs. Puis il se lamenta sur une épidémie, d'un caractère inconnu, qui décimait la volaille.

Il attribuait ces calamités aux excès des huguenots, au roi de Navarre et à la mauvaise administration du royaume, où les gens de guerre dictaient maintenant la loi aux magistrats. On ne pouvait plus faire exécuter les arrêts de la justice, tant on craignait les vengeances privées.

« Mais, après tout, au milieu de tels troubles, on ne pouvait savoir mauvais gré aux gentilshommes de défendre leur bien par l'épée. »

Et Sidoine appuya ses paroles par un coup d'œil jeté sur la rapière de M. Horace. Celui-ci s'empessa de répondre qu'une sentence de Cujas ou de Paul de Foix pesait plus dans la balance que tous les coutelas et toutes les piques. Pour lui, il détestait la violence et chérissait l'étude du droit. Son grand regret était de ne pouvoir s'y consacrer tout entier. Mais il lui fallait, maintenant, chercher une situation dans le monde, puisque tous ses biens s'en étaient allés à vau-l'eau.

M. Sidoine fit une grimace qui convulsa son visage basané où les rides, sans nombre, se rejoignaient pour former un réseau ombré de crasse. C'était un homme déjà âgé, disgracieux et qui sentait l'ail. Ses chausses de brunette apparaissaient rapetassées sous un surtout de ratine couvert de taches. Des escarpins éculés, en cuir de vache, chaussaient ses pieds larges et plats, et étaient eux-mêmes renfermés dans des galoches. Entre ses doigts sales, il tenait un bâton de caroubier, l'insigne de sa dignité, peut-être.

— Si peu de vin qu'il reste dans le fût, — murmura M. Sidoine, — on en peut toujours tirer du vinaigre. Il y a eu exagération. Brancabau a procédé par surprise... Mais on sait ce qu'en vaut l'aune. Vous n'en êtes pas encore, Dieu merci ! Monsieur, au tapis et au safran... N'oublions pourtant pas qu'il en est au jeu de la justice comme aux cartes : quand on ne met pas l'enjeu, le

tapis brûle !

Horace se sentait gêné, aux côtés de ce personnage qui parlait ainsi par proverbes, et qui, sans doute pour remédier au vague de ses phrases, les soulignait par des clignements d'yeux. Ses contorsions de bouche donnaient alors à croire que ses joues creuses possédaient des poches intérieures comme celles des singes, et qu'il s'y promenait un fruit mystérieux. Mais, comme on approchait des premières maisons du village, Horace se risqua. Il invita le juge guêtré à se rafraîchir :

— Vous parliez de vin, monsieur le juge ? Ne pensez-vous pas que s'asseoir quelques moments devant une bouteille de vin d'Arbois serait chose expédiente et certainement profitable ? Je serais heureux de vous offrir un verre ou deux de cette liqueur apéritive, propre à dissiper les humeurs noires dont nous ne sommes que trop souvent assaillis.

— C'est parler d'or, monsieur le baron, — répondit aussitôt Sidoine, — et je ne vous cacherai pas que la taverne du *Fervestu*, dont l'enseigne en forme de gendarme se balance au bout d'une belle perche croisée par une branche de houx, est bien la plus digne d'abriter un gentilhomme. Vous y verrez plus d'un changement. Le nouvel hôtelier a fait de grands frais pour qu'on y trouve non seulement des boissons, mais aussi une bonne table. Car j'ai tout lieu de croire que Votre Seigneurie a l'intention de dîner hors de chez elle, et de se reposer dans le pays.

— Il est vrai, monsieur Sidoine, — fit mélancoliquement Horace, — que j'ai formé ce projet. Mais je suis prêt à y renoncer, si vous ne me faites pas le plaisir de partager mon repas.

— Du moment que cela vous oblige, monsieur le baron, vous pouvez compter sur moi. Je suis votre serviteur. Notre Marius Combarrou, hôtelier discret et actif, doit avoir cuisiné de ses mains quelque civet de lièvre ; et, rien qu'à passer sous cette fenêtre, je sens l'odeur, précieuse entre toutes, des oignons et des lardons. Je parierais un petit écu, — car c'est une chose

d'importance, — que notre homme les a fait rissoler dans une longe de veau, comme l'a recommandé le maître queux Taillevent, cuisinier des temps antiques et en tous points admirable. Je ne sais, monsieur, si vous avez du goût pour la fine cuisine. J'estime, quant à moi, qu'avec un bon procès un grand repas est la chose du monde la plus belle... Passez le premier, je vous prie.

On les servit sous une tonnelle où les grappes de raisin doré se cachaient parmi les feuilles recroquevillées, pourprées ou couleur de cuir. Et, tandis que la servante préparait la table, distraite par M. de Blancador qui entretenait sur elle la force habituelle de son regard, M. Sidoine Arcassoun, établi dans la cuisine, s'y déclarait maître et roi. Il dirigeait la fabrication d'une sauce que l'hôtelier tournait et faisait mijoter dans une petite marmite passée à l'anneau du landier. La maîtresse de l'auberge pilait des grains de girofle en un mortier de bronze et morigénait deux filles qui se permettaient de rire en râpant de la muscade. Fort de la vénération de tous, M. Sidoine surveillait la cuisson et prodiguait les conseils. Mais sa colère éclata ; un petit garçon, que l'on avait jugé digne de plumer des ortolans et des bec-figues, était en train de leur arracher des plaques de peau.

« Autant valait jeter les cendres à poignées dans la lèche-frite, pendant qu'on y était ! »

Et M. Sidoine se répandit en invectives. Cette gibelotte de petits oiseaux, dont il se promettait un régal, allait être ainsi manquée par la faute de cet avorton, digne, tout au plus, de tourner la broche dans le tambour. Il fallait vraiment avoir perdu l'esprit pour employer de pareils galopins à des besognes aussi délicates. Et le juge prédit au jeune Sylvestre Lampedouze qu'il entrerait aux galères, s'il n'en était déjà échappé.

L'hôtesse commanda au gâte-sauce confondu d'abandonner les volatiles.

— Pardonnez à cet étourdi, monsieur le juge, soupira-t-elle. On vous fera des arbalètes de truite avec des tripes de brochet ! Préférez-vous que l'on

fasse cuire deux belles carpes dont on retirera les arêtes ?

M. Sidoine ne daigna point lui répondre. Il avait relevé ses manches et laissait voir deux bras poilus et secs continués par des mains hirsutes et sales. Une des filles, s'empressant, lui apporta une terrine pleine ; peut-être voulait-il se laver ? Il lui tourna le dos et commanda d'un ton bref :

— Qu'on prépare deux rôties à l'ail ! Il n'y a même pas ici de quoi faire un sabourot de petits oiseaux !

M<sup>lle</sup> Combarrou rougit sous l'outrage, des pleurs mouillèrent ses yeux. Elle voulut répondre. Mais l'émotion lui coupa la voix. Et, la tête enfouie dans son tablier en toile de Flandre brodée de fil rouge, elle sanglota, comme si elle fût tombée, avec tout son attirail de cuisine, aux mains des Chapeaux-Pointus, cavaliers albanais dont la férocité est notoire.

Horace, cependant, après s'être un peu amusé de la servante qui défaillait sous son œil, telle la colombe quand elle voit s'approcher un gerfaut, commençait à trouver le temps long. Il pénétra donc dans la cuisine. Tout d'abord, il remarqua que l'hôtesse semblait bien en chair et que sa nuque présentait de triples frisons. Aussi demanda-t-il à M. Sidoine pourquoi on faisait pleurer une aussi belle femme.

Subitement consolée, M<sup>lle</sup> Combarrou sortit sa figure de son tablier et salua respectueusement le gentilhomme. À son costume de velours jaune tigré de noir, à ses gants verts de satin piqué, elle avait reconnu un homme de condition. Mais M. Sidoine Arcassoun déclara, avec l'accent du plus profond mépris :

— Elle ignore tout ce qui touche à la cuisine... Marius ! pour avoir pris femme, vous verrez, au premier jour, la ruine de votre maison ! À quoi est-elle bonne, juste ciel ! la femme qui ne sait pas écumer le pot ?

Horace, à la considérer, la trouvait bonne pour autre chose. Et il la regardait en dessous, et fixement, à la hauteur où la guimpe, dégrafée en un endroit, laissait luire un coin de chair ambrée, dont les tons chauds faisaient



penser aux fruits mûrs. Son visage régulier s'empâtait légèrement par un embonpoint naissant qui en arrondissait l'ovale. Sous son menton gracieusement doublé, la dame montrait un cou plein, cerclé d'un léger pli, une oreille petite, finement ourlée, en tout pareille à une coquille rose. Et ses cheveux noirs, tirés sous la coiffe empesée, étaient soyeux, avec des reflets bleuâtres, tels ceux que le soleil fait courir sur le plumage des corneilles. Son regard, brillant et sournois, disait la femme du Midi ; il coulait, ainsi qu'un feu liquide, entre les cils crochus des paupières lourdes. Le corsage de drap bleu, la gorgerette de point coupé, moulaient son torse ferme et souple ; et la jupe plate, où couraient des bandes de velours noir, se fronçait sur les hanches déjà fortes et tombait sur les chevilles fines découvertes par les souliers de maroquin brun.

« Puisque M. Sidoine était si méchant, — déclara-t-elle, — c'est elle-même qui le servirait ; en personne ! Il faudrait bien qu'il s'avouât content ! »

Et, disant cela, l'hôtesse regardait Horace, par-dessus l'épaule de son mari qui réclamait des grains de paradis :

« Sans quoi il ne répondait plus de la sauce, avec toutes leurs histoires ! »

Enfin, ils purent se mettre à table, et M. Sidoine, ayant vidé deux tasses de vin d'Arbois, coup sur coup, — « pour chasser les mauvaises humeurs », comme il l'affirma, — se montra plus indulgent envers son ennemie. Toutefois, il avait annoncé à Blancador, avec un air qui en laissait entendre, « qu'il fallait se défier de ces pimbêches et rusées femelles ». La grimace qui accompagna cette sentence rappela au baron la guenon d'un bateleur qui fréquentait dans les cabarets de Toulouse.

Mais, comme par mégarde, M<sup>lle</sup> Combarrou s'appuyait alors contre Horace. Et celui-ci se demandait si elle valait la peine qu'on y fit quelque attention, car il ne se laissait jamais aller avec les femmes sans avoir bien pesé les avantages qu'il pouvait tirer de leur commerce.

« Je m'en vais toujours la tenir en éveil, songeait-il, on ne sait ce qui peut arriver. Tant que dureront les écus de la grosse Bazucle, je resterai le maître. Après quoi, le diable et cette hôtesse y pourvoiront, sans doute. »

Et s'exerçant à troubler, par des œillades calculées, les sens inflammables de M<sup>lle</sup> Combarrou, il n'apporta qu'une attention discrète aux discours du juge guêtré, dont sa nonchalance habituelle lui faisait apparaître la conquête comme trop compliquée. Satisfait du civet de lièvre, Sidoine laissa voir son contentement. Un regret pourtant le tenait :

— Pour dire que ce civet est bon, je puis le dire. Et j'ajouterai : quel dommage que le compère Sulpice Bardoiseau ne se trouve pas devant une pareille assiette ! Qu'en pensez-vous, monsieur le baron ?

Horace, ne sachant au juste s'il s'agissait du lièvre ou de maître Bardoiseau, répondit avec prudence :

— Rien que du bien ! Je porte votre santé, monsieur Arcassoun !

Mais l'hôtesse, quittant pour un instant le naturel appui qu'elle empruntait à l'épaule du baron, cria avec volubilité :

— Il est là, sainte Vierge ! le bon monsieur Sulpice ! Il est là ! Et même il passe sur la place avec sa mule Farlouse, qui a une oreille cassée !

— Appelez-le sans retard !... Ou plutôt, non ! J'y cours moi-même !

Et tenant sa serviette de la main gauche, tandis que, de la droite, il brandissait son couteau à manche de corne, le juge se précipita au dehors. Quand il revint avec le procureur, tous deux étaient trop occupés à renchérir sur l'excellente perspective du dîner pour s'apercevoir du trouble dont M<sup>lle</sup> Combarrou fournit des signes certains à leur arrivée. Vivement elle dégagea sa main de celle d'Horace et courut commander un troisième couvert.

M. Sidoine présenta cérémonieusement le procureur Bardoiseau au baron de Blancador. Le nom était trop célèbre parmi les gens de loi pour que maître Sulpice n'en fit pas quelques compliments à l'héritier. Maintes fois il avait eu à lutter contre le défunt baron, qui était un rude joueur. Et,

la bouche déjà pleine, humant la sauce brune, faisant une chasse active aux lardons et aux champignons, le procureur s'écriait :

— Que de beaux procès engagés, défendus, gagnés ou perdus avec une égale valeur ! Quand je dis gagnés ou perdus, — reprit-il plus posément — j'entends parler par figures, et non rester dans la plate vérité des choses. Chacun sait que la vie d'un homme n'est point — approchât-elle par faveur spéciale du ciel, en durée, de celle de Mathusalem — assez longue pour poursuivre, jusqu'à résultat définitif, le règlement de comptes d'une succession, par exemple...

Détournant, pour un instant, son attention de l'hôtesse du *Fervestu*, Blancador dressa l'oreille.

— Il serait sûr, cet infortuné plaideur, — continuait Bardoiseau, suçant un os, — il serait sûr de mourir de vieillesse avant que de rentrer dans son bien. Je n'en veux qu'une preuve. Ici tout le monde...

Mais le juge guêtré lui coupa la parole : — C'est, dit-il, ce qui arrive aux mineurs...

« Bien, pensa Blancador, ils vont me faire un cours de droit. Occupons-nous de cette dondon aux yeux vifs... »

— Quand ils trouvent — expliquait M. Sidoine — un tuteur qui veut plaider jusqu'à la fin, ils ont la barbe blanche au menton que l'action n'en est point à son troisième terme, mais que le principal est mangé, alors que l'on se bat pour les intérêts. C'est bien là faire un procès au sujet des meubles d'une maison qui brûle !

« Où veulent-ils en venir ? » se demandait Horace.

Et il se rappela les conseils du notaire. Aussi, posant le pot que venait de remplir l'hôtesse en lui demandant s'il trouvait le vin de son goût, il hasarda poliment :

— Il vaudrait donc mieux, à votre sens, monsieur Sidoine, se laisser dépouiller de tous ses biens, que d'essayer de se défendre par les voies de

justice ?

— C'est à savoir ! — fit le procureur. — Et cela dépend aussi de la position que l'on tient dans le monde. Je vais vous établir un raisonnement, cependant que cette belle demoiselle ira nous chercher une bouteille. Je commencerai...

— Soignez la carpe, Thérésine ! — dit alors Sidoine d'un ton paterne. — Il faut que les tripes mijotent dans le vin blanc.

Le regard d'acquiescement de « Thérésine » s'égara sur Blancador, qui y lut de fermes promesses ne se rapportant point à la carpe. Prenant patience, il écouta les deux hommes parler.

— Vous, monsieur le baron, — continuait le procureur, dont le discours avait été en partie perdu à cause du bruit que menait le juge, occupé à se mettre en manches de chemise ; — vous, monsieur, qui avez fait de fortes études de droit...

— Permettez, maître... interrompit Blancador avec un accent plein de modestie.

— Je dis donc que vous connaissez, à merveille, le droit dans sa théorie, mais que vous ignorez, sans doute, — ceci soit dit en tout respect, — ce qui en est comme la vie ; j'entends, par là, les ordinaires coutumes... C'est à quoi feu M. le baron votre père ne voulut jamais consentir. Il ne reconnaissait pas que les lois n'ont, — ce qui est le fond, à tout prendre, — qu'une valeur de circonstances.

La tête un peu égarée par le vin, tant l'hôtesse apportait de diligence à lui remplir sa tasse d'argent, Horace rassemblait ses esprits pour comprendre, cherchant machinalement de sa main pendante le contour de la Thérésine absente. Le juge guêtré attaqua la carpe qu'un valet avait présentée. Elle fumait dans la vaisselle plate posée sur un réchaud. Une vapeur d'épices s'élevait, fine et pénétrante. Et le procureur déclara que c'était tout bonnement admirable. Il redemanda un peu de sauce, pinça le bras de la servante,

cita les poètes :

« La condition de pourceau d'Épicure se montrait à toute autre préférable !... »

C'était un petit homme replet, à l'œil vif, au nez retroussé comme à l'affût des choses utiles. Et il s'épanouissait dans la bonne chère, regardant avec amitié son compère Sidoine qui, non content d'avoir quitté son surtout, lâchait maintenant plusieurs aiguillettes de ses grègues, tout en l'écoutant parler.

— Aussi — continua Bardoiseau, revenant vers les sujets plus graves — feu M. le baron de Blancador, qui arriva dans le pays fort riche, s'en est-il allé *ad patres* sans laisser grand'chose.

Obéissant à un obscur sentiment de prudence, Horace se crut ici obligé de protester. Vaguement, il donnait à entendre qu'il avait, de par ailleurs, des ressources, qui lui permettraient de défendre la succession paternelle contre les gens de loi. Et il traita ceux-ci de *vultures togati*.

Le juge guêtré, ignorant le latin, ne saisit point le reproche. Mais le procureur n'en quitta pas son air riant et serein ; il tapait même sur la table avec le manche de son couteau et réclamait du vin.

Et, quand on lui en eut apporté, il affirma, abondant dans le sens du baron, qu'il y avait du vrai dans ce dire :

— Il faut le reconnaître, souvent les juges font montre d'une avidité qui les rend plus semblables à des bêtes de proie qu'à des magistrats vénérables... Ce vin ne vaut pas l'autre, est-ce une idée ?... Mais il y a des recours ; et, comme l'a dit M. Adrien Turnèbe, homme qu'on ne saurait assez louer, dans une belle épître qu'il écrivit jadis à M. le chancelier de l'Hospital :

*Hoc genus antidoti est adversum hæc dira venena.*

M. Sidoine Arcassoun, saturé de vin et de bonne chère, s'était doucement endormi. Il commençait à ronfler, et son souffle égal et sonore accompagnait les phrases du procureur. Celui-ci, voyant le juge ainsi plongé dans

le sommeil, prit un air entendu, et déclara à Horace qu'il était tout à son service. Il se répandit en bons avis et attaqua vertement les justices de village. Sans respect pour M. Sidoine, il déclara même que tous ces petits juges étaient la plaie de l'époque :

— Voyez celui-ci qui ronfle à rappeler les soufflets des industriels Cabires. C'est un ancien valet du seigneur de Rabasteins. En devenant juge, il n'a fait que changer de livrée. Ses arrêts lui sont dictés par son maître. Si quelque indépendance le prenait, notre homme serait bientôt destitué. C'est contre des adversaires de cette sorte que s'est mesuré le baron défunt. Il n'était point du pays, comme vous le savez de reste, mais originaire du Dunois. Si, par suite de procès mal engagés, il s'est vu dépouiller de toutes ses terres, c'est que celles qu'il avait héritées ou acquises ne comportaient point de justices. Celles-ci avaient été aliénées. Il a donc passé sa vie à batailler contre des gens qui étaient tout à la fois juges et parties... Thérésou, donnez-nous une autre bouteille !

Occupé à peler une poire, le procureur demeura silencieux. Et Horace se demandait où voulait en venir ce robin qui lui servait une variante du discours précédemment récité par le notaire Monistrol. Il sentait se dissiper toute espérance de réunir un sac d'écus. À cette heure, il aurait donné son héritage pour quelques centaines de livres.

— Ainsi, — reprit Sulpice Barboiseau, qui avait pelé son fruit, — votre bien s'en est allé, je ne dirai pas en fumée, mais en parchemins et en paperasses. Désolée d'assister à cette débâcle, votre digne dame de mère — Dieu ait son âme ! — en prit un profond chagrin, comme une maladie noire, dont elle mourut, alors que vous étiez tout petit enfant. Sa vie se trouva gâtée, comme cette poire, dont je m'honorais de vous offrir une moitié... Thérèse, à quoi songez-vous de nous servir des poires ainsi piquées ?

« Thérésou » qui se frottait contre Horace et s'amusa à lui faire tomber des brindilles, détachées de la treille, sur sa fraise, d'où elle les forçait à partir

en lui soufflant dans le cou, se répandit en excuses. Et elle s'en fut chercher d'autres fruits.

— Voyez-vous, monsieur le baron, continuait le procureur, votre position dans le pays m'apparaît comme en tous points mauvaise. Si vous voulez encore plaider pour votre maison de Monsac, vous perdrez certainement, car on la tient pour une sorte d'arrière-fief mouvant de la seigneurie de Rabasteins. Et c'est ce vertueux dormeur qui mènera le procès. Or, comme dit l'autre : « Seigneur de paille mange vassal d'acier ». Le seigneur de Rabasteins ne démordra pas de ses prétentions, d'autant qu'il a tout ici à sa dévotion, depuis les juges jusqu'aux sergents messiers, nommés pas les bas justiciers qu'il peut destituer à sa guise. À votre place, je ferais, ne vous déplaise, une cote mal taillée. Car — ainsi me le dicte une longue expérience — un mauvais arrangement vaut mieux qu'un bon procès.

Ici, maître Bardoiseau s'arrêta et Horace demeura en suspens. Le juge ronflait toujours. Après avoir jeté un regard inquisiteur tout autour de lui, le procureur avança sa mine et continua, parlant plus bas :

— Le déguerpissement, après somme débattue, me semble le seul parti à prendre. Je sais de source certaine que votre notaire, M<sup>e</sup> Sébastien Monistrol...

Horace, très intéressé, oublia Thérèse et écouta dès lors avec une attention soutenue le procureur qui disait :

— ... tient à votre disposition un sac de quatre cents écus. Vous feriez sagement de le prendre ; si vous voulez défendre des droits, bien hypothétiques, les écus se retireront et il vous en faudra trouver le double pour entamer seulement votre procès. Vous remarquerez que, depuis votre arrivée, vous n'avez encore vu que les procureurs et les greffiers des parties adverses. Les gens qui ont occupé pour votre défunt père attendent que vous leur apportiez de l'argent. Alors, seulement, ils vous prêteront assistance.

— Il me semble — essaya Horace, mollement — que quatre cents écus

sont bien peu de chose au regard des biens en litige ?

— Ce n'est point mon avis. Et, à dire vrai, je crains que notre Sidoine Arcassoun ne fasse bientôt diminuer l'offre. Acceptez cet argent, quand il en est temps encore...

Interrompu par l'arrivée de Thérèse, qui apportait des poires, le procureur déclara galamment que les beaux fruits et les belles femmes étaient ce qu'il y avait de mieux sur cette terre. Et il compara l'hôtesse à Pomone, déesse des vergers. Tout en regrettant de n'être pas Vertumne, il lui poussa astucieusement l'index entre deux boutons du corsage, en disant d'une voie enjouée :

— *Lecturum hic poma putares ?*

Mais Thérèse, effarouchée, se retira derrière Horace :

« Il n'y avait point de bon sens à raconter des choses aussi inconvenantes, fût-ce en une langue que ne comprenaient point les chrétiens et avec des mots qui sonnaient mal. Heureusement, Combarrou n'avait pas entendu ces propos ! »

Et, tandis que Blancador chiffonnait sournoisement sa robe cachée par la nappe, M<sup>lle</sup> Combarrou conclut :

— À votre âge, Monsieur le procureur ! Vous n'y songez pas ?

M<sup>e</sup> Bardoiseau, homme d'un caractère naturellement sage et avisé, se contenta de sourire discrètement. Bien qu'il n'eût point encore quarante ans, il savait qu'une femme ne juge jamais un homme que par comparaison avec un autre.

Mais le juge s'étant réveillé subitement par le fait d'une mouche qui prétendait s'installer sur le bout même de son nez, reprit l'entretien au point où il l'avait laissé :

— Si vous nous donniez une de ces bouteilles vénérables que vous gardez pour les grandes occasions, Théréron ?

Et quand « Théréron » fut partie, Sidoine déclara, non sans quelque



tristesse :

— Je boirai à votre santé, monsieur le baron, et puis — ce me sera une pénible tâche — je m'en irai, de ce pas, rendre un arrêt contre vous, en tant qu'héritier de Monsac. Jamais, je l'avoue, sentence n'aura été portée de plus mauvaise grâce. Il vous faut chercher des procureurs et des avocats actifs, car j'ai des ordres pour vous pousser l'épée dans les reins.

Bardoiseau intervint pour pallier, sans doute, ce que ce discours présentait en soi de fâcheux :

« M. de Blancador entendait trop ses intérêts pour ne pas faire un bon acte de déguerpissement, dans l'espèce. Par cette invention admirable, dont le divin Jules César favorisa les infortunés débiteurs, on pouvait éloigner, à tout jamais, les ennuis qui s'attachent aux pas des plaideurs, comme jadis les Euménides après le fils du roi Agamemnon. »

Et il se perdit dans des considérations sur le déguerpissement ; il en énumérait les avantages, accumulait les arguments :

— Je vous en veux donner un exemple tangible. Tenez, Thérèse, qui êtes aussi riche que belle, prêtez-moi donc, pendant un moment, quatre mille livres.

Blancador avait un goût particulier pour les femmes riches. C'est donc avec un sourire séducteur qu'il regarda Thérèse pendant qu'elle levait ses beaux bras vers les grappes en criant.

— Y pensez-vous, monsieur le procureur ? Eh ! vraiment, est-ce me respecter que se moquer ainsi ? Par madame la Vierge ! où voulez-vous que je les trouve, vos quatre mille livres ? Et croyez-vous que l'on garde une pareille somme, quand on a toujours à craindre le passage des gens de guerre ?

Mais, coupant la parole à l'hôtesse, le procureur lui dit gracieusement :

— Oh ! ce n'est pas à votre escarcelle qu'ils s'attaqueront, bien sûr, douce et agréable créature ! mais bien à votre friande, tendre et désirable personne. Si jamais pareille chose se produit, je jure Dieu de m'équiper sur l'heure de

corselet et salade...

— Voyez-vous cela ? — fit Thérèse avec une moue de dédain, — J'aurais là, ma foi, un beau défenseur !

— Je m'armerais sur l'heure — insista l'injurieux Bridoiseau — pour avoir ma part du festin.

Thérèse haussa les épaules et regarda le robin avec mépris, puis elle parut prendre M. de Blancador à témoin du ridicule de la chose. Et elle mordillait un coin de son tablier à bandes pourprées, comme ses joues. Ses yeux brillaient sans se baisser sous le regard du jeune homme. Mais, sur une grimace et sur un geste que lui adressa Sidoine, elle tourna le dos et disparut.

Maître Combarrou apparut bientôt. Sa grave et robuste personne tenait un sac de toile gonflé et soigneusement ficelé, il le posa sur la table, et dit avec majesté et lenteur :

— Voici l'argent dont vous avez besoin, monsieur le juge. Il est comme moi, tout à votre service.

— Cela s'appelle parler, digne Combarrou ! Mais encore plus digne de ce glorieux nom de Marius ! Car je ne doute pas qu'à une autre époque vous n'eussiez défait et battu, à plates coutures — encore qu'ils n'eussent pas de pourpoints — les Cimbres, Teutons, et autres barbares qui se seraient présentés. Votre broche nous eût montré à tous le chemin de la victoire, et M. Sidoine eût volé allégrement sur vos talons. Veuillez tout ou moins, à défaut d'aussi nobles exploits, boire avec nous à la santé de M. de Blancador, qui prétend faire prévaloir la justice par la seule vertu et déclare que l'argent est de toutes choses la plus inutile...

Horace essaya de parler. Mais le procureur continuait :

— Allons, Marius, vidons un pot de ce vin merveilleux que le dieu Bacchus vous a certainement donné de bonne main ! Buons à la santé de M. de Blancador et au néant des richesses !

Horace, ne sachant où il voulait en venir, le laissa poursuivre à son aise.

Tout en couvrant Combarrou de louanges, le procureur répandait distraitement sur la table le contenu du sac dont il avait défait les cordons. Sous le soleil qui perçait la treille, les écus d'or luisaient. Il y en avait là de toutes sortes, à la croisette, au porc-épic, à la couronne, à la chaise : tous semblaient de bon aloi et pas un n'était rogné. C'est ce qu'affirmait Combarrou.

Horace regardait ces pièces fauves ou blondes comme dans un rêve. Il ne pouvait croire qu'une pareille somme pût bientôt lui appartenir. Il comprenait maintenant, gardant encore des idées nettes dans l'ivresse qui montait, qu'on lui avait proposé des écus d'or, et non pas des écus d'argent, de ces petits écus comme lui en donnait M<sup>lle</sup> Renée Bazucle.

— Suivez mon raisonnement, monsieur le baron, disait le procureur. Voici quatre cents écus, ce qui, par le temps qui court, est une belle somme et qui suffit à rendre un homme riche. Pensez-vous qu'il ne vaille pas mieux tenir ces espèces sonnantes et trébuchantes, dans un bon coffre, que de courir après des sentences et des jugements hasardeux et de nourrir des procès qui durent toute la vie d'un homme ?...

Et, faisant couler l'or entre ses doigts, le procureur énumérait les avantages :

— Voyez comme cela tient peu de place. On peut porter le sac à sa ceinture ou sur sa selle. Et, partout où l'on passe, on est traité en roi. Bon gîte, bonne chère, et le reste. Honneurs, considération, tout vous est facile et ouvert. A la ville comme aux camps, vous êtes toujours en excellente posture. D'autant que votre crédit, sans bourse délier, comporte une somme souvent dix fois supérieure à ce que vous possédez. C'est vraiment, maître Sidoine, une belle et merveilleuse chose que l'argent !

— Quand on n'a pas à travailler pour le gagner, bien sûr ! gémit le juge qui retomba dans son mutisme.

Soupirant profondément comme pour mieux affirmer ses regrets, le procureur remettait, avec lenteur, les écus dans le sac.

Après un silence, M. Sidoine Arcassoun dit à Horace, en le regardant d'un œil indifférent ;

— Vous avez, monsieur, une assez mauvaise affaire sur les bras. Agapit Roumégas, le procureur seigneurial de Barlabous, m'a dit avoir pris acte de vos menaces contre lui et ses praticiens. C'est toujours une chose grave que de tirer l'épée contre les gens de loi.

Blancador, gêné, toisa d'un air qui voulait paraître assuré ce juge guêtré qui, deux heures auparavant, lui avait confié précisément le contraire !

— Et vous aurez certainement de grands ennuis, — continuait gravement Sidoine qui avait remis son surtout ; — vous ne vous en tirerez pas, je puis vous en prévenir, sans une grosse amende...

— Encore que ce soit une peccadille, j'ai vu, pour une moindre histoire, le cadet de Lauverjac condamné à la prison, — interrompit distraitemment Bardoiseau. — S'il n'avait quitté le pays, les sergents le seraient venus chercher.

Horace commençait de devenir anxieux. Ces gens-là mêlaient le vrai et le faux, à plaisir. Où trouver la vérité ? Il était dépouillé, et sans recours, c'était certain. Mais jamais il n'aurait cru qu'il pût être question de l'emprisonner. Après tout, il n'y avait rien là d'impossible. Si on le saisissait, qui prendrait parti pour lui ? Il n'avait pas, à cette heure, un seul ami dans le pays. Et il lui souvenait maintenant des paroles embarrassées et de la mine soucieuse de son notaire. S'efforçant de garder une figure indifférente, il interrogea Sidoine :

— Voyons, monsieur le juge, je m'en remets à votre sagesse. Que feriez-vous à ma place ?

Sidoine, ainsi interpellé, plongea des épaules, tandis que son nez pointu semblait attaquer quelque invisible obstacle. Et il laissa tomber ses deux bras en signe de découragement, tandis que son dos arrondi indiquait le doute. Il porta enfin son index entre ses deux sourcils et déclara que « c'était à voir ».

Mais Horace insista :

— Voyez pour moi, monsieur ! M<sup>e</sup> Monistrol m'a dit que je pouvais compter sur votre protection et aussi sur vos lumières.

Mais Sidoine se contenta de hocher le menton. Puis il leva son pot et voila ainsi son visage. M<sup>e</sup> Bardoiseau s'écria, tout en reficelant le sac :

— M. Sidoine est le meilleur des hommes. Vous n'ignorez pas combien sa position de juge l'oblige à des ménagements continuels. Sa bonté naturelle est en lutte ici contre son devoir. Et, entre nous soit dit, en me laissant vous offrir cet argent, il dessert gravement son maître. Si le seigneur de Rabasteins apprenait cet acte de faiblesse, que commet le trop bienveillant Sidoine, — si jamais bienveillance pour vous pouvait être poussée à l'excès, — notre juge serait destitué sans retard. Par égard pour notre vieil ami Monistrol, nous sommes ici tout à vos ordres. Et c'est pourquoi nous vous crions d'une seule voix : « Déguerpissez, monsieur le baron, déguerpissez, quand il en est temps encore ! » Le déguerpissement me paraît pour vous la seule chose pratique. On saura bien par la suite rogner les griffes au petit Agapit. Quand vous aurez déguerpi votre problématique héritage, en touchant les quatre cents écus dont on vous parlait, — et ils ne sont pas loin, — vous ne craindrez plus ni persécuteurs ni créanciers, pas même ceux de Toulouse...

Ici Horace, inquiet, tressaillit malgré lui. Et il écouta avec plus d'attention le procureur qui reprit, après avoir bu :

— Je saurai les faire comprendre parmi ceux de feu le baron votre père. Or : *Dominus paratus peculio servi cedere evitat debitorum ipsius conditionem...* Vous êtes trop versé dans la science du droit pour ne pas comprendre la valeur de la citation, et vous savez, du reste, que « déguerpissement ne vous empêche nullement de conserver en propre les biens que vous possédez de par vous ».

Horace pensait qu'en dehors des derniers écus de M<sup>lle</sup> Renée Bazucle il ne possédait rien du tout. Étourdi par le vin, par la préoccupation d'une si

grave décision à prendre, il entendait à peine les citations du procureur qui continuait :

— Il ne peut y avoir confusion entre ces biens et ceux de la succession, car : *In universalibus pretium succedit loco rei, et fructus augent hereditatem*, comme dit l'autre. Encore certains jurisconsultes indiquent-ils par là que le déguerpisseur peut augmenter la succession à laquelle il renonce des fruits et biens...

Disant ainsi tout le contraire de ce qu'il voulait exprimer, M<sup>e</sup> Bardoiseau s'entortilla dans sa phrase, comme un chat dans un peloton de fil. Mais Sidoine, qui ne cessait d'opiner du bonnet, déclara que M. de Blancador ferait bien de prendre un parti. Lui, Arcassoun, savait de bonne source qu'une citation d'Agapit Roumégas rejoindrait le baron avant la nuit :

— Quand Sébastien Monistrol m'a parlé de votre affaire, j'ai fait, à tout hasard, préparer par un procureur l'acte qui vous intéresse. Si vous voulez y jeter les yeux, je vais l'envoyer chercher. Et, en attendant, nous humerons un peu de vin épicié ou d'hypocras, à votre goût ; tous deux sont extrêmement digestifs.

Le malencontreux Sylvestre Lampedouze, dépêché par Thérèse, partit, en courant, accompagné d'autres polissons de son âge qui chassaient aux mouches sous les fenêtres de la cuisine. Bientôt arriva un clerc de M<sup>e</sup> Bardoiseau, jeune garçon, vêtu à l'avantage de bureau noir, et qui avait des pieds énormes dans des souliers à bouts carrés. Sa figure ressemblait à un fromage blanc. Il avait les yeux verdâtres. Et ses cheveux, d'une teinte jaunâtre, laissaient croire que l'infortuné Roumanille avait été délavé par de grandes pluies. Mais c'était un sujet qui passait pour capable ; et il donnait bel espoir à sa famille, encore qu'il n'eût que quinze ans. Michel Roumanille se présenta avec un rouleau de parchemin, une écritoire de corne en forme de burette, et un petit paquet de plumes d'oie fraîchement taillées.

Le procureur lut l'acte à Horace. Tout attristé par le départ de Thérèse,

qui était allée dîner, celui-ci entendait à peine les phrases qui se coupaient de commentaires latins. Enfin, se rappelant les paroles de son notaire, fatigué, intimidé, travaillé par cette arrière-pensée qu'il trompait certainement quelqu'un dans l'affaire, Blancador consentit à signer. Posséder une grosse somme d'argent lui était d'ailleurs le principal.

Aussi, avant que d'accepter, avait-il demandé à quel moment il pourrait toucher son or.

— Sur l'heure ! — avait déclaré le juge guêtré. — Voici le sac d'écus. M<sup>e</sup> Monistrol — que Dieu bénisse ! — remboursera notre Marius Combarrou — que Dieu protège pareillement... car il a royalement préparé ce vin !

M. Sulpice Bardoiseau compta et recompta les écus. Horace les reconnut à son tour. Puis, quand il les eut caressés et réunis en dix piles, il se trouva tout décidé à ne plus s'en séparer. Il saisit la plume et écrivit son nom en lettres hautes d'un demi-pouce, sans s'occuper de la grimace que les deux hommes de loi se firent pendant qu'il avait la tête penchée vers le parchemin. Quand il la releva, son regard rencontra celui de Bardoiseau, qui, l'air jovial, les deux mains jointes sur sa panse, lui dit en souriant :

— Croyez-moi, monsieur le baron, vous vous êtes évité de grands tracas. C'est maintenant une chose entendue, vous n'aurez plus affaire aux gens de justice et personne ne saura que vous avez touché cet argent, pas même moi, le seigneur de Rabasteins encore moins. À moins qu'il ne vous plaise de plaider... Auquel cas nous sommes tout à votre disposition.

Et les deux hommes quittèrent M. de Blancador. Il resta engourdi dans sa chaise, promenant la main sur ses écus. Une seule chose lui apparaissait très claire, c'est qu'il disposait de ressources telles qu'il n'en avait jamais rêvées. Il ne possédait plus, c'était vrai, un ponce de bien au soleil, mais le monde s'ouvrait devant lui. Et puis sa pensée le ramena vers l'hôtesse du *Fervestu*. Celle-là lui appartenait par avance. Et il se persuada qu'il en serait ainsi de toutes les femmes que l'heureuse fortune ferait passer sur son

chemin :

« Je suis libre, jeune et beau, presque riche ! Que faut-il de plus ? Les temps sont propres aux aventures, personne n'est mieux fait que moi pour arriver au plus haut. Les plus grandes dames, pour peu que je les rejoigne, me deviendront autant de Renée Bazucle. Ce sera même, à y penser, trop facile ! »



## II

M. de Blancador ne comptait faire à l'hôtellerie du *Fervestu* qu'un assez court séjour. Mais, inclinant vers une naturelle nonchalance, il s'y installa, vivant dans le provisoire, et regarda couler ses jours heureux, au gré de son indifférence et de sa paresse. Ayant, dès la première heure, obtenu de Thérèse Combarrou tout, et même plus qu'il n'en pouvait raisonnablement attendre, il l'habitua à le traiter en maître ; puis, s'incrutant à Monsac comme un crabe dans une fissure de rocher favorable à la pêche, il laissa aller le monde. Au reste, il estimait que les événements dont était agité le royaume se succédaient trop hasardeux pour qu'il fût prudent de prendre encore parti. Acheter une charge par ces temps troublés eût été une folie, comme il l'expliqua un jour à maître Combarrou, qui lui confiait son intention d'établir un de ses neveux :

« On ne pouvait savoir comment tout cela tournerait, ni à qui resterait l'avantage, de ces messieurs de la Ligue, ou bien du roi Henri de Navarre. »

Ainsi, quoique plein de généreux projets, M. de Blancador ne se décidait-il à s'arrêter sur une résolution quelconque.

« La fortune y pourvoira, répétait-il ; en tant que femme, elle ne peut longtemps se refuser. Voyons-la venir. Je suis riche, aujourd'hui, et en

mesure d'entreprendre tout ce qui peut tenter un homme de ma valeur. Laissons pousser le blé, et ne le mangeons point en herbe. »

Et il se félicitait de la facilité des robins, demeurant persuadé d'avoir fait avec eux une très belle affaire.

« Il y a eu certainement quelqu'un de volé. Mais tout me prouve, tant je connais l'état des biens de feu mon père, que je n'ai pas perdu une obole à accepter ce bel argent. Et je me suis tiré d'un océan de procès. »

Il n'ignorait pas, en effet, que dom Bazime était le véritable acquéreur des droits de Blancador, et que ce religieux avisé avait agi de la sorte pour porter ombrage au cadet de Rabasteins, qui tenait pour le huguenot Henri de Navarre contre la Sainte Ligue.

Une seule chose inquiétait Horace : c'était l'attitude énigmatique de Marius Combarrou, dont l'indifférence lui semblait trop haute pour n'être point affectée. L'hôtelier avait des façons singulières de regarder sans voir. Et le baron se prenait à frissonner quand Marius repassait le fort couteau qui, accolé à d'autres de moindre taille, pendait à sa ceinture dans une gaine de chagrin à bouterolle de fer gravé. L'épée qu'Horace portait ne lui semblait pas une arme suffisante contre cette lame large et plate, s'effilant en équerre, qui reluisait au soleil, et dont les reflets lui envoyaient autant de menaces de mort.

« De très grands personnages avaient été tués dans des auberges. » Et Horace se remémorait l'histoire de M. Henri d'Angoulême qui, malgré l'estocade dont il frappa M. Altoviti, eut la panse vilainement ouverte, et mourut de ce coup félon.

Bien souvent, il croyait voir, au milieu de la nuit, s'entr'ouvrir les rideaux de son lit et apparaître la figure redoutée du nourissant Marius, et aussi une main qui brandissait le coutelas avec lequel cet homme d'office se livrait aux découpages préalables des viandes et des gibiers. C'est alors que M. de Blancador se renfonçait sous ses couettes, suant d'angoisse, se retenant pour ne

pas crier d'épouvante : car il n'était point fait, dans la pratique, pour les actions audacieuses et guerrières comme le grand Hector, duc de Troie. Il possédait plutôt la couardise de son frère Pâris, lequel, ainsi qu'on l'a dit, fut aimé des femmes sans mesure.

Mais Thérèse venait se glisser aux côtés d'Horace en proie à ces rêveries, et le ramenait à la réalité des choses, tandis que les ronflements de Marius, endormi dans la chambre au-dessus, traversaient les planchers et les murs, faisaient résonner les verrières dans leurs châssis. Tant que ce souffle égal et puissant se laissait entendre, Horace se montrait plein de courage ; mais, s'il venait à s'interrompre, le baron se sentait mourir, son poil se hérissait ; et la languissante Thérèse, dont il repoussait les caresses, se désolait de cette humeur bizarre.

Une nuit, — Horace crut bien que c'était pour lui la dernière, — Marius cessa tout à coup de ronfler. Puis Horace l'entendit qui sortait de son réduit et qui descendait l'escalier : les pas lourds de l'hôtelier faisaient gémir les marches. Ils s'arrêtèrent à la porte même de la chambre où Horace, muet de terreur, se glaçait contre Thérèse qui ne semblait point s'inquiéter.

« Fallait-il que cette femme fût stupide, pour ne pas s'enfuir ! »

Et Horace la détestait, en ce moment, au point qu'il aurait donné ses écus pour la voir se sauver, fût-ce par la fenêtre. Il lui en voulait à mort d'être ainsi vautreée près de lui, en une telle occurrence. Et, s'il n'eût craint d'empirer son abominable situation par une imprudence pire encore, il lui eût ordonné de s'en aller au diable, de s'en tirer comme elle pourrait.

« Car, après tout, c'était son affaire, à elle. Et lui n'en voulait rien savoir. »

Mais une telle peur le tenait qu'il ne pouvait pas même parler, et ses bras, inertes, demeuraient fixes, comme s'ils eussent été enchaînés. Il sentait que quand Marius entrerait, avec son couteau, lui, Blancador, malgré sa gentil-hommerie, ne réussirait seulement pas à saisir son épée, pourtant pendue là,

à portée de main. Et tout cela à cause de cette stupide pécore qui s'amusait, dans un pareil temps, à le chatouiller d'une façon sensuelle !

Et Horace, pris entre les désirs, également contraires, de s'abîmer sous terre, au travers de l'étage, de gifler Thérèse aux mains indiscrètes, de se sauver par la croisée ou de l'y précipiter elle-même, entendit s'éloigner, dans le silence de la nuit, le bruit alarmant des pas de Marius qui continuait de descendre l'escalier. Mais voici maintenant que sa femme, à peine vêtue de sa chemise à entre-deux dont une manche pendait, s'élança vers la porte ; et, sans souci du froid, elle dévalait l'escalier en criant d'une voix aiguë :

— Attends ! attends ! échappé de galère, je vais t'apprendre à faire l'amour à mes servantes !...

Le reste des invectives que prodiguait la désespérée Thérèse fut perdu par M. de Blancador. Enseveli dans ses couvertures, il méditait profondément sur ces choses en rêvant à des amours plus hautes, plus conformes à son mérite, et exemptes de ces rencontres tout à la fois grossières et périlleuses, dont la vulgarité l'affligeait.

Et il se promettait de quitter le *Fervestu*, Thérèse et sa cuisine, dès le lendemain, tandis que cette demoiselle, trousseée comme Atalante, voltigeait sur les traces de son époux, qu'elle rattrapait dans la cour, alors qu'il essayait de se glisser par une porte entr'ouverte, donnant accès dans l'écurie, à la faveur des ombres de la nuit. Marius Combarrou réussit cependant à s'esquiver ; et, repoussant rapidement l'huis sur sa jalouse compagne, il l'enferma pour un instant avec les chevaux et les mules, et regagna sa chambre en courant. Mais ne put s'en aller si vite qu'il ne fût rejoint par Thérèse au moment même où il rentrait. Prudemment, il se verrouilla et annonça, à travers les panneaux de chêne, sa ferme intention de dormir tranquille, d'autant que l'heure passait minuit. Ces déclarations raisonnables, — et M. de Blancador, qui écoutait, les trouvait en tous points excellentes, — ne touchèrent pas M<sup>lle</sup> Thérèse. Plus semblable à une tigresse d'Hyrkanie

à laquelle on aurait ravi ses petits qu'à une maîtresse d'auberge en chemise, elle s'acharnait à taper des pieds et des poings et à griffer les planches qui la séparaient de son infidèle époux. Combarrou, retranché dans sa position qu'il trouvait inexpugnable, ne répondit point aux invectives dont l'accablait sa moitié. Mais, peu à peu, à s'entendre prodiguer les noms les plus étranges et que la passion seule dictait, il sentit fondre les glaces de son indifférence. Il comprit que sa dignité commençait à recevoir de graves atteintes, d'autant qu'un pareil bruit, pour peu qu'il continuât, allait réveiller ses hôtes. Et il supputa le dommage que ce scandale lui causerait, tant, en ce moment, son auberge abondait en voyageurs de conséquence, comme M. de Martinglise et son ami M. de la Poise, sans compter le baron de Séigny et M. Tategrin, fermier attitré de la maltôte, et aussi un opérateur arrivé la veille avec ses orgues, sa femme et son singe.

Et, d'un ton péremptoire qui paraissait ne pas supporter de réplique, M. Combarrou ordonna à M<sup>lle</sup> Thérèse de se taire et de regagner sa chambre ; faute de quoi, il prendrait sa ceinture et lui administrerait le fouet.

Cette menace exaspéra Thérèse, qui vomit les pires injures contre le tyrannique Marius. Et, dans un langage imagé, elle lui fit entendre que ses charmes, faits pour les douces caresses de l'amour, ne passeraient point par les étrivières. Elle menaça, par surcroît, M. Combarrou des plus grands malheurs :

« S'il continuait à ainsi parler, elle lui arracherait les yeux, tout d'abord, pour peu qu'il montrât son nez, et elle aurait vite fait de lui tirer les boyaux du ventre ! »

— Essaye un peu de me brutaliser, sacripant, couche-tout-nu ! glapit-elle.

Ici, Horace pensa en soi que, pour une femme qui courait dévêtue par les escaliers à toute heure de la nuit, M<sup>lle</sup> Thérèse manquait du sens de la justice.

Mais l'autre criait toujours :

— Croque-mouton ! hérétique !... Et tu verras si je saurai trouver quelqu'un pour me défendre !...

Là, Horace, qui écoutait toute la scène avec une paisible indifférence, due à l'éloignement de Thérèse, et une bienveillante gaieté, se sentit pris de malaise. À son avis, cette demoiselle allait un peu vite, et surtout un peu loin. Mais, comme il avait bien fermé sa chambre, il s'y trouvait en sûreté et bien résolu à n'en plus sortir qu'une fois le soleil levé, et même quand il brillerait depuis plusieurs heures.

Thérèse n'interrompait pas son flux inconsidéré de paroles, et, à force de pester, elle commençait de perdre la voix :

— Entends-tu ?... hérétique ! fils de louve !

Mais un bruit clair éclata, suivi de cris aigus ; puis M<sup>lle</sup> Thérèse parut s'abîmer dans les larmes. Touché dans ses sentiments filiaux, M. Combarrou n'avait pu recevoir ainsi, froidement, des nouvelles de sa mère. Par la porte, brusquement ouverte, s'était avancé le bras de Marius, par lequel Thérèse reçut un soufflet qui lui coupa la parole. Puis, malgré ses cris et ses pleurs, l'épouse infortunée fut entraînée dans le réduit. Horace, quand il n'entendit plus rien, se dit philosophiquement :

« Cette pintade a dû recevoir la correction qu'elle réclamait avec tant d'insistance. Si le respectable Marius — que je me reproche amèrement d'avoir cocufié pour le seul plaisir — ne s'était chargé du soin de la fouetter, j'aurais été tôt ou tard obligé à le faire, sans cesser pour cela de prendre avec elle mes habituelles distractions. Grâce à ce mari justicier, voilà, pour dix jours au moins, une femme qui sera souple comme un gant de peau d'Espagne. Et puis ce sera à recommencer. Pour qu'elles vous aiment, il convient de les secouer, tel un prunier ; l'amour en tombe, naturellement, comme une pluie de fruits. Combien de fois n'ai-je pas tiré les oreilles à cette sottie Bazucle, qui avait pourtant la plus belle gorge du monde ? Le lendemain du jour où je la giflai de telle sorte qu'on en ouït le bruit depuis Saint-

Sernin jusqu'à la Dalbade, elle me supplia d'accepter en cadeau une chaîne d'or que j'ai laissée en gage chez Sourac, le dauradier. Seuls les sots sont doux avec les femmes. Il les faut mener quand on s'en veut faire aimer. Et c'est pourquoi il y a tant de cornards... Je suis bien assuré, pour mon compte, de ne l'être jamais. À moins que je n'y trouve un avantage considérable, car on n'arrive pas autrement à se pousser à la cour. »

Et, par une suite naturelle de ses réflexions, il en vint à dédaigner l'existence obscure et grossière qu'il menait dans ce tripot dont l'hôtesse ne se gênait pas pour courir toute nue dans les escaliers, au risque d'être vue dans ses habits de chair. Blancador pensa encore qu'il aurait quelque plaisir à voir ainsi ambler la señora Isabelle avec ses seuls cheveux noirs dont l'édifice montait en une pyramide de coques soigneusement frisées au fer.

« Cet opérateur me paraît jaloux comme un mari de comédie. Il en a toutes les manières. Il ferait bien mieux de débiter son mithridate et de faire danser son singe que de couvrir d'un regard amoureux son Isabelle. A tout prendre, et bien qu'elle ressemble plus qu'il ne convient à une Morisque, la femme au tambourin a les hanches rebondies, et elle aurait meilleure grâce dans mon lit que cette lourde Thérésine qui s'oïnt de parfums violents, sans doute pour détruire le relent de ses sauces. Que le diable emporte sur un même balai le cavalier Sandro Scrifagne, vendeur de thériaque, et Thérésou avec ses flacons à épices ! Et cette dondon altérée de luxure met d'ailleurs force poivre et girofle dans mes salmis, et en attend avec une gourmande impatience les salutaires effets. Je suis une trop noble viande pour cette cabaretière ! »

Au reste, il trouvait que la fringante Isabelle, avec sa taille ronde et fine, sanglée dans un court paletot à l'espagnole, la balançait, impudente et lascive, sur sa croupe plus pleine que celle d'une jument du Limbourg. Et il maudit la vulgarité de ses attaches, critiqua ses yeux trop langoureux pour ne pas être alanguis par le fard, finit par déprécier, d'un commun mépris, les charmes

des deux commères, et se fortifia dans la résolution de quitter l'hôtellerie le jour même.

« Cette existence vulgaire me pèse. Il en faut changer, et ne pas attendre plus longtemps. »

Et Horace s'endormit du sommeil profond que Dieu accorde aux seuls justes, quand il daigne s'en occuper, cependant que les ronflements de Marius avaient recommencé de faire trembler la maison. Ni le souffle puissant de l'aubergiste, ni les appels réitérés de l'impatiente Thérèse, en chasse dans l'escalier comme une chatte parmi les tuyaux de cheminée, ne réussirent à réveiller M. de Blancador. Il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. C'est à peine si le baron consentit à sortir de son lit, le matin, quand une servante, choisie parmi les plus laides par la jalouse Combarrou, lui apprit qu'un courrier était là, arrivé tout fraîchement de Toulouse, qui lui apportait des lettres et des nouvelles d'importance.

Un petit valet vêtu de gris, et dont les chausses étaient à entonnoir, l'attendait dans la salle. Horace fit la grimace en reconnaissant dans ce cavalier pygmée, dont les jambes disparaissaient dans des bottes en vache rousse armées d'éperons étamés, Paulin Rouquette, de Malepère, propre frère de lait de M<sup>lle</sup> Renée Bazucle. Et tout en ordonnant, d'une voix à la fois hautaine et bienveillante, qu'on apportât « à son féal Paulin » de quoi se rafraîchir, Blancador pestait contre l'importun messenger, regrettant qu'il ne fût pas tombé, en chemin, dans les fondrières de Lacornagues.

« Et voilà que ceux de Toulouse le pourchassaient jusqu'ici ! On ne le laisserait donc jamais tranquille ! À quoi pensaient toutes ces femmes de s'accrocher à lui comme le lierre après l'ormeau ? »

En effet, le trop recherché Blancador avait reçu, tout en descendant dans la salle basse, une amoureuse bourrade de Thérèse, embusquée sur le second palier. Puis, sur le premier, ç'avait été la señora Isabelle qui, en peignoir du matin, les bras nus hors de ses manches fendues, lui avait fait promettre



d'assister à un petit concert qu'elle donnerait, après le souper, dans sa chambre. Tout en faisant son invitation, la señora Isabelle laissait monter à ses joues veloutées un bon pied de rouge, et elle découvrait ingénument, en disputant sa pantoufle bleue au singe, accroché à sa cotte de taffetas couleur inde, une jambe fuselée prise dans un bas noir à entre-deux et coins brodés.

En somme, il n'y avait qu'à prendre. N'eût été l'opérateur, dont le bonnet de coton et l'emplâtre se laissaient deviner au fond de la pièce, Horace aurait pu, et sur l'heure, faire une malheureuse de plus. Sans compter une petite servante assez fraîche qui, sous prétexte de s'effacer contre le mur, s'offrait à tel point qu'il avait dû sauter les deux dernières marches pour ne pas se laisser aller à une aussi pauvre distraction... Et puis tout cela était bon tout juste pour une fois, et sans espoir de possible bénéfice. Mais il se croyait, au moins, débarrassé de la femme du procureur. À la veille d'échapper aux embûches de la señora Isabelle, de déjouer les entreprises de la petite servante, à la veille de briser la chaîne amoureuse de la trop fidèle Thérèse, il croyait toucher à la liberté que lui assuraient ses écus, et voici que la robine de Toulouse le relançait, par voie de Paulin, jusque dans cette retraite où il se croyait à l'abri de son obsession !

Dissimulant sa mauvaise humeur, il fit boire Paulin qui, en garçon de peu d'usage, posa si lourdement sur la table son verre, qu'il en rompit une patte, et ne songea pas à s'excuser. Horace entraîna le petit courrier sous la treille. Les feuilles de la vigne, témoins des amoureuses avances de M<sup>lle</sup> Combarrou, jonchaient maintenant le sol, comme pour prouver au baron soucieux que tout, sur celle terre, est pour nous enseigner la vanité des choses. Mais M. de Blancador ne songeait alors qu'à éviter la curiosité de l'astucieuse Thérèse, qui rôdait déjà autour d'eux, comme sur la piste de quelque galante aventure capable de traverser son bonheur.

Paulin, cependant, débitait une histoire sans fin où les chagrins de M<sup>lle</sup> Bazucle, le bidet du desservant, se mêlaient aux réclamations de deux

taverniers et d'un baigneur, ainsi qu'aux salutations empressées d'un prêteur sur gages. Paulin était aussi chargé des amitiés de deux apprenties et d'une maîtresse brodeuse qui toutes se croyaient, en leur for intérieur, enceintes des œuvres de M. le baron. Elles le priaient de ne s'en point inquiéter, la maîtresse, parce qu'elle était mariée, les apprenties, parce qu'elles étaient en passe de se faire épouser par des marchands. Paulin, dont la mémoire paraissait sans bornes, apportait d'autres choses dont l'intérêt n'était pas moindre, comme les souvenirs de Rosette, cette petite chambrière que M<sup>lle</sup> Renée avait fait fouetter par pure jalousie. Rosette, grâce aux soins d'une entremetteuse de Blagnac, était devenue servante d'un vieux chanoine qui avait éprouvé le besoin de prendre nièce. Elle faisait dire à M. Horace qu'elle était, maintenant, « des draps du chapitre », et qu'elle l'attendait dessous ou dessus, comme il lui plairait.

Horace blâma cette plaisanterie dénuée d'élégance, sans chercher à savoir si elle venait de Paulin ou de la blonde râblée dont il avait eu les gants quand elle ne comptait pas quatorze printemps. Il n'approuva pas davantage l'air entendu que prit le frère de lait de M<sup>lle</sup> Bazucle pour parler de Françoise Pichounelle qui cessait de tendre son linge chez le père Le Mariel, quand le baron passait pour tirer un lièvre entre Castera et Peyriole. Celle-là était rousse, avec un corps plus frais et blanc que de la crème battue : aussi ne menait-elle jamais bien grande guerre s'il fallait quitter ses cottes et le reste, ce qu'elle avait dû faire une fois sans plaisir, lors d'un passage des Albanais de M. Damville qui avaient usé d'elle sans discrétion. Et Paulin, égayé par le vin qu'il savait payé, devint dans ses discours plus immodeste que ne le comportaient, ce semblait, et sa taille et ses seize ans, et sa condition de clerc gagé chez un procureur de Toulouse :

— Elle n'a pas voulu me le dire, ricanait-il ; mais ils étaient bien quarante-deux.

M. de Blancador l'interrompit ici :

« Paulin n'avait-il pas quelque message écrit à lui remettre ? »

Le courrier, ainsi pressé, tira d'une de ses bottes une lettre de M<sup>lle</sup> Renée Bazucle et déclara qu'il en attendait la réponse. Mais Horace n'ouvrit même pas ce billet. Il n'en connaissait que trop le papier, et l'écriture, et le cachet de cire bleue où étaient empreintes deux mains entrelacées. Il glissa l'épître dans son pourpoint de velours brun tracé d'or, et haussa les épaules, ennuyé. Son envie de faire peau neuve le démangeait, à ce contact avec les choses du passé. Tous ces gens le gênaient : et Rosette, et les brodeuses, et Françoise Pichounelle, et surtout Renée Bazucle, à qui il reprochait de n'être pas titrée et de ressembler à une poule grasse. Il confondait dans une commune aversion toutes ces Toulousaines et Thérèse Combarrou, qu'il entendait rôder aux environs de la treille. Les autres points du message de Paulin étaient oiseux, les créanciers ne méritaient point qu'on s'y arrêtât un seul instant. Seule, la Bazucle s'annonçait comme importune. Blancador la trouvait plus collante qu'une sangsue, et absolument dangereuse : « Jamais, à cause d'elle — pour peu que cela continuât — il ne pourrait atteindre la haute situation que tout lui promettait dans le monde ! »

Il donna un petit écu à Paulin, que cette générosité, sans précédents chez M. de Blancador, rendit muet et d'étonnement et de respect. Et le clerc apprit, bouche bée, que le baron allait partir pour la guerre où M. de Lisle-Marivault l'envoyait à la tête d'une compagnie de cheval-légers. Paulin en oublia, s'il l'avait jamais su, que M. de Lisle-Marivault était mort quelques jours après le roi Henri de Valois, et que cette nouvelle n'était ignorée de personne. Il se vit chevauchant comme page soldé à la suite de M. Horace, et porté sur les ailes de la Victoire, entrant partout en vainqueur, forçant les coffres et les chambres et obligeant de belles filles, comme Françoise Pichounelle, à le servir nues, au lit comme à table. Ainsi, par une naturelle progression d'idées, le clerc Paulin Rouquette, se trouvant déjà botté, éperonné, et armé d'une épée de Bordeaux, s'élevait jusqu'aux fins dernières de

la guerre, qui sont la cupidité, la luxure et la violence. Cependant il ne demanda pas à M. de Blancador de le lever comme page, parce que son esprit paysan lui laissa entrevoir que, s'il est plaisant de troussez les femmes, il l'est moins de recevoir les grands horions et les chocs par lesquels il faut passer d'ordinaire pour arriver jusqu'aux logis où ces suppliantes s'apprêtent à recevoir les vainqueurs. Et il en conclut que, notamment pour Françoise Pichounelle, il arriverait mieux à ses fins avec le petit écu de M. Horace que par les événements de la guerre. Il se promit de passer par Castera, dès qu'il serait rentré dans Toulouse, et continua d'écouter M. de Blancador qui parlait :

— Dès que mes affaires seront en ordre, ce qui ne saurait tarder, tant mes procureurs se hâtent, je retournerai à Toulouse. Tu diras à M<sup>lle</sup> Bazucle que ma première visite sera pour elle : c'est pourquoi je ne lui écris pas, tant mon arrivée est proche.

Paulin, qui songeait toujours à la grande Pichounelle, craignait maintenant qu'elle ne voulût pas se contenter d'un petit écu. Il inventa une histoire, se déclara très malheureux, et insista pour que « monseigneur » le secourût d'un gros écu. Il se faisait fort de rassurer M<sup>lle</sup> Renée et d'entretenir en patience les créanciers de « M. le capitaine ».

Ayant obtenu son écu, le clerc s'éloigna, non sans accrocher par deux fois ses éperons aux bancs qui s'allongeaient sous la treille. Il était émerveillé de voir « M. Horace » si magnifiquement habillé et si riche. Car, pour paraître devant le messager, celui-ci s'était vêtu tout de neuf d'un pourpoint et de chausses en velours roux tracé d'or, avait mis à son cou une lourde chaîne d'or donnée par la sensuelle Thérèse, une autre offerte par M<sup>lle</sup> Bazucle, et ses doigts étaient chargés d'anneaux qu'il avait gagnés à servir diverses dames. Et, durant tout l'entretien, il n'avait pas cessé de compter négligemment des écus d'or qu'il faisait aller et venir de sa main dans une longue bourse.

Et il disait distraitement :

— C'est là mon premier quartier de solde. Comme il y en avait

une trentaine de rognés et huit fourrés, j'en ai fait fabriquer des ferrets d'aiguillettes et des boucles pour mes éperons.

Quand il eut vu disparaître Paulin emmenant le bidet du desservant, dont il ne voulait plus depuis qu'il avait acheté un barbe, un sommier et un roussin à des argoulets déserteurs, M. de Blancador se sentit plus tranquille. Pour être à l'abri de semblables retours, il se fortifia dans sa résolution de quitter le *Fervestu* le jour même, et, pour ne pas attirer l'attention de Thérèse, il cria très haut à son valet de porter, en cadeau, une paire de gants musqués à la señora Isabelle et de lui annoncer que M. de Blancador assisterait, ce soir, au concert. Mais il enjoignit secrètement à ce domestique de tout hâter pour le départ et de demander, discrètement, la note de ce que le baron devait à Marius Combarrou.

Jacquemin Tardival, plus connu à l'hôtellerie et dans tout Monsac sous le nom de « M. Jacquemin », était entré au service d'Horace sur la recommandation de Thérèse, qui le donnait comme son cousin. Lui, répétait à qui voulait l'entendre, qu'il avait été porte-valise de M. de Joyeuse, et que, si le maréchal n'avait pas eu la tête cassée dans sa salade à la bataille de Coutras, lui, Jacquemin, serait à cette heure, pour le moins, mestre de camp. S'il se voyait aujourd'hui réduit à emprunter aux professions de faux-saulnier, braconnier et bandoulier des ressources purement provisoires, c'était dans l'attente de l'événement important qui devait asseoir la vie d'un homme comme lui. Cet événement ne fut autre que l'arrivée de M. de Blancador à Monsac, et son heureuse conjonction avec Thérèse. Jacquemin ne se formalisa pas de se trouver remplacé auprès de l'hôtielière, et Marius ne s'en plaignit pas non plus. Il avait patienté avec Jacquemin autant par peur que par calcul, se disant qu'en ces temps troublés il était bon d'avoir chez soi un homme déterminé et sachant manier les armes. Marius ne tenait pas à sa femme dont l'humeur, incertaine pour le bien, était portée très sûrement vers le mal et ne parvenait pas, selon lui, à se racheter par la beauté de ses traits et de son

corps, et la finesse de sa peau.

Malgré son air décidé, sa trousse de couteaux et sa stature puissante, Combarrou ne réussissait pas à inspirer la terreur. M. de Blancador fut le seul homme en ce monde à jamais trembler devant lui, comme les servantes furent aussi les seules à subir son autorité. Car, s'étant réservé le gouvernement domestique du *Fervestu*, Marius entendait qu'on cédât ou qu'on s'en allât. Les laveuses de vaisselle et celles qui plument les volailles devinrent ses habituelles victimes. Quand leur tablier, par malheur, venait à trop se bomber, ces filles de service cherchaient un autre toit, chassées par Thérèse, qui leur reprochait, vertueusement, leurs complaisances pour des voyageurs « avec qui elles faisaient la noce sans lendemain ». Quant à elle, elle réussit à en faire une telle avec M. de Vendôme qu'une fille en vint sur la terre, qui fut confiée à une belle nourrice de Tournefeuille. Pour le dommage, Marius Combarrou se fit gratifier de deux mille livres par le duc, grâce auxquelles il abandonna sa petite hôtellerie du faubourg pour prendre son enseigne sur la grande place de Monsac. Mais Thérèse ne se fit pas faute de laisser entendre au prospère Combarrou qu'elle était la seule cause de son élévation. L'hôtelier fit alors la connaissance de Jacquemin Tardival, qui ne lui ménagea ni son appui ni ses bons conseils. A vivre entre ces deux hommes qui, à défaut des mêmes actions, vivaient d'après les mêmes principes, la belle Thérèse devint souple comme une peau de chamois. Horace vint à temps pour profiter de cette éducation soigneusement menée, et d'une éducation pratique où la jalousie de Thérèse n'apparaissait plus que comme un jeu de scène destiné à rehausser sa valeur de comédienne. La femme de l'hôtelier ne fut pas cependant jetée dans les jambes d'Horace par le mari et son commensal : elle s'éprit de M. de Blancador, parce qu'elle n'avait jamais vu ni mieux ni plus beau. Marius attendit le gentilhomme avec ses armes naturelles, c'est-à-dire la note à la main, et Jacquemin le considéra comme la Providence même descendue, pour son salut, dans

Monsac. Et, à connaître ce maître, qui abondait en bonnes qualités, il s'attacha à lui avec un dévouement dont une obscure admiration formait le principal fondement.

Quand M. de Blancador dénonça à son valet sa ferme intention de partir, après avoir payé Marius, Jacquemin en tressaillit d'une douloureuse surprise :

« Partir était bien. Mais pourquoi diable payer ? »

Et il tirait anxieusement sa barbe conique, dont la pointe se prenait, plus que de raison, dans l'entre-deux de son col blanc en plat à barbe. Il avait la figure dure et maigre, la mine avisée d'un vieux renard, avec quoi son nez projeté en avant et fort augmentait la ressemblance. Encore qu'il n'eût pas quarante ans, il paraissait assez vieux, tant sa haute taille s'était voûtée à porter le corps d'armure à double renfort. Quand il passait dans la cuisine, devant le grand feu de l'âtre, son ombre se détachait sur le mur opposé comme celle d'un oiseau gigantesque dont ses éperons figuraient des ergots. Et la plaisanterie favorite de Marius était de prier Jacquemin de se tenir loin du feu :

— Avec ta complexion de sarment, les flammes ne t'auraient pas plutôt léché que tu flamberais comme un échalas !

L'échalas, qui était d'un naturel silencieux, riait d'un rire creux à faire croire qu'il s'amusait à casser des noisettes. Puis il décrochait un pichet d'étain, le remplissait du meilleur et le vidait. Quand il avait fini, il laissait retomber le couvercle d'un geste net et précis d'arquebusier, la capsule bombée claquait comme la détente d'une batterie et M. Jacquemin, ayant posé son pot, se frottait le dos contre la doublure de son pourpoint par un mouvement intérieur rappelant celui des bœufs qui s'étrillent le long d'un gros arbre. À sa ceinture saxonne pendaient toujours une épée et une dague, et chacun le respectait comme un personnage mystérieux, familier et considérable, d'où quelque chose d'inattendu ne manquerait pas de sortir,

au plus prochain jour.

Quand on l'interrogeait sur les affaires du royaume, sa réponse la plus ordinaire était vague et récriminatoire :

— C'est une déconfiture générale. À cause des pamphlets... Si M. de Joyeuse n'avait pas été tué !...

Et d'autres vérités de pareille mesure sortaient de sa bouche aux lèvres minces surmontées de moustaches relevées à l'espagnole jusqu'à lui entrer dans les yeux. Et puis il retombait dans son silence ou retournait vers le vin de Daux, pour qui il avait un goût obstinément fidèle.

C'est en vidant une mesure de ce vin que Jacquemin réfléchissait à l'inutile libéralité de son maître. Et, comme il ne pouvait y trouver d'explication raisonnable, il se résolut de ne pas en parler à Marius jusqu'à ce que le baron s'en fût nettement expliqué :

« Il est si simple, se disait-il, de partir sans payer cet animal épais et gras-seux ! Pourquoi se dégarnir d'argent ? N'est-ce pas la substance dont il importe, avant tout, d'être muni lorsqu'on veut arriver, vite et haut, dans le monde, par le temps qui court ? Je crains bien que ce jeune monsieur de Blancador ne soit plus porté à faire sauter les écus qu'à les empiler. Il se soucie de l'argent comme moi de ma dernière paire de chausses, et le tutoie avec un sans-gêne qui m'afflige. Si je pouvais, gagnant sa confiance tout entière, devenir son intendant, je défendrais ses intérêts mieux qu'il ne le saura jamais faire. Mais il ne m'écoute en rien, dépense sans compter, et chaque jour en-core davantage ! »

Les habits brodés, les collets de maroquin, le linge agrémenté, les souliers et les bottes du meilleur cuir s'entassaient, en effet, dans la chambre du baron. Il y en avait de quoi remplir quatre bahuts, de quoi charger deux sommiers.

L'indignation de Jacquemin ne se donnait pas seulement cours sur la futilité de ces ajustements : M. de Blancador payait tout à beaux deniers comptants, comme si ses écus ne devaient jamais tarir.



« Il dispose, se disait Jacquemin, de ressources considérables, sans doute, quoique j'aie bien peur que tout son bien soit en espérances. Mon principal souci est de surveiller les deux compères Martinglise et La Poise qui cherchent à lier partie avec lui, pour le plumer par les cartes. Ces braves m'apparaissent comme des aigrefins de la plus dangereuse espèce. Je les regardais jouer, hier, avec ce seigneur à l'air endormi et nébuleux que l'on nomme Séigny. Ils me font l'effet de perdre trop pour être vraiment honnêtes. Ainsi que tous les gens qui s'entendent à diriger le hasard, M. de Martinglise commence par ne pas gagner un seul des coups qu'il risque. Et je remarque encore que son taciturne ami, M. de La Poise, éprouve une semblable fortune, et cela sans se plaindre jamais. Ce sont des compagnons sur lesquels je dois tenir l'œil ouvert. »

À ce même moment où Jacquemin se perdait en ces réflexions solitaires, Blancador entra dans la petite chambre où MM. de Martinglise et de La Poise trompaient les ennuis de leur séjour à Monsac, où ils étaient venus pour des affaires importantes et vagues, en combattant, les cartes à la main. Assis à une petite table avec M. de Séigny, ils semblaient si attachés à leur trafic aléatoire qu'on eût dit des artisans occupés, autour d'un établi, à quelque besogne mécanique, tant leurs mains se relevaient et s'abattaient, tenant ou lâchant les tarots dans un va-et-vient continu et méticuleux. Le seul bruit qu'on entendait était le tintement de l'argent sur le tapis de drap vert, et l'annonce que les voix faisaient des points avec des intonations monotones et graves. Celle de M. de La Poise exprimait toujours et le regret et l'admiration, sans impatience. A considérer ce petit homme noir, à barbe et à cheveux noirs, vêtu de noir, on pensait d'abord à un familier de l'Inquisition, puis à un diable envoyé sur la terre pour diriger les parties de prime. Sa mine était à la fois soucieuse et sinistre, décidée et prudente. Lorsque, par hasard, il ramassait un coup, la patte d'oie qui régnait au coin de son œil s'agitait, comme sous un chatouillement venu du dedans, et une

grimace contractait sa bouche dans un sourire incertain. Si, au contraire, — et c'était l'aventure la plus commune, — il perdait quelque coup très dur, ses traits se crispaient, prenaient une expression indifférente, trop manifeste pour n'être pas simulée ; et il soupirait, en regardant devant lui, comme s'il eût aperçu, bien au delà des murs du tripot, l'image odieuse et familière de la Mauvaise Fortune elle-même.

M. de Séligny était certainement un joueur d'occasion. Il jouait mollement, avec gravité et décence ; son maintien aisé et froid ne dissimulait pas sa distraction, qui était flagrante. Visiblement, sa pensée était ailleurs, portée vers d'autres divertissements. C'était un homme de trente ans, bien pris dans sa haute taille ; son visage doux et attentif n'exprimait aucun sentiment. Son attitude hautaine, qui s'augmentait par une mise d'une élégance négligée comme à dessein, paraissait toutefois de commande, tant son œil brun, voilé, reflétait une bienveillance triste et profonde. Tout comme M. de La Poise, M. Gaston de Séligny regardait au delà des murailles, tendues d'un lampas à petits lions. Il jouait petit jeu et ne se réjouissait pas de ses gains, qui étaient fréquents. Grand ami de la chasse, il était venu dans le pays pour acheter des chiennes à M. de Troix-Mares, et il attendait patiemment le retour du partisan, dont le chenil était illustre, car toutes les bêtes passaient pour descendre de la Baude et du Souillard, têtes de la meute royale, au temps du roi Charles IX.

Sur un coup où il raffla trois écus à M. de La Poise et dix à M. de Martinglise, celui-ci dit d'un ton sentencieux :

— Fatalité inéluctable ! Trois rois contre trois dames d'entrée !... C'est ma faute, je n'aurais pas dû relancer.

— C'est effrayant, murmura M. de La Poise. Pas un coup !

Et le reste de ses malédictions parut s'adresser particulièrement à sa fraise et se perdit dans les godrons tuyautés.

— Ah ! monsieur de Séligny, vous êtes au jeu, aujourd'hui. À la bonne

heure !... Allons, voyons ! À qui de donner ? À moi. Coupez, s'il vous plaît.

Et M. de La Poise soupira, en regardant du coin de l'œil le gagnant de telle manière que sa patte d'oie se ferma comme un éventail italien.

— Vous devez être bien malheureux en amour, si Dieu est juste !

M. de Séligny se mordit légèrement les lèvres ; et on ne put savoir s'il ricanait de dépit ou de satisfaction.

— Allons, voyons ! — déclara M. de Martinglise, avec un accent d'autorité — le tapis est-il couvert ? Il manque une mise. À toi, Honoré ?... Tu n'as pas misé, à moins que ce ne soit M. de Séligny ?

Celui-ci poussa six blancs, sans qu'Honoré de La Poise, interpellé, eût cessé de regarder attentivement le petit tas d'argent placé devant lui.

— Allons, voyons !... continuait Martinglise. C'est complet !... Partons !

Et M. de Martinglise distribua les cartes, d'un geste sec et précis, tout en disant :

— La première chose à faire, quand on veut savoir jouer à la prime, c'est de mettre au tapis. Monsieur de Séligny, c'est à vous de parler le premier. Allons, voyons ! Il y a dix-huit blancs d'entrée... Honoré, as-tu écarté ?

— Je passe.

— Moi aussi.

— Allons ! remettons au jeu, et à Honoré de donner !

Mais celui-ci dit avec calme, sans perdre du regard ni les enjeux, ni son argent, ni les cartes, de telle sorte que sa patte d'oie disparut pour un temps :

— Je fais trois écus... Jouons un peu moins vite, Guillaume !

Aussitôt M. Guillaume de Martinglise reprit vertement le retardataire Honoré :

— Allons, voyons ! Si on met une heure à parler !... Il n'y a plus de primes possible... Je tiens... Quatre cartes, pour défendre le tapis !... Allons, c'est bon !... Trois neuf gagnent !... À toi de donner.

Ainsi réglant, perdant, payant, administrant la partie, M. de Martinglise

agitait ses bras seuls, et aussi son menton, comme si le reste de son corps, droit et immobile, eût été une dépendance de la table à laquelle il demeurerait assis jusqu'à plus de dix heures par jour, méthodique et infatigable.

Maigre et parcheminé, de taille moyenne, étrié dans ses vêtements grisâtres, il ne présentait dans sa personne, non plus que dans ses habits, rien qui fût particulièrement remarquable. Il portait un haut-de-chausses en ratine, couleur de jambon commun, façonné en courcaillet. Et c'était là le seul point où son costume décelât un sacrifice fait aux frivolités de la mode. Cet ajustement plissé, où s'attachaient des bas en drap d'Usseau, était pourvu de goussets sans nombre, où étaient logés des cartes, des dés, de l'argent. M. Guillaume l'ouvrait de temps à autre, et il avait l'air de tirer, puis de serrer les cordons d'une grande bourse d'église. Pour le reste, il rappelait en tout un sergent. Ses manières compassées et mécaniques étaient celles des marmousets en bois qui frappent les cloches en se mouvant par des ressorts et des poulies cachés. Son parler en semblait artificiel, et ses joues creuses ne remuaient pas quand on entendait sa voix, sentencieuse et saccadée, formuler des vérités premières contre lesquelles on se trouvait sans réplique. Suivant les circonstances, ses appréciations ressemblaient à des arrêts de juge ou à des commandements de bas officier. Sa locution la plus familière : « Allons ! marchons ! voyons ! » s'enonçait avec un accent tout à la fois bonhomme, triomphateur et péremptoire. C'était définitif. Et l'on pensait aux archers qui font circuler le menu peuple quand il s'émeut lors d'événements qu'il croit importants. Là, du reste, se bornait son éloquence journalière : car, s'il entreprenait de conter une histoire, il n'en pouvait jamais amener la fin. D'ordinaire, il la terminait par un geste rappelant celui d'une servante qui coupe le cou d'une volaille. Et il regardait son public d'un air entendu, en concluant par son habituel : « Allons ! voyons ! »

Comme âge, il semblait avoir une quarantaine d'années et être le contemporain de La Poise, dont il suivait les affaires. Tous deux devaient toujours

partir prochainement, l'un pour toucher un héritage dans le Bugey, l'autre pour retrouver sa famille dans le Beaujolais. Mais on ne savait jamais bien auquel se rapportaient ces projets. Et M. Guillaume demeurait à Monsac, ravissant Marius et tout un chacun par sa sagesse.

Le silencieux Honoré n'avait garde de le contredire. Parfois, cependant, il se lançait à corps perdu dans une digression étrangère au sujet traité, et il la menait avec une volubilité telle que personne ne pouvait se flatter d'en saisir un mot. De temps en temps, on entendait :

— C'est insensé !... Vraiment insensé !... Dans mon pays, on aurait... Enfin !...

Ou bien :

— Celui-là, c'était un malin !

Ce qui n'allait pas sans qu'il saisis sa barbiche et fit remuer sa patte d'oie. À ces moments, certains trouvaient qu'il ressemblait à Philippe II et n'étaient pas éloignés de croire que cet Honoré mystérieux fût un agent secret du roi d'Espagne. Et pour donner, sans doute, plus de forces à ces paroles, il levait alors un doigt en l'air, tout comme on le voit faire parfois à Dieu le Père, dans les miniatures des missels.

M. Guillaume ne manquait pas d'approuver, en allongeant ses deux mains ouvertes, la paume en haut, comme une chambrière qui tend une pile de doubliers, et il gémissait un :

— Allons, voyons ! C'est clair !

Et tous deux se remettaient à manger avec un sérieux et une énergie qui laissaient entendre que les nourritures placées devant eux avaient été conquises de haute lutte. À table, non plus qu'ailleurs, ils ne riaient, du reste, jamais. Et ils ne parlaient que pendant les repas, où ils buvaient très sec sans jamais sembler étourdis, et ils ne ménageaient pas les épices, le poivre long, le gingembre, le garingal. M. Honoré avait un faible pour la sauce cameline et les graines de paradis, M. Guillaume chérissait le girofle. Quand, après s'être

lavé les mains, ils retournaient dans la salle du tripot, où étaient les cartes, ils disaient gravement :

— Allons travailler ! Est-ce que monsieur de Séligny voudrait, par hasard, faire une petite partie ?... Ou bien monsieur de Blancador, peut-être ?

Horace déclinait l'invitation. Se trouvant muni d'argent, il estimait que le jeu lui était désormais inutile. Car il n'admettait pas que cette industrie pût avoir d'autre intérêt que de se procurer des moyens aux dépens d'autrui. Et il allait muser à l'aventure, voir les marchands jusqu'à Merville ou Grenade, ou bien montait à cheval, cherchant à se perfectionner, sous la direction de Jacquemin Tardival, dans un exercice où il n'excellait pas à son gré :

« Si jamais je dois accompagner une belle dame en chevauchant près de son carrosse, se disait-il, il faut que je le fasse à mon avantage. »

Et, quelque peur qu'il eût de se rompre le bras ou une côte, il galopait à travers champs, sautait les haies ou les murs de pierres sèches, éperonnait son genêt, tandis que le centaure Jacquemin, droit sur son roussin, le poursuivait en maniant une longue gaule. Cette arme champêtre représentait, pour le porte-valise de feu M. de Joyeuse, la lance dont il s'aidait à la guerre avant la fâcheuse bataille de Coutras. Et il la tenait sous son bras droit replié, le coude à hauteur de l'épaule, en la soutenant par une corde pendue à son cou. Il la dirigeait le long de la ganache gauche de sa monture ; et, se donnant de la carrière, il attaquait les bœufs, les vaches, voire les bergers et les femmes des champs, poussait les cris d'un aigle en chasse, et joignait la parole à l'action :

— Voilà, monsieur, comment je défis Montgaillard, Préaumont, et tant d'autres... Et M. de La Noue lui-même, si je l'eusse rencontré, de fortune !

Mais Blancador répugnait à ces jeux violents et hasardeux. D'autant que, plusieurs fois, le téméraire Jacquemin fit ployer son courtaud sur les jarrets et vida les arçons en passant par-dessus la croupe, plutôt que de lâcher son fût sur l'obstacle. Blancador, outre qu'ils étaient dangereux, les estimait inutiles pour lui :

— Vienne la guerre, je combattrai avec l'épée et le pistolet !

C'est pourquoi, par les soins de Jacquemin, il acquit un corps d'armure de Pise à ses mesures, une bourguignote à trois crêtes, un pétrinal, attirail d'un gentilhomme qui aurait servi comme arquebusier à cheval. Le tout était bien gravé, doré, bruni et verni, avec un plumail d'autruche bleue frisée de jaune et un piquet d'aigrette blanche qui en sortait comme un artichaut de ses feuilles. Cette comparaison triviale fut le fait de M. Guillaume. Mais Blancador méprisa ce dire, à ses yeux dicté par l'envie. Avec sa casaque vermeille et de pareilles armes, il ne manquerait pas, à la première montre, de se faire distinguer par quelque demoiselle ou quelque veuve très riche, qui lui donnerait de l'amour et de l'argent.

Et M. Guillaume dit même, un jour que Jacquemin oignait, sur le palier, ces harnois somptueux avec de la graisse de cerf :

— Là-dessous, ton maître sera plus superbe qu'un brelan carré de rois !

Car c'était là, pour M. de Martinglise, la chose la plus belle que pût éclairer la lumière du soleil ou celle de quelques chandeliers, après — « allons, voyons ! » naturellement ! — le point de cinquante-cinq.

Quand Paulin fut parti, Blancador, voyant que la pluie commençait de tomber et que le temps était irrémédiablement couvert, entra dans la salle basse du tripot pour regarder jouer les trois compagnons.

« Je monterai ensuite, se dit-il, visiter Isabelle et son singe. Et si, par hasard, l'opérateur est sorti, je prendrai la mesure de la femme au tambourin de la façon la plus juste. Cela me fera toujours passer une heure. Thérésion est partie pour acheter une vache au métayer de Lalot, c'est là un heureux hasard. À la savoir un peu loin, il me semble que je l'aime davantage. Peut-être coucherai-je ce soir encore ici. »

C'est par cette phrase qu'il finissait, depuis deux mois, chacun des soliloques où il discutait l'emploi de son temps.

Et il se mit à jouir du spectacle de M. Guillaume administrant la partie.

Ce joueur, célèbre dans le tripot, et qui avait la considération de tous les amateurs, se servait pauvrement de ses cartes. M. de Blancador leva plusieurs fois les épaules de pitié. Et pour tuer le temps d'une manière qu'il envisagea comme sûrement profitable, il demanda à ces messieurs la permission de prendre part à leur divertissement.

Personne n'y mit empêchement, et, M. Guillaume ayant assuré la répartition des places, des mises, la donne des cartes, sans manquer aux règles et usages, se frotta les mains comme si c'eussent été des couteaux dont il paraisait le fil. Et il répéta par trois fois :

— Allons ! voyons ! marchons !

Et M. de Séligny remarqua l'air audacieux avec lequel cet homme de tripot releva légèrement ses manchettes plates : le mouvement d'un lutteur qui va se trouver en face d'un adversaire digne de lui.

Mais les actions de M. Guillaume ne furent pas dignes de sa valeur et de sa renommée. Le vieil ami de M. de La Poise perdit beaucoup, parut s'effrayer de la façon dont M. de Blancador menait le train de la partie. Et quand on lui faisait vingt écus de plus, on eût pu croire, tant il pâlisait et multipliait les tics sur ses joues, qu'il était pris d'un subit et impérieux mal de ventre. Enfin il disait : « Je quitte », d'une voix altérée et renonçait à tenir, quelle que fût la force de son jeu.

Quand on se leva pour aller dîner, M. de Blancador gagnait cent soixante-dix écus. Sans attacher d'importance à Séligny et à La Poise, qu'il considérait comme des joueurs d'occasion, il s'émerveillait de la naïveté de M. Guillaume. En somme, ce personnage sentencieux était au-dessous du pire. Et tous jouaient assez mal pour que lui, Horace, qui, cependant, connaissait plus d'un tour, n'eût pas un seul instant pensé à prendre ses ordinaires avantages, comme il le faisait à Toulouse.

« Ce n'est vraiment pas la peine, se disait-il, de travailler de ses mains pour filer la carte, quand on se trouve en présence de pareils bienfaiteurs !



Voilà un revenu assuré. La bourse de ce malencontreux M. Guillaume paraît profonde et bien remplie ; encore qu'il y puise avec une trop visible amertume, il en dénoue fréquemment les cordons. Tout en passant agréablement mon temps, je vais donner à mon sac d'écus, au quart entamé, un frère qui le surpassera en rondeur. Je viserai principalement l'épargne de M. Guillaume, car, pour ce qui est des autres, Séigny me fait l'effet de risquer peu, et le mélancolique Honoré attend son souper quotidien du petit gain qu'il désire. »

En cinq jours, Blancador se trouva gagner plus de six cents écus. Puis son bonheur parut l'abandonner, et la partie continua de monter. Où l'on misait par petits blancs, on misait maintenant des testons. Aux écus d'argent se substituaient les écus d'or. M. Guillaume avait la mine d'un déterré. Quant à Honoré, de plus en plus taciturne et sinistre, il chaussait son nez de besicles en corne noire tenues par un ressort, et il regardait par-dessus, à certains moments.

— Prenez garde ! — dit au matin du septième jour M. de Séigny à Blancador, — je crois que vous vous couchez dans de mauvais draps. Je crains pour vous quelque déveine singulière. La partie a changé de face. À mon avis, vous feriez mieux de ne plus fréquenter chez ces joueurs de prime, et de vous en aller. Si vous voulez partir avec moi, après-demain, et si vous n'avez pas d'autres projets, nous voyagerons de compagnie, et je vous recevrai avec plaisir dans ma maison qui est à dix petites lieues d'ici. Nous y chasserons la perdrix, en attendant que vous alliez vers vos affaires.

— Grand merci, répondit Blancador. Je ne puis refuser une invitation aussi courtoise, et je suis touché de l'amitié que vous voulez bien me montrer. Mais quittez toute crainte à mon endroit. Les braves gens que vous semblez tant redouter m'ont déjà laissé plume et aile. Ils ne sont pas, entre nous, de force à lutter contre moi. J'en ai vu d'autres !

Et il expliqua à Séigny comme quoi lui, Blancador, avait tenu tête pen-

dant longtemps aux joueurs les plus réputés de Toulouse.

— Au cabaret des *Trois Rois Mages*, nous jouions un jeu où le compagnon Honoré et son vieil ami Guillaume n'auraient pas fait haute mine. Les livres y valaient un blanc, au plus. Et il y avait là des Italiens plus subtils que ce Ser Sandro Scrifagne, dont la commère Isabelle me paraît être la meilleure partie. Avez-vous tâté de celle-là ?

M. de Séigny répondit que la señora Isabelle devait bien remplir sa basquine, et que le moule de son vertugadin s'agitait en toute harmonie au mouvement de sa marche. Mais il n'avait pas de goût pour ces aventures communes. Et il retomba dans sa mélancolie et dans son mutisme.

— N'étiez-vous pas, reprit Blancador, en intention d'acheter des chiens au traitant Troix-Mares ?

— J'avais, en effet, formé ce projet, dit Séigny, mais les nouvelles que j'ai reçues, tout à l'heure, ne me laissent plus d'espoir de ce côté. Il paraît que Troix-Mares se voit retenu à Paris pour de longs mois, tant sont importantes les choses d'argent dont il trafique avec les gens de la Ligue.

Et ils en vinrent à parler des affaires du royaume.

M. de Séigny ne redoutait pas moins le mauvais esprit de la démagogie parisienne, bandée contre toute autorité par les cabales bourgeoises, que le fiel des pasteurs « et autres maniaques synodiaux », qui s'agitaient autour d'Henri de Navarre :

— Celui-là m'a tout l'air de filer un mauvais coton. Tant qu'il n'aura devant lui qu'un imbécile mou et ambitieux comme Mayenne, et ses pauvres troupes, il pourra faire quelque état de ses forces : de ces Lorrains faux et brouillons, il n'y a rien à espérer ni à craindre. Mais on me dit que le prince de Parme se prépare à marcher contre le roi de Navarre avec une armée espagnole. En ce cas, je ne donnerais pas cher d'Henriquet le huguenot et de ses ministres à la genevoise.

— Vous me paraissez, fit Blancador, d'un air entendu, n'avoir que peu

d'estime pour ceux de la religion.

— Oh ! je les connais, du reste, pour être de leur estoc. Une moitié de ma famille appartient à cette religion réformée. Il n'est rien de pire que les calvinistes. Malveillants, hypocrites, méticuleux et altérés d'autorité, arrogants tout à la fois et souples, ils sont le principal fléau du royaume. Si les guisards, ligueurs, et autres patriotes à l'espagnole, leurs suppôts, me semblent incliner plus que de raison du côté de l'Espagne, on peut, sans calomnie, reprocher aux protestants d'être les agents avérés de l'Allemagne. Et si jamais la France venait à reconnaître Henri de Navarre, on serait sûr de voir tout mener à la saxonne. L'Anglaise Élisabeth, encore mal débarbouillée du sang de M<sup>me</sup> la reine d'Écosse, les électeurs et les palatins, qui ont réglé avec elle et Henri de Navarre l'assassinat de cette malheureuse princesse, seront les vrais conseillers de ce roitelet. Je sais, d'ailleurs, que c'est un vice spécial aux Français que d'emprunter les lumières de l'étranger. Sous les derniers princes de la maison de Valois, on a vu M<sup>me</sup> Catherine, qui était une femme plus avisée que le commun de son sexe, donner tous les offices à des Italiens. Les Guises, en tant que Lorrains, ne nous moudraient pas une meilleure farine. On serait éclairé par ce soleil d'Espagne qui, comme chacun sait, ne se couche jamais. Je suis allé à Paris, il y a dix mois, un peu avant l'assassinat du feu roi. Entre nous, je dirai que celui-ci valait mieux que la réputation à lui faite. Mais ce serait une insigne folie que d'attendre la justice de ses ennemis. Dans les procès politiques, on semble ne pas être tenu à observer les lois de l'ordinaire équité. J'ai séjourné à Paris, vous dis-je, et j'ai été effrayé par l'abondance d'Espagnols qui y fréquentaient, entretenus par des capucins patriotes. On n'y voyait qu'épées hors de mesure, moustaches de chat et chapeaux à rebras en forme de pots de chambre. Tout se faisait par la grâce des envoyés du roi Philippe II et des légats...

— Je crois comprendre, — fit Blancador, qui s'ennuyait à ouïr parler de choses auxquelles il n'entendait rien, — si je ne m'abuse, que vous appartenez

à ce parti moyen qu'on appelait jadis celui des « politiques ». Il me souvient que mon père en était. Et, s'il s'y mit, c'est que ce parti, sans en être un, à ce qu'on m'a dit, était contraire à tous les autres.

M. de Séigny sourit doucement ; au fond, très étonné, il se demandait :  
« Cet étourneau aurait-il donc de l'esprit ? »

— Ce serait, dans ce cas, reprit-il, le parti de la sagesse. Quand l'État glisse dans un désordre et une anarchie tels que ceux dont nous avons le spectacle, c'est un droit indéniable à tous les gens de bonne condition que de garder leur particulier parti en marchant dans les voies où les engagent et leur honnêteté et leur conscience...

— Mais, — dit Blancador, en étouffant un bâillement, — pensez-vous qu'on puisse trouver à y satisfaire son intérêt ?

— Il ne faut pas agir uniquement pour l'intérêt, car c'est souvent le plus naïf, comme le plus sot des calculs...

— Très bien ! s'écria Blancador en se levant. Je vois, monsieur le prêcheur, que vous êtes un grand philosophe. Mieux vaut, excusez ma faiblesse, s'occuper de ses petites affaires et courir le guilledou, en attendant de son industrie ou du hasard un bon établissement dans le monde. Souffrez que je vous quitte. J'aperçois les cottes de la jalouse Thérésou qui ondulent dans l'escalier. Cette demoiselle est en quête de moi, sans doute, et je sais qu'elle a à m'entretenir, ce matin, de choses importantes, dont elle n'a pu, pour des raisons que j'ignore, me faire part, cette nuit dernière, comme elle en a l'habitude. Je vous laisse à vos méditations profondes. Ne vous y enfoncez pas jusqu'à devenir lunatique ; et tâchez, surtout, de ne pas perdre plus de dix deniers avant votre départ. Quant à vous accompagner, je m'en ferai un plaisir. Si votre valet veut bien avertir le mien pour ce départ, j'en serai charmé. Au revoir !

M. de Séigny le regarda s'éloigner et ne put s'empêcher de rire en haussant les épaules. Sa nature sérieuse et réfléchie s'accommodait mal de

la légèreté d'Horace. Mais sa bienveillance le portait vers lui, comme si sa sympathie se fût augmentée du contraste.

« Si cet écervelé fût tombé dans une société meilleure, songeait-il, nul doute qu'il n'eût fait un cavalier accompli. Ce qu'il m'a raconté de sa vie montre qu'il abonde en ces belles qualités qui font chérir les hommes par les femmes, À moi, cela fut toujours refusé !... Plaisant et accort, bien disant comme il est, il pourrait me devenir de quelque utilité dans mes projets. Je veux donc le surveiller et m'en faire un ami. Qu'il vienne à tomber dans l'embarras, je l'aiderai de mon mieux. »

M. de Blancador, à ce même moment, se disait :

« À ce prêcheur, il ne manque guère que le rabat. Et il n'aime pas les huguenots, dont il semble avoir pris si exactement la manière ! Que croire de ce personnage ennuyeux ? En tout cas, il me paraît, d'après ce qu'il m'en a laissé entendre, assez bien renté et apparenté. Je m'efforcerai de savoir tout au long ce qui le concerne. Par la suite, il pourra m'être utile, me procurer les relations qui me font défaut pour me pousser dans le monde... Allons voir ce que veut Thérèse, qui me faisait des signes ! Sans doute, sa naturelle jalousie, excitée par les allées et venues de l'Isabelle et de sa basquine, va-t-elle s'épancher en un flot de larmes. Et cela se terminera encore par un assaut furieux où elle fondra, entre mes bras, comme une oie au feu du rôti-seur son époux. Ensuite, elle me fera quelque cadeau, comme cette dague, montée en argent et en ivoire, qu'elle m'a supplié de garder, en souvenir d'elle, le lendemain même de cette nuit où je la poussai dans l'escalier, encore qu'elle fût toute nue comme notre première mère. Et je l'accompagnai du plus beau coup de botte qui ait jamais visité les reins de cette mafflue et râblée coureuse. Honoré, qui se trouvait, de fortune, dans le couloir, où il rôdait après la blanchisseuse Françoise, son ordinaire régal, a dû voir cette sotte tambourinant à ma porte et demandant, à grand renfort de larmes, qu'il lui fût rendu au moins sa chemise. Mais Honoré n'a pas même fait semblant de la voir ; se

glissant le long du mur, il a tiré vers la buanderie, où il s'est perdu, plus semblable à un rat qu'à un homme. »

Et, riant à se rappeler cet Honoré qui paraissait noir, même quand il vaquait en chemise à ses amoureuses distractions, Blancador monta l'escalier. Mais, au premier détour, il se trouva nez à nez avec l'objet de ses intérieures risées. M. Honoré, lui-même, se dressa dans ses habits soigneusement ajustés et brossés. Pareil au démon du jeu, il tenait dans sa main droite deux paquets de cartes, et dans la gauche une bourse jumelle pleine d'argent, à tel point que les cordons ne pouvaient plus se tirer.

— Ah ! ah ! — dit-il d'un ton tout à la fois froid, empressé et jovial, — vous voilà donc ! Guillaume vous attend dans la salle, et M. de Séligny aussi. Je ne sais si je jouerai, tant ma mauvaise fortune est bizarre... Enfin, nous essayerons.

Et Blancador, dans l'espoir de parfaire les trois mille livres qu'il avait ar-rêté dans son esprit de gagner à M. de Martinglise, abandonna le chemin de l'amour pour entrer dans les voies du hasard. Il descendit. Au-dessus de lui, le fracas d'une porte, claquée avec bruit, lui apprit le dépit de M<sup>lle</sup> Combarrou. Mais, sans même se retourner, il entra dans la petite salle basse.

— Allons ! voyons ! dit aussitôt M. Guillaume. Qu'est-ce que cela, et n'y a-t-il plus de prime ?

Et il se frotta les mains avec son geste habituel, dans un bruissement de carton froissé. À force d'être en contact avec les tarots, la peau de M. Guillaume, le vieil ami de M. Honoré, avait fini par résonner de même. Et, quand il riait, il produisait un son de dés ; quand il s'asseyait, c'était avec un fracas de trictrac.

Et les parties se succédèrent, ce jour-là comme d'autres encore. Enfin, au matin du onzième, le baron de Blancador ne possédait plus un ducat : tous ses écus avaient fondu au feu des relances d'enfer que faisait Honoré. Cet homme sombre ne quittait plus ses besicles, il lisait dans ses cartes comme

dans un petit eucologe, et tenait régulièrement, en annonçant le coup perdu, par avance. Il le gagnait presque toujours, et, pareil à un singe qui ramasse des noix, il raflait l'argent. Puis après chaque séance, il déclarait une perte minime.

Quant à M. Guillaume, il ouvrait son haut-de-chausses, dont les goussets plissés recevaient la moisson dorée fauchée sur le tapis vert, et il allait dîner :

— Allons ! voyons ! Je commence à me refaire !

Et s'adressant à Horace :

— Vous n'avez pas dû perdre beaucoup ?

Celui-ci supputait : « Deux, trois mille livres. »

— C'est insensé ! reprenaient en chœur les deux compagnons. Mais qui gagne, alors ?

Et, mystérieusement, ils disaient, en désignant Séligny du coin de l'œil :

— C'est lui, certainement !... Enfin, ça reviendra. Vous ne pouvez pas perdre éternellement, ce n'est pas naturel ; surtout jouant comme vous jouez ! Et Honoré accompagnait ces prophéties d'un tel déploiement de sa patte d'oie que celle-ci, pour un moment, disparaissait et dans sa joue et dans sa tempe.

Horace avait, en effet, joué aussi bien qu'il pouvait, filé la carte, remplacé les mauvaises rentrées en reprenant adroitement, comme il convient, dans son écart, oublié de miser l'argent du tapis dans la mesure du possible. Mais il dut rendre les armes et cesser de jouer, ayant perdu tout son argent et restant devoir à ces deux messieurs trois mille livres, sur lesquelles cinq cents à Honoré, qui en gémissait, disant :

— Oh ! cela ne presse pas ! Quand vous voudrez !

Mais, « pour la bonne règle », M. Guillaume demanda à M. le baron de Blancador de lui consentir une petite reconnaissance :

— Pour être d'accord, simplement. Allons ! voyons ! Vous aurez votre revanche ! Entre gentilshommes, cela ne tire pas à conséquence.

Horace signa. La journée s'écoula dans un silence un peu froid. M. de Séigny, s'étant absenté la veille pour aller chasser chez un gentilhomme de Colomiers, revint dans la soirée. À voir les figures des trois joueurs, il devina l'histoire. Ayant confessé Horace, il s'en fut trouver Marius. Cependant, M. Guillaume s'était esquivé ; et M. de Séigny ne put s'entretenir qu'avec le seul Honoré, qui était lui-même sur son départ, botté, ceint de son épée espagnole. On vit le petit homme noir hausser et baisser les épaules, avec beaucoup de déférence. À chaque parole de Séigny, il acquiesçait par un hochement du menton, et sa patte d'oie s'ouvrait jusqu'à disparaître. Et cela se passait près de l'écurie où l'on préparait son cheval. Il se mit en selle, quand on eut sorti la bête dans la cour, et on remarqua que les arçons de devant portaient deux grands pistolets à chenapan, et de calibre.

Et M. Honoré de la Poise s'éloigna, suivi par un valet non moins copieusement armé, pour rejoindre, sans doute, M. Guillaume de Martinglise, dans des régions et à la poursuite d'affaires pareillement incertaines.



### III

— Je suis fâché — disait Séigny à Blancador qui avançait botte à botte avec lui au clair de la lune — je suis très fâché de n'être pas arrivé assez tôt pour obliger ce Martinglise à vous rendre une partie de votre argent, et surtout les lettres de change que vous avez eu la faiblesse et l'imprudence de lui signer...

Blancador, le nez penché sur l'encolure de son genêt, sourit dans l'obscurité. Il pensait :

« Faut-il que ce Séigny soit simple pour s'imaginer que j'aie jamais eu l'intention de faire honneur à ce ridicule engagement ! »

Et il acheva sa réflexion à haute voix :

— Pour un gentilhomme, toute dette de jeu est sacrée !

— Sans doute, appuya Séigny. Mais vous avez été, entre nous, volé comme dans un bois. Nous ferons bien de presser un peu l'allure, si nous voulons arriver à Grenade pour y coucher.

Blancador approuva et poussa son genêt, tout en songeant aux deux compères du tripot :

« Le fils de ma mère en a fait bien d'autres !... »

Et il lui revenait à l'esprit l'histoire de ce paysan de Montberon qui, un soir, aux *Trois Rois Mages*, ivre comme Loth lui-même, avait voulu, à dé-

faut de ses filles, entreprendre la dame de léans sur l'heure, en lui offrant un gros doublon pour prix de sa vertu. Lui, Blancador, Puydragan, Mouffers et Malapère de Madron avaient chambré le bonhomme, qui leur laissa tout son argent, à la bassette. Chacun avait eu le prix d'un bœuf... Et il en avait roulé plus d'un, avant comme après cette histoire ! A tout prendre, s'il gardait encore à Guillaume et à Honoré quelque rancune, c'était par jalousie de métier, et parce qu'ils travaillaient mieux que lui.

Son caractère insouciant ne s'accommodait pas mal de sa situation singulière. Avoir train de gentilhomme et se lancer dans le monde avec une centaine de livres, pour tout bien, lui paraissait amusant. Tout le portait à croire que son ami Séigny avait payé sa dépense. Et cependant, Jacquemin assurait qu'il avait donné son dû à Combarrou ; le valet avait même reconnu posséder encore cent livres de bon argent épargné sur les récentes fournitures. Horace n'avait pas tenu à s'en éclaircir. Il se réjouissait des hasards où il pensait avoir profité aux dépens de quelqu'un. Il se réjouissait aussi qu'une nouvelle absence de Thérésine lui eût permis de quitter Monsac, sans scènes de larmes, et sans tambour ni trompette, à la suite de M. de Séigny.

La belle hôtesse avait, ce jour même, pris des brancards où elle était montée avec son ennemie Isabelle, tant elle était tenue par la peur de voyager seule, pour se rendre chez le curé de Saint-Paul-Montaigu. Ce vieil homme voulait lui faire entendre sa nièce, demoiselle assez bien faite et très habile pour chanter avec accompagnement de luth. Et la señora avait emporté le sien sans préjudice de son tambourin.

Blancador oubliait déjà sa déconfiture récente. Son caractère lui défendait de s'attarder parmi les ruines. Ses dernières pertes lui semblaient déjà mêlées aux cendres du passé. Et il attendait l'avenir d'un front serein, tablant avec une confiance aveugle sur l'appui de Séigny qui continuait de parler, comme si son compagnon l'écoutait :

— C'est là un accident qui ne doit pas surprendre un vieux joueur tel

que vous. Mais, si vous voulez m'en croire, vous ferez bien de renoncer à ce dangereux passe-temps. Tôt ou tard, si vous retombez dans votre passion, il vous en cuira... Au reste, je ne sais pourquoi je vous fais ainsi la morale ; et je ne sais si j'ai assez bien administré ma vie pour prendre le droit de diriger les autres, avec ma mince expérience. Car je ne suis pas de beaucoup votre aîné.

Et il en vint à parler de sa vie, tandis que sous le froid piquant de la nuit d'hiver, éclairée en plein par la lune qui argentait les cailloux, les montures s'ébrouaient en suivant la bande blanche onduleuse du sentier qui serpente entre Monsac et le coteau de Labourdette.

Henri-Louis-Léonard-Gaston de Castelnau-Séligny était né, le 8 février 1560, dans le pays d'Aucamville, d'Héliette-Élisabeth de Bernage et de François-Gaspard de Castelnau, seigneur d'Ondes et de Villeneuve, chevalier de Saint-Michel, et juge au présidial de Grenade. D'un naturel prudent, ce robin ne fit profession ouverte de la religion réformée que lorsque les affaires du roi devinrent en tous points mauvaises. Et il permit à sa femme d'observer, en son particulier, la religion catholique. Mais il entendit que son fils suivit le culte réformé. Il s'éteignit en 1568, sans s'être consolé de voir le « papisme » prévaloir dans le royaume. De son vivant, il s'était employé, jusqu'à ses derniers jours, à faire perdre leurs procès à tous les « papistes » qui avaient à plaider devant lui. Son corps n'était pas froid, que sa femme obligeait les ministres genevois à quitter sa maison, et les remplaçait par des prêtres. Un desservant de Saint-Jory fut attaché au château d'Estréfonds, comme chapelain, et il se chargea, par surcroît, de l'éducation de Gaston. À son lit de mort, Élisabeth de Bernage fit jurer à son fils de ne jamais abandonner la sainte religion catholique ; et elle s'éteignit doucement, le 8 mai 1583, dans la trente-septième année de son âge, pour avoir pris la fièvre tierce, à ce que l'on dit.

Elle laissait ce qu'elle pouvait de ses biens liquides à la Compagnie de Jésus, qui avait placé auprès d'elle la personne discrète du Père Encausse,

comme directeur de conscience. Cette Bretonne, froide en apparence, bien tournée et de frais visage, n'avait pas borné à des dons financiers ses complaisances pour l'Ordre. On l'accusait couramment de lui avoir fait, et à diverses reprises, l'abandon gracieux de son corps. On disait même qu'entre tous le Père Encausse avait été distingué. La malveillance des voisins ne laissa rien ignorer de ces choses à Gaston. Les insinuations parurent trop faibles. Et on le traitait partout de « fils de prêtre ».

Son caractère mélancolique et inquiet en devint encore plus sombre, et il enveloppa dans une commune haine les prêtres et les ministres. Au cours d'un séjour qu'il fit à Montauban, il s'entendit attaquer durement en paroles par divers seigneurs huguenots qu'il croyait amis de son père. Il y répondit avec une insolence hautaine qui exaspéra ses détracteurs. On essaya de se débarrasser de lui, les armes à la main. Soutenu, dans un duel, par deux neveux de M. de Clérambon, Estrabague et La Villaubray, il tua à coups de dague le filleul du ministre Muller et fendit d'un revers d'épée la tête au secrétaire bénévole du consistoire, Mathieu de la Piroulette, qui, caché derrière un buisson, s'était élancé pour le frapper dans le dos. Il mit encore par terre le plus dangereux de la bande, Joachim de Plats, en lui poussant une estocade au travers du flanc. La lame sortit d'un pied en arrière et le huguenot s'abattit en vomissant tout son sang. Estrabague et La Villaubray tuèrent le troisième tenant, Fabert de Callory, gendre du jurat Ouissel : ainsi trois des plus réputés bretteurs parmi les réformés demeurèrent le nez dans l'herbe, dépouillés par les laquais qui y trouvèrent leur bénéfice. Mathieu de la Piroulette s'enfuit pour raconter comment on avait voulu l'assassiner pendant qu'il prêchait la concorde. Les Muller et les Ouissel résolurent de faire faire grande justice des meurtriers, car ce combat, par maintes particularités, différait des rencontres ordinaires.

Un cousin de Gaston, M. de Corpoy, arrangea l'affaire, après que les vainqueurs eurent tiré du côté de Gannat, et M. de Clérambon les reçut

dans son château de La Roche-Thulon, où il continuait à garder son parti, sans écouter les avances des ligueurs. Le célèbre chef de bandes avait, dès le lendemain de la Saint-Barthélemy, abandonné les huguenots. Il les considérait comme n'ayant plus de tête. Retiré dans sa forteresse, il attendait les événements, tout en exerçant ses hommes et en rapinant dans la mesure du raisonnable. À la journée de Coutras, il marcha avec l'armée royale et opéra sa retraite sans qu'Henri de Navarre, stupéfait de son inespérée victoire, se souciât de le poursuivre. M. de Clérambon accueillit ses neveux et Gaston avec son ironique courtoisie, et il leur ordonna de suivre les exercices de ses cavaliers.

C'est à partir de ce moment que Gaston renonça à porter le nom de Castelnau-Bernage, pour prendre celui de Séigny, d'une terre qu'il avait héritée d'un oncle. Sa tristesse allait en s'augmentant ; il détestait aujourd'hui jusqu'au souvenir de sa famille. À La Roche-Thulon, Gaston de Séigny connut le marquis de Saint-Cendre et Gaspard de Croisigny, qui ne le quittait plus guère. Gaspard exerça sur Gaston une influence profonde. Une telle amitié se développa entre eux que Séigny se fixa à La Roche-Thulon jusqu'à ce que Croisigny, souffrant toujours de la maladie noire qui devait le tuer, consentit à venir habiter le château de Castelnau d'Estréfonds. Il fit comprendre à Gaston l'importance de cette maison fortifiée qui commandait la route de Montauban à Toulouse par les Joffres et Embouet. Il dirigea les travaux de réparation, augmenta la largeur des douves, supprima les chemins à flanc de coteau, et mourut dans la haute chambre de la Tour du Sénéchal, laissant à Gaston, désespéré, ses armes et son cheval *Destin*, que le marquis de Saint-Cendre avait pris à Coutras, en mettant par terre le porte-guidon du roi de Navarre.

Gaspard de Croisigny s'éteignit dans la paix des justes, le 10 juillet 1588, sans avoir voulu recevoir les secours de l'une ou l'autre religion. Quand cet homme, qui avait cinquante-cinq ans, se sentit sur sa fin, il se fit apporter par

Séligny un petit portrait en cire peinte renfermé dans un écrin de maroquin blanc et qui ne le quittait guère. Il ouvrit la capsule, regarda longuement une figure de blonde coiffée à la mode de M<sup>lle</sup> Touchet, et il expira en prononçant le nom de Gilonne.

Séligny ne commit à personne le soin de le veiller. Aidé de son écuyer Labarthe, il ferma les yeux de celui dont il ne put jamais plus prononcer le nom sans répandre des larmes. Le portrait de M<sup>lle</sup> de Bonisse fut passé au cou du comte Gaspard, et, son épée d'armes reposant sur sa poitrine, les mains serrées par des bandelettes, il fut enseveli en grande pompe dans l'église des Récollets de Saint-Rustique, où se dressaient les tombeaux des Castelnau. On le mit dans le caveau qui attendait Gaston de Séligny, triste à désirer reposer dès ce jour à ses côtés. Et Gaston retourna dans son château solitaire, où il vécut renfermé, comme s'il continuait à s'entretenir avec l'ombre de celui qui dormait l'éternel sommeil sous la lame de cuivre. Il s'en allait avec Labarthe et les valets de chiens, passant des jours dans les bois à chasser toutes les bêtes. Il tuait les sangliers avec son épieu, sans employer la billette, et ses gens se disaient que, quelque jour, une bête, ainsi ferrée au coffre, foncerait sur lui, le bourrerait et le découdrait à mort.

La sympathie ardente qui unit ces deux hommes silencieux, ombrageux, hautains et tendres, était née d'une commune fortune. Si la mort de Gilonne de Bonisse, tuée à la Haute-Ganne en 1569, d'une façon singulière et obscure, avait laissé Gaspard de Croisigny inconsolable, un pareil chagrin tenait Gaston. Avant les difficultés qui se levèrent autour de lui après la mort de sa mère, et lui rendirent la vie impossible à Montauban, il prenait plaisir à fréquenter chez les Escudier de Lamothe, famille de grands bourgeois, où était élevée une de leurs parentes, jeune orpheline et d'une charmante figure, qui avait nom Hulline de Talmant. Près de cette fillette, dont les cheveux cendrés et les yeux gris de lin adoucissaient la mine fine et rieuse, Gaston reprenait quelque goût pour la vie. Il se prit bientôt à aimer avec passion cette

mignonne créature, dont l'élégance et la grâce lui semblaient maintenant faites pour lui. Comme ils étaient tous deux libres, munis d'une grande fortune, rien ne pouvait faire croire qu'un couple aussi bien assorti différerait longtemps son mariage. Et, pour voir plus facilement celle qu'il chérissait et dont il se croyait payé de retour, Gaston acheta, près de Montauban, une petite maison des champs entre Murat et Saint-Aubin : il se réjouit plus tard d'avoir acquis la Manse-Séigny, quand Gaspard de Croisigny lui montra le parti à tirer, en fortifiant le coteau de Saint-Aubin. Ainsi maître du côté de Toulouse, par son château de Castelnau, il arrêtait encore les communications du château de La Combe-Corpoys avec la route de Montauban. La Combe appartenait à son cousin M. de Corpoys.

À la suite du duel de 1584, Gaston de Séigny ne comprit que trop bien l'empressement qu'avait mis Justus de Corpoys pour arranger ses affaires, en l'aidant à s'enfuir au plus vite avec les neveux de M. de Clérambon, lorsqu'il apprit le mariage de ce cousin officieux avec Hulline de Talmant. Jamais Gaston n'aurait cru possible une pareille chose. À entendre cette nouvelle, il s'étonna que le soleil continuât de luire, et que la terre ne s'entr'ouvrit pas sous ses pieds. L'événement n'était que trop certain. Bien que M. de Corpoys, quinquagénaire avéré, veuf de Léonie de Canteclaux, chargé des intérêts de Henri de Canteclaux, fils de la défunte dame, eût dénoncé en maintes circonstances son intention de ne se jamais remarier, il convola cependant en nouvelles noces avec M<sup>lle</sup> Hulline de Talmant qui aurait largement pu être sa fille, car elle n'avait pas dix-neuf ans. Et, comme il ne manque jamais de gens pour se réjouir à étaler le malheur des autres, — « ainsi du fromage sur une miche », selon l'expression de l'écuyer Labarthe, — on ne laissa rien ignorer à M. de Séigny des circonstances qui entourèrent cette union.

C'étaient les Muller qui avaient tout arrangé, prouvant aux Escudier de Lamothe que la situation de Gaston était devenue « impossible dans la société », — C'est-à-dire dans Montauban, — « après le scandale de ces

assassinats », — c'était le duel : — « Il y avait urgence à mettre cette douce brebis qu'était Hulline à l'abri du loup ravisseur » — on entendait ainsi parler de Gaston. — Et le pasteur Muller fit une allocution où « les voies du Seigneur... Gog et Magog... les tentes de Jacob » étaient fréquemment cités. À la vérité, le parti huguenot de Montauban se reprochait la négligence qu'on avait mise à laisser une riche héritière ainsi à la merci d'un mécréant comme le jeune Séigny. La preuve de son indignité était là : il en avait abandonné le nom de ses pères, les Castelnau, comme s'il se fût reconnu à tout jamais incapable de le porter. Le pasteur Ernest Momsenn parut arriver providentiellement de Genève, pour expliquer ce que les meurtres commis par le réprouvé Séigny et ses suppôts « avaient en soi de prédestiné, puisqu'ils allaient permettre à une âme égarée de rentrer dans la Jérusalem céleste ». Pour le respectable Momsenn, comme pour les Muller, cette « Jérusalem céleste » était le château de Corpoy.

Les Escudier de Lamothe furent vertement tancés par ces saints hommes, auxquels s'adjoignirent les ministres Kaupfisch et Honoratus, pour avoir toléré que la demoiselle de Talmant n'eût pas encore abjuré le papisme. Assiégée, menacée, inquiétée par les femmes des pasteurs et des bourgeois calvinisants, cajolée, trompée et adulée par les hommes, la jeune fille, dont la force et la ténacité n'étaient pas les vertus dominantes, se soumit. On lui montra de fausses lettres portant la signature de Gaston. Elles étaient adressées à la Figue et la Combreselles, courtisanes réputées, et se signalaient par une extraordinaire licence. D'autres avaient pour destinataires des procureuses avérées, comme la Touache, ou des demoiselles catholiques, à lui livrées par des prêtres, et dont on prit soin de lui chuchoter les noms. Le pasteur Muller trouvait cela naturel : « Bon chien chasse de race », disait-il, et Momsenn ajoutait : « Il a de qui tenir, sa mère était une décriée bagasse. »

L'homme de Genève ne maintint pas le propos, parce que le piqueur Grégoire de Mauroux, établi par Gaston à la Manse-Séigny, en ayant eu



vent, bailla au révérend un grand soufflet, au sortir d'un prêche tenu à Saint-Nauphary. Mais l'insidieux Kaupfisch parla à mots couverts de fille forcée dans un pavillon de chasse, de belles servantes toutes nues faisant le service à la lueur de cent bougies, et aussi d'un enfant mangé sur un fumier par les pourceaux, tandis que la mère était conduite, de nuit, dans un couvent. Il concluait en déclarant tenir ces renseignements, absolument certains, d'une vieille dame. Honoratus, sur le dire du jurat Ouissel, cita le rapport d'un prévôt de connétablie d'où il résultait, à l'évidence, que M. de Séigny, à la Roche-Thulon, promettait souvent à M. de Clérambon de lui prêter sa femme dès qu'il serait marié. L'homme de la connétablie avait eu connaissance de cette histoire par un sergent blavier, aujourd'hui mort, et il avait perdu la curieuse relation qu'il en avait faite. Mais cela n'infirmait en rien la certitude de la chose.

Enfin les Muller dépensèrent assez d'influence et d'argent pour faire considérer M. Gaston de Séigny comme criminel d'État. On reconnut en lui, non seulement un meurtrier, mais encore un agent du duc de Savoie. Son jugement fut instruit, lu, affiché, et on put espérer, un moment, qu'on l'exécuterait en effigie.

Mais une lettre du marquis de Saint-Cendre remit les choses en leur place. Il annonçait au président Salvagne que, si cela continuait, il viendrait le faire siéger sur une chaise percée et le coifferait avec le couvercle. Et M de Clérambon, pour être moins jovial, ne dit pas des paroles moins utiles. Les juges et les bourgeois synodiaux, qui voyaient déjà arriver — tant la lâcheté abrège les distances — les bandes du comte de Clérambon pour mettre leurs hôtels à sac et leurs demoiselles sur les dents, n'hésitèrent pas à reprendre le procès de M. de Séigny. Les témoins rappelés reconnurent avec adresse les exagérations dont ils s'étaient faits les organes; ils déclarèrent qu'il fallait distinguer, et que la mémoire des plus honnêtes gens peut se trouver en défaut. Des deux côtés, on oublia l'accusation pour parler d'intérêts

supérieurs. M. de Séligny, qui avait eu le courage de venir à Montauban, fut à peine interrogé. On reporta le jugement à une époque qui demeura toujours prochaine; de manière que le procès Séligny resta pendant, avec un effet suspensif qui garantissait à l'accusé la conservation de sa liberté et de ses biens, et il fut établi une trêve tacite pour que personne ne fût plus désormais inquiété. Un mauvais plaisant s'était permis de dessiner sur le mur du tribunal une balance dont un des plateaux était tiré par un singe, et l'autre par un homme d'armes brandissant un estoc; il fut sévèrement recherché, sans qu'on pût le découvrir. Et, pour montrer combien la police du royaume était exacte, on flétrit publiquement sa lâcheté, à une audience tenue par le conseiller Mardoche.

Ces événements n'empêchèrent pas M. de Corpoy d'épouser M<sup>lle</sup> Hulline de Talmant, qui fut mariée quasiment de force. La cérémonie eut lieu, le 20 avril 1585, au château de La Combe-Corpoy, devant tout le domestique assemblé, et une grande foison de hobereaux et de bourgeois huguenots. M. le ministre Momsenn, appelé pour la circonstance par le pasteur Mathieu Robin, glorifia le Dieu d'Ésaü et de Jacob :

— Par sa grâce, conclut-il, une orpheline se trouve en ce jour munie d'un père en même temps que d'un époux. Méditons sur la Sainte Écriture, particulièrement sur ce passage de l'admirable histoire de Ruth et Booz. Une autre Ruth entre aujourd'hui dans cette grande famille qui est notre Église réformée; qu'elle y soit accueillie au son des harpes !

Et pour en finir, il fit chanter un petit cantique, commentaire du *Me introduxit in cubiculum suum*. — Ainsi chacun se retira pleinement édifié, sans se donner la peine de remarquer que la Ruth citée apportait des richesses au moins trois fois plus considérables que celles de Booz Corpoy.

Gaston de Séligny ne se consola point de l'aventure. Son âme bienveillante et fière ne s'abaissa point à haïr celle qui l'abandonnait aux yeux du monde. Il supputa les intrigues qui avaient dû enlacer de leur réseau sub-

til cette enfant inexpérimentée, abandonnée et timide. Dans ses entretiens avec son confident Croisigny, jamais ne sortit de sa bouche une parole de reproche à l'adresse de Hulline. Il l'excusait toujours.

— Peut-être, disait-il fréquemment, sera-t-elle plus heureuse dans ce train seigneurial de la Combe-Corpoy. Si peu que je connaisse mon cousin, je le crois homme de bien. Et on dit qu'il fait maintenant grande figure.

— Tel fut, reprenait Croisigny, mon raisonnement quand j'appris que ma très aimée Gilonne de Bonisse allait épouser son vieux tuteur Lanelet. Je me mis en dehors du sujet, comme l'expliquent les philosophes, l'intérêt de cette charmante fille étant l'objet principal. La femme que l'on chérit doit avant tout être heureuse ; notre agrément à nous ne doit venir qu'après.

Et ils continuaient de causer, trouvant le sacrifice tout naturel. Un jour, le marquis de Saint-Cendre, qui les écoutait avec son sourire toujours bienveillant et son air ouvert, se leva brusquement, prit la tête de Croisigny, l'embrassa sur le front et sortit de la chambre. Et le soucieux Clérambon, suivant le marquis du regard, crut voir une larme briller dans son oeil. Il baissa son visage triste, grave et inquiet et dit à Croisigny, muet d'étonnement :

— Gaspard, prenez ma main ; vous êtes un homme admirable, et c'est pour moi une grande consolation que de vous entendre ainsi parler. Mais qu'importent l'approbation et l'amitié des vieillards ?...

Et comme l'autre protestait, il l'interrompit sèchement :

— C'est bien ! Je vous laisserai le corps d'armure que j'ai porté à l'affaire de Mensignac, et que Cosseins m'a revendu mille écus. Vous n'aurez pas que cela, je dois dire.

Et, sans accepter les remerciements émus de Croisigny stupéfait, le partisan, déjà courbé par l'âge et blanchi, sortit lourdement de la chambre, en pestant après un page qui lui prêtait, ce jour-là, son épaulement en guise de bâton, car M. de Clérambon souffrait de la goutte...

À entendre Gaston de Séigny raconter ces histoires, M. de Blancador souffrait à la fois d'une grande envie de rire, et de la tentation de bâiller : « Tous ces gens là étaient lunatiques ou cacochymes. » et il se gaussait du défunt Croisigny et de son amour nébuleux, de Clérambon, niché comme un hibou, dans ses vieilles tours, et aussi de Gaston ratiocinant sur sa malheureuse passion :

« Tout en flattant sa manie, puisque je suis à sa discrétion entière, je ne puis cependant l'approuver en tout. Pourquoi ne cherche-t-il pas ailleurs ? Un clou chasse l'autre, et il n'y a rien, en général, d'aussi pareil à la peau d'une fille que celle de sa voisine. Il faut être un grand flegmatique pour vivre sur un souvenir, comme un solitaire dans sa caverne. Foin des regrets ! On doit toujours marcher avec son temps et ne pas regarder en arrière. Est-ce que je regrette ma dernière paire de gants, ou la dondon Renée ? Je vais à l'aventure, et c'est là, ou je ne m'y connais pas, ce qui s'appelle avancer dans les voies de Dieu, que ce soit celui de M. Duplessis-Mornay ou celui du cardinal de Pellevé. »

Pour Blancador, le point le plus intéressant dans les récits de Gaston, c'était le marquis de Saint-Cendre. Tout ce qui se rapportait à ce prestigieux seigneur avait, aux yeux du baron, une capitale importance :

« En voilà un, songeait-il, qui a su prendre la vie dans son véritable sens, et traiter les femmes ainsi que le comporte leur condition ! En galanterie, en élégance, il est à suivre exactement et fidèlement comme modèle. Ah ! que je voudrais le connaître et profiter de ses enseignements, de son expérience ! On dit couramment qu'encore, bien près de la soixantaine, il n'a qu'à paraître pour que les plus sages connaissent à l'heure même la faiblesse. C'est à cela qu'on juge les hommes de mérite. Toutes, petites ou grandes, ne jurent que par lui. Et il leur en a fait voir de toutes sortes. Quand il voulut se remarier, il n'eut qu'à allonger la main pour que les plus belles héritières vinsent y mordre, comme des goujons à l'hameçon. Ah ! c'est un noble et précieux

exemple. En voilà un qui comprend l'existence ! »

Et, tout en avançant aux côtés de Gaston, maintenant silencieux, Blancador lui demanda si, de fortune, le marquis de Saint-Cendre ne passerait pas, quelque jour, par le château de Castelnau d'Estréfonds.

— Je ne sais, répondit Séligny, s'il y viendra jamais. L'existence simple et rude que j'y mène n'est point pour l'y attirer. Et, pour dire le vrai, je ne désire que peu sa visite. Bien que le marquis m'ait rendu service dans l'affaire de Montauban, je n'éprouve pas pour lui une sympathie bien profonde, et je redoute ses continuelles incartades. Car tout lui est bon, les maîtresses comme les servantes ; agissant partout comme en pays conquis, il ne peut passer dans un endroit sans y causer du scandale. Cela n'est encore que peu de chose. Mais la bienveillance, auguste autant qu'universelle, dont le vieux seigneur habille ses propos et accompagne ses projets, n'est malheureusement qu'à fleur de peau, si l'on peut dire. Et son égoïsme est d'une férocité sans limites. Il a trop fait la mauvaise guerre pour ne pas vivre familièrement dans le sang et dans les larmes, et il ne ménage pas plus ses amis que ses ennemis. Se jouant des sentiments les plus purs, des affections les plus tendres, dès que s'est envolée sa première et fugitive émotion, il fut et est encore aujourd'hui un compagnon peu sûr, et propre entre tous à jeter les femmes dans les excès du désespoir. Car elles sont assez sottes pour toujours accepter ce qu'il dit pour du bon argent.

Blancador sourit dans sa moustache :

— Mais, fit-il, et malgré votre philippique en l'honneur de la morale, savez-vous que c'est là le portrait d'un habile homme ? Se faire aimer des femmes est, croyez-moi, la seule chose qui vaille, en somme. Le feu a besoin d'aliments : c'est pourquoi il faut sans cesse en donner de nouveaux à sa flamme. C'est pourquoi la constance, outre sa platitude mesquine, n'est point de mise en amour. C'est là une vertu de petites gens et que les belles prisent autant comme rien.

Séigny reprit tranquillement :

— Ne comptez-vous pour rien cette estime que l'on éprouve pour soi-même, et qui vaut souvent mieux que celle d'autrui ?

— Ah ! s'écria Blancador, voici de bien grands mots pour de petites choses ! Je me demande où cela vous mène de garder la foi à une dame qui s'en moque, dans la règle ordinaire, comme un poisson d'une pomme. Mon cher ami, on plaît aux femmes ou on ne leur revient pas : tout est là. L'estime n'a rien à voir en leurs habituels caprices. Et toutes les belles qualités par lesquelles vous prétendez rehausser vos soins ne changeront pas plus les desseins d'une belle, qu'une fourmi ne peut changer l'état d'un grenier en s'évertuant à déménager des grains de blé.

— Il est vrai, dit Séigny, que les motifs qui dirigent les femmes sont toujours confus et obscurs. Ne relevant que de leur fantaisie insaisissable, elles échappent aux lois communes de notre jugement.

— Voilà pourquoi il convient de les traiter comme des enfants qui vivent entre l'espoir de gâteaux et la crainte des verges. Une seule chose en elles est immuable, comme le disait notre recteur Aulularius, — c'était maître Jérôme Pot, — dans une de ses harangues augurales : c'est leur instabilité. Et c'est pourquoi je crois qu'avec elles il ne faut jamais s'arrêter dans la tranquillité, non plus que dans le désespoir. Tout ce qui vient d'elles est incertain et pour mieux dire aléatoire.

— Je crois que vous philosophez aussi ! fit, en souriant, Séigny.

— Oh ! je ne déteste pas converser sérieusement, à mes heures. Et comment, pour suivre le fil de mon discours, pourrait-on attendre quelque chose de définitif — pour employer les mots d'école — de ces créatures qui ne savent même pas si elles seront diable ou séraphin dans l'heure qui va suivre ? Leur vertu, tout comme leur retenue, est une question d'occasion.

— C'est prêcher, cela ! Priez et veillez, mes frères, car l'ennemi, comme un lion dévorant, rôde autour de vous... *quaerens quem devoret* ! Vous auriez

pu tenir tête au père Encausse. Ce jésuite disait de fort belles choses sur la morale, à ses moments.

Et Séigny, haussant les épaules, cessa de parler. Des souvenirs pénibles maintenant l'assiégeaient, et il en vint à regretter d'avoir nommé ce prêtre. « Sans cesse, cette mauvaise figure vient m'assiéger ! »

— Ne vous laissez pas gagner par vos humeurs noires ! La mélancolie fleurit naturellement dans des brouillards nocturnes, — reprit Blancador, rompant le silence, — et dites-moi plutôt quels sont vos projets contre cette demoiselle qui vous a si vilainement trahi. Je serais heureux de participer, dans la mesure de mes moyens, à votre vengeance. Je suppose qu'on en fera voir de dures à ce petit barbon huguenot, pour lui apprendre à contracter, à l'avenir, des unions mieux assorties. Je vous le répète : usez de moi, je suis à votre disposition.

— Je vous remercie des bonnes intentions dont vous abondez à mon endroit, — répondit Séigny d'un ton qui étonna Blancador par sa gravité et sa tristesse, — et je suis sûr que vous me serviriez avec intelligence et dévouement, au premier jour.

— Il soupira, puis continua d'un accent encore plus morne :

— Mais je n'entrevois aucune chance... Tout, dans cette affaire, me condamne au désespoir ! Qu'entreprendriez-vous, à ma place ?

— Tudieu ! vous me la baillez belle ! Je n'hésiterais pas un instant à aller porter ailleurs mon amour. Mais, puisque votre constance dépasse de beaucoup ce qu'on lit dans les romans de chevalerie, est-il de plus généreuse entreprise que celle de ravir cette tendre fleur au bourru déplaisant qui vous l'a si vilainement soufflée, sauf votre respect, à votre nez et à votre barbe ?

— Hulline est une femme droite et pure. Attachée à ses devoirs, comme je la connais, elle ne consentira jamais à commettre une faute.

— Tralala ! chanta Blancador.

— Et d'ailleurs, la vie retirée qu'elle doit mener chez son mari, sous une

discipline et une surveillance de chaque heure, rend toute aventure impossible.

— Oh ! là, je vous arrête. Et votre habituelle sagesse se trouve cruellement en défaut. Ce que femme veut, tous les diables le veulent ! Mettez-y seulement du vôtre, et si la dame vous voit d'un bon oeil — ce qu'à Dieu plaise ! — je ne donne pas longtemps à monsieur votre cousin pour être cornu et branchu comme le cerf blanc que vit Monseigneur Saint-Hubert, moins la croix de lumière, s'entend !... À vous parler franc, cette lueur bienheureuse ne serait pas trop dans ce chemin que je ne connais pas, et où l'on n'y voit goutte. Ne vous éloignez pas ainsi, je vous prie ! Il me semble que, si l'on était attaqué à cette place, on serait mis en pièces, avant d'avoir pu seulement juger d'où viennent les coups.

Et Blancador, qui prenait les arbres rabougris et tortus, mêlés aux haies, pour des bandouliers en embuscade, suivit exactement le cheval de Séigny qui longeait le mur en pierres sèches du moulin de Machicou.

— C'est pure folie, grommelait-il, que de s'embarquer ainsi, de nuit, dans de pareils sentiers. Et les nuages cachent maintenant la lune qui, ronde et blanche, semblait se faire un plaisir de me présenter la figure exacte de la croupe de Thérèse ! Ah ! j'aimerais mieux être dans son lit, à cette heure !

Et pestant, tremblant de la peur d'être chargé à l'improviste et aussi de se casser le cou, il arriva enfin devant une porte massive où M. de Séigny frappait avec la pomme de sa canne sans qu'on lui répondit. Blancador maudit alors les gens de Grenade-sur-Garonne. Il pria son compagnon, toutefois, de mener moins de vacarme, car il ne redoutait rien tant que les arquebusades, et il lui semblait que des gens armés se postaient sur la muraille et l'ajustaient de préférence, parce qu'il avait un cheval blanc.

Cependant Séigny parlait avec des gens qui, par les guichets grillés, dirigeaient sur lui les feux de leurs lanternes. Puis les panneaux se refermèrent à grand bruit de barres et de verrous, et l'anxieux Blancador apprit



que le guet de Grenade refusait d'ouvrir les portes, parce qu'on craignait une attaque de partisans. Séigny conclut, après avoir raccroché à sa ceinture sa montre qu'il avait regardée à la lueur d'un Judas :

— Il est minuit seulement. En deux heures, si le chemin de Tournassou n'a pas été trop défoncé par les routiers, nous pourrions être rendus chez moi. Laissons donc ces imbéciles garder leurs portes, comme si c'étaient celles de l'Arche sainte, et tâchons de gagner Ondes, où le bac nous passera.

Blancador le suivit, l'oreille basse. Et, comme pour ajouter à son malaise, une voix cria dans la nuit, à l'instant où ils laissaient Carpenté sur leur gauche :

— Ne longez pas le mur, ou l'on va tirer sur vous ! Prenez le large !

« S'il tire, soupira intérieurement le désolé Blancador, le coup sera bien sûr pour moi. Mon cheval blanc est une cible toute prête. Ah ! que ne suis-je couché au *Fervestu*, et pourquoi ma mauvaise fortune m'a-t-elle chassé de cette retraite où j'étais...? »

La détonation d'un mousquet interrompit sa réflexion. Il tressaillit sur sa selle dont il faillit vider les arçons, car le genêt se mit à tourner en renâclant. Horace se cramponna au pommeau, rassembla tant bien que mal ses rênes et poussa sa bête dans un pan d'ombre.

« Bien sûr, ils l'ont blessé ! se disait-il. Et le second coup sera pour moi, comme de raison. »

Mais Séigny parlait, et très haut. Injuriant la sentinelle, il menaçait ceux du guet de les faire pendre. Une seconde arquebusade retentit. Blancador se tapit dans une anfruosité, au risque de s'écraser le genou contre le rocher. Mais sa monture l'emmena, en reculant, et s'embarrassa dans des échalas qui se brisaient, avec un bruit de pétards, sous les fers qui glissaient sur les cailloux.

— Labarthe ! — commandait Séigny d'une voix brève et sourde, — apporte-moi ton arquebuse et prends aussi tes pistolets !

Blancador vit passer la forme noire d'un cavalier puis une autre ; et il reconnut Jacquemin qui disait :

— Où êtes-vous, monsieur le baron, que je vous baille aussi vos pistolets ? Ils sont chargés et amorcés de frais. Je me servirai du pétrinal, et Labarthe a son arquebuse. Nous allons donner la sérénade à ces marauds

— Il n'en est que temps ! — déclara Blancador d'un ton qu'il chercha à rendre assuré et ferme. — Il nous faut envoyer ces bourgeois *ad patres*, et caresser leurs filles...

— Ce serait à faire, monsieur, si nous étions seulement une douzaine, en tout. Ah ! un certain soir, avec M. de Joyeuse...

Jacquemin eut la parole coupée par un nouveau coup de feu venu du rempart. Et, comme il n'est que les poltrons pour faire de grands feux de salve, car ils pensent s'étourdir par le fracas de la poudre, ce furent encore un, puis trois, puis cinq coups. Au-dessus des quatre hommes, les branches fauchées par les balles tombèrent, et, en arrière, le plomb ricocha sur les pierres avec un bruit sec :

Labarthe disait, voilant le timbre haut de sa voix :

— Là, monsieur, vous êtes à l'abri, et vous voyez luire la mèche de son mousquet. Tenez, entre ces deux buissons ! Avancez à plat ventre, je vous suis !

— Blancador réprimait à grand'peine la révolte de ses entrailles ; et il se demandait s'il lui faudrait aussi mettre pied à terre. Jacquemin lui tendait les pistolets, il les prit sans plaisir :

— Restez à cheval, monsieur, — dit le valet qui tenait le genêt par la bouche, — je vais vous mener à un endroit d'où vous pourrez casser deux ou trois de ces bêtises.

Mais la lumière, l'éclat d'un coup, le bruit sourd de la chute d'un homme firent, de nouveau, tressaillir Blancador, et il entendit les gens du mur qui criaient :

— C'est l'armée de Lesdiguières, bien sûr ! — Alarme ! Alarme ! Qu'on sonne les cloches ! — Ah ! les gueux ! Ils ont tué le quartenier Maravaillles !

Et d'autres clameurs pareilles s'élevaient :

— Il faut tendre les chaînes et battre le tambourin.

À ouïr, dans l'obscurité, les vociférations, Blancador trouvait que Jacquemin allait bien vite. Car, non content de tirer après lui son courtaud, il tirait aussi le genêt.

« Ah ça ! — se disait-il en tenant ses pistolets, comme des cierges, dans ses mains tremblantes, — est-ce qu'ils vont attaquer la ville à eux trois ?... Je vais attraper un mauvais coup !

Mais Séligny revenait, suivi de Labarthe :

— C'est assez d'un. Ça leur servira de leçon. Remontons, et prenons par la sente du Prédoux : nous passerons la rivière au gué d'Orliac.

« Bien ! — pensa Blancador, que salua une décharge venue du mur, — nous allons maintenant risquer de nous noyer enlisés dans les bancs ! »

Trop heureux de s'éloigner de la bataille, il rejoignit Séligny et marcha à sa suite sans échanger une parole, tant il craignait que l'autre ne s'aperçût du tremblement de sa voix. Et il répondit à peine quand Gaston lui dit :

— C'est dommage que les pistolets ne portent pas plus loin. Vous auriez pu vous amuser à démolir un de ces grenadiots frottés d'ail. Voyez-vous ces drôles qui ont tiré sur nous ! C'est, je sais, une habitude qui leur est familière, tant ils sont couards et félons... Pour une fois, ils auront trouvé à qui parler.

Blancador, secoué sur sa selle, essaya de retrouver son souffle et murmura :

— Pour un philosophe ! Votre habituelle modération... Je m'étonne !...

— Ah ! mon cher ami, — repartit tranquillement Séligny, — je suis ainsi fait que, pour un œuf, je rends toujours un bœuf... Attention ! nous allons entrer dans l'eau. Par cette nuit, qui est subitement devenue si poisseuse qu'on n'y distingue rien à un pas devant soi, il ne faut pas s'égarer dans les

bas-fonds. Mettez le nez de votre genêt à la croupe de mon cheval, et laissez aller !

Quand on eut atterri à l'île, évité le sable mouvant et traversé le grand bras, Blancador respira. Il ne lui suffisait pas d'une petite lieue de pays pour le séparer de ceux de Grenade. Mais le fait d'avoir mis entre eux et lui la Garonne lui parut pleinement rassurant. Et c'est avec indulgence qu'il écouta les récriminations de Séligny :

— Ces bourgeois trois fois cornards sont cause que nous avons perdu une grande heure. Et nous devons faire un chemin presque double. Enfin, en coupant par Empaulet, nous arriverons tout de même, si nous ne restons pas dans quelque ornière.

Au petit jour seulement, ils atteignirent le château de Castelnau d'Estréfonds. Blancador trouva dans cette demeure seigneuriale, juchée sur le coteau de Joffres, avec ses six tours de pareille hauteur, quelque chose de sévère et d'inhospitalier. Il s'étonna du nombre des ponts volants, de la profondeur des douves merveilleusement escarpées. À toutes les portes veillaient des hommes armés, tout comme dans une citadelle. Mais cette impression défavorable s'effaça quand une fille en cornette plate lui eut annoncé que son lit l'attendait. Il reprit sa bonne humeur dans la chambre claire tendue de toile verte à ramages, et, remettant à un autre jour le soin d'interroger cette chambrière sur la forme de ses appas et la grandeur de sa vertu, il tira les rideaux de serge et s'endormit à poings fermés, sans prendre la peine de rêver. Il est rare que les gens vivant uniquement dans le matériel aient beaucoup de songes. Ce sont les lunatiques que viennent visiter, pendant leur sommeil, les images confuses de leurs regrets et de leurs désirs.

Aussi Gaston de Séligny ne dormit-il point sans cauchemars ni funestes visions. Morphée les lui envoya par la porte de corne. Gaston vit Justus de Corpoy, son officieux cousin, malmenant M<sup>me</sup> Hulline, et celle-ci pleurant comme la Madeleine, en son particulier, mais tenant, en public, une attitude

tranquille et mollement enjouée.

Sur les douze coups de midi, que le jaquemart de la tour Auberthe frappa avec son habituelle diligence, M. de Blancador étira ses bras enchaînés jusque-là par le dieu des pavots, bâilla, soupira, et, s'étant retourné par trois fois dans les draps où il cherchait machinalement la Théréson coutumière, décida de se rendormir. Il l'aurait fait, sans doute, s'il n'avait pas aperçu Séigny qui, assis sur le bord même du matelas, à demi caché par le rideau, lisait attentivement une lettre. Et Blancador remarqua que les caractères en étaient hauts, déclives et largement espacés.

C'étaient des nouvelles d'importance, et qui les concernaient tous les deux :

— En attendant le dîner, qui ne saurait tarder, dit Séigny, je veux vous en donner lecture. Vous y verrez une coïncidence merveilleuse de nos projets et de la fortune qui vient, je puis le dire, vous chercher dans votre couche.

Blancador pensa que cela était tout naturel, la fortune, en tant que divinité femelle, devant s'offrir spécialement sur un lit.

— Ce doit être la lettre de quelque belle dame, opina-t-il, si j'en juge par l'élégance de ce papier carré à tranche dorée, et le parfum d'ambre musqué qu'il exhale.

— Vous ne vous trompez pas, répondit Séigny, et vous êtes un maître dans tout ce qui touche aux femmes. Vous relevez leurs empreintes mieux que je ne le ferais pour les déchaussures d'un loup. Cette lettre vient, en effet, d'une tante à moi et qui est une fort belle dame, bien qu'elle soit un peu mon aînée.

— Ah ! vraiment ; interrompit Blancador. Est-elle donc si âgée que cela ? Et il fit mine de se renfoncer sous ses couvertures.

— Je veux dire par là, continua Séigny, qu'elle a dépassé trente ans, de trois ans ou de quatre, pas davantage.

— Ah ! ah ! approuva Blancador, captivé de nouveau.

— Oui, ma tante Diane de Formansin était la plus jeune sœur de mon père ; mon aïeul l'avait eue d'un autre lit que celui-ci, si bien que nous sommes aussi contemporains qu'on peut l'être. Veuve, très riche, elle n'est point non plus sans beauté.

Blancador se mit à écouter Séligny.

— Son mari, Héliou Leplanteau de Formansin, était valet de chambre attaché au prince de Condé. Par là il acquit du bien et de la considération dans le monde. Il acheta, après la mort du prince, tué à Jarnac, en 1569, je crois, une charge de commissaire des guerres et y augmenta sa fortune. Il épousa ma tante Diane, vers 1578, et mourut, il y a quelque six ans, lui laissant tout ce qu'il possédait et un fils qui ne lui survécut guère, par l'accident d'une nourrice dont le lait vint à tourner. Encore que huguenot, ce Formansin n'était pas un méchant homme ; jamais il ne tyrannisa sa femme pour le fait de religion. Et je ne sais pas exactement quel culte elle célèbre à présent, en dehors de celui de son corps.

Blancador dressa l'oreille, et suivit, sans se distraire, le discours de Séligny, car il le trouvait plein d'intérêt.

— Cette blonde indolente et superbe n'a d'autre préoccupation que de sa chair. Je ne connais pas de dame qui consacre à sa toilette et aux soins de sa peau plus de temps et plus d'argent. Elle paye un courtier parfumeur pour voyager en Italie, et jusque dans le Levant, à la recherche des onguents et des savons les plus rares. Deux servantes, parées comme des demoiselles, avec des tabliers à bavette de cambrésine, sont chez elle occupées tout le jour à fabriquer des pâtes, à distiller des huiles, sous la surveillance d'un petit apothicaire qui passe sa vie à piler, dans un mortier de bronze, les amandes et le benjoin de la première sorte. Et quatre chambrières sont là, qui n'ont d'autre office que de peigner, démêler, lisser, crêpeler, onduler, natter le soir, étaler le matin, les cheveux de ma tante. Au reste, ils sont parmi les plus beaux, et je les ai vus une fois défaits et qui l'enveloppaient jusqu'aux pieds, alors qu'elle

était sur son tabouret de coiffure...

— Je me plais à croire — fit Blancador, tout à fait réveillé — que c'était là le seul vêtement de cette aimable parente, et que vous avez pris avec elle ces licences que l'amour fait toujours excuser.

— Votre erreur est complète, — répondit Séligny avec tranquillité ; Je n'éprouvais alors pour ma tante Formansin pas plus d'amour que je n'en ressens aujourd'hui. Elle m'était trop proche parente pour que je pusse penser, d'autre part, à entreprendre sur sa vertu, qu'entre nous je crois beaucoup plus solide que ne le comporte son apparente frivolité.

— Et voilà, s'écria Blancador, comment on laisse le bonheur passer devant sa porte sans entr'ouvrir seulement l'huis pour lui permettre d'entrer ! Vous n'avez pas à vous glorifier, en cette affaire. Votre sage abstention a été, sans doute, la plus grave injure au regard de cette beauté si parfaite, et qui vous tentait en levant un coin de son voile. Quand on a manqué d'aussi merveilleuses occasions, on n'a plus le droit de se plaindre du sort.

Ici, M. de Blancador soupira comme s'il regrettait de ne pas avoir cette occasion sous la main, et il conclut :

— Oh ! ce n'est pas avec moi qu'elle s'en serait tenue à l'offre de sa chevelure ! Ah ! je vous assure que... Enfin !...

— Je n'en saurais rien dire, répondit Séligny, et, en tout cas, vous êtes plus près que vous ne le croyez d'être exposé à l'épreuve. Vous n'y réussirez, du reste, pas. Car je mettrais ma main au feu, comme fit Mucius Scævola en d'autres circonstances, pour la vertu de ma chère tante... si peu que je croie à la constance des femmes dans le bien.

— Prenez garde ! Il me revient à l'esprit, à vous entendre ainsi parler, et aussi légèrement, un mot de Charles-Quint d'Espagne, touchant la chevauchée téméraire et bizarre d'un ancien Grand Maître de Calatrava contre le sultan de Maroc. Ce chevalier n'eut-il pas la belle idée de s'en aller conquérir les Mores avec une quarantaine de braves gens dont le soleil, très

chaud en ces pays, avait aux trois quarts frit la cervelle ! Je n'ai pas besoin de vous dire si ces petits Rolands furent déconfits en mesure. L'empereur, quand on lui raconta la noble équipée, se contenta de dire : « Celui-là n'avait jamais, probablement, mouché une chandelle avec ses doigts. » Telle fut l'oraison funèbre du Grand Maître. Je vous dirai, moi : « Prenez garde, mon ami, de mettre votre main au feu pour la vertu d'une femme ; car, sans bénéfice, on risque de demeurer manchot. »

Et M. de Blancador, l'index levé, se chatouilla adroitement l'aile du nez, où ses moustaches relevées menaçaient d'entrer plus qu'il n'en était besoin.

Séligny sourit, à voir la figure du grimacier séducteur, qui ajouta grave-ment :

— Voilà le langage de la sagesse.

— La sagesse, mon cher ami, s'appuie sur l'expérience : et je vais citer des exemples. M<sup>me</sup> de Formansin à rabroué M. de Saint-Luc, l'aimable Caussinières, après qui toutes les femmes couraient, au temps du feu roi. Enfin, le marquis de Saint-Cendre en a été pour ses frais. Et je l'ai vu fort mécontent de la chose. Quant au beau François de Singerette, qui était familier chez elle, il voulut, une belle nuit, enlever la place par surprise. Ma tante Diane le fit jeter dehors par ses valets, qu'elle appela sans se soucier de ses larmes. Le pauvre François en a fait une maladie. Je crois même qu'il est mort de la jaunisse...

Blancador haussa les sourcils :

— Mais ne me disiez-vous pas que j'allais être exposé à l'épreuve de voir cette admirable dame ? Et, sur ma réputation, voudrait-elle déjà me connaître ?

Et il se mit à ramener ses moustaches sous son nez, busqué à en paraître cassé, en s'aidant d'une petite brosse d'argent. Accroupi sur le lit, il se regardait avec un vif sentiment de plaisir et d'intime affection, dans un miroir rond, formant le couvercle d'un drageoir.



Séigny, retenant une forte envie de rire, tant cette ingénue fatuité lui réjouissait l'âme, déclara que « ce n'était pas cela ».

— Elle ne vous connaît pas ; et c'est certainement très malheureux pour elle, comme pour vous. Mais il ne tient qu'à vous de la connaître, car elle me demande justement si je n'aurais pas sous la main quelque jeune gentilhomme accompli et bien fait, pour le service d'un de ses parents, qu'elle ne nomme pas : « Elle le prendrait d'abord chez elle, à l'essai. » Or, ma tante Formansin mène un train quasi princier, et sa maison est une bonne école de bel air et de jolies façons. Voici, du reste, ce qu'elle dit dans sa lettre.

La veuve du commissaire des guerres y parlait de mille choses dont l'intérêt était inégal. Valait-il mieux mettre l'eau de roses dans des flacons d'argent ou la laisser dans les fioles de verre émaillé, comme on la reçoit de Damas ? « Florimond, en m'envoyant le paquet, ne m'a rien dit là-dessus. » Ou encore : « Le benjoin a augmenté de six deniers, et le velours épinglé de deux livres. L'iris de Florence devient, ici, une rareté : ne pourrais-tu m'en faire tenir un petit ballot, de Montpellier, avec un vase à passer l'eau d'ange ? » Plus loin : « Ma haquenée Tertulia est devenue poulinière, grand bien lui en fasse ! Je serais la tête sur le billot que je ne suivrais pas son exemple. Les hommes, et tu en es, beau neveu, me font tous horreur. A ce propos, tu seras bien surpris quand tu sauras que je travaille pour toi... »

— Que veut-elle dire ? interrogea Blancador curieux.

— Rien de particulier, que je sache. Peut-être s'amuse-t-elle à me broder un collet de peau d'Espagne. Cette jolie femme, quand elle n'est pas assise devant sa table d'atours, avec ses demoiselles, comme une idole attifée par ses prêtresses, tire l'aiguille comme une Marion gagne-denier.

— Je croirais volontiers qu'il s'agit de quelque grave affaire...

Et Blancador laissa entendre que M<sup>me</sup> Diane de Formansin s'intéressait, sans doute, aux amours de Gaston et de Hulline :

— Les femmes, voyez-vous, même les plus vertueuses, ont toutes du sang

de procureuse dans les veines. Leur joie est de travailler, de près ou de loin, à ce qu'elles croient le bonheur des gens.

Séligny reprit sa lecture :

— « On ne sait maintenant qui est huguenot ou ligueur... On dit qu'en Bretagne on a déjà mis à mal plus de trois cents nonnes, sans compter les demoiselles, les dames et les abbesses, et cela par les seules bandes du comte de la Magnane... Le bonhomme La Noue va, vient et prêche tout comme Théodore de Bèze. Il a prouvé au conseil du roi que ces messieurs de Guise doivent leur puissance aux seuls mouvements du populaire. C'est là, mon neveu, parler de moutarde après le rôti. Et il a donné au roi Henri de bons avis de ménagère, comme celui de pousser son féal Villeroy auprès du duc de Mayenne, afin qu'il devienne son confident et livre ses secrets. Je n'en finirais pas s'il fallait te raconter toutes leurs histoires et leurs merveilleuses intrigues. Nous autres femmes, qui passons pourtant pour subtiles et aptes à tendre des toiles où se prennent les hommes comme mouches dans le réseau des araignées, nous ne saurions trouver rien de mieux machiné ni de plus profondément scélérat. »

Blancador ne put s'empêcher d'admirer ce dernier trait :

— Voilà, s'écria-t-il, une femme d'un bien charmant esprit !

« Jamais, continuait de lire Séligny, on n'a souffert d'un tel désordre dans tout le royaume, depuis les guerres des Anglais. Le prince de Dombes est venu trouver le roi à Laval, avec une suite comme on a perdu l'habitude d'en voir. C'étaient tous gentilshommes bretons qui s'étaient réunis pour paraître à leur avantage. Le taffetas et le velours avaient sans doute été donnés pour rien, tant les habits étaient riches, sans compter ceux de samit, de camelot et de drap d'or. Le seul Rohan portait quatre mille écus de perles sur les chasse-mouches de son barbe, qui était ferré d'argent. Ainsi des autres. Ils ont, pour se couvrir de leurs dépenses, pris Châteaubriant, où ils gagnèrent un beau butin et les rançons des prisonniers. Je te dirai encore que les Espag-

nols du prince de Parme ont mis le feu au château de Puydroyen. Ils y ont mené, suivant leur coutume, une vie d'enfer, commis de vilains massacres, et donné plus de plaisir qu'elles ne le désiraient, sans doute, aux dames et aux demoiselles qui s'y trouvèrent logées, pour leur malheur. Et c'est là une chose fâcheuse pour les femmes. Car, à la guerre, elles ne courent guère d'autre fortune que d'être caressées, à force, par les vainqueurs, que ce soient amis ou ennemis. M. de Vère m'a appris là-dessus mille circonstances qui m'ont fait à demi périr de honte, ainsi que tu dois le penser, et dont je veux t'épargner le récit. On aurait servi la plus belle fille de l'endroit aux capitaines, à la fin d'un grand banquet, sur un long plat d'argent, innocent du fait, puisqu'il avait été façonné pour présenter le poisson. Et elle y était couchée, dans une tenue que je n'ose dire, sur un lit de jeunes salades. Et je crois que, quand elle a eu fini de réjouir ces seigneurs, cette nouvelle femme du lévite d'Ephraïm a été, déjà morte aux trois quarts, jetée dans une citerne pour y noyer ses péchés. Et c'est là une des moindres atrocités que ces Espagnols ont commises, telles que les enfants mis à la broche ou cuits au four dans des daubières. Ils se flattaient d'en faire autant chez M<sup>me</sup> de Balagny. Mais notre « Roi de Cambrai » a su déjouer leur entreprise, et il a exercé ses justices contre des moines et autre racaille catholique qui travaillaient à vendre les portes de la ville au roi d'Espagne, et à faire entrer ses troupes, en profitant d'une procession générale menée hors des murs. On a pendu, en grande pompe, le doyen de la cathédrale et quelques prêtres, sans compter les bourgeois. On m'a laissé entendre, à ce propos, que, pour augmenter sa part dans les confiscations, Balagny a donné à ce complot une extension plus considérable que de raison, et qu'il y avait englobé quelques richards, dont le luxe lui portait ombrage.

« On me mande aussi que l'empereur protège extraordinairement les protestants allemands : « Il n'est jamais trop tard pour bien faire », disent ces messieurs du synode, qui ne parlent que de saint Paul. Et M. de la Gautrie, de qui je tiens cette rumeur, et je te la donne pour ce qu'elle vaut, a ajouté que

Rodolphe, non content de favoriser la Religion — M. de la Gautrie entend parler de la sienne, naturellement, — ne va pas tarder à s'y convertir. C'est là une affaire qu'on ne saurait trop admirer ; mais j'attends à la voir, pour y croire. Au demeurant, j'ai tant de choses à te narrer que je ne sais par où commencer... »

— Je passe, continua Séigny, les détails peu importants. Ma tante m'apprend, par exemple, que notre cousin Corpoy s'occupe de monter sa maison sur un grand pied, et qu'il recherche ouvertement la faveur du roi de Navarre. À l'en croire, M. Duplessis-Mornay serait son grand ami : « Corpoy est entré dans le grand parti des cafards ; il mène tout chez lui à la mode de Genève : son château ressemble à une sorte de *parpaillotièr*e, pour lâcher le mot de M<sup>me</sup> de Soignes, et l'on y dépérit d'ennui... » Je passe encore... Pauvre Hulline ! — murmura Séigny, comme malgré lui. — Quelle peut être sa vie parmi ces huguenots hypocrites et lugubres ?... Tiens ! il paraît que Corpoy veut donner de grandes chasses où il réunira la noblesse du pays : « Il s'entoure des personnes les plus distinguées par leur piété. Le pasteur Momsenn et le ministre Mathieu Robin sont installés à La Combe-Corpoys, qu'ils remplissent de leurs créatures. C'en est scandaleux. J'estime que nous ferions bien de mettre auprès de lui quelque homme de confiance qui ferait, pour nous, le petit Villeroys, dans l'intérêt de la famille. Il ne faut pas oublier, en effet, que Corpoy n'a pas d'enfant, et qu'au cas de son décès, toi et moi sommes les héritiers les plus directs... » Elle pense à tout, cette bonne Diane ! — fit Séigny, avec un sourire voilé, — Et elle chausse déjà les souliers du mort...

— Excusez-moi, murmura alors Blancador avec humilité, mais je suis confus de surprendre ainsi vos secrets de famille...

Séigny le rassura, il n'y avait là aucun secret. D'ailleurs, Blancador n'était-il pas son ami ?

— Je suis touché de votre gracieuse confiance, — répondit Horace, en lui

donnant la main, — et vous êtes le meilleur des hommes. Laissez-moi donc vous faire toucher ce que je retire de particulièrement important de cette lecture... Votre cousin Corpoy veut remonter sa maison... Suivez bien mon raisonnement : Votre tante vous demande un gentilhomme qu'elle compte mettre au courant pour le service d'un parent. Et elle ne vous donne pas le nom de ce parent. Elle vous laisse entendre, d'autre part, qu'il serait bon d'avoir un affidé près de Corpoy : ne croyez-vous pas que tout cela se ramène à une seule et même chose ?

Séligny approuva du geste, sans paraître autrement convaincu ; et il encouragea Blancador :

— Vous discutez comme un docteur en Sorbonne. Il ne vous manque que le bonnet carré et une robe.

Horace prit la pose de celui qui harangue du haut de la chaire ; et, se coiffant d'un bonnet de nuit qu'il avait laissé sous l'oreiller, il leva l'index de sa main droite vers le ciel du lit et déclama, d'un ton dogmatique :

— *Primo* : le sujet est ici une seule et même personne. *Secundo* : l'objet est un. Et sans énumérer les universaux, je dirai qu'en lui se confondent le genre, l'espèce, la différence et le propre comme l'accident. *Ergo* : je démontre que je dois me rendre chez votre tante et me faire envoyer par elle à votre noble et gracieux cousin Justus de Corpoy. Une fois dans la place, j'y deviens le *genius loci*. Je me fais votre avocat auprès de M<sup>me</sup> Hulline, je la retourne — au moral, s'entend ! — comme la coiffe de ce bonnet...

Ici Blancador, agitant la coiffure nocturne entre ses doigts, coupa son discours par une simple remarque :

— Ce bonnet est bien de chez vous, car vous voyez ce qui lui manque, et vous, vous êtes triste comme un bonnet de nuit sans coiffe ! Excusez ce mauvais jeu de mots, je reprends ma péroration ! Écoutez ! À supposer que madame votre amie soit montée, excitée contre vous, je dissipe les noires vapeurs de la calomnie. Et quand je la devine arrivée au point favorable,

je l'amène, par une pente insensible, vers le désir de se rapprocher de vous. Cependant vous vous êtes installé dans votre manse de Saint-Aubin avec vos piqueurs et vos chiens. Comme votre parent Justus de Corpoy, — pour ne pas dire, par anticipation, de Cornard, — va beaucoup chasser, rien ne s'opposera à une de ces rencontres comme Didon en eut avec M. Æneas... Et les choses suivront, dès lors, leur cours naturel.

Séligny sourit, pensif. Enfin il se leva, et dit :

— Vous arrangez tout cela avec une aisance que dément, malheureusement, la vulgaire pratique des choses. Mais on est toujours porté à prendre ses désirs pour la réalité. En tout cas, votre belle humeur est merveilleusement propre à égayer ma tristesse...

— C'est là une chose qui déplaît aux femmes, par-dessus tout !

Sans répondre à la remarque du baron, Séligny poursuivit :

— Je ne doute pas un seul instant de l'excellence de vos intentions, tant j'ai foi en votre amitié...

Mais Horace, apparemment saisi d'une vive émotion, ne put s'empêcher de reconnaître qu'après ce que Séligny avait fait pour lui, Blancador, « la reconnaissance était, pour l'en payer, la seule monnaie dont il disposât ».

— Ce n'est rien, ce n'est rien ! dit Séligny. Et je regrette de ne pas avoir fait plus. Je ferai, je le souhaite, plus encore. Aussi bien ne trouverai-je jamais compagnon plus décidé, plus hardi...

Blancador approuva du bonnet, dont il s'était recouvert, tant les compliments adressés à son courage le flattaient au delà du croyable. Et il en prenait avantage pour s'assurer qu'il les méritait.

— ... Ni plus adroit, continuait Séligny. Lançons-nous donc dans cette aventure, car je ne veux pas que vous puissiez me reprocher d'avoir manqué cette unique occasion. Je vais envoyer, aujourd'hui même, un valet à cheval, avec une lettre, vers ma tante. Son château de Bellepeyre est à cinq lieues d'ici, et la route est assez bonne. Dès demain nous nous mettrons en route : je vous

accompagnerai jusqu'à la Borde-Rouge. De là vous gagnerez Bellepeyre, et moi je m'en irai me terrer à Saint-Aubin. Je crois que votre équipage est au complet ; et vous produirez le meilleur effet, avec votre mise qui est bien celle d'un homme de qualité, et qui n'en fait que mieux valoir vos personnels avantages. Quant à l'argent, je vous en donnerai... Et maintenant levez-vous, car il est grand temps de dîner !

Et Séligny sortit, tandis que Blancador s'embarrassait dans ses remerciements, Quand la porte fut refermée, le baron Horace envoya vers elle un singulier regard, et ses moustaches parurent monter plus haut qu'à l'ordinaire, et atteindre jusqu'à ses yeux.

« Ce sera là — dit-il en tirant ses jambes des draps — le premier échelon de ma fortune. Aux grandes dames à me pourvoir ! »

## IV

Quand M. de Séligny l'eut laissé au carrefour de la Borde-Rouge, après de touchants adieux, Blancador fit arrêter Jacquemin et un valet qui menait le sommier, et s'occupa de secouer la poussière de la route. Car, dans la forêt de Montech, où ils allaient entrer, toutes chances étaient de tomber dans la chasse de M<sup>me</sup> de Formansin. Les gens de Berduquel avaient dit à Jacquemin Tardival que cette dame était partie pour prendre un sanglier, avec une grande suite de gentilshommes et de demoiselles, dans la futaie des Arpents, et que, comme d'habitude, les maîtres reviendraient par le Sably et les Barraques, pour retourner au château.

C'est pourquoi Horace fit ouvrir les valises, et on en tira deux livrées toutes fraîches, bleues et blanches, à ses couleurs, et un costume de velours brun, battant neuf, et richement tracé d'or. Il se chaussa de bottes en cuir blanc, se ganta de chamois brodé, et se coiffa d'un haut bonnet à plumail blanc, avec une enseigne d'émail, enrichie de pierreries, représentant saint Michel, le badelaire au poing. Et, quand il sortit du petit taillis où il avait changé de toilette, et qu'il s'avança, avec ses deux laquais galamment accoutrés, on eût dit « le fils du roi allant demander une princesse en mariage ».

Telle fut la remarque du petit valet prêté par Séligny, qui se nommait Fal-



batou, du nom de son village, et dont M. de Blancador se para comme de son bien propre, doublant ainsi, sans bourse délier, son personnel domestique. L'avisé Falbatou trouva un maraud, villageois de Pérayrols, qui se chargea, pour un petit écu, de conduire par Galabrou et Montagnol le bidet chargé des bagages, de manière que M. de Blancador ne fût point vu, d'occasion, par les chasseurs, convoyant son attirail de bahut.

Il n'avait pas atteint le carrefour du Grand Fossonier, qu'il donna dans un gros de piqueurs et de valets de chiens, tous en habits verts, qui portaient des cors et des baguettes dépouillées de leur écorce, comme le comportait la saison. Certains étaient à cheval, avec des épées et de courts bâtons. Les autres, à pied, tenaient, par des laisses en cuir tressé, des allans vautres couplés, à vastes babines et à prunelles sanglantes, qui tiraient de belle force, et semblaient fort échauffés. Blancador, à se voir entouré par ces dogues gigantesques, dont la face courte et mafflue disait la férocité stupide, fut pris par une grande et subite envie de chercher quelque autre chemin. Et celui qu'il suivait était si étroit qu'il ne pouvait faire tourner sa monture sans courir le risque de s'embarrasser dans les fourrés. Sous le pâle soleil de décembre brillaient les ferrures des colliers, les lames des épieux gravés à la damasquine, parmi les grêles rameaux des buissons gris, dont les feuilles jonchaient le sol roussâtre d'un épais tapis mordoré. Mais Blancador remarqua, tant ce qui touchait au luxe l'émouvait naturellement, que la plupart des chiens étaient colletés de velours incarnadin avec des appliques d'émaux. Et deux de ces bêtes formidables, dont la robe ardoise, lustrée, sans défauts, était en tout pareille à un épais satin, se distinguaient, entre toutes les autres, par leurs garnitures de perles, tachant, comme de larges gouttes de givre, le baudequin broché qui habillait les courroies. De ceux-là, les laisses étaient de soie rouge tressée d'or.

« Quelque prince, se dit-il, est venu chasser avec la dame. Je ne sais si cela est pour moi d'un bon ou d'un mauvais présage. Mais, en tout cas, cela

ne saurait me nuire, et l'on ne peut que gagner à marcher dans la société des grands. La première sagesse nous dicte de ne jamais en concevoir de jalousie : car on ne les doit approcher, soi comme les siens, que pour en tirer quelque bénéfice. »

Et, bien décidé, d'aventure, à favoriser les amours du prince, autant qu'il le pourrait faire, il demanda à un des veneurs porte-bâtons si la chasse n'allait pas passer par là, et aussi s'il n'y avait pas quelque danger à rester au milieu de ce vautrait dont les vapeurs, se joignant à celles des chevaux, commençaient à faire un petit brouillard épais.

— Monsieur, dit l'homme en vert, si vous voulez voir l'arrivée des maîtres et la mort de la bête, il vous suffira de gagner la clairière ronde qui est au bout de cette voie. Le sanglier va passer, dans quelques instants, et je vous conseille de prendre garde quand nous allons découpler les chiens.

Et ce piqueur, de mine rude et disgracieuse, s'éloigna, sans honorer Blancador de la plus mince salutation, pour emboucher le cornet de buffle monté en argent qu'il portait pendu à son col. Et il en tira des sons barbares, en réponse, sans doute, à une pareille mélodie dont résonnait la forêt. Le vautrait donna alors les marques de la fureur la plus indiscrete, malgré les bonnes baguettes des valets qui s'abattaient sur les échines comme pour y gauler des noix. De rage de ne pouvoir courir à la bête qui devait être proche, les allans se mordaient entre eux, se dressaient de toute leur hauteur ; leurs langues sortaient, longues d'un pied, hors de leurs gueules fumantes, à crocs luisants, et qui respiraient le carnage. Puis ils retombaient en hurlant d'impatience et s'embarrassaient dans les laisses.

M. de Blancador s'empessa de quitter ce concours tumultueux, où les hommes frappant, sacrant et suant, ne menaient un moindre bruit que les animaux. Il ne se souciait pas d'être mordu par les chiens ; être bousculé par un sanglier ne lui souriait pas davantage : la mort d'Actéon ne lui semblait pas meilleure que celle d'Adonis. Et il était porté à se comparer plus partic-

ulièrement avec ce dernier, qui fut aimé d'une déesse, tandis que l'autre s'en vit cruellement rabroué. Peut-être aussi ces réflexions ne vinrent-elles pas à l'esprit de M. de Blancador qui vivait uniquement dans le présent. Et il se dirigea, au traquenard de son genêt, vers la clairière où il comptait donner à M<sup>me</sup> Diane la vue pleine et entière d'un jeune gentilhomme accompli, se présentant inopinément à ses yeux, comme un dieu des bocages, pour la séduire et la dompter.

Mais il se trouva que la clairière était déjà remplie par une assez forte affluence de gens de toute condition, venus là pour assister au spectacle d'un sanglier recevant un coup d'épieu dans le coffre.

« Voilà, se disait Jacquemin, un grand nombre de bêtes qui se sont là rassemblées pour en voir mourir une autre ! »

Il garda toutefois sa réflexion pour lui seul, car c'est le propre des esprits philosophiques de savoir se divertir sans témoins. Une grande foison de villageois, de demoiselles, de seigneurs et de petits laquais tenait toute la place. Et ils ne paraissaient pas disposés à se déranger. L'ingénieux Jacquemin trouva cependant un stratagème grâce à quoi M. de Blancador put passer au premier rang, comme le comportait son mérite. Car ce valet diligent, à quelque marque de mécontentement qu'il vit paraître sur la figure de son maître, lui demanda s'il n'était pas dans l'intention de se mettre en avant. Et comme Horace, haussant les épaules, lui dit qu'il ne voyait pas jour à fendre cette masse épaisse, Jacquemin dit simplement :

— Suivez-moi seulement, monsieur, et piquez votre cheval, de manière à lui prêter un air plus actif, s'il est possible, et encore plus fougueux !

Faisant passer en avant le petit Falbatou, qui éperonna son courtaud, Jacquemin envoya surnoisement dans la croupe du paisible animal un grand coup de sa molette étoilée quand il fut tout près de lui, et cria : « Gare ! Attention en avant ! À l'aide ! A l'aide ! Arrêtez la bête ! Arrêtez-les !... Oh ! là ! » tout comme si le valet fût emporté malgré lui.

À voir arriver ces deux cavaliers qui poussaient des clameurs violentes, — et celles de Falbatou n'étaient point simulées, tant il acceptait pour de la bonne viande que son Fauveau eût pris le mors aux dents, — les gens massés dans la clairière eurent peur, s'écartèrent, ouvrirent un large passage aux malencontreux arrivants. Et l'inventif Jacquemin ne cessait de remercier d'une voix haletante, disant :

— Excusez, messieurs et dames, mais ces roussins ont une bouche si dure ! N'est-il rien arrivé de fâcheux ?... Et monseigneur ? Où est monseigneur ?

Ainsi précédé par ces impétueux courriers, « monseigneur » se trouva bientôt au milieu de l'éclaircie. Et, quand les gardes-chasse arrivèrent pour parer au désordre, ils ne purent que prier ce seigneur inconnu de rentrer dans la foule des spectateurs. Ainsi placé au premier rang, M. de Blancador enjoignit, avec une naturelle noblesse, de faire une largesse à ces hommes de livrée, qui reçurent quelques blancs dans leur bonnet. Et chacun, admirant la bonne mine de « monseigneur », s'empressa de lui donner place. Quelques demoiselles en laissèrent tomber leurs tourets de nez, comme par mégarde, et lui coulèrent des regards sournoisement voilés. Un voisin s'enhardit jusqu'à lui dire que c'était vraiment une chose admirable que cette journée de chasse où le temps était si doux et le soleil encore si haut sur l'horizon, et autres vérités de même intérêt. Mais, insensible à tous ces hommages, « monseigneur » se campa dans une attitude tout à la fois fière et gracieuse, droit sur sa selle, attendant le moment où M<sup>me</sup> de Formansin paraîtrait, pour la saluer à la fois d'une courbette et d'un grand coup de chapeau.

Le malheur voulut que la dame fût précédée de très loin par un gros et vilain sanglier, qui, au mépris des coutumes observées de tout temps dans le monde des veneurs, rompit les chiens et ne parut ni à son tour, ni à son rang. Encore mal coiffé par les vautres, dont il avait décousu une demi-douzaine

sans se soucier de leur valeur, secouant la grappe claire et hurlante qui se pendait à lui, ce ragot en fureur déboula dans les jambes d'une mule blanche que montait une grosse et vieille demoiselle merveilleusement attifée et habillée de taffetas colombin et de menu vair. Il résulta de cette incartade une assez grande confusion, grâce à quoi M. de Blancador ne put, refoulé qu'il fut dans un gros de peureux reporté en arrière, bien voir l'arrivée de la chasse, et encore moins distinguer, au premier temps, la maîtresse de tout l'équipage. Son regard s'égarait sur un gros de dames et de demoiselles, toutes masquées, richement vêtues et accoutrées, qui se pressaient en un essaim soyeux, velouté, argenté et doré, entouré par des seigneurs auxquels leur commune livrée prêtait l'air d'autant de mouches vertes. M. de Blancador ne put donc honorer, comme il l'aurait voulu, M<sup>me</sup> de Formansin et attirer sa particulière attention. Il finit cependant par la distinguer au milieu des chasseurs à pied, assise sur une planchette, en croupe d'un cavalier à barbe grise qui tenait un bâton écoté à la main.

— Voici, — dit à Blancador le voisin officieux, — monseigneur, la dame de Formansin. Elle est menée par son écuyer, M. de Montfléau ; mais tenez, la voici qui descend...

S'appuyant sur un grand homme qui s'était avancé pour lui donner le pied et qui la reçut un genou en terre, M<sup>me</sup> de Formansin venait de se poser sur le sol. Et Blancador put entendre le bruit sourd de sa robe de velours vert où s'était engouffré l'air à la faveur de son mouvement. Légère et souple, elle en aplatit d'une main les plis cassés, et marcha dans l'espace libre, donnant sa droite au seigneur qui la menait vers le sanglier. Assis sur son derrière, le sauvage, arrêté par les chiens, regardait tous ces gens en velours et en drap, avec une mine haletante, indifférente et stupide. De temps à autre, il tournait sa hure longue et ridée, dans un dodelinement qui semblait très lent, puis, d'un geste subit, il tournait son boutoir de côté. On voyait luire l'ivoire des défenses, et un chien décousu laissait pendre ses entrailles sur les

feuilles sèches, en poussant des hurlements lamentables. Alors un valet venait, qui recueillait la bête, et l'emmenait pour la recoudre dans un coin, où une trousse s'étalait avec de la charpie et des bandes. La voix claire des allans couplés, impatiente comme celle d'enfants, répondait aux grondements du vautrait qui coiffait le ragot, et le son des cors dominait le tumulte : bourdonnement des voix, cliquetis des gourmettes et des harnais, ébrouement des chevaux.

— Vous avez là, — continuait le voisin, — M. de la Haussaye, qui mène la dame, à moins que ce ne soit M. de Travers, ou son frère Combrailles... Quant à celui-là, qui remet l'épieu à floche de soie bleue, à hampe lacée de cuir, c'est un gentilhomme que je connais, mais dont je ne sais pas le nom... Cet autre, nouveau venu, sans doute, est peut-être M. de Navilly, ou M. de Longepierre le jeune...

Sur ces renseignements précis, Blancador cessa d'écouter ce voisin informé, et donna toute son attention à M<sup>me</sup> Diane. Pareille à sa divine patronne, elle allait, d'un pas tout à la fois menu. élastique et ferme, l'épieu au poing, droit « au monstre dont les ancêtres devaient être les frères de cet unique sanglier de Calydon... »

C'était le voisin qui, loin d'interrompre son discours, le destinait maintenant tout particulièrement à Jacquemin Tardival.

« Ah ça ! — se disait Blancador, en regardant la Diane en robe et capot de velours vert, — est-ce qu'elle va attaquer cette bête noire ? Cela passe absolument la mesure du raisonnable. »

M<sup>me</sup> de Formansin marchait toujours, l'épieu au poing, flanquée par les deux hommes. Ils tenaient leur épée de chasse dont la lame, terminée en spatule, portait une billette transversale. Blancador, sous les gros plis du velours, cherchait à deviner les formes de la chasseresse haute et svelte ; il ne pouvait rien distinguer. Le visage était caché sous un masque ; ses mains disparaissaient dans des gants ; sa chevelure, dont quelques frisons dorés pas-

saient à peine sous les tempes, était prise dans un bonnet piqué à écailles, bridé sous le menton par un ruban noir qui coupait la blancheur rosée de la peau et longeait l'oreille. Celle-ci, nettement ourlée et mignonne, avait le ton sanglant du corail : la fraîcheur du temps était là pour en augmenter l'éclat. Un chapeau de feutre vert, monté en pain de sucre, avec un panache de plumes vertes, coiffait le bonnet vert sombre, et son tour était un triple rang de perles agrafées, en avant, à une enseigne d'émail et de pierres vertes, qui étincelaient aux mouvements de la tête.

— N'est-ce pas admirable, disait le voisin avec une émotion non feinte, et ne dirait-on pas qu'elle s'en va danser le branle, tant elle paraît tout à la fois à son aise et à son complet avantage !

« Pourvu, songeait Blancador, que ce ragot ne vienne pas à me l'abîmer ! Au lieu de courir ainsi les bois comme une Artémise antique, avec, à son flanc, un cornet d'ivoire rehaussé d'or, elle ferait certes mieux de rester dans sa chambre, où je pourrais utilement lui parler. »

Mais une grande fanfare s'éleva pour annoncer la mort de la bête. Et sur l'injonction des gardes, qui tâchaient de dépasser la force de la sonnerie par la vigueur avec laquelle ils criaient : « Silence ! » le cercle se fit plus régulier. Quand les verdiers eurent bien couru, de droite et de gauche, leur baguette à la main, l'assemblée se trouva disposée en fer à cheval. La pince en était occupée par le sanglier, les chiens et tous les gens de livrée, avec une telle abondance d'épieux, que le voisin en prit acte pour comparer « cette moisson de fer aux guerriers levés de la semaille de Cadmus ».

— Voilà, ajouta-t-il, des récoltes où n'aurait pas couru, je le gage, la gentille guerrière Camille, sans offenser les semelles de ses cothurnes : *Ille non intactas...* C'est bien cela, n'est-ce pas ? *necdum læderet aristas...*, ou peu s'en faut. Je cite de mémoire.

— C'est, en effet, bien joliment raconté ! — approuva Jacquemin Tardivel en bâillant. — Mais regardons cette autre dame guerrière servir le sanglier.

La hure, monsieur, avec tout le respect qui vous est dû, fera une fameuse pièce dans sa gelée, quand elle sera bourrée de pistaches, comme il convient. Et ce m'est un grand plaisir que l'idée seule d'en manger, sous peu, un bon morceau.

— Êtes-vous donc convié au château de Bellepeyre ? demanda le voisin, non sans une nuance d'envie.

— Oh ! voici trois mois qu'on nous écrit, et jusqu'à deux fois dans un même jour, pour nous prier d'honorer cette maison de notre présence. Mais nous avons affaire avec M. de Montmorency. Et puis, nous étions dans la tristesse. Car il en est ainsi tous les ans, quand se rapproche un certain anniversaire...

Et la figure de Jacquemin refléta un chagrin discret auquel le voisin parut s'associer, quand le valet reprit, plus bas :

— C'est la mort de M. de Joyeuse.

— Ah ! ah ! — demanda l'autre en dressant l'oreille, — étiez-vous donc de ses amis ?

— Pendant longtemps, nous avons joui de sa confiance, à tel point que nous portions sa valise.

— C'est parler, cela, monsieur ! Vous êtes ligueur, à ce que j'entends. Touchez là :

L'homme murmura ces mots avec un accent de mystère ; et, avec une expression soupçonneuse, il regarda autour de lui. Sûr de ne pas être observé, il ajouta à mi-voix :

— Nous sommes ici parmi des huguenots... aussi faut-il s'expliquer avec prudence. Un de mes cousins est des Seize. Je ne vous en dirai pas plus... Mais, votre maître est sans doute un parent du feu maréchal ?

Jacquemin, comme un homme qui perd le souffle, laissa tomber :

— Son propre neveu, monsieur, je vous le dis en confidence. Toutefois des raisons importantes, et qui doivent demeurer cachées, nous empêchent



de nous en vanter. Il y a, vous le savez tout comme moi, car vous êtes une personne discrète, il y a, dans les familles, de ces secrets qui brûlent les lèvres de celui qui les raconte, comme les oreilles de celui qui les entend.

Et Jacquemin promena sur la foule un regard investigateur et circulaire et le reporta, comme par hasard, sur son épée.

— Il suffit, monsieur, il suffit ! — dit le voisin, — et n'ayez aucune crainte. On sait ce que parler veut dire. J'ajouterai que je suis Simon Gardebled, de Corbarieu, ancien fermier de la maltôte, et, comme tel, tout à votre service... Soyons prudents ! Nous sommes entourés d'ennemis.

Et, en signe de confraternité politique, M. Simon Gardebled offrit sa râpe à tabac et sa pochette à Jacquemin : « Dans le cas où il lui plairait d'en user... Avec une noix de tonka, pour la bonne odeur. »

— Je pourrais — poursuivit-il en reprenant son matériel de priseur une fois que Jacquemin se fut bourré le nez de tabac — vous raconter des choses fort extraordinaires. Et vous ne devez pas manquer, vous non plus, d'histoires dignes d'être contées. Vous viendrez me voir, laissez-moi l'espérer, dans mon logis de Corbarieu, et y demeurerez, je vous le demande en grâce, tout à votre aise.

— Certainement, monsieur ! Et vous me voyez tout confus de votre bienveillance. Ah ! les gens de qualité ne sont pas longs à se reconnaître :

Et Jacquemin continua ses protestations d'amitié, tout en se demandant ce que pouvait bien chercher ce Gardebled, qu'il trouvait « mille et une fois trop poli pour être honnête ».

Cependant Blancador, tressaillant tout à la fois de crainte et d'espérance, regardait M<sup>me</sup> Diane tuer son sanglier. C'est ce qu'elle fit avec gentillesse, habileté et audace. Elle allongea les bras, pour porter le coup, avec l'aisance d'une fermière qui enfourne ses pains avec sa pelle, de telle sorte que les portées n'eurent point à lui venir en aide. Au reste, le ragot forcé était tellement sur ses fins qu'il n'eût pu faire un pas en avant, sous le fer. Il tomba lourd-

dement à gauche, rendant le sang par la bouche. Et tandis que les chiens léchaient les caillots rouges, chacun cria :

« Vivat ! » ou : « Bravo ! », suivant son goût, en essayant de dominer, par l'éclat naturel de son timbre, l'insupportable fracas que menaient les cors. M. de Blancador cria aussi haut qu'il put, agita son bonnet, et multiplia ses démonstrations triomphales, au point d'attirer l'attention des veneurs. M<sup>me</sup> de Formansin, qui s'apprêtait à remonter à cheval, se retourna même pour demander quel était cet admirateur indiscret. Elle comprit, par les haussements d'épaules qui lui répondirent, qu'on en ignorait même le nom. Et sans paraître se préoccuper de ce petit gentilhomme dont le regard chaud, caressant et servile, l'avait enveloppée un instant jusqu'à la gêner, elle se fit guinder sur sa planchette.

M. de Blancador prit la suite, à plus de vingt rangs derrière elle, et se dirigea vers le château, sans même rendre à M. Gardebled la grande bonnetade dont celui-ci le gratifia sur son passage. Non pas que le baron fût naturellement d'un caractère dédaigneux et altier ; mais, comme tous les gens qui vivent pour eux-mêmes, il ne se souciait de personne. Le nez penché attentivement sur la crinière de son genêt, il songeait à l'attitude qu'il devait exactement tenir quand il se présenterait devant la maîtresse de léans :

« Je jurerais, se disait-il, que mon regard l'a touchée. Nous verrons si elle me fera jeter dehors comme le fameux Singerette. »

Assise sur sa planchette garnie de dagonne gaufrée, M<sup>me</sup> de Formansin subissait les galanteries des privilégiés qui entouraient le cheval noir de M. de Montfléau. Mais ses paroles, dictées par la convention banale, n'étaient que sur ses lèvres, et, au plus profond de son cœur, elle sentait naître un trouble obscur et croyait entendre une voix qui lui posait des questions :

« Qu'est-ce que ce petit bonhomme de velours brun tracé d'or, avec ses bottes blanches et ses moustaches hérissées ? Il à la mine d'un chat, tant il paraît à la fois audacieux et timide. À quoi attribuer le charme vague et sub-

til de son œil mouillé ? J'en ai vu cent, mille autres, mieux tournés et plus beaux que lui, tous mis en éveil par le goût de ma chair. Celui-là semble me deviner sous mes voiles. Et il m'intrigue d'autant que personne ne le connaît ici... Ne serait-ce pas, de fortune, ce gentilhomme dont mon neveu Séligny m'annonce l'arrivée ? Aussitôt chez moi, je m'en enquerrai... sans en avoir l'air, sous le couvert du bon ordre de ma maison... »

Et, tout en pensant à cela, elle disait :

— Non, monsieur de la Haussaye, je ne mérite point tant de compliments, et Montfléau pourra vous dire que je n'ai pas fourni le coup comme il convenait dans le cas, et que c'est trop lever le bras.

L'écuyer, mis en cause, fit tourner sa face grave et pâle jusqu'à l'amener sur son épaule gauche, et déclara, d'un ton où la cérémonie faisait valoir la franchise, que « M<sup>me</sup> Diane avait joliment servi la bête, et qu'elle tenait hardiment son épieu... Si le corps eût été un tant soit peu en arrière, et mieux effacé, les plus grands veneurs n'auraient trouvé que louanges ». Mais le jeune Pons d'Estrabaque ne put alors s'empêcher de crier, d'une voix zézayante, et en roulant des yeux mourants, sous ses paupières demi-closes :

— Dites, monsieur le grand écuyer, que c'était un spectacle unique et gracieux entre tous ! Jamais épieu ne fut tenu par de si beaux bras ! Jamais la sévère Diane, elle même...

— C'était plutôt Vénus ! — interrompit M. de la Haussaye, en se dressant sur ses étriers dorés, comme pour mieux se rapprocher de l'objet de ses ardeurs, — Vénus elle-même, cachant ses charmes sous un capot de velours, trop épais, à nos souhaits !... Ah ! madame Diane ! Pourquoi dissimuler, sous cette cloche plissée suivant une mode en tout ingrate et déplaisante, les perfections de votre merveilleux corsage ?

Surenchérisant, pour mieux se faire valoir, M. de Travers avança que M<sup>me</sup> de Formansin devrait fonder un ordre : celui de la Coupe. L'insigne en serait un hanap d'or, fondu sur son sein, dont le galbe valait bien celui de la

Grecque Hélène, morte depuis trop longtemps pour qu'on pût s'y intéresser encore : Et ce vase, modelé sur cet étalon délicieux, serait coulé à quelques rares exemplaires, où boiraient ceux-là seuls qui auraient su plaire à la divine Diane !

— Vous seriez sûr de ne jamais y tremper les lèvres, — déclara-t-elle avec vivacité, — quand ce ne serait que pour vous punir de l'indiscrétion de votre vœu !

Mais M. de Travers se défendit : « Des mortels avaient été distingués par des déesses. »

Et il cita Énée et le berger Endymion.

— Vous voulez dire Anchise, peut-être ?

Sans se laisser rebuter, M. de Travers reconnut qu'elle était aussi savante que belle. Puis, revenant à la coupe, il répéta que le projet était une invention admirable. Et il se proposa pour lever le moule, avec de l'eau de roses et de l'albâtre pilé, se réserva de choisir lequel des deux globes de marbre serait reproduit.

Diane dénonça sa ferme intention de lui donner un grand soufflet. Et, comme il n'était pas à bonne portée, elle se contenta de frapper avec son bâton blanc le cheval de l'injurieux adolescent. M. Annibal de Travers se réjouit de cette attention et ne mit plus de bornes à ses désirs :

« Elle me distingue, bien sûr : — se disait-il, en ramenant son barbe qui s'égayait en courbettes pressées. — C'est une chose qui m'est bien due, tant je l'entoure de mes soins. Quand on arrivera, je ne manquerai pas d'être le premier pour l'aider à descendre, et je lui prendrai un peu la jambe, ce qui la flattera. Après tout, elle n'est pas assez jeune pour se montrer très revêche. »

Mais, au même moment, M. de la Haussaye ne doutait plus de son assuré succès, ayant cru, dans la nuit tombante, voir le regard de Diane s'arrêter doucement sur lui. Encore qu'il n'eût pas dépassé vingt-six ans, M. de la Haussaye se targuait de connaître les femmes autant qu'homme sur terre :

« Elle ne peut, songeait-il, rester indifférente à mes marques d'amour. Depuis deux mois je couche avec sa troisième chambrière pour avoir tous les bas que la dame a portés, et mes chapeaux se fatiguent, j'en suis sûr, de porter des pampilles à ses couleurs. Ou je me trompe fort, ce qui n'est guère possible, ou cette belle commère est à la veille de me payer de mes peines, dont la moindre n'a pas été de bayer aux étoiles, plus de vingt nuits, sous ses fenêtres. Il est temps qu'elle se décide : je suis à bout de patience, tout comme au bout de mon crédit. Et mon oncle Lespot se refuse absolument à me donner de nouvel argent. »

Cependant, Diane de Formansin voyait, dans l'obscurité déjà épaisse, le nez en croc cassé et les moustaches dorées de M. de Blancador, en se reprochant l'émotion singulière qui la tenait, sans répit. Le bourdonnement de ses courtisans l'agaçait, comme si elle se trouvait dans un essaim de mouches :

« Ah ! que tous ces mignons de couchette sont crucifiants ! Ne pourraient-ils aller plus loin, offrir leurs hommages aux dames qui suivent et qui doivent se mourir d'ennui ! »

Et elle formula, à voix haute, son admiration pour la galanterie de M. de la Haussaye qui, collant comme un taon qui a goûté du sang d'un cheval, l'enlaçait dans un réseau de flatteries, et la comparait « à la blonde Phœbé, sa patronne ».

— Je ne sais, monsieur, si, comme vous le dites avec votre habituelle élégance, mes yeux suffisent à éclairer le sombre manteau de la nuit. Mais, vous seriez le plus aimable des hommes, — si cela était à prouver, — en donnant des ordres pour qu'on apporte des torches par ici. Car je n'ai même pas la satisfaction de vous voir, et les chevaux bronchent à chaque pas, tant ce chemin abonde en accidents rustiques et variés.

M. de Montfléau rapporta cet état de choses à l'insolence des paysans :

— Sous prétexte de faire du bois, ils gâtent toutes les voies, et cela malgré

les gruyers et les gardes-marteaux. Au reste, tous ensemble, ils se moquent des règlements. Je finirai, s'ils continuent, par leur refuser de faire des battues pour le cerf, et ils seront punis dans leurs récoltes.

Et l'écuyer continua de maugréer.

Mais M. de la Haussaye ne l'entendait pas. Docile à la voix de celle dont il convoitait également la chair et le bien, il courait, au hasard, dans les ténèbres du bois, à la recherche de problématiques flambeaux. Sur ses traces galopait le jeune Combrailles. Son désir le portait à se rendre en tout désagréable à son frère aîné, Travers, dont il enviait la haute taille et la belle mine de brun Languedocien mâtiné de Sarraasin. Blond, petit, semblable à un putois avec sa physionomie audacieuse et mobile, il était insinuant et cauteleux. Silencieux, se répandant en bons offices, il sacrifiait à la faiblesse de croire que c'est par des services, de préférence aux paroles sucrées, que l'on gagne le cœur des belles. Aussi n'avait-il que vingt ans, à peine, ce qui pouvait suffire à expliquer son erreur. Quand il eut vu M. de la Haussaye s'engager dans un creux qui menait à une fondrière, il arrêta son cheval et chercha, dans la genouillère de sa botte, un étui contenant des allumettes et un briquet, pour enflammer un rameau de pin.

Cependant, livrée au seul et désespéré Travers qui, ayant perdu toute son assurance à demeurer seul avec elle, l'assiégeait de soupirs et de plaintes plus vagues encore, Diane se laissait bercer par sa rêverie. Elle se tâtait pour savoir ce qu'elle devait faire : demanderait-elle, le soir même, à son maître d'hôtel, Clairin Fabas, si M. de Blancador était arrivé ? s'assurerait-elle que c'était bien lui qui possédait de telles moustaches et de pareils yeux ?

Diane de Formansin ne put, tant fut grande la presse de dames et de seigneurs dans la salle où se dressait la première table du château, savoir ce qui se passait à la seconde, non plus qu'à la troisième. Elle put, toutefois, entre deux services, interroger M. Clairin. Celui-ci répondit que M. de Blancador était, en effet, arrivé avec la chasse, qu'il était vêtu de velours brun tracé

d'or, chaussé de bottes blanches, et qu'on l'avait placé, suivant son rang, à la troisième table. Assis avec les gentilshommes domestiques, il était pris entre le second fauconnier et le secrétaire de M. l'écuyer en premier.

Et M<sup>me</sup> Diane se rappela quelques mots de la lettre que lui avait écrite son neveu, en lui annonçant l'envoi du jeune Blancador : « Pour votre repos, — vous excuserez mon apparente familiarité, — il vaudra mieux, ma belle tante, que vous ne gardiez pas cet enfant du serpent dans vos jupons. Si j'étais femme, il ne me dirait rien qui vaille, ou il m'en dirait trop, c'est tout un. Ne voyez dans ce conseil qu'une nouvelle expression de la respectueuse et très sincère affection que je nourris à votre endroit. Vous êtes trop belle pour que je ne sois pas un peu jaloux, je vous aime trop pour que cette jalousie ne s'étende pas à votre repos... »

Elle ne fit pas venir chez elle M. de Blancador après le souper, mais lui envoya dire qu'il eût à se présenter le lendemain matin à M. de Montfléau qui lui transmettrait ses ordres. Et, enfermée dans sa chambre, avec ses demoiselles d'atour, elle procéda à sa minutieuse toilette de nuit, tout en relisant, pendant qu'on tressait ses cheveux, avant de les enfermer dans une résille d'or et de soie bleue guipée, la lettre de son neveu Séigny :

« Il possède ce je ne sais quoi — qui m'a toujours manqué — pour se faire bien venir des belles, et il s'en moque, comme je le sais, avec une désinvolture et une férocité peu croyables. Je vous le dis : c'est un petit homme sorti d'un de ces œufs que notre ami le serpent, roulé autour de l'arbre de science, soigna sans les avoir pondus. Vous savez que c'est à votre mère Ève que le serpent fit des enfants, et que ces enfants étaient chacun dans un œuf. On dit que, de temps à autre, un de ces œufs s'ouvre dans la terre, et qu'il en sort une créature faite pour la perdition de l'autre sexe... »

— Quelles rêveries insensées et impies !... soupira Diane. Et où ce Gaston est-il allé chercher ces inventions du maudit ! Voilà qui va mieux encore : « Mon ami Gaspard de Croisigny, dont je ne puis prononcer le nom sans une

profonde émotion que vous comprenez, ma chère tante, puisque vous l'avez connu... » Oui, c'était un rêveur tombé de la lune sur la terre, — murmura-t-elle en posant la lettre sur ses genoux. — Mais il abondait en belles qualités. Et, quand on pense qu'il ne s'est pas trouvé une femme pour soigner les plaies de ce cœur pur et délicat entre tous, et qui saigna jusqu'au dernier jour sans qu'aucune y versât le baume !... Aussi il était à tel point ombrageux... et fier !... Hélas ! n'ai-je pas un instant rêvé que je pourrais l'aimer, ce Gaspard qui ressemblait à ces épées précieuses dont la lame est, en dehors, de l'acier le plus dur, tandis qu'au dedans elle est forgée du fer le plus doux !... Et voici que je m'attendris dans une langueur que je n'ai jamais ressentie, peut-être... Et c'est pour ce petit domestique inconnu !

Elle se mit au lit, et continua sa lecture. La dernière servante se retirait à pas lents, tenant dans ses mains une petite lampe d'argent pleine d'huile de roses. Ce crasset damasquiné servait à enflammer les oiselets de Chypre posés dans une cage de filigrane en vermeil. La fumée odorante, où se confondaient le benjoin, le musc, la myrrhe et le géranium, montait en minces spirales bleuâtres. Les bougies, brûlant dans un chandelier à longue tige tournée, suivant la mode d'Espagne, éclairaient seulement le lit drapé de lampas violet avec son couronnement de toile d'or. Le reste de la pièce demeurait noyé dans l'ombre où se perdaient les vapeurs des gommés, où luisait, par places, l'angle poli d'une armoire d'ébène, le cadre d'un tableau. Au chevet de la couche, sur le dossier de baudequin amarante et or, une image, disposée en triptyque, montrait ses trois compartiments d'émail où luisaient les pailons sous les couvertes azurées, écarlates ou fauves. Et la bordure d'argent, relevée en bossages dans un style barbare, disparaissait sous les émeraudes, les topazes et les saphirs dégrossis à peine, en cabochons arrondis.

— Le Broc, — fit Diane, — tu coucheras cette nuit dans l'antichambre, en travers de ma porte, et Platel devant la porte du grand cabinet.

Depuis l'aventure de Singerette, elle se gardait strictement, s'entourait de



chambrières, de petites chiennes qui aboyaient à tout venant, et grossissaient leurs jappements en se réfugiant sous les meubles.

— Le Broc, — insista-t-elle, — Folle et Mite sont-elles couchées sur le coussin, près de la croisée ? Je ne vois pas leur corbeille.

— C'est le rideau qui les cache à madame. Les mignonnes sont bien là. Tout est en ordre, et j'ai fait lâcher Tako et Hector dans le fossé des parterres... Entendez-les hurler à la lune !

— Tu as bien fait, Le Broc. Quand j'ai mes nerfs, je veux que l'on observe plus que jamais la discipline et ma police de dortoir. Tu me réveilleras à sept heures ; Rose, Gabrielle et Françoise seront prêtes pour m'habiller : habits gris et cornette plate. Bonsoir.

M<sup>me</sup> de Formansin pensait, par cette tenue austère et qui sentait sa béguine, trouver plus de force et de majesté pour l'entrevue qu'elle désirait et remettait tour à tour avec une égale impatience.

Quand la fille de chambre fut sortie, Diane regarda devant elle, sans voir ; les regrets obscurs qui l'assaillaient au sujet du défunt Gaspard se mêlaient, à cette heure, avec l'angoisse d'une émotion inexplicquée. Il lui semblait être à la veille d'un malheur très grand et qu'elle ne pouvait éviter.

« Croisigny — songeait-elle comme pour divertir son esprit assiégé par une idée fixe — effrayait toutes les femmes. Ou bien elles le méprisaient. Il était gênant par sa tristesse, inquiétant par son ironie ; sa douceur était faite de violence retenue, et ses yeux vous tiraient tout ce qu'on avait dans l'âme. Avec lui, on n'était jamais à son aise pour mentir... Je crois que le petit à bottes blanches ne serait pas comme cela... Mais à quoi vais-je penser, et dans ma condition, et à mon âge ! »

Elle continua de lire la lettre de Séigny :

« Gaspard avait beaucoup étudié avec un juif cabaliste de Grèce, astrologue attaché à M. de Clérambon... »

À voir ce nom, Diane se recroquevilla, saisie d'un frisson qui la tint de

la nuque aux chevilles, comme si le taciturne partisan mettait la main sur elle pour l'entraîner dans le harem de La Roche-Thulon. Un instant, elle se crut exposée, toute nue, les mains liées sur les reins, les tresses défaites, avec des pièces d'orfèvrerie et des coffres de bijoux, dans un lot de butin dont les fourriers réglaient le partage. Mais, à se sentir bien à l'abri dans sa chambre close, elle reprit vite courage et lut encore :

« Ce magicien, qui cachait son nom d'Issachar sous celui de Galéas Chrysogoni, lui avait enseigné diverses histoires singulières narrées dans des livres écrits en caractères estranghelos, ou éthiopiens ; car, pour moi, c'est tout comme : amara ou copte, je ne distingue pas. Et cela vous est en tout indifférent, je pense, et rien ne me pousse à essayer de passer pour un savant, à vos yeux. C'est dans un de ces grimoires qu'était racontée, tout au long, la fable des œufs. Pour moi, je la trouve admirable. Notre Blancador est sorti d'une de ces coquilles merveilleuses, et en quelque sorte préadamites, puisque notre père Adam n'y est pour rien. Aussi, ma belle tante, je vous conseille de vous débarrasser de lui au plus vite, et de l'envoyer chez le gentilhomme dont vous me parlez, sans que vous me jugiez digne d'en connaître le nom. »

Diane sourit, et murmura en jetant un regard d'intime complaisance sur ses bras blancs, pleins et purs de forme, qui sortaient de ses manches, zonées de fenêtres en points coupés :

— Le nigaud ! Race de huguenots ne saurait mentir. Il ne s'est jamais douté que je l'ai aimé un peu. Certes, depuis que je suis veuve, je n'ai connu que deux hommes auxquels j'eusse ouvert mon lit : Croisigny comme époux, Séigny comme amant. Mais le premier n'était pas de ce monde, et la vertu genevoise du second... Je l'ai tenté. Il a pu me voir demi-nue, les cheveux épars, et cela ne l'a pas troublé. Pourtant j'étais plus jeune qu'aujourd'hui, et plus svelte encore...

Et, haussant ses épaules qui entraînèrent sa gorge ronde et pleine, bridée

par la broderie ajourée, elle considéra un instant les courbes onduleuses que son corps allongé de côté dessinait et que répétaient les draps, en disant à mi-voix :

— Ah ! les sots ! les sots, qui prétendent juger les femmes et ne savent rien d'elles !... Très naïf neveu ! Je m'intéresse toujours à vous et cherche votre bonheur par d'autres voies !... S'il savait que le parent en question est Corpoy, son étonnement ne serait pas mince. Mais je n'ai pas voulu le lui dire. Ce pauvre Gaston sera trop heureux d'apprendre cette nouvelle... et de se connaître un ami dans la place où je voudrais le voir pénétrer. Et cela, tant pour la consolation de Hulline que pour la confusion de ce Corpoy que je déteste autant que l'antimoine ou la saignée !... Voyons, que dit encore ce Gaston ?

« Vous verrez qu'il fera parler de lui et que les dames se l'arracheront et se querelleront pour lui, sans vergogne. À cela près, notre Blancador est un assez gentil garçon et dont l'esprit abonde en saillies variées, et son commerce est plaisant au possible. Aidez-le de vos bons conseils et de votre argent, — ce sont là choses qui ne vous ont jamais fait défaut, — et déposez-le chez votre ami, sans crier gare à la casse. Ne manquez pas de m'en donner, à l'occasion, des nouvelles. C'est là tout ce que je vous demande, ma belle tante, et je vous baise tendrement et respectueusement les mains. »

Elle jeta la lettre avec dédain :

— Le sot !... Ah ! je lui aurais donné mieux que ça ! Oyez cela, monsieur mon neveu... D'ailleurs, vous ne le saurez jamais !... Et il ne me touche pas un mot de ses amours ! Gaston, mon cher neveu, vous êtes bien le digne élève de ce Gaspard de Croisigny qui n'aima qu'une femme en sa vie, se tint coi sans rien demander ni obtenir, et mourut dans son lit en prononçant le nom de sa belle ! Si le marquis de Saint-Cendre... Quand je prononce ce nom, il me semble qu'on me chatouille dans le cou — et c'est inconvenant au possible ! — n'avait pas raconté cette aventure à qui voulut l'entendre, si Séigny ne m'en avait touché deux mots après la mort du plus grand gentilhomme qui

fût jamais sur terre, je n'en aurais jamais rien su !... Diane, ma fille, tu es ce soir dans de mauvaises pensées, et, pour un peu, tu ferais la traînée avec ce petit à moustaches de chat dont tu connais à peine le nom... Tu agirais mieux en récitant tes prières et en priant le Ciel de t'assister, si tu en es encore digne...

Et, ne sachant au juste si elle s'abandonnait à son neveu Gaston, si elle convolait avec le défunt Croisigny, si elle était forcée dans Bellepeyre, à sac, par M. de Clérambon, ou chatouillée à mort par le marquis de Saint-Cendre, toujours vert, malgré son âge, elle s'endormit en rêvant d'un petit Blancador qui n'abandonna pas son côté.

Quand, le lendemain matin, Diane se mit aux mains de ses filles d'atour, ses résolutions étaient fermes. Elle parlerait à Blancador avec une douce indifférence qui ne laisserait au jeune homme aucune prise pour exercer son prestige séducteur. Assise dans un grand fauteuil de cuir historié, vêtue de drap gris, avec un busc très haut et des manches plates, elle ne laissait rien voir que son visage. Encadré de cornettes et de coiffes blanches, dont la guimpe longue masquait son corsage, il en prenait une expression grave et sévère. Et sa robe était si vaste que ses pieds, chaussés de mules fourrées, disparaissaient dans les plis lourds et mous où se perdait jusqu'à la saillie de ses jambes.

Quand M. de Blancador fut introduit, il ne vit pas sans regrets que deux chambrières allaient et venaient dans la pièce voisine, dont la porte demeurait ouverte, et qu'une demoiselle était, dans la chambre même, occupée à repasser des collets, sur une table carrée, près de la fenêtre. Et les deux petites chiennes menèrent un tel train autour de ses mollets, dès son entrée, qu'Horace craignit pour ses bas de chausses en soie noire. L'appréhension naturelle qu'il montra à l'égard de cette engeance, dont les jappements furieux l'accompagnaient, comme le chœur des Euménides étourdissait jadis Oreste, nuisit en tout à l'effet qu'il avait compté produire. Une chambrière réussit à s'emparer des deux animaux soyeux qui, à force de hurler, s'étaient enroués sans retour. Et, tenant Mite sous le bras droit et Folle sous le bras

gauche, Jeannine Le Broc les emporta dans le cabinet où leurs grondements sourds, à défaut de plus hauts aboiements, continuèrent de trahir leur aversion et leur haine. M. de Blancador se plia par trois fois, en autant de saluts de cour, et, arrivé près de M<sup>me</sup> de Formansin, il tenta de toucher sa main, dissimulée sous le parement rabattu, pour la baiser dans les règles, après avoir appuyé le genou gauche sur le carreau de velours tanné où devaient reposer les pieds de la dame. Mais elle lui fit si vite le signe de se relever, qu'il en fut pour son essai, et demeura une semelle en l'air comme celui sur qui l'on prend un temps, au jeu de l'épée, lorsqu'il cherche à traverser, sans être couvert par ses armes.

— Asseyez-vous, monsieur, — lui dit Diane sans le regarder. — Vous m'êtes recommandé par mon neveu Séligny. Il m'annonce que vous souhaitez entrer au service de quelque seigneur qui vous agréerait sur ma présentation.

Blancador, vexé de ne pas voir les yeux de la dame, car ils étaient dirigés vers le plancher, murmura, en roulant ses prunelles langoureuses, que telle était son intention, mais que nul service ne lui serait plus agréable que celui de M<sup>me</sup> de Formansin elle-même.

Chassant avec le plus grand soin quelques grains de poussière qu'elle s'obstinait à dénicher sur sa robe, pourtant admirablement battue et brossée, Diane n'entendit sans doute pas ces vœux timides, car elle reprit :

— Quelles sont donc vos aptitudes ? Et à quoi vous jugez-vous bon ?

Le mécontent Blancador se mordit les lèvres et rougit ainsi qu'une fille prise en train de mal faire, et articula vaguement :

— Tout ce à quoi, madame, vous daignerez m'employer.

Et il considéra, en dessous, M<sup>me</sup> Diane, sans pouvoir croiser son regard, toujours attaché sur le drap gris. Mais il rencontra celui de la chambrière Jeannine. Chargée d'une pile de serviettes, cette grande fille accorte et bien faite le dévisageait avec une expression de ravissement d'une sincérité qui

lui apparut certaine. Confuse, Le Broc baissa le nez, et un pied de rouge s'étendit sur ses traits purs et vulgaires.

« Si c'était seulement avec celle-là que se traitait l'affaire, les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes, » soupira Blancador en soi, pendant que, d'une voix sèche, l'altière Formansin laissait tomber ces paroles :

— Ce n'est pas là répondre. Veuillez me dire quel est le service auquel vous vous plairiez le mieux : écuyer, secrétaire, maître d'hôtel ?...

— Ah ! madame, — gémit Blancador, en dévorant des yeux la belle et froide mine de celle dont il attendait tout, pour l'heure, — gardez-moi près de vous, et faites de moi ce que vous voudrez !

Et il ajouta, mais pour lui seul : « Allons, décide-toi, madame la sotte, un peu plus tôt, un peu plus tard !... Je me chargerai du reste, et tu ne t'en plaindras pas, grande outarde ! » Car sa colère refoulée le portait à mépriser les avantages de celle dont, la veille encore, il admirait la belle et riche taille.

— Un de mes parents — continua Diane, sans prendre garde à l'interruption — a besoin d'un jeune gentilhomme de confiance pour l'accompagner dans sa maison et pour écrire ses lettres. Avez-vous une bonne écriture, et cette place vous conviendrait-elle ?

— Hélas ! madame, — insista Horace encouragé sans doute par une œillade sournoise de Le Broc, dont les longs cils noirs tachaient vigoureusement le teint rose, — j'aimerais mieux frotter les parquets chez vous que de faire l'office de secrétaire ailleurs, voire chez messieurs de Lorraine eux-mêmes.

La chambrière, persuadée que cette obstination n'était qu'un prétexte, pour ce seigneur, à se rapprocher de ses charmes, baissa sa tête brune coiffée de linon brodé, comme si elle se soumettait par avance.

Mais M<sup>me</sup> Diane ne parut en rien sensible à cette flatterie, et elle se mit à examiner le plafond, avec un subit intérêt, à croire qu'elle observait dans les caissons sang de bœuf, rechampis d'or, des dispositions nouvelles. Puis, se tournant vers la jeune repasseuse :

— Rose, débarrasse un peu la place et donne de quoi écrire !... Je regrette !... mon domestique est au complet... Apporte un tabouret... Je croyais vous l'avoir dit. Asseyez-vous ici, et tracez quelques mots que je juge de votre écriture.

Sans autre cérémonie, Blancador se mit à son aise sur la tablette de noyer incrustée de rinceaux en ivoire, où les collets amidonnés s'amoncelaient en piles légères et instables. M<sup>lle</sup> Rose de Villecourt lui donna, non sans rougir, une écritoire de velours violet, une plume d'oie et une feuille de papier parfaitement nette. Alors, il écrivit, en lettres à peu près d'un pouce, cette phrase : *« Ah ! madame, que je suis dolent à l'idée de vous quitter, quand je vous ai à peine entrevue ! Et je mourrai, bien sûr, du mal que je prends à sentir que vous ne voulez pas m'agréer comme votre très humble valet. »*

Et, mordillant sa plume, il attendit le bon résultat de cette déclaration, en considérant discrètement la jeune fille qui remuait son amidon dans un bol d'argent, avec une cuiller de buis. Elle avait la mise douce et éveillée, les paupières lourdes, les lèvres sanglantes et fortes, l'oreille rouge, le menton fuyant. La robe de taffetas noir dessinait ses formes fluettes d'adolescente élégante et fine. Et, attentive à son ouvrage, en apparence, elle ne perdait pas un mouvement de Blancador ; la manière même dont Rose attisait le feu du petit fourneau placé sur un basset, tout près de la table, indiquait tout l'intérêt qu'elle portait à ce nouveau venu.

« Avec toi, songeait Horace, ce serait encore plus facile ! C'est sur toi que je veux passer mon dépit. »

Et, tout en surveillant une glace qui aurait pu le dénoncer, il glissa lestement son pied entre l'escabeau et une corbeille à linge, et frôla celui de la fillette, qui ne se retira pas.

Debout derrière Blancador, M<sup>me</sup> de Formansin prit le papier, et dit, d'un ton indifférent :

— Je crois que vous ferez peut-être l'affaire, si vous voulez vous contenter

de dix écus par mois... C'est là, du moins, ce que m'a laissé entendre M. de Corpoy.

Blancador, à entendre ce nom, tressaillit légèrement : « J'avais bien deviné, pensait-il, mais j'ai mieux à tenter ici. Ne nous rebutons pas ! »

Et, sans s'offusquer de l'attitude insolente de Diane qui venait de se rasseoir, il exprima toute la satisfaction qu'il éprouvait :

— J'ai l'honneur de vous remercier, Madame, et je suis confus de vos bontés. Tout ce qui me vient de vous m'est trop précieux pour que je m'arrête à quelques écus et je serais parfaitement content, si...

Mais le reste de sa phrase fut perdu, tant une âpre contestation s'éleva entre les deux petites chiennes. Car M<sup>me</sup> de Formansin, ayant froissé en une boulette l'autographe de M. le baron de Blancador, l'avait jeté dans un coin où Mite s'était précipitée pour s'en repaître, au désespoir violent de Folle, arrivée trop tard pour profiter de ce papier. Avec des jappements féroces, l'irascible Folle se réfugia dans la robe de sa maîtresse, pendant que la victorieuse Mite déchiquetait la pelote avec de sourds grondements.

M<sup>me</sup> de Formansin s'était levée :

— C'est bien, dit-elle. Vous pouvez vous retirer... Attendez, cependant, et rasseyez-vous ! J'y pense... Comme je ne vous reverrai sans doute pas...

La figure de Blancador exprima alors un tel désappointement que Diane, qui l'observait sous ses paupières demi-closes, ne put s'empêcher de sourire.

« La glace se fond, songeait Blancador. Ayons patience ! Avant peu, cette fausse bégue sera plus chaude que braise. »

Et il soupira, se tira la moustache, mit même un doigt de son gant sur son œil, simula une grave et intime émotion.

Mais Diane reprit, considérant obstinément les ajustages du parquet en point de Hongrie :

— Je vous ferai donner toutes les instructions par Clairin. En quelques jours, il vous mettra au courant du service des grandes maisons nobles. Mais



il faut que je vous dise ce qu'est M. de Corpoy, comment il vit, et aussi les raisons...

Elle s'arrêta, hésitante.

Blancador crut, comme s'il était à la paume, devoir saisir la balle au premier bond : « Si madame avait des instructions secrètes à lui donner, il les recevrait, en toute discrétion, seul à seule... »

— Il n'est pas besoin de cela — déclara Diane d'un accent plus ferme, car l'indiscrète tentative d'Horace la ramena, d'un temps, à sa réserve froide et hautaine. — Ce que j'attends de vous, c'est un dévouement assez grand pour...

— Ah ! madame ! — gémit-il, quittant ses moustaches pour mettre la main sur son cœur, et se levant du même coup, — mon honneur, ma vie sont à vous !... Si je...

— Il suffit ! Je veux, en retour des avantages que je vous ferai assurer chez M. de Corpoy, que vous remplissiez, à l'occasion, quelque mission délicate et qu'il ne devra point connaître... Je vous en indiquerai l'objet... Allez ! Cette fois, vous pouvez vous retirer. Vous partirez pour le château de La Combe d'ici une dizaine de jours ; si j'avais, par grand hasard, quelque chose d'important à vous commander, vous recevrez directement mes ordres.

Et, tournant le dos à Blancador, qui sortit à reculons en multipliant les courbettes et en s'inclinant devant la queue de drap gris qui mesurait bien deux aunes, M<sup>me</sup> de Formansin entra dans la petite salle. Mais ses chiennes ne voulurent pas demeurer en reste de politesse avec le jeune homme. Elles se précipitèrent sur lui, menaçant ses jambes et ses escarpins de velours à tail-lades, et faillirent s'étrangler de rage en voyant qu'il refermait vivement la porte pour échapper à leur conduite empressée.

— Madame, — disait la jolie Rose de Villecourt, tout en soufflant adroitement dans les tuyaux d'une manchette en entonnoir, — n'est-il pas vrai que ce jeune homme est de belle mine, et qu'il ressemble à M. de

Travers, en mieux ?

— Occupe-toi de ton empois, Rose ! — répondit sèchement Diane ; — ce n'est pas aux péronnelles de quatorze ans qu'il convient de bavarder sur la tournure des hommes. En tout cas, ce petit domestique ne me paraît en rien digne de remarque, si peu que je l'aie regardé.

Rose, d'un air boudeur, courba sur le fer chaud son front poli et bombé, où les cheveux fauves, roulés en épaisse couronne, éclairaient de leurs reflets chauds et roussâtres son teint rosé et mat. Et ses yeux, larges, limpides, à fleur de tête, laissaient couler, sous les cils, un feu qui paraissait liquide.

— Tu es bien éveillée, ce matin ! continua Diane. Tu ferais mieux de veiller sur ta gomme qui prend, et sur ta fleur d'amidon qui s'y noie. Le Broc, montre-lui donc comment préparer son empois.

— Elle est bien sévère, à cette heure, — murmura la demoiselle d'atour, en appliquant son nez retroussé, à ailes battantes, sur le linon froncé en plis d'orgues, — mais je crois qu'elle a rougi sous le regard de celui-là qu'elle appelle un « petit domestique » ; n'est-ce pas, Jeannine ?

La belle servante jeta un coup d'œil vers le cabinet : la porte en était fermée. Elle fit alors une moue où ses lèvres sensuelles écartées dégagèrent ses dents brillantes, ses gencives fraîches, et soupira en riant, tandis que Rose embrassait le cou blanc et plein, découvert par le fichu très ébrasé, et ceint d'un tour en velours noir où pendaient une médaille et une croix :

— Bien sûr, mademoiselle, ce petit-là a quelque chose pour embobeline le monde. Il me semble que s'il me demandait ma chemise...

— Tu t'empresserais de la quitter, coquine, et aussi de lui offrir ta vertu ! conclut la jeune Rose. Eh bien ! ma grosse fille, cela te pend au nez, si je puis dire. Il te la demandera, j'en jurerais les reliques de saint Symphorien ! Si tu avais vu la manière dont il t'a considérée, un moment...

— Et vous, mademoiselle, quand il a cherché votre pied sous la table !...

— Jeannine, tu n'as rien vu, rien du tout ! Dis-le, et tout de suite, ou je

vais te bailler un bon soufflet !...

M<sup>me</sup> de Formansin, rentrant dans sa chambre, interrompit leurs discours. Les deux filles se taisaient, maintenant, attachées à leur ouvrage. Et Rose exagérait sa mine humble et contrite ; elle trouva des larmes, dont une tomba sur la ruche d'une passe à bonnet, y roula comme une perle liquide, et disparut dans le bol à amidon. Diane dut consoler la désolée, et l'embrasser pour sécher ses pleurs. Et peut-être mit-elle, sur la figure fraîche de la demoiselle d'atour, des baisers qui s'adressaient au Blancador, alors occupé à descendre l'escalier principal dont les degrés de pierre polie réfléchissaient ses semelles à petit bout carré.

« En serais-je pour mes frais ? — se demandait-il, le nez baissé, en tourmentant sa moustache. — Ou bien ai-je produit sur elle la bonne et utile impression ? La manière dont elle m'a reçu, les précautions dont elle s'est entourée, indiquent, sans doute, une appréhension non feinte... »

Il s'arrêta, songeur : « Si c'était là, cependant, son allure naturelle ? Si son dédain et son air distrait n'avaient rien d'emprunté ?... » — Mais non, cela n'est pas possible ! Elle avait l'air gêné comme si, sous ses lourds vêtements, je l'eusse aperçue à chaque mouvement qu'elle faisait.

« Elle a peur, c'est clair ! conclut-il. Le tout est de la surprendre à la bonne heure, de gagner du temps, de ne pas quitter cette maison ! »

Et il reprit sa marche, dans le vestibule, souriant aux nymphes de marbre nues qui portaient des torchères au pied des degrés ; et il escomptait déjà son heureux succès.

« C'est affaire de jours ! Et puis, après tout, si je ne réussis pas au gré de mes souhaits, si, par impossible, elle reste assez maîtresse de ses sens pour se refuser, j'en tirerai toujours quelque chose, elle me protégera, me patronnera dans le monde. En tant que femme, elle n'est pas mieux que beaucoup... Et il n'en manque pas, bon Dieu ! Le tout est de ne pas rester sur un échec, parce que cela abat le courage. Mais j'en ai vu d'autres. Et, quand le diable y serait,

dans le château de Corpoy, il ne doit pas manquer de dames riches auprès de qui je pourrai me faire valoir, — fussent-elles moins fraîches que cette grande cavale aux crins d'or qui dissimule, bien sûr, quelque imperfection sous ses lourdes robes !... En tout cas, j'avais bien deviné, et je suis d'une perspicacité qui passe de beaucoup l'ordinaire. Il s'agissait bien du service de Corpoy. Une fois dans cette huguenotière, je deviens, pour Séligny, la pierre angulaire, le principe fondamental, la source de tout bien. Et j'y trouverai encore mon intérêt, car tout me pousse à croire que, suivant la règle, je recevrai des deux mains... »

— Ah !... Excusez, monsieur !

Et M. de Blancador, heurté assez violemment, alla donner contre une colonne, ce qui le fit sortir de sa rêverie. Celui qui venait de le bousculer passa, sans même lui demander pardon, et Horace put reconnaître M. de la Haussaye, à sa belle taille, à sa tournure aisée et vaine, à sa mise d'une somptuosité affectée. Encore qu'on fût dans la matinée, le jeune seigneur était couvert de drap d'or et d'écarlate, son épée était dans un fourreau de velours singe mourant comme le tricot en soie de ses bas de chausses, une aigrette blanche duvetée surmontait son bonnet à la piémontaise. Son manteau à l'italienne dressait un collet d'un pied de haut qui cachait sa tête, dont on devinait toutefois les immenses moustaches brunes, à la polonaise, qui dépassaient de deux pouces chaque côté de son visage.

« Ce bravache a mauvais air, se dit Blancador, et je ne me plaindrai pas d'en avoir été heurté, car il a l'œil torve et son attitude est audacieuse et choquante. Au reste, je ne suis pas venu ici pour ramasser des querelles d'Allemand, mais pour y manœuvrer à mon avantage. Et j'ai sagement agi en m'excusant tout d'abord. »

Il s'en fut donc, sans s'arrêter, ni surtout se retourner, pour ne pas voir l'expression outrageante avec laquelle M. de la Haussaye, une fois sur l'escalier, le toisait. M. de Blancador fit même semblant de ne pas entendre

quelques paroles malsonnantes dont ce jeune homme altier accompagna ses gestes méprisants : « Triple sot... Pied plat... Qu'est-ce qu'il vient chercher, à rôder par ici ? Je t'apprendrai !... » et autres formules de politesse dont Horace se tint pour gratifié une bonne fois sans se tenir pour obligé à en rendre la monnaie. Car il était tenu par de plus graves préoccupations.

« Dédaignons ces bagatelles. Le rôle de favori comporte nécessairement des sacrifices. Laissons ce glorieux fouler de son pied, magnifiquement chaussé d'escarpins à créneaux, l'escalier de cet appartement dont j'aurai la clef tôt ou tard... L'empire de dame Vénus n'est pas aux violents... »

Et Blancador s'en fut prier M. Clairin Fabas de le préparer aux fonctions domestiques, encore mal définies, qu'il aurait à remplir chez M. de Corpoy, et de ne rien lui cacher des mystères du cérémonial.

— Ah ! mon ami ! — dit ce gros homme, qui ressemblait à un sac de farine pris dans un pourpoint de velours noir, relié, par un grand renfort d'aiguillettes, à des chausses de coupe portugaise, — mon jeune ami ! Prenons un peu de vin épiché, tant la matinée est fraîche. Et considérez-moi comme le guide le plus sûr qui soit dans les questions d'étiquette. Jamais... hum !... on ne m'a vu... Si, du reste... Enfin... je ne me suis jamais trompé. Quand j'étais maître d'hôtel chez M. l'amiral de Joyeuse... Dieu ait son âme ! Et j'ai été bien aise de trouver ici votre valet qui fut, de mon temps, à son service. C'est vous dire...

Et, soufflant, buvant, se levant, s'asseyant sans cesse, M. Clairin Fabas allait de l'office aux buffets de l'antichambre, passait dans la salle à manger, se plaignant d'une oppression singulière et tenace, et distribuait l'argenterie ;

— Je vous disais donc ?... Ah ! oui... C'était un seigneur unique !... Écoutez bien ! Car vous ne trouverez jamais quelqu'un de mieux au fait... Entendez bien ! Ce que j'en dis... Voilà ! Un peu de vin épiché, encore ?

Ainsi M. Fabas prodiguait ses enseignements et le vin du château. Après celui où M. de Joyeuse avait donné tant de repas, — et M. Fabas ne

s'expliquait pas autrement, — Bellepeyre était, évidemment, le principal. Et il confia à Blancador que cette maison avait été bâtie par Androuet Ducerceau, que la pierre de liais était assemblée à parpaings et à boutisses, avec bossages bouchardés, à pointes de diamants, et que c'était là un bel ouvrage. Les seuls plombs avaient coûté dix mille écus d'or, les épis de la toiture cinq mille, et la dorure d'iceux deux mille. Il s'en fallait de beaucoup que La Combe-Corpoy en possédât de pareils.

— Entre nous, mon jeune ami, cette demeure de La Combe n'est pas à comparer avec la nôtre. Vous y trouverez un certain luxe apparent, mais aucun agrément d'art. Je puis vous en parler... Entre nous... Du reste... et je vous l'ai déjà dit.

Mais comme M. Clairin Fabas avait le souffle court et que la première de ses vertus morales — bien inférieures à sa capacité physique — était celle du divertissement, il ne pouvait jamais, ou très rarement, mener à bien une phrase entière. M. de Blancador demeurait donc toujours en suspens. Il apprit cependant que le château de La Combe-Corpoy avait été bâti par Jean de Lorme d'après les plans primitifs d'un certain M. Serlio, « dont, à l'époque, on avait dit quelque bien ».

— Mais ce domaine ne me plaît pas... comme je vous le dis... On y cuit en été... hé !... Et on y gèle en hiver... Voilà !...

Cette appréciation, que M. Clairin, par grand hasard, réussit à porter d'un trait, n'alla pas sans beaucoup d'autres, incomplètes et vagues. Il critiquait l'absence de statues et de tableaux. Depuis que les ministres protestants s'étaient abattus là, toutes choses plaisantes, comme les déesses de marbre montrant gentiment leur gorge et leurs cuisses, avaient été détruites ou reléguées dans des resserres. Les jeux, les grâces et les ris s'étaient enfuis : on ne donnait même plus le bal à la fête de la châtelaine.

— C'est mourant, mon ami, — gémit le maître d'hôtel, — absolument mourant ! Quand madame s'y rend, je ne l'accompagne qu'à regret. Au reste,

vous ne devez pas désirer mieux. Car vous autres huguenots...

Sans se croire obligé à renseigner M. Clairin Fabas sur sa particulière religion, M. de Blancador salua et continua d'écouter, et aussi d'interroger, à l'occasion. Et, par des questions posées à propos, et comme au hasard, il en vint à connaître les êtres de Bellepeyre mieux encore que ceux de Corpoy. Il apprit notamment que la chambrière Jeannine Le Broc, dont les joues étaient si roses, appartenait à M<sup>me</sup> Hulline de Corpoy, qui l'avait confiée à M<sup>me</sup> de Formansin pour la dresser au service d'habilleuse. Il apprit aussi que l'on attendait, à Bellepeyre, la très prochaine arrivée de M<sup>me</sup> Marguerite de Troix-Mares, veuve du fameux traitant, récemment retourné à Dieu. Il apprit encore que la dame de Formansin se promenait presque chaque jour dans un carré de ses jardins, situé entre la pièce d'eau, dite de Neptune, et les premiers arbres du parc. Il apprit enfin qu'elle aimait à y être seule et que, pour s'y rendre, elle passait, vers deux heures de l'après-dîner, par la galerie des Dieux, qui débouchait sur le perron de l'Est.

## V

Ce fut dans la galerie des Dieux que M. de Blancador rencontra M<sup>me</sup> de Formansin. Il l'attendait depuis une grande heure, dissimulé dans un des cabinets qui s'ouvraient entre les pilastres, cannelés et dorés, répondant aux entre-deux des fenêtres. Ainsi le pêcheur, patiemment embusqué dans un recoin favorable, guette, la fouine à la main, le brochet qui se laisse dériver au fil de l'eau, par le pâle soleil d'une après-midi de décembre. Sans se laisser distraire par les blanches nudités des déesses étalant leurs formes héroïquement surhumaines sur les panneaux peints qui garnissaient les lambris à moulures débordantes, M. de Blancador veillait. Attentif et résolu, il regardait, par l'entre-bâillement de la porte où se dressait l'image, largement modelée, d'un Saturne à musculature puissante, dévorant un enfant boursoufflé qui s'agitait dans sa barbe. Travaillé, en mesures égales, par l'espérance et la crainte, M. de Blancador, dans son costume brun tracé d'or, tressaillait au moindre bruit, car il avait à craindre l'arrivée possible de quelque fâcheux. Et il s'affermissait dans ses résolutions viriles, grandies encore par le plus doux des espoirs, et s'encourageait par des pensées favorables :

« Elle m'évite avec trop de soin pour ne pas désirer et redouter, tout à la fois, mon approche. Et, au premier avantage que je saurai prendre, elle se



laissera aller dans mes bras, tout comme la dolente Bazucle, la première fois que je l'entrepris. Que je la trouve seule, loin de ses chambrières et de ses chiens, et sa résistance sera courte. Elle se rendra à discrétion. Il me suffira de l'entraîner dans ce petit réduit qui mène à la bibliothèque... »

Un bruit léger de pas, un frôlement de soie, sourd et moelleux, interrompit son soliloque. Par la baie opposée au perron, M<sup>me</sup> de Formansin venait d'entrer. Marchant lentement, elle semblait réfléchir, et portait bas sa tête blonde, coiffée d'un attifet de velours noir. La pointe s'avancait sur le front et se relevait par deux courbes en fer à cheval, encadrant les cheveux relevés en épais bourrelets fauves et le visage pâle à grands traits réguliers et d'un ovale parfait. Prise dans une robe montante de taffetas noir à petit col de linge rabattu et à manchettes retroussées, Diane glissait, longue et souple. La sévérité de ses habits sombres et étoffés, la gravité de sa mine indifférente et hautaine augmentaient le charme mystérieux qu'elle exhalait en tout temps. Sa fierté imposa, un instant, à M. de Blancador lui-même. Et, s'il eût pu amener son esprit jusqu'à une pareille réflexion, il se serait persuadé qu'une des superbes déesses peintes par Cousin avait quitté son cadre pour cacher sous quelques aunes de damas et de baudequin la splendeur altière de sa chair. De sa main gauche M<sup>me</sup> de Formansin tenait un mouchoir brodé, en sa droite était une lettre qu'elle lisait avec une amoureuse attention. Et, dans ce papier lacéré et froissé, M. de Blancador crut reconnaître son propre exercice d'écriture.

« Ah ! ah ! c'est bien ce que je pensais, murmura-t-il. Elle se repaît de mon petit compliment, qu'elle avait jeté à ses chiens pour la frime. Profitons du merveilleux hasard, à supposer que c'en soit un ; jamais il ne s'en pourra présenter de plus favorable. »

Et comme Diane passait devant l'huis qui le cachait, Horace, sortit brusquement, de telle manière qu'elle se heurta contre lui, en poussant un petit cri de terreur. Comme pour la rassurer, il la saisit, se confondant en

excuses, et ses paroles vagues semblaient exprimer un grand trouble. Mais ses gestes en disaient plus long, sans que la dame, plus effarée qu'une perdrix liée par un émouchet, trouvât un mot à répondre. Maintenant, il la tenait dans ses bras, cherchant à l'emmener dans le cabinet dont il avait réussi à gagner le seuil. Sans courage et sans voix, elle essayait mollement de se dégager, se rendait lourde ; mais ses jambes, comme engourdies, lui refusaient leur office pour l'éloigner du panneau. Celui-ci une fois refermé sur elle, Diane sentait que sa pauvre résistance cesserait. Elle deviendrait alors une proie haletante. A demi pâmée sous ses baisers, gardant machinalement dans ses mains le papier et le mouchoir, elle jouait des coudes et cherchait à couler ainsi qu'un serpent et à tromper son étreinte. Horace, la serrant de près, lui murmurait dans le cou :

— Pourquoi vous refuser ? N'est-ce pas mon bonheur qui vous a fait passer près de moi ? Quand vous fuyiez ma présence, j'habitais cependant votre cœur... Ma Diane !... Écoutez-moi... Je t'aime, je t'aime.

Elle se vit enlevée, perdue, serra les lèvres, détourna sa face. Mais, quoi qu'elle en pût faire, sa tête roula sur l'épaule d'Horace qui, la tirant de toute sa vigueur exaspérée, — car elle était et plus haute et plus forte que lui, — l'entraîna dans la petite pièce obscure. Mais, alors qu'il allongeait un bras pour pousser la porte, Diane, par un dernier et instinctif effort, lui échappa et courut dans la galerie. Appuyée contre un pilastre, manquant de souffle, sanglotant par grands hoquets, elle se laissa aller. Renfoncée dans l'encoignure, suffoquée, à demi évanouie, elle ne prononça pas une parole. Elle ferma les yeux, car les images de la galerie semblaient danser autour d'elle : elle crut voir le corps rose de Vénus se fondre sur la poitrine du Mars casqué d'airain, la Junon aux larges flancs sinueux s'abandonner au Mercure, dont les membres ailés l'enlaçaient. Et Blancador revint à la charge ; cette fois, la portant à demi, il touchait au seuil du cabinet avec la dame, désormais sans défense, quand un bruit de porte claquée contre un

mur le fit tressauter en arrière et lâcher la belle chair vêtue de taffetas où il se proposait de mordre. Diane, subitement, s'était redressée. Repoussant Horace dans le réduit, elle en ferma vivement la porte, et se trouva nez à nez avec M. de la Haussaye qui, tout de bleu et d'or paré, lui demanda ce qu'elle avait ainsi à se quereller avec ce battant peint, et si elle désirait qu'on l'aidât.

M<sup>me</sup> de Formansin répondit qu'elle avait été prise dans un courant d'air et que le vent l'avait décoiffée. Puis, elle dissimula en un pli de sa robe le papier que M. de la Haussaye regardait, au moins autant que la porte, avec une instance soupçonneuse, et demanda à ce gentilhomme par quel hasard il se trouvait, à cette heure, dans la galerie :

— J'avais donné des ordres pour que personne n'y entrât...

Sans se laisser démonter par ce que cette remarque avait en soi de sévère, M. de la Haussaye s'essaya à dire quelques galanteries appuyées de quelques œillades. Il tenta même de se rendre pressant. Mais il y perdit son temps, car Diane lui dit, sans douceur, qu'elle désirait rester seule, en faisant mine d'appeler avec le sifflet d'or pendu à son cou quelque domestique. Et, tandis que M. de la Haussaye, dissimulant sa colère, la saluait plus bas que terre, M<sup>me</sup> de Formansin tournait le dos sans nulle cérémonie, et lui montrait son corsage à taille courte qui faisait valoir le galbe de ses épaules larges et rondes. Et elle s'en fut criant d'une voix de tête, insolente et narquoise :

— Si vous ne savez que faire, allez à la grande écurie, on y va essayer des barbes.

M. de la Haussaye, ainsi exilé, allongea le nez, fronça les sourcils, mordit ses moustaches. Enfin, ayant roulé quelque temps de gros yeux, il enfonça sur eux son bonnet à plumes, et se jura d'avoir le dernier mot de cette histoire. Tout d'abord, il tenta d'ouvrir la porte du mystérieux réduit où il lui avait semblé qu'un personnage brun rayé d'or s'était agité dans l'immédiat voisinage de sa future conquête. Mais cette porte, par sa résistance, lui montra jusqu'à l'évidence qu'elle était intérieurement verrouillée. Il frappa alors,

et on ne lui répondit pas. Avisant une autre porte, il pénétra dans la bibliothèque, d'une allure violente, heurtant les meubles et le grand globe astronomique avec son épée, ce qui fit lever la tête à M. Escourat. Ce bibliothécaire, penché sur un Valère Maxime, parut étonné de cette subite intrusion.

— N'y a-t-il personne avec vous, ici ? demanda M. de la Haussaye, sans autre préambule.

— Pas que je sache, monsieur, — répondit M. Escourat, qui rajusta ses besicles. — Mais si vous désirez quelque ouvrage à consulter, je pourrais...

— Non, merci ! — interrompit M. de la Haussaye, à cette heure assez embarrassé de lui-même, dans le silence de la vaste pièce. — J'avais cru entendre...

Mais il s'embrouilla dans sa phrase. Et, évitant de donner dans un fût de cipolin qui supportait le buste en marbre poli de Sénèque le Philosophe, il se retirait, quand il aperçut, par hasard, M. de Blancador. Alors M. de la Haussaye, levant sa tête furieuse, vers l'échelle à deux corps qui se dressait à la hauteur de douze pieds, considéra son ennemi. Sur le dernier degré de cet édifice roulant, M. de Blancador était assis. Vêtu d'une souquenille en lustrine noire qu'ombrail la poussière des livres, il lisait avec une application obstinée un manuscrit habillé en peau de truie et dont les liens de canepin pendaient.

Si le regard d'un homme avait le spécial pouvoir d'entr'ouvrir l'écorce de la terre, pour y faire rentrer son ennemi, nul doute que M. de Blancador n'eût été projeté, d'un même coup, et de son échelle et du plancher de la bibliothèque, jusqu'aux cavernes souterraines où les nains industriels et les géants pleins d'orgueil gardent les trésors fabuleux en compagnie des griffons. Toutefois les coups d'œil inhumains et barbares de M. de la Haussaye ne troublèrent en rien celui auquel ils adressaient leurs menaces à travers la calme atmosphère de la pièce éclairée par huit hautes fenêtres qui laissaient pénétrer la lumière à flots. M. de Blancador, d'une figure attentive et sereine,

continuait sa lecture. Il ne se doutait peut-être pas que M. de la Haussaye, bouillant comme un volcan, le précipitait en idée, à cette heure même, dans les entrailles de la terre. Il ne se dérangerait même pas quand le jeune gentilhomme le somma de descendre « pour lui parler » ; mais il lui répliqua que tout son temps était pris, et que la besogne dont il se mêlait, pour l'instant, ne souffrait pas de retard :

— M<sup>me</sup> de Formansin, monsieur, m'a prié de lui lever un extrait de quelques actes ayant rapport à ses domaines du Bugey. Et la chose est d'autant plus délicate qu'intervient sans cesse, et cela est singulièrement pour me troubler, la coutume de Vermandois. J'ai, je l'avoue à ma confusion, quelque peine à comprendre la valeur de certains mots, tant le latin employé dans cette chartre de donation me semble tout à la fois gothique et lombard. Je lis : « *et armiscaro.* » Faut-il entendre « *armis* » et « *caro* » ? S'agit-il au contraire de la peine, aujourd'hui désuète, de hacherie ? Ou bien...

M. de la Haussaye, à ouïr ce discours, sentit sa colère augmenter :

— Descendez, s'il vous plaît ! dit-il d'une voix tremblante.

— Eh, monsieur ! — repartit le placide exégète, — cela m'est impossible. M<sup>me</sup> de Formansin attend mon travail et voici plus de deux heures que je peine sur le mot *gunnis*. Voyez-vous, monsieur Escourat, ce que peut bien entendre ce feudiste par : « *Pro gunnis obturandis concessimus videlicet* » ?... Et puis ça ne se suit plus. Un rat a rongé le reste de la page, de telle manière qu'on retombe sur « *duo paria tristellorum* ».

— Je crois, — dit M. Escourat, en saisissant une prise, — que le mot *gunnis* ne souffre guère d'ambiguïté, si j'ose dire. Végèce...

Mais, comprenant obscurément qu'on se moquait de lui, M. de la Haussaye se retira, en jurant comme un païen. Il envoya comme adieu un : « Nous nous reverrons ! » sous lequel M. de Blancador rentra la tête dans le vaste col de sa souquenille, ainsi qu'un escargot se retire en sa coquille, quand il prévoit quelque danger. Et, lorsqu'il n'entendit plus les pas de son ennemi,

il se risqua à parler.

— Je crains que les blasphèmes de ce seigneur lunatique n'attirent quelque catastrophe sur notre paisible bibliothèque, monsieur Escourat ?

— *Unius ob noxam et furias Ajacis Oilei !* — s'empessa de répondre M. Escourat, avec un rire malin qui résonna ainsi qu'une coque sèche entre les mâchoires d'un casse-noix.

Et, hochant la tête, cet homme instruit, qui par son nez pointu comme sa mine représentait assez bien la figure d'une pie, se replongea dans Valère Maxime. Il ne laissa plus voir, ainsi placé, que sa courte fraise froissée et son bonnet de soie noire, enfoncé jusqu'aux oreilles, et qui dressait, vers le plafond de la bibliothèque, une queue de rat menaçante et rigide.

Cependant, M. de Blancador, sans se risquer encore à quitter le refuge propice de la grande échelle, réfléchissait aux vicissitudes des choses humaines qui ne sont nulle part si variées qu'en amour, si ce n'est dans les hasards et du jeu et de la guerre. Et, ramenant les plis de la souquenille qu'il avait, si à propos, ramassée dans un coin, il songeait tristement :

« Pour avoir attaqué avec mollesse, j'ai vu la victoire m'échapper, et, par surcroît, j'ai une très mauvaise affaire sur les bras avec cet Attila à moustaches noires qui me pourchasse à tout bout de champ, et apparaît inopinément là où on n'en a que faire. Non seulement il vient, par son arrivée intempestive, de réduire à rien le fruit de mes combinaisons raisonnées, mais encore il me veut provoquer. Si je n'y mets une grande prudence, il m'assassinera dans quelque coin, bien sûr ! »

Et, abandonnant enfin son échelle, il s'assura que sa dague jouait bien dans le fourreau ; il la ramena même tout à fait en avant, pour l'avoir encore mieux à portée de la main. Puis il posa sa souquenille dans un cabinet et gagna les communs du château, non sans trembler de male peur à l'idée de quelque fâcheuse rencontre. Tandis qu'il longea le jeu de paume, il put ouïr les imprécations de M. de la Haussaye et les quolibets de M. de Travers.

« Allez, criez ! leur dit-il en lui-même. Tempêtez ! Ce ne sera pas pour vous, mes amis. La dame de céans sera à moi, et plus tôt que vous ne le pensez. »

Au fond, il ne tirait aucun mauvais présage de son échec : un accident, fortuit en soi et futile, l'avait causé. Mais il était sûr, maintenant, que Diane était incapable de résister à une attaque. Peut-être se garderait-elle mieux à l'avenir. Peut-être aussi allait-elle lui signifier son congé ? Il fallait mettre les fers au feu, s'introduire une nuit dans sa chambre. Mais, pour cela, la première condition était de gagner du temps. Et il arrêta ses plans : à la première sommation qu'on lui ferait de quitter Bellepeyre, il se donnerait comme atteint d'une méchante fièvre.

« C'est là un moyen excellent et que je veux tout à l'heure employer. D'abord, quand elle me saura malade, la bonne Diane sera prise d'une grande pitié. Elle croira que c'est le mal d'amour qui me tient, et elle m'enverra des remèdes... Ah ! que le Maulubec trousse ce brutal, qui est tombé dans la galerie au moment même où j'allais devenir maître et roi ! »

Et, tout en pestant contre La Haussaye, M. de Blancador monta l'escalier qui menait aux combles. Il pensait trouver dans son galetas Jacquemin Tardival. Car il voulait dire à ce valet de le revêtir, sans plus tarder, d'une chemise de mailles sous laquelle il pourrait circuler sans la crainte d'être lardé sournoisement par l'épée d'un La Haussaye ou de quelqu'un de ses pareils. Il atteignait le deuxième palier, quand il se trouva nez à nez avec la chambrière Jeannine Le Broc.

— C'est le Ciel qui l'envoie ! murmura-t-il ; et je vais pouvoir, en tout cas, prendre une petite revanche de la dame sur la servante !

Et, sans laisser à cette fille timide le loisir de se mettre en défense, il la saccagea de telle manière, dans le premier réduit qui s'ouvrit devant eux, qu'elle se crut tout à la fois en route pour le paradis et précipitée dans l'enfer. Puis Jeannine, en personne sage, s'en tint aux joies de l'Éden, joies

qu'augmenta la remise de quelques écus dont, contre son ordinaire, M. de Blancador voulut bien dédommager sa pudeur.

« M. de Travers ne me donne jamais rien, — se disait-elle, lorsque, abandonnée par son nouveau séducteur, elle cherchait ses vêtements épars dans la demi-obscurité de la soupente. — Et il m'a souvent battue parce qu'il me trouve innocente et sotte. Avec ce joli M. Horace, il me semble que je serais tout autre... Celui-là, je me mettrais au feu pour lui. Point n'était besoin de ses écus. C'est tout de même gentil d'avoir pensé à ça ! »

Et elle noua les écus sous sa jupe, dans un coin de sa chemise, à l'endroit qui lui parut le plus sûr, se secoua, se recoiffa ; puis elle retourna à la lingerie où l'attendait son ouvrage.

— Tu as l'air bien éveillé, la belle ! — lui dit tout bas Rose de Villecourt en levant sa mine rosée et ses frisons de dessus son tambour à broderie. — Je gagerais que tu as rencontré le loup ?

— Oh ! mademoiselle, à votre âge ! — soupira prudemment Jeannine en s'asseyant à son rouet, — comment peut-on dire des choses pareilles !

— Est-ce seulement avec Blancador le Merveilleux ? — interrogea la petite, en lui soufflant dans le cou. — Ton fichu est froissé, ma chère, et ta jupe s'est aplatie dans la poudre de la pénitence, friponne... Tu me le diras ? ou sinon !...

Et, menaçant de son index la belle chambrière plus rouge qu'une pomme d'amour, Rose conclut :

— On a vu des princes accointer des bergères. Tu produiras un petit baron, à bottes et à épérons.

— Une vieille lingère, à cornette plate, entraît à ce même moment. Rose de Villecourt mit alors un doigt sur ses lèvres, et murmura encore plus bas :

— Tu as joliment bien fait ! Et ce n'est pas moi qui te vendrai !

Elle étala tranquillement un galon de soie, et, tout en le fixant avec des épingles, elle continua :



— Prends du bon temps, ma pauvrette. Si je n'avais ma condition à garder, je ne m'en priverais pas non plus, va ! Croirais-tu qu'il m'a, hier encore, arrêtée dans un coin du vestibule de l'Ouest, embrassée sur le cou, et proposé...

Jeannine leva ses larges yeux candidement éveillés, avec une expression curieuse.

— Tu ne le sauras pas ! — continua la fillette en lui tirant la langue. — Mais je te conseille de t'en donner ici, et jusque-là ! Car, quand tu seras retournée dans ta huguenotière des Corpoy, avec ton bonnet serré à couvre-col, ta pèlerine cachant ta jolie taille, tes manches longues et tes cottes plissées, tu auras la bonne façon d'une oblate. Et tu te rigoleras uniquement avec les cafards qui te pinceront dans les coins, en détournant les yeux pour diminuer leur faute. Tu auras au moins de beaux souvenirs... Eh ! mademoiselle Ussac, vous allez nous raconter une histoire... un peu galante !

La nommée Ussac, ainsi interpellée, tira ses besicles d'un étui contenu dans une bourse attachée à son demi-ceint d'étain. Elle chaussa son nez en lame de couteau, montra en un ricanement gracieux et incertain quatre dents jaunes et les places vides des autres. Finalement elle assit sur une caquetoire sa maigre personne. Et, après avoir fait quelques simagrées en examinant la bordure espoulinée d'un jupon, elle commença, d'un ton discret, un récit qu'elle tenait de source fraîche. C'était l'histoire de trois dames qui avaient logé un cheval-léger, histoire qui pouvait se narrer, mais non point s'écrire.

Et M<sup>lle</sup> Rose de Villecourt, assidûment occupée sur son tambour, songeait, lorsqu'un passage l'intéressait particulièrement : « S'il pouvait m'en arriver autant avec ce gentil Blancador ! » cependant que Jeannine soupirait tout bas. Mais elle prenait patience à l'idée que M. Horace, fidèle en sa promesse, viendrait la trouver ce même soir dans cette même lingerie dont les clefs pendaient à sa ceinture. Et ce demi-ceint d'argent, présent de

M<sup>me</sup> de Formansin, portait sur ses plats, finement estampés, la procession des vierges sages.

L'heure souhaitée ardemment sonna pour Jeannine Le Broc. Sur des piles de draps et de serviettes, elle livra son corps ferme et sain de belle villa-geoise, sans remords ni pudeur, sensible autant à l'honneur d'être entreprise par un aussi charmant seigneur qu'à l'espoir d'ajouter quelques livres à son petit pécule. Car elle comptait sur cette épargne pour trouver un bon mari, par la suite. M. de Blancador ne ménagea à la chambrière ni son amour, ni l'argent que lui avait prêté M. de Séigny. Et il tirait de la servante des renseignements, en tout plus utiles qu'un plaisir, nécessairement éphémère. Il sut ainsi, entre autres choses, que, trois nuits par semaine, Jeannine et Rose de Villecourt étaient de garde auprès de M<sup>me</sup> de Formansin. Et, comme il était facile de voir que la chambrière ne détestait point les écus, Blancador lui en promit dix si, tout d'abord, elle le laissait la rejoindre dans l'antichambre de Diane.

— Hélas ! — essaya d'expliquer Jeannine, en qui se combattaient l'avidité et la crainte — cela n'est guère à faire. Mite et Folle aboieront après vous !

— Ne t'inquiète pas de cela, dit-il. Rose aura soin de les enfermer, comme par mégarde, avec elle. D'ailleurs, je tiens absolument à me passer ce caprice. Et tu auras dix écus... N'oublie pas non plus qu'à partir de demain je serai atteint d'une mauvaise fièvre. Tu sauras plus tard pourquoi. Mais cela ne m'empêchera pas de te retrouver, vers l'heure de minuit, à la lingerie.

Et M. de Blancador, une fois rentré dans sa chambre, fit appeler M. Clairin Fabas. Il lui confia que « cela allait très mal », et qu'il se sentait près de sa fin. À voir son élève aussi dolent, le maître d'hôtel fut gagné par une généreuse inquiétude. Il fit apporter du vin épicé et mander, par surcroît, le barbier. Mais M. de Blancador ne voulut point être saigné, il refusa les purgations, méprisa les clystères. — « Il avait, laissa-t-il entendre, des poudres que feu son père tenait de M. Ambroise Paré, et qui étaient

souveraines. » Et il montra au barbier émerveillé des petites boulettes que Jeannine avait préparées avec de l'amidon et de la gomme.

— Une seule suffit à couper les fièvres quartes, deux les fièvres tierces. Malheureusement, je n'en ai ici que très peu avec moi, sans quoi je vous en donnerais quelques-unes.

Ayant ainsi éclairé le barbier, Horace enfonça son bonnet de nuit sur son nez, jusqu'à lui faire rejoindre la bigotelle qui retenait ses moustaches. Et, languissant, comme déjà voilé par les ombres de la mort prochaine, il supplia qu'on ne troublât plus son repos ; le valet Jacquemin ne laisserait plus entrer personne. Puis M. de Blancador se tourna du côté du mur, car son lit n'avait pas de ruelle ; et il soupira comme un homme en proie à de violents et mystérieux chagrins. Aussi, quand M. Clairin Fabas alla rendre compte de l'état de cet intéressant malade à M<sup>me</sup> de Formansin, il donna à entendre que « le moral, chez cet infortuné jeune homme, paraissait encore plus attaqué que le matériel ». Telle fut l'expression exacte qu'employa le gros officier de bouche. Il ajouta même :

— Mais il est tellement renfermé et discret que, encore qu'il me considère en tout comme son ami, je n'ai rien pu en tirer sur les causes de cette mélancolie bizarre.

— Il faut qu'il reste ici, répondit Diane, et qu'on lui donne tout ce qu'il désirera.

Et, le jour même, elle envoya Jeannine chez M. de Blancador avec quantité de bonnes paroles banales et de confitures. Il y avait, dans une corbeille, deux fioles d'eau d'ange, des limons et trois beaux mouchoirs brodés, sans compter les dragées, trois romans, et une montre en or, avec une Léda émaillée aux prises avec son cygne sur le fond de la boîte. Pour porter toute cette offrande, la chambrière ne crut pouvoir mieux faire que de s'adjoindre Rose de Villecourt, qu'elle rencontra rôdant dans l'escalier de la lingerie. Et les deux canéphores pénétrèrent chez Horace, sans que le

sévère Jacquemin Tardival, accroupi comme un dragon dans le corridor, se dressât pour les empêcher de passer. La visite que rendirent ces sœurs de la Miséricorde au baron affligé fut longue, jusqu'à durer deux grandes heures pendant lesquelles ils ne furent pas dérangés. Assis au voisinage de la porte, le discret valet n'entendit rien, quoique les soupîrs et les cris qui s'élevaient en deçà rappelaient tour à tour le concert des bienheureux et les clameurs cyniques des damnés. Et, quand les « demoiselles de Monsieur » sortirent, il ne les regarda même pas et ne s'aperçut pas davantage de leur désordre, non plus que de l'aplatissement de la corbeille. Car toute son attention était prise par les raccords industriels qu'il paraisait, avec un passe-corde et du fil ciré, tant à la ceinture de sa dague qu'aux pendants de son épée.

— Ah ! madame, — dit la chambrière à madame de Formansin, — le pauvre monsieur est jaune comme un coing, et sa figure est longue d'une aune. Et il gémit, comme si on lui arrachait l'âme du corps, quand on vient à prononcer votre nom. Il vous remercie bien tendrement, mais il ne parle que de mourir... Il se lamente et murmure qu'il vaut mieux pour lui quitter cette terre...

— Qu'il vaut mieux... que quoi ? Termine ! fit Diane.

— Et ! madame, ce pauvre monsieur ne me l'a pas dit !... Faut-il que j'aille le lui demander ?

— Non. Ce n'est pas la peine. Va-t'en.

Et Diane resta seule, dans sa chambre, avec sa broderie et ses réflexions.

Pendant plusieurs jours, la santé de M. de Blancador demeura dans le même état, et madame de Formansin put courir librement dans sa maison, sans éprouver la crainte d'être assaillie, à l'improviste, par le galant protégé de son neveu. De La Haussaye et de Travers, elle se souciait comme de sa dernière paire de gants.

De tout temps, avant comme après son veuvage, Diane s'était refusée à tous, avec une fermeté indifférente et tranquille. Aucun homme n'avait

réussi à la troubler. Sûre désormais de ne jamais trouver celui qui la courberait sous sa loi, elle méprisait les amoureux, et s'amusait des déclarations brûlantes que l'intérêt, à ses yeux, dictait beaucoup plus que la passion. « Si j'étais une pauvre, je ne verrais pas un seul de ces poursuivants pendu à mes cottes ! » se répétait-elle en se fortifiant dans ses dédains.

Une ténacité molle, une longue habitude, et aussi beaucoup d'orgueil, la retenaient dans la chasteté. Ses sens engourdis ne se réveillaient pas, et elle ne faisait rien pour même se rappeler qu'elle en eût. Sa raison suffisait d'ailleurs à endormir l'ardeur déjà calmée de son sang. Elle était sûre d'elle, jusqu'à ce jour.

Et voilà qu'un méchant petit gentilhomme, envoyé à Bellepeyre pour son malheur, avait réussi à ébranler toute cette confiance. Contre celui-là, elle le sentait, rien ne vaudrait, fors les précautions matérielles. Diane s'en rendait bien compte ; le fait était là, brutal : elle ne saurait pas lui résister. Le jour de l'aventure dans la galerie des Dieux, elle n'avait dû qu'au hasard de ne pas tomber. Si l'occasion renaissait meilleure pour Blancador, s'il parvenait à la surprendre, elle ne trouverait en soi ni la force de le repousser, ni celle même d'appeler à l'aide, et il ferait d'elle à sa volonté.

Et puis, après tout, pourquoi ne succomberait-elle pas à cette tentation ? Une prudence obscure lui déconseillait de se rendre esclave. Malgré le charme subtil de ce Blancador, elle ne se faisait pas d'illusions sur lui : elle flairait l'aventurier qui assiégeait son avoir, bien plus que sa personne. Blancador, Travers, La Haussaye, c'était bien la farine d'une même mouture. Mais Blancador en était la fleur ; les derniers n'en étaient que le son, et ils ne lui inspiraient qu'aversion et dégoût. Elle ne redoutait rien de leurs attaques : au premier manquement, elle les chasserait, comme elle avait chassé M. de Singerette. Pour Blancador, c'était une autre paire de manches : jamais elle ne trouverait le courage de le renvoyer, s'il parvenait à ses fins. Aurait-elle même le courage de l'expédier chez Corpo, quand il serait

guéri ?

Et, tout en se berçant avec ces pensées douces et vagues, Diane, allongeant son corps gracieux, soigné et parfumé, s'assoupissait dans son grand lit drapé. Elle jouissait avec orgueil de l'égoïste possession de sa chair indolente et superbe dont elle ne ferait le cadeau splendide à personne. Et, avant de s'endormir, elle caressa son visage, son cou, ses épaules et sa gorge, avec une satisfaction intime et profonde, où n'entrait pas l'impureté. Mais toujours la figure du blondin à moustaches hérissées venait l'assaillir, et l'obligeait à palpiter dans cette chair sur qui il avait pris assez d'empire pour qu'elle se sentit prête à l'abandon. Toutefois, si elle consentait à se laisser prendre, Diane n'entendait pas se donner.

« Qu'il vienne me saisir s'il l'ose ! — songeait-elle en souriant avec dédain. — Aussi bien je ne crains rien, pour l'heure : car, d'abord, il a la fièvre, et ensuite je suis bien verrouillée et gardée. Au reste, je ne l'aime point, et je ne le plains même pas d'être malade, voire de mal d'amour. Dès qu'il sera guéri, il faudra que je le dirige sur La Combe-Corpoys... pour mettre fin à celle comédie... Ah ! le mauvais sujet !... Il a des yeux qui...

Un bruissement continu, un frôlement de vêtements froissés, la fit tout à coup tressaillir. Sortant de son demi-sommeil, madame de Formansin écouta : on marchait dans le couloir qui, desservant le cabinet de toilette où couchait Rose, aboutissait, par une porte toujours condamnée, derrière le chevet du lit. Qui pouvait, à cette heure ?...

Diane se rassura, à penser que la petite fille d'atour s'était, sans doute, levée pour quelque raison. Elle crut avoir rêvé, fit sonner sa montre, qui dit deux heures du matin ; elle essaya de se rendormir. Ce réduit, où l'on n'accédait que difficilement, tant il était encombré de robes et d'habits pendus sur plusieurs rangs, ne pouvait donner passage à personne. D'ailleurs les chiens n'avaient pas aboyé dans le fossé. Mite et Folle ne jappaient point dans leur corbeille. Diane, cependant, demeurait éveillée. Il lui souvenait,

maintenant, que, contre l'habitude, les deux griffonnes n'étaient pas dans sa chambre, mais que Rose les avait emportées, avec elle, dans le cabinet. À la lueur du nautille en cristal pendu au plafond, elle s'aperçut que ce cabinet était fermé. Elle dressa l'oreille : certainement le bruit grossissait. Elle se retourna, se dressa à demi, sûre d'avoir entendu quelqu'un pousser le panneau donnant sur le corridor. Alors elle sauta sur ses pieds, et, par l'huis entrebâille, elle reconnut, dans la demi-obscurité du réduit, M. de Blancador qui cherchait à se glisser dans sa chambre.

Mais, gêné par le dossier monumental du lit qui arrêtait l'essor complet du battant, M. de Blancador ne pouvait encore passer qu'un bras et la moitié de l'épaule. Alors, demi-nue, une manche de sa chemise défaite, tremblante, moitié fascinée, détournant la face pour ne pas rencontrer les yeux qui paralysaient sa volonté chancelante, Diane se jeta sur la porte. La poussée fut si violente que la main gauche de M. Horace faillit être écrasée dans la feuillure. Sans s'occuper des soupirs et des objurgations inarticulées de l'amoureux qui, pour ne pas avoir les doigts coupés, avait dû se retirer précipitamment, Diane réussit à appliquer le panneau dans son cadre. Le pêne, encore que rouillé, joua dans sa gâche, et la dame, haletante, se cramponna au loquet.

Et son action désespérée fut si rapide qu'elle s'accrocha à une chaise, sa chemise de fine batiste se déchira, laissant luire un merveilleux corps laiteux, épilé, qui, sous la lumière rose de la lampe, s'éclaira comme un marbre poli aux rondeurs nacrées. Sa tête, jetée en avant, dans un brusque mouvement de bête, perdit la résille qui emprisonnait les cheveux. Une masse d'or fondu s'épandit sur les épaules chargées de fossettes, lécha les fiers reliefs de la gorge, coula le long des reins souples et râblés, s'éparpilla en crinière sur la croupe pleine comme celle d'une cavale blanche. Si peu qu'il en eût vu, M. de Blancador fut pris d'une fureur sauvage et lascive. Il se rua à la conquête de la toison d'or et de ces pommes des Hespérides dont il avait pu apercevoir les pointes roses. Il gratta, heurta, pesa, trépigna, pleura. Ainsi Lucifer fut pris

d'une grande colère, au regret qu'il éprouva de ne plus contempler la face du Seigneur.

Au bruit de la lourde chaise qui se renversa en gardant la chemise passée dans un de ses montants de dossier, Mite et Folle se mirent à hurler sans contrainte, car M<sup>lle</sup> Villecourt n'avait pu les garder plus longtemps sous ses draps où elle étouffait leurs grondements. La voix forte des grands chiens, qui paraissait venir de très loin, répondit à leurs désespérés glapissements. Mais ni Rose ni Jeannine ne semblèrent entendre. Blotties dans leur couche, qui dans son antichambre, qui dans son cabinet, ces deux aimables filles réfléchissaient avec terreur aux suites possibles de leur complaisance, cependant que le désespéré Blancador, brûlant ses vaisseaux ainsi que le fit le pieux Énée, cherchait à forcer la serrure, et à enlever la place.

Il y aurait même réussi, sans que la défaillante Diane, dévêtue et échevelée comme Cassandre quand cette prêtresse dut donner du plaisir à Ajax sans en avoir été priée, put arrêter son assaut impétueux. Mais un incident glaça soudain l'ardeur du galant. Tandis qu'il repoussait victorieusement la porte, enfin ouverte, d'une main vigoureuse, et réussissait à saisir le plus beau bras qu'une dame en simples habits de chair eût jamais laissé à sa portée, Horace entendit deux voix. Et ces voix s'élevaient dans l'escalier même, en vis de Saint-Gilles, par où il s'était mystérieusement élevé de la douve jusqu'au logis de M<sup>me</sup> de Formansin.

— Je te dis que je l'ai vu ! — disait l'une, que Blancador terrifié reconnut pour l'organe détesté de M. de la Haussaye.

— Attendons-le, alors ! — répondit une autre, celle de M. de Travers. — Mais, avant tout, faisons venir les chiens. Tu vas...

Le reste de ce discours se perdit dans le bruit que fit la poterne en refermant son armature de fer.

À ouïr ces gens, qui parlaient assez fort pour qu'on les pût croire dans le corridor, Diane fut saisie d'un subit accès de courage. Et elle appela Jean-



nine d'un ton très haut, tout en retirant lestement son bras fuselé dont le bracelet d'or resta aux mains de M. de Blancador comme seul trophée de son infructueuse expédition.

« Tant pis pour lui ! se dit Diane. Il est aussi par trop maladroit. Un moment de plus, et j'étais bien prise. Il n'a que ce qu'il mérite, et il s'en tirera comme il pourra. Je ne veux pas, pour ce petit homme malencontreux, me voir perdue de réputation, »

Et elle redoubla ses appels. M. de Blancador comprit que, cette fois encore, le sort lui était défavorable. Renonçant à forcer la dame dans sa chambre, devant ses filles de service, il tira lui-même la porte, et s'abîma dans la nuit du couloir. Là, caché parmi les manteaux et les jupons, suivant une habitude contractée au service de Renée Bazucle et d'autres demoiselles, il attendit que le danger fût passé, en songeant :

« Elle ne me livrera pas. C'est égal, dans quel buisson d'épines me suis-je mis là, et que vais-je devenir ?... Ma mauvaise fortune est aussi trop opiniâtre ! Quand je pense qu'un moment de plus... Ah ! la gueuse ! Quelles hanches et quelle poitrine ! j'ai pu, à palper son bras, sentir ce qu'elle avait la peau fine... C'est à en rêver toute sa vie ! »

Jeannine entraît cependant, en chemise, et elle frottait ses yeux battus et qui semblaient ne pas voir. Elle demandait « quel mauvais rêve avait fait madame » ?

— Un bizarre et très effrayant, — déclara Diane cachée dans ses rideaux d'où sortait sa seule face encore rose de toute l'énergie dépensée. — Je ne sais ce qui m'a pris, mais j'ai cru voir le diable entrer avec ses cornes et sa fourche dont il s'est aidé pour m'arracher ma chemise. Tu la vois pendue à cette chaise qu'il faut relever. C'est un cauchemar que j'aurai gagné à manger trop de fonds d'artichaut. Passe-moi une autre chemise, et retourne te coucher... Mais ne t'en va pas sans avoir ouvert la porte aux chiennes : je veux qu'elles demeurent près de non lit.

Les deux bêtes soyeuses se précipitèrent, léchant avec des transports de joie les jambes merveilleusement pleines et rondes de la dame qui repoussait de son pied chaussé d'une mule fourrée, composant alors son seul vêtement, leurs nez froids et leurs langues humides. Et, pendant que la tremblante Jeannine lui passait la chemise brodée, Diane, tordant ses tresses avec une indolence étudiée, regardait en dessous la malheureuse qui palpitait comme le feuillage d'un peuplier sous le vent d'automne :

« C'est toi qui m'as vendue, j'en suis sûre, se disait M<sup>me</sup> de Formansin, et, avec toi, cette bonne pièce de Rose. Que ces filles sont vicieuses ! Et à qui se fier !... »

Elle continua à haute voix :

— Jeannine, pour t'apprendre à ne pas chasser le diable, tu vas coucher à côté de moi. S'il revient, par grand hasard, c'est sur toi qu'il fera ses cornes, car il est particulièrement friand de pucelles... Bonne nuit, ma mie !

Et Diane se recoucha, riant sans retenue au souvenir de la mine que faisait M. de Blancador, quand il dut s'en aller, après avoir vu de très près ce qu'il avait l'air de désirer si fort.

« Tout cela est fort joli, songeait-elle, mais c'est un jeu qui pourrait mal finir. Que va devenir ce pauvre entre les deux braves qui l'attendent dans le fossé?... Ah ! il me vient une idée charmante, je veux la mettre à exécution dès que cette sotte ronflera comme il convient à une créature rustique et de sa condition. »

Bientôt le souffle calme et puissant de la chambrière annonça que le sommeil avait eu raison de ses sens oppressés. Diane regardait la gorge ferme et pure de la dormeuse, son cou gonflé par la sève de la santé et de la jeunesse, qui se coupait d'un tour en velours noir où pendait une croix d'or. À considérer ce bijou qui descendait entre les seins dressés par l'effort des bras ramenés sous la tête, Diane se dit :

« Voici une croix qui dévale dans un gouffre de perdition. Celle pécher-

esse, aussi parfaitement belle que moi, sans doute, et beaucoup plus jeune, ne se prive point, je le sais, de donner du plaisir comme d'en prendre. Et elle est recherchée par les gens de la meilleure condition qui, trouvant chez moi la table et le gîte, se procurent ainsi le reste. M. de Blancador lui-même y a passé sans retenue... C'est là un spectacle qui doit m'humilier, moi qui ne suis bonne à donner du plaisir à personne. Cette simple et accorte Jeanne, couchée là ainsi qu'un tendre veau, est, peut-être plus que moi, dans les voies de la nature et de la raison. À chacun elle prodigue, sans orgueil, sa chair épanouie comme une fleur fraîchement éclore. Ainsi trouve-t-elle manière de faire le bien ! Je ne puis entièrement lui donner tort... Foin de la vertu... On ne vit qu'une fois, après tout !... Diane, ma fille, à contempler cette servante, dont les lèvres rouges se contractent en ce moment comme si l'amour les caressait de son aile, tu deviens perverse et lubrique... Viens-t'en prendre le frais à la fenêtre ! »

M<sup>me</sup> de Formansin sortit doucement de son lit et ouvrit la fenêtre. Elle aperçut, à la clarté de la lune qui, circonflexe et luisante, semblait le séant de quelque déesse mollement posée sur un nuage, deux ombres noires qui marchaient dans le fossé. À les examiner attentivement, elle reconnut M. de la Haussaye et M. de Travers qui, leur large épée nue à la main, passaient et repassaient sous son appartement, suivis par les deux grands dogues qui allaient sur leurs talons.

— Il ne sortira pas, ce lâche ! — disait M. de la Haussaye d'une voix grosse de menaces.

Et, comme il levait la tête, Diane se cacha derrière le rideau, tout en entendant M. de Travers répondre avec un accent ironique :

— Il sortira toujours assez tôt pour son bien !

Elle quitta alors la fenêtre. Mais ce fut pour revenir tenant un vase domestique qui avait la figure d'un cygne. Le cou flexueux de l'oiseau formait l'anse. Prenant adroitement son temps, M<sup>me</sup> de Formansin renversa le vais-

seau d'argent au moment même où les deux gentilshommes se trouvaient sous la croisée. Largement inondés par cette pluie imprévue, ils poussèrent à la fois un cri de surprise et de colère. Dressant le nez, ils crurent distinguer une forme blanche et un disque de métal qui luisait. Et ils entendirent un rire perlé se mêlant au bruit d'une croisée qu'on ferme.

— C'est lui, j'en suis sûr : — glapit M. de la Haussaye. — Et je jurerais que c'est de sa fabrique !... Après cela, il ne me reste plus qu'à le tuer !

— Il se pourrait que les chambrières de M<sup>me</sup> de Formansin aient simplement déversé le trop-plein de leurs eaux, répliqua M. de Travers. Et j'ai bien dans l'idée que c'est un bras de femme, nu et clair, qui nous à ainsi baptisés. Le rire était féminin, entre tous !

— Alors, — s'écria La Haussaye, sacrant et jurant, — c'est elle et lui qui se truphent de nous, et cela de la plus orde manière... Nous n'avons qu'à monter...

— Et il sortira deux ou trois laquais qui nous jetteront dehors. Ma parole, La Haussaye, tu te crois ici seigneur et maître !... Pour moi, j'en ai assez de faire ici celui qui pose sous l'orme. Et j'ai reçu, au reste, beaucoup plus de dons que je n'en attendais.

Et, sans répondre à M. de La Haussaye qui le querellait en le suivant d'assez près, secouant son manteau humide, M. de Travers siffla les chiens et se dirigea vers la basse-cour. M. de Blancador, qui les observait à la faveur d'une lucarne, put enfin quitter l'abri protecteur des cottes et des jupons, dont les doublures étaient encore imprégnées d'une odeur qui exaspérait ses sens si cruellement mis à l'épreuve. Il ne se laissa pas arrêter cependant par les bras de M<sup>lle</sup> de Villecourt, qui de sa couchette tenta de le retenir. Si grande était sa hâte à regagner son taudis, qu'il se glissa comme un rat le long des murailles, en réglant sa marche sur les battements tumultueux de son cœur. Il put, sans encombre, rentrer dans son taudis, dont le fidèle Jacquemin, couché sur un matelas entre ses pistolets et son épée dégainée, barrait la porte.

Et, une fois couché, sur le coup de cinq heures du matin, M. de Blancador se nourrit de méditations amères, inspirées par l'appréhension naturelle de quelque catastrophe prochaine et considérable.

En effet, à peine était-il hors de son lit, qu'il reçut un cartel dûment libellé dans la forme qui convient à ces provocations courtoises. M. le baron de Blancador était prié de venir, accompagné de deux amis, trouver MM. de la Haussaye, de Travers et de Combrailles, qui avaient à lui parler, avec l'épée et la dague. On se rencontrerait dans l'éclaircie de Melassou, à toucher le bois de Saby, vers les onze heures du matin, le prochain samedi. À lire cette assignation, Blancador sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête. Ce samedi, le dernier, sans doute, dont il verrait luire le soleil, une seule journée l'en séparait. Il ne fallait pas songer à s'enfuir. Tout lui déconseillait d'en venir à une pareille extrémité. Il valait mieux se faire égorger dans les règles. Peut-être que Diane, en reconnaissance de son courage, — le récompenserait, s'il s'en tirait à son honneur, en se donnant à lui de bon gré.

« Tout ça, c'est de sa faute, à elle. S'il ne lui était pas venu à l'esprit cette impertinente invention d'envoyer... »

Mais il ne put s'empêcher de rire, à se rappeler la scène qu'il avait vue tout entière de sa lucarne. Et il se reprit à songer :

« Elle m'a sauvé à peu près la vie, avec cette diversion. Grâce à ce singulier et joyeux stratagème, j'ai été débarrassé de ces brutaux. Sans cela, que serait-il advenu de moi, qui n'avais mis, pour cette galante escapade, ni chemise, ni manche de mailles ! Enfin, nous les revêtirons pour aller nous battre. La Fortune, en tant que femelle, ne peut m'abandonner, c'est certain ! »

Et il s'ouvrit de la chose à Jacquemin Tardival. Celui-ci, tout en battant soigneusement les habits qu'il brossait ensuite avec une bande de drap, émit quelques avis utiles. Il alla droit au fait :

— Sauf votre respect, monsieur, vider un pot de chambre sur la tête de deux gentilshommes, fût-ce la nuit, n'est pas une injure ordinaire. On vous

en accuse, et vous devez nécessairement négliger de vous en justifier. C'est à coups d'épée que l'on cloue le bec de ses détracteurs. Comme le disait M. l'amiral Anne de Joyeuse, au temps où je portais, avec honneur, sa valise : « Oui, Jacquemin !... » me répétait souvent le maréchal... Et je ne vous dirai pas exactement s'il était l'un ou l'autre ou tous les deux à la fois, car M. de Joyeuse a été comblé de tous les honneurs...

Jacquemin, suivant une coutume qu'il observait en commun avec M. Clairin Fabas, ne termina point sa phrase, mais il déclara à son maître que tout s'arrangerait pour le mieux.

— Je connais, à Montbarlier — c'est à une lieue d'ici, — deux braves qui se feront un plaisir de vous assister. Ils sont gentilshommes comme vous et moi... Pardon, monsieur, c'est une façon de parler !... Ils sont de bonne noblesse et tirent mieux l'épée que feu saint Michel... Moyennant une dizaine d'écus chacun, ils marcheront pour votre service.

## VI

Jacquemin Tardival passa toute la journée du vendredi à préparer les armes de son maître, et aussi les siennes, « par la même occasion ». Avec une lime douce il rendit plus aigre le tranchant des épées, il aiguisa leur pointe comme celle des dagues. Il donna même, en un coin écarté du parc, quelques conseils pratiques à M. de Blancador :

— Votre grande épée espagnole n'est pas mauvaise, monsieur. Encore que j'estime peu ces rapières plus propres à embrocher les grenouilles qu'à se battre contre des chrétiens, celle-ci est bien en main, et, pour sa longueur, d'une légèreté peu commune. Il est probable que vous avez dû la payer fort cher.

À entendre ces propos, le triste Horace se disait qu'il vaudrait mieux, pour lui, à cette heure, être près de M<sup>lle</sup> Bazucle, à mériter un pareil cadeau. Et c'est d'une oreille distraite qu'il écoutait son valet continuant :

— Il faudra vous en aider seulement pour le coup d'estoc, parer à l'attaque par l'absence du corps et recevoir les taillants en croisant l'épée et la dague... Oui, c'est à peu près comme cela... Je me permets encore de vous conseiller la prudence... Au reste, quand vous serez dans le champ de Melassou, ne perdez pas de vue le petit bouquet d'amandiers qui sort

d'un mur en pierres sèches. Si vous vous trouvez trop pressé, reculez en tenant votre pointe au nez de l'ennemi, et gardez, ce faisant, vos bras croisés sur votre poitrine. Ainsi vos manches de mailles vous protégeront les parties nobles, et votre dague, par surcroît, défendra votre ventre. J'ai cousu dans votre bonnet une bonne petite secrète de fer : une telle calotte vous évitera sûrement d'avoir la tête fendue. C'est là une précaution bien utile, mais à laquelle, aujourd'hui, on ne pense presque plus jamais... Ainsi garanti, vous pouvez attendre et prendre votre temps pour donner un mauvais coup. Le meilleur est de frapper soit au visage, ce qui aveugle l'homme, en lui remplissant les yeux de sang, et permet de le tuer ensuite en toute commodité ; soit au bas-ventre, où toute blessure est ordinairement mortelle. Tenez, voici la vraie façon !...

Et Jacquemin poussa le long bâton, dont il s'était armé pour diriger les exercices du baron, dans les chausses de son élève. Sans cesser de professer, il reprit :

— Mais si, malgré ces stratagèmes, vous vous trouvez en danger, vous traverserez rapidement, voire en courant, bien couvert par vos armes. Obligeant ensuite votre ennemi à changer de garde, vous vous mettrez à reculer, marchant de côté, et vous rabattrez jusqu'aux amandiers dont je vous ai parlé. Les laissant sur votre droite, vous tournerez encore une fois, comme pour revenir dans une autre ligne... Et vous n'aurez plus rien à craindre, ou bien je consens à perdre mon nom... D'ailleurs, je ne crois pas que nous ayons besoin de cette ressource dernière, car, avec les deux compagnons que je vous amènerai, il est probable que les trois galants seront mis par terre avant même de reconnaître d'où vient le vent.

Jacquemin avait baissé son bâton. Il le jeta et dit :

— Souffrez, monsieur, que je vous laisse, et que je me mette à la recherche de Mirole et de Biroulan...

Le dernier samedi du mois de décembre 1589, M. de Blancador partit,



sans empressement, pour le rendez-vous assigné dans la lande de Melassou. Suivi par Jacquemin Tardival, il avait longé la forêt de Montech, laissant flotter sur l'encolure de son cheval les rênes que tenait mal sa main distraite. Des pressentiments sinistres lui étaient fournis par mille signes des taillis : une branche cassée formant la croix, un tourbillon de feuilles sèches s'élevant sur sa gauche, pendant qu'une corneille sautillait en croassant sur un ton lugubre. Mais, par contre, Jacquemin relevait sur sa droite les plus heureux présages : deux ramiers se faisaient l'amour dans une touffe de genêts, trois lièvres assis sur leur derrière le regardèrent passer sans s'effrayer, et une assez belle fille, qui portait un grand pot de lait, lui dit bonjour la première.

— Voilà, par ma foi, une belle journée, monsieur, et qui commence bien ! — s'écria le propitiatoire Jacquemin. — M'est avis que, dans ce petit champ en friche, vous allez moissonner une forte botte de lauriers. J'aperçois d'ailleurs, assis comme deux vieillards paisibles qui se chaufferaient au soleil, vos seconds. Et leurs valets ne sont pas loin, avec leurs courtauds qui broutent l'écorce des arbres, au mépris des ordonnances. Mais ces messieurs vous ont entendu, sans doute, et les voilà qui s'avancent pour vous saluer.

Les deux amis de Jacquemin Tardival s'approchaient, en effet. Quittant le pied d'un petit orme, dont le tronc moussu, divisé en trois faisceaux, s'entourait d'un banc rustique, ils détachaient, sur l'herbe rousse et grise de la clairière, leurs silhouettes maigres. C'étaient des gentilshommes d'assez pauvre mine, vêtus de brunette et de demi-ostade, dans les teintes sombres, coiffés de chapeaux passés et de couleur et de mode. Mais leurs armes à poignées bleuies touchées d'or brillaient du plus vif éclat. Déjà, ils tenaient leur épée engagée, comme une canne, et leur dague était un peu sortie du fourreau, M. de Biroulan, le plus grand des deux, en habits bruns avec aiguillettes ris de guenon et chaussé de bottes grises, conseilla à M. de Blancador d'en faire autant, sur l'heure, dès qu'il aurait mis pied à terre, « en cas de quelque sur-

prise ».

Et Horace, une fois descendu de cheval, porta la main à une amulette pendue à son cou. C'était Rose de Villecourt qui lui avait donné cette dent de requin montée en argent, comme préservatif certain contre la peur. Mais M. de Blancador ne sentait pas agir le remède : il souffrait d'une mauvaise colique, écoutant à peine M. de Mirole qui le saluait avec une grande politesse. Ce petit homme, dont le pourpoint tailladé, les chausses à la gigotte et les bas rapetassés étaient d'une uniforme et pisseuse couleur minime, dissimulait, sous l'aile de son feutre à haute forme, le volet de taffetas noir qui cachait son œil droit. Et il parlait d'une manière tout à la fois cérémonieuse et aisée :

— Nous attendons ici, monsieur, vos ennemis avec tout avantage. Nos valets sont sur leurs gardes et ils ont leurs estramaçons prêts. Hélas ! monsieur, en ces temps troublés, qui dit duel ne dit que trop souvent assassinat et trahison. C'est pourquoi nos laquais ont pris des pistolets avec eux, et je vois que votre diligent Jacquemin n'a pas manqué à cette précaution première. Mais, monsieur, souffrez que nous nous présentions à Votre Seigneurie. Elle a déjà trop libéralement agi avec nous pour que nous ne soyons partagés entre la reconnaissance et le désir d'assister, suivant nos moyens, un gentilhomme d'un aussi rare mérite...

Et M. de Mirole, reprenant haleine, se tourna vers son compagnon, avec une mine qui paraissait dire :

— En aurais-tu débité autant, toi ?

Puis, fixant sur Blancador son œil unique et perçant, il continua :

— Je suis Timothée-Agapit Leroux de Mirole, membre de la Sainte-Union de Montech. Et voici mon grand ami, Paul-Émile de Biroulan, ancien officier d'arquebusiers, qui, comme a dû vous le dire M. Jacquemin...

Ici, le Jacquemin, directement cité, essaya d'établir la condition exacte de M. de Biroulan, et aussi celle de M. de Mirole. Tous deux avaient rem-

pli, auprès de M. Altoviti, général des galères, des fonctions vagues et assurément délicates, puisqu'ils avaient été proscrits par M. le Grand Prieur. Mais Blancador n'écoutait pas, ou, s'il entendait quelque chose, c'était le trouble de son ventre. Et il songeait au moment fatal où les autres allaient venir, où il faudrait mettre les lames au clair. Il comptait sur quelque événement imprévu. Peut-être Travers s'était-il cassé le cou en essayant un cheval ; La Haussaye avait pu être frappé d'apoplexie, tant il était enclin à la colère. Le petit Combrailles pouvait très bien avoir été pris par une recrudescence de son mal de Naples.

Mais ces rassurantes prophéties n'empêchèrent pas les trois intéressés d'arriver à l'heure dite, montés à l'avantage sur de puissants roussins que Blancador reconnut pour tirés des écuries de la bonne Formansin. Et ils étaient suivis par trois valets, avec des livrées à leurs couleurs, qui portaient chacun deux épées de rechange, sans compter les leurs, extraordinairement larges et bien dorées.

À ce moment, M. Agapit de Mirole dit à M. Paul-Émile de Biroulan :

— Ils ont des épées larges pour jouer du tranchant. Avec nos espagnoles nous leurs travaillerons les côtes avant qu'ils aient le temps de nous détacher un fendant. Prends le petit de gauche, qui te convient mieux comme taille. Je me charge du grand, à droite...

Et s'adressant à Blancador :

— À vous, monsieur le baron ! La place d'honneur est au milieu, et je vois un seigneur à moustaches extraordinairement longues et dressées, qui vous fait des signes pour que vous vous adressiez à lui. Soyez prudent, et ne vous pressez pas... Sans doute avant qu'il vous joigne, aurons-nous mis les deux autres par terre : nous vous aiderons alors de notre mieux.

Il conclut, avec une grimace qui ferma son œil gauche, de telle manière que sa face en parut parfaitement aveugle :

— Si vous vous trouvez gêné, battez adroitement en retraite vers les

amandiers que vous voyez dans ce mur... Allez tranquillement.

De chaque camp, les trois hommes s'avancèrent, se faisant vis-à-vis, comme s'ils dansaient la pavane. Derrière eux, les valets se tenaient avec les chevaux. Voyant que les gens de Blancador avaient des pistolets, ceux de M. de la Haussaye s'écartèrent jusqu'à disparaître, se fondirent dans un bouquet de bois. Les six gentilshommes marchaient toujours, gardant, sur leur ligne, un intervalle de six pieds. Quand ils furent à dix pas, se considérant bien en face, ils se saluèrent légèrement en soulevant leurs chapeaux. Puis ils firent, d'un mouvement, sauter les fourreaux de leurs épées, qu'ils tenaient jusque-là comme des cierges, en baissant vivement le poignet, d'un coup sec, en même temps que de leur main gauche ils saisissaient leurs dagues. Ainsi les douze lames luisaient sous le pâle soleil de décembre, tandis que les gaines habillées de velours volaient en l'air. Par un hasard, sans doute singulier, MM. de Travers et de Combrailles furent atteints au visage par ces projectiles à bouterolle ciselée. Mais M. de Blancador, qui ne connaissait pas ces ruses, envoya tout simplement son fourreau dans les jambes de M. de la Haussaye, où il s'embarrassa ; les attelles de frêne se brisèrent avec un bruit sec. L'ennemi spécial de Blancador commença de sacrer et de jurer, cependant que ses seconds, irrités d'avoir été frappés à la face, s'élancèrent en désordre, brandissant leur épée, et leur dague largement écartée. MM. de Mirole et de Biroulan ne marchaient qu'à petits pas, gardant les pointes de leurs armes, jointes, le pied gauche toujours en avant.

Tremblant déjà de peur, malgré sa dent de requin, Blancador traînait sur le sol ses pieds qui lui semblaient chaussés de plomb. Et il voyait, comme dans un nuage, la figure formidable et sanguinaire du détesté la Haussaye. Ainsi le tendre Énée entra en pâmoison quand il se vit investi par le malveillant Diomède. Sans s'occuper de ses compagnons et des avantages à tirer des vicissitudes du combat, M. de Blancador recula, tendant machinalement sa longue rapière, et tira du côté de ces amandiers où il crut apercevoir, un mo-

ment, Jacquemin qui l'encourageait du geste. Atteindre ce point, encore éloigné de vingt-cinq pas peut-être, lui apparut comme l'objet principal. Il réussit, à tourner, en sautant de côté, sur sa droite, et se sauva alors, sans vergogne aucune, devant M. de la Haussaye qui le poursuivait, l'épée haute, en le traitant de « sale ruffian », de « lâche filou » et d'autres qualificatifs que M. de Blancador ne songeait pas plus à entendre qu'à relever.

Mais au moment où, à demi retourné, baissant sa longue rapière jusqu'à terre comme dernière défense, Horace s'attendait à recevoir le coup de la mort, il vit la Haussaye fléchir sur ses jambes, étendre les bras, et, lâchant ses armes, tomber le nez contre terre, en vomissant tout son sang par sa bouche grande ouverte d'où ne sortit pas un cri. Un bras armé d'une large lame, semblant sortir du fourré, lui avait porté une flanconade au défaut des côtes, puis avait disparu. Et M. de Blancador, ahuri, suant encore d'angoisse, vit son ennemi étendu tout de son long sur le ventre. Autour de la tête brune, dont le chapeau de lièvre blanc avait roulé dans l'herbe, s'élargissait une mare écarlate. Et une voix, qui venait du buisson, murmura :

— Achevez-le vite ! Qu'il ne puisse raconter le coup !

M. de Blancador, sans se faire davantage prier, planta courageusement et par trois fois sa rapière dans le pourpoint zinzolin rayé d'or, dont le moule ne palpitait plus qu'à peine. Et, avec le tranchant de la lame ruisselant de sang, il balafra le profil, fendit l'oreille où brillait une boucle d'or enserrant une opale. Et il respira enfin à son aise, tenant M. de la Haussaye pour bien mort. Dès lors, audacieux et tranquille, il regarda autour de lui. MM. de Mirole et de Biroulan poursuivaient, au milieu de la lande, le petit Combrailles qui, la main gauche détachée, jetant de son bras mutilé une pluie pourprée, s'enfuyait en trébuchant à chaque pas. Hagaré, les cheveux dressés, l'enfant chut sur les genoux. Aussitôt, il fut percé de deux épées qui entrèrent dans son dos, et il roula sur le côté en poussant un hurlement de bête forcée. À trente pas de là, M. de Travers, tenant encore son estocade et sa dague

dorée, était couché, les bras en croix, la face à l'air. Et les laquais des vaincus prirent le large, avec les chevaux, sans demander comment s'étaient passées les choses.

— Vous voyez — disait M. de Mirole à Blancador qui parcourait d'un air modeste et décidé le terrain témoin de sa victoire, — les avantages de cette garde préconisée par l'excellent maître Saviolo avec qui j'ai eu l'occasion d'étudier en Angleterre...

Et Blancador, encore qu'il n'eût rien vu du tout, approuvait du bonnet. Il reçut avec une dignité modeste les compliments de M. de Biroulan, « touchant le beau coup qui avait mis ce gentilhomme en si bel état ». Et l'ami de M. de Mirole demanda la permission de garder les boucles d'oreilles « en souvenir de cette rencontre ». C'est à ce titre que Blancador reçut la dague et l'épée dorée de M. de la Haussaye, que Jacquemin remit soigneusement dans leur fourreau et attacha, avec leur ceinture, à l'arçon de sa selle. Le valet ne se fit point faute de glaner quelques autres menus objets. Puis, laissant ses deux amis occupés avec leurs domestiques à dépouiller les morts, il rejoignit M. de Blancador qui pressait son cheval dans la direction de Bellepeyre et commençait à se persuader qu'il avait agi, en ce combat, comme un autre Achille. La discrétion de Jacquemin égala, dans cette affaire, celle de son maître : personne ne parla de la façon providentielle et mystérieuse dont M. de la Haussaye avait été porté par terre.

Mais les gens des trois gentilshommes tués de cette belle manière ne s'en allèrent point si vite qu'ils ne vissent les vainqueurs quitter la place après avoir fait leur main. Ils revinrent alors et prirent ce qui pouvait encore s'enlever. Ainsi M. de la Haussaye, M. de Travers et le jeune Combrailles demeurèrent dans la friche de Melassou, dépouillés jusqu'à la chemise, et en grand danger d'être dévorés par les oiseaux du ciel et les bêtes des bois. Mais quand M<sup>me</sup> de Formansin connut leur fin malheureuse, elle envoya lever les corps qui furent inhumés par les Capucins de Saint-Porquier, dans

leur cloître, en attendant que les familles les vinssent réclamer ; ce qu'elles ne s'empressèrent pas de faire. Les religieux dirent même des prières pour l'argent de la dame de Bellepeyre, et dérochèrent, par esprit de charité, à la coutume que garde l'Église de refuser la sépulture chrétienne à ceux qui ont été frappés dans un duel.

Quant à M. de Blancador, dès que son aventure fut connue, il se vit entouré par l'estime de tous ; on lui prodigua la considération. Car Jacquemin Tardival ne laissa rien ignorer de la rencontre, si ce n'est, toutefois, son intervention obscure et les noms de ses coadjuteurs.

— C'étaient — disait-il, si on l'assaillait de questions — deux camarades d'université à monsieur mon maître, qui se trouvaient, de fortune, chez un de leurs parents, chanoine à Lacourt Saint-Pierre, ou aux environs...

« Pour la tranquillité du bonhomme, ils désiraient rester inconnus. »

M. de Blancador ne fit rien pour détruire cette fable. Et il gagna à ce duel, non seulement d'être débarrassé de MM. de la Haussaye et de Travers, mais encore d'entrer dans les bonnes grâces de M. de Montfléau. Cet écuyer, tout à la fois cérémonieux et rude, avait jusque-là traité Horace avec hauteur et mépris, justifiant sa grise mine par des renseignements venus de Toulouse et qui étaient en tous points détestables. Il avait essayé de ruiner le crédit d'Horace auprès de M<sup>me</sup> de Formansin, qui l'avait à peine écouté. Mais, comme il ne pouvait pas sentir le défunt La Haussaye, et comme Travers et Combrailles lui étaient indifférents, la victoire de Blancador le fit complètement changer d'attitude. D'ailleurs il estimait le courage et ne prisait rien tant que le maniement de l'épée, à en excepter, toutefois, celui du cheval.

Le soir même du combat, vers quatre heures, il fit appeler Horace et le régala d'un vin d'Italie dont il possédait quelques flacons rapportés de l'expédition où il accompagna M. de Guise à Campli.

— Je suis vraiment fâché — dit M. de Montfléau, d'un ton où la majesté était tempérée par la grâce, — je suis vraiment fâché d'avoir à vous annon-

cer votre prochain départ. Et ce m'eût été un grand plaisir de vous garder. Mais les ordres de Madame de Formansin sont formels. Elle entend que vous partiez pour La Combe-Corpoï sous peu de jours. Vous y accompagnerez Madame de Troix-Mares qui, arrivée à Bellepeyre ce matin, ne doit y séjourner qu'une semaine. Après quoi, elle se rendra chez monsieur de Corpoï, avec qui elle a des intérêts à régler, touchant la succession de son mari...

Ici M. de Blancador dressa l'oreille. Le nom de Troix-Mares ne lui était pas inconnu. Il se rappela sa conversation avec le juge Sidoine Arcassoun : c'était sous ce nom d'achat que le riche maltôtier feu Bourassou avait déguisé sa roture. Ce Bourassou avait fait construire un assez beau château près de Monsac, et il avait eu trois procès avec M. de Blancador père. La veuve de Bourassou devait être fort riche. Et, comme M. de Montfléau disait, à ce même moment, que c'était une femme agréable et merveilleusement belle pour son âge qui passait quarante ans, Horace arrêta des plans. Il se promit de ne pas courir deux lièvres à la fois. Sur la piste de Diane, il était désormais en défaut. Il se mettrait sur celle de Marguerite. Et il continua d'écouter M. de Montfléau qui, tout en buvant son vin d'Asti, avec une gravité bienveillante, reprit :

— Je suis vraiment fâché, je le répète, à l'idée de vous perdre. D'autant que ce que j'apprends de vous, aujourd'hui, m'enchanté particulièrement. En ces époques troublées, où tout est incertain, et où la police du royaume n'est rien moins qu'assurée, on ne saurait trop s'entourer de gens de tête et d'action. Je ne désespère pas, du reste, — et je vous le dis en confidence, — de persuader madame de Formansin que votre retour... à une époque que je ne puis encore fixer... serait une bonne chose pour sa maison...

Et M. de Montfléau se réjouissait en soi à l'idée d'être débarrassé de ce Blancador qui gênait — il le sentait confusément — ses propres entreprises sur Diane. Car cet écuyer attendait l'heure propice pour demander à la dame



et sa main et les clefs de ses coffres.

— J'ajouterai — continua le premier écuyer en regardant avec une amoureuse attention sa main gauche chargée de bagues — qu'à tous les points de vue il vaut mieux que vous quittiez le château, au moins pour quelque temps. Car on pourrait s'émouvoir du duel... Ah ! vous n'y allez pas de main morte, mon gaillard !... Enfin ! Quand vous aurez mis quelques lieues de pays entre vous et les prévôts, nous arrangerons tranquillement cette peccadille. Et puis, en somme, le cartel est là, comme de juste, pour prouver que c'est vous qui avez été provoqué... et sous un prétexte ridicule.

M. de Montfléau sourit, considéra cette fois sa main droite, et reprit, en soupirant avec adresse pour dissimuler un bâillement :

— Vous partirez, en tout cas, pour La Combe dans les conditions les plus honorables. J'ai reçu l'ordre de vous monter, ainsi qu'il convient, en chevaux et en argent. Et vous serez recommandé à monsieur Justus de Corpop comme un gentilhomme de mérite, et qui a droit à une bonne situation.

M. de Montfléau, abandonnant la contemplation de sa main, remplit les verres à pattes, porta la santé de son hôte et conclut :

— Préparez-vous donc à votre nouvelle position. Ici on fera tout pour reconnaître votre valeur. Madame de Formansin m'a commandé de vous faire asseoir, dès aujourd'hui, à la première table. Elle désire que vous y preniez place auprès de madame de Troix-Mares, et que vous remplissiez l'office d'écuyer noble. Vous serez attaché à cette dame pendant son séjour à Bellepeyre...

Un léger brouillard voila, un instant, les yeux d'Horace, tant il s'imprégnait de joie, à la fois, et d'orgueil. Et, d'un cœur léger, il subit les dernières recommandations de M. de Montfléau, dont l'expression se fit légère et ironique :

— Vous serez désormais logé dans l'antichambre de M<sup>me</sup> de Troix-Mares. C'est vous dire qu'il faut adopter des mœurs sévères, et ne plus donner dans

des distractions... qui... Enfin... vous m'entendez du reste... D'ailleurs, vous savez, comme moi, que les dames n'aiment pas beaucoup que... Enfin, pour tout dire, madame de Formansin vous fait prier de ne pas vous promener la nuit !

Et M. de Montfléau, satisfait d'avoir mêlé, en proportions bien gardées, le baume et l'absinthe, congédia Horace, en lui recommandant d'être à l'heure pour le dîner.

— Madame de Formansin tient au cérémonial exact.

« Voilà — se disait Horace, en se dirigeant vers son nouveau logement, sous la conduite d'un grand laquais cousu d'or, — voilà comment on arrive, par le mérite et la volonté. Et cela m'est bien dû, en somme. C'est question de fortune, et aussi de savoir-faire. Avant qu'il soit peu, je mettrai la main sur les écus de la vieille Troix-Mares... Mais il ne faut pas se laisser éblouir par les événements et oublier ses amis. J'écirai dès demain à Séligny et lui demanderai, à tout hasard, ce que je devrai manigancer pour lui chez les Corpoy. »

Déjà « Monsieur Jacquemin » — ainsi que l'appelait le laquais — avait tout disposé dans la chambre, tendue de tapisseries flamandes, où M. de Blancador devait demeurer. Le corps d'armure brillait suspendu sur un paysage où un héron, à bec en ciseaux, pourchassait des grenouilles avec une majesté tyrannique. Attenant à l'antichambre de l'appartement affecté à madame de Troix-Mares, cette pièce était largement éclairée par deux fenêtres étroites, hautes de douze pieds, qui donnaient sur la cour d'honneur. Pour répondre aux exigences de son office, M. de Blancador devait coucher, sur un lit roulant, dans cette antichambre même, et garder la porte contre tout venant qui ne serait pas appelé.

Jacquemin revêtit son maître de ses plus riches habits. Il s'entendait à marier les quelques pièces de costume, à faire croire qu'Horace disposait d'une garde-robe princière. Les ajustements semblaient se multiplier sous ses mains.

— Il faut savoir paraître, disait sentencieusement Jacquemin. C'est là le principal. Avec trois paires de manches et deux pourpoints, on peut faire celui qui en à six.

Quand Blancador se trouva tout vêtu de velours et de taffetas noir brodé d'or, avec chausses à la polonaise, pourpoint à chiquetades et collet de peau parfumée, il reconnut, devant la glace, que jamais sa mise n'avait été plus seyante. Il ceignit l'épée et la dague de Renée Bazucle, se coiffa d'un chapeau de feutre violet ayant pour cordon une cornette de soie violette brochée d'or et attendit, en se mirant avec complaisance, que l'on sonnât la cornure de l'eau.

Il descendit dans la salle à manger et gagna, avec modestie et assurance, la place que lui désigna M. Clairin Fabas, au moyen de sa baguette. Et, dans ces circonstances nouvelles, le maître d'hôtel, cérémonieux et componctuel, eut l'air de ne point reconnaître « son jeune ami », tant la fortune suffit à vite établir les distances. Appelant à lui toute sa grâce, Horace salua très bas madame de Formansin, qui lui sourit avec une expression détachée, et plus bas encore madame de Troix-Mares, au côté droit de qui il s'assit, très à l'aise. Il put alors regarder, tout en humant son potage, les gens et les choses, dans cet endroit où tout était nouveau pour lui. Et il entendait, avec un délicieux frémissement de vanité satisfaite, les chuchotements courant autour de la table, et où il était question de lui. Empressé auprès de madame Marguerite, il négligea son autre voisine, une vieille dame fardée et peinte, vêtue de brocart incarnadin comme une image de procession, et dont la coiffure, roussie par les teintures, retenait dans ses crêpelles pressées tant de dorures diverses qu'elle représentait assez bien un buffet d'orfèvrerie tout monté, avec un ciel de baudequin vermeil.

Madame Marguerite de Troix-Mares avait, elle aussi, les cheveux presque blancs. Mais, par coquetterie sans doute, elle les laissait dans leur couleur naturelle, qu'elle aggravait même avec un peu de poudre

blanche. Et cette chevelure argentée apparaissait en épais bourrelets, sous l'attifet de crêpe noir, dont la pointe descendait sur le front. Sa douceur cendrée faisait valoir l'éclat des yeux noirs, surmontés de sourcils bruns, hardiment courbés en arc. Le visage, un peu long, pâle, ne manquait point de beauté. La bouche, grande et molle, disait la sensualité, et le menton, peu accusé, la faiblesse. Les lèvres, les joues, avivées par une pointe de minium, en prenaient une splendeur et de fraîcheur et de jeunesse, où se dissimulait adroitement la maturité, largement en son plein, de cette veuve luxueuse. Les oreilles rouges, à longs pendants d'émail blanc et noir, étaient mignonnes et nettement ourlées. Le cou disparaissait sous la fraise de gaze à gros bouillons qui terminait la guimpe, pareillement noire, lourdement brodée, mais à claire-voie, et sous quoi s'apercevait le lustre satiné de la gorge et des épaules. Les manches de drap noir, renflées, énormes, laissaient passer par leurs taillades, arrêtées de place en place par des quatrefeuilles de perles noires, la doublure de damas blanc. Et des ailerons de serge noire retombaient en arrière, jusqu'à terre, où ils se confondaient avec le grand voile en étamine qui pendait de l'attifet. Les mains, fines et douces à la vue, armées de bagues de deuil qui dégageaient à peine les jointures, sortaient des manchettes plates, relevées, ourlées d'étroits liteaux en dentelles de Flandre. Sous le corsage de camelot noir, le sein se bombait, comme rebelle à la contrainte du busc. Et l'ampleur du vertugadin faisait valoir la finesse et la rondeur de la taille. Tout, dans cette femme de hauteur moyenne et bien prise, disait la richesse et la vie. Et sa simplicité fastueuse rendait attrayants ses tristes vêtements de veuve, que la plupart des hommes, présents au dîner, auraient désiré vivement être appelés à faire tomber.

M. de La Goyne, personnage suranné et luxurieux, jusqu'à dépasser les bornes, et qui était chez les Turcs avec M. de La Garde, ce qui est tout dire, bavait de la satisfaction qu'il prenait à contempler cette dame. Se penchant sur M<sup>me</sup> de Formansin, à faire croire qu'il voulait l'accoler, il murmura d'une

manière discrète, et de façon que tout le monde entendit :

— C'est une radieuse et délurée commère, et qui mérite encore bien une politesse !

Et, comme M<sup>me</sup> de Formansin le traita de « vieux pendard », M. de La Goyne ne se connut plus de joie, et abonda en propos lascifs et badins.

— Ce vieux monsieur n'est-il point de vos parents ? demandait alors madame de Troix-Mares à Blancador.

Celui-ci s'en défendit vivement. Et Marguerite le complimenta de ne point tenir sa filiation de « ce singulier satyre, plus semblable à un singe qu'à un être humain ».

Et, ce disant, elle adressa à M. de La Goyne un gracieux sourire. Celui-ci en prit bon espoir d'un divertissement possible.

« Sans doute, songeait Blancador, pourrait-elle être ma mère ! Mais cela m'inquiète peu. D'ailleurs mon intention n'est point de l'épouser. Le jour où j'aurai sa confiance, — et ce jour ne saurait tarder, — elle ne manquera pas de me dénicher quelque fille jeune et sottie, munie d'argent, et que je mènerai à ma guise... »

— Ah ! madame, — répondit-il alors, d'un ton langoureux et tout au hasard, à Marguerite qui lui parlait, — quand on est belle comme vous, on ne saurait trouver de contradicteur !

Il avait envoyé cela avec tant de délicatesse que la veuve du partisan ne put s'empêcher de rougir et de baisser les yeux. Un feu liquide sembla couler entre ses paupières mi-closes, se tamisa entre les longs cils crochus soigneusement passés au noir. Et, se levant de table, elle laissa tomber son mouchoir. C'était un minuscule parterre carré de cambrésine, entouré de dix plates-bandes en ouvrage de nonnain, et qui fleurait le musc et l'ambre. Blancador, pour le ramasser, se précipita à genoux, au mépris de ses chausses brodées. Quand il lui rendit, il sut, comme par mégarde, saisir une main qui ne se retira qu'à demi.

À la fin de la soirée, leur bonne entente ne faisait plus question ; Blancador avait reçu trois coups d'éventail, et cela derrière un rideau. Négligé, avec ostentation, quelques jeunes femmes qui s'occupaient à danser au son de hautbois, de musettes, de cornets, de violons et d'une basse, il entoura Marguerite de ses soins. Il réussit même, et comme par facétie, à l'entraîner dans un branle « Tant vous allez doux ». D'aucuns, parmi ces malveillants comme il s'en rencontre partout, trouvèrent que cette veuve était de celles qui se consolent dans le mois, pour ne pas dire plus. Et M. Escourat, qui, semblable à un rat noir, se glissait le long des tentures, entre les sièges, et parmi les jupes de soie, se mit à raconter, à l'oreille de la vieille dame en brocart incarnadin, l'histoire de la matrone d'Éphèse.

Madame de Formansin était pleinement satisfaite. Dans toutes les danses, elle ne le céda pas aux demoiselles, et ravit le cœur de M. de Montfléau, définitivement. On voyait celui-ci, tendant le jarret, comptant ses pas, ambler d'une allure superbe dans la pavane. Et il assassinait Diane de regards tout à la fois apprêtés et mourants. Quand on mena le branle « du chapelet », M. l'écuyer en premier ne doutait plus de son triomphe. Car M<sup>me</sup> de Formansin lui donna son chapeau de fleurs et sa bouche à baiser, comme le veut l'usage honnête qui préside à ces délassements. Mais M. de Montfléau en fut si troublé que, quand il aperçut ces lèvres purpurines, à lui tendues, par cette belle créature blonde vêtue de toile d'or, de satin céladon et de cannetille d'argent, il crut voir, en leur lieu et place, luire trente-six chandelles. La couronne de fleurs, trop large, vint se passer à son cou, doublant la hauteur de sa fraise. Ainsi captif dans ce petit bosquet parfumé, il put tout juste, emporté par la cadence et pour ne point manquer la mesure, embrasser l'oreille de sa danseuse, au risque de retenir le pendant de pierreries dans sa moustache.

M. de Blancador avait mieux pris son temps. Entraînant la veuve consolable de M. Bourassou de Troix-Mares dans le vif mouvement du branle

dont il exagérait, avec opportunité, la vitesse, il put tout à son aise, et sans scandale, lui dérober un merveilleux baiser. Le bec de Marguerite en saigna ; et elle, pensant défaillir, tant ses sens étaient en éveil, se retint à son bras, comme un noyé harpant un imprudent qui vient le secourir.

— Voyez, — dit un vieux seigneur à M. Escourat, qui prenait une prise, subrepticement, derrière l'estrade des musiciens, — voyez, monsieur, si l'on n'a pas raison de répéter que tout s'en va, et comment périssent les meilleurs usages. C'est grande pitié que toute cette confusion de danses. De notre temps, ou du mien, si vous préférez...

— Ce n'est pas cela, — fit le bibliothécaire, homme tout à la fois inquiet et distrait, et qui avait éternué, — et je...

— Oui, monsieur, de mon temps, les anciens dansaient paisiblement les branles doux et graves. Et les jeunes mariés se réservaient ces branles gais, où en ce moment même sautillent ces deux veuves ! De mon temps, monsieur, on les eût assurément fouettées...

— L'empereur Domitien, — répondit M. Escourat en secouant sa fraise d'une chiquenaude, pour en chasser quelques grains de tabac, — Flavius Domitianus, avait édicté une loi, dans laquelle les veuves...

Mais le bibliothécaire se trouva alors poussé si rudement par deux couples qui tournaient, en observant la cadence d'une courante, qu'il dut renoncer à expliquer à M. de Vaux-Coupier les dispositions impériales. Et il se perdit, sans espoir de retour, dans les plis de la robe en brocart de la vieille M<sup>me</sup> de Mouret-Balandreau, qui le retint près d'elle, en faisant miroiter à ses yeux la possibilité d'un bénéfice ecclésiastique qui ne nécessitait pas résidence.

— Ne trouvez-vous pas, madame, — disait M. de Montfléau à Diane, avec un regard gros d'espoir, — que monsieur de Blancador danse bien et qu'il est plein de grâce et de décence ?

Maintenant, il aimait presque Horace. Et cela depuis qu'il le savait sur

son départ. M<sup>me</sup> de Formansin répondit à son écuyer, avec un sourire qui pouvait s'interpréter de diverses manières :

— Je me suis laissé conter qu'il dansait encore bien mieux le branle du loup.

Ce qui fit faire à M. de Montfléau, qui redoutait naturellement la gaillardise, la grimace d'un singe qui a mordu, inconsidérément, dans un cerneau. Mais Diane songeait, en remontant, entre deux porteurs de flambeaux, vers son appartement où l'attendaient ses chambrières qui bâillaient d'angoisse, tant la nuit était sur sa fin.

« Marguerite, ma belle, c'est sur toi que j'ai lancé la bête. A toi de te garder ! Pour moi, je veux vivre tranquille et, comme le dit mon savant Escourat, « pratiquer l'abstention philosophique ». C'est à ce prix seulement qu'on peut se conserver en graisse et santé. J'ai fait tout verrouiller dans mon appartement et, grâce à l'histoire du pot de chambre, me voici débarrassée de mes prétendants. Quant à Montfléau, je l'épouserai quand on verra fleurir le cierge pascal ! »

Et cette jolie femme se mit dans ses draps, avec un rire tout à la fois narquois et lubrique, en se figurant l'entretien où devaient s'oublier sous son toit l'amie Marguerite et le nouvel écuyer.

— Après tout, ce n'est pas ma faute !... Platel ! n'oublie pas de dire à monsieur de Montfléau qu'il fasse brûler un cierge, dès demain, à Saint-Éloi, pour la guérison de ma haquenée Fauvette. Et que l'on tienne prête la lessive pour mes cheveux...

Diane s'endormit à ce moment même où M<sup>me</sup> de Troix-Mares se laissait aller aux bras de M. de Blancador, en murmurant :

— Ah ! que n'es-tu venu plus tôt !...

Marguerite avait pourtant connu bien des gens de qualité, auxquels elle s'était abandonnée en des occasions diverses. Mais aucun n'était mieux rentré dans ses vues que M. de Blancador. C'est sous le nom de Marguerite Tur-



lot que M<sup>me</sup> de Troix-Mares était née à Lyon, en 1547, où sa mère exerçait le petit métier, pour la plus grande satisfaction des seigneurs, de leurs laquais et des bourgeois, jusqu'au jour où elle perdit, d'un même coup, dents et cheveux pour s'être imprudemment louée à un marchand, qui avait rapporté d'Italie autre chose que ses velours de Lucques. La toute jeune Marguerite dut alors s'occuper de pourvoir aux besoins de celle qui lui avait donné le jour. Encore qu'âgée de douze ans, elle se tenait à la porte d'un tripot, vendant des fleurs aux joueurs de paume, ou ravaudant les bas de chausses, repaisant les pourpoints auxquels, dans le feu de la partie, il survenait quelque accident. Elle fut remarquée par plus d'un connaisseur. Mais, pendant longtemps, elle sut se faire entretenir de présents sans rien abandonner d'elle-même. La mère Turlot, ne pouvant laisser un tel bien en friche, se décida à vendre sa fille à un conseiller, contre une petite rente sur la ville, puis à un banquier génois qui, pour satisfaire à son caprice, n'hésita pas à payer une grosse somme. Il s'attacha à celle dont il crut avoir cueilli les prémices, jusqu'à vouloir l'emmener dans son pays. Marguerite ne jugea pas utile d'accepter cette clause inattendue du marché. Résolue à vivre et à trafiquer de soi, en toute indépendance, elle abandonna tout à la fois, et sa mère et le seigneur Zanipolo Cani, et s'enfuit vers Valence, avec le commis de courtage Florent Bourassou.

Bourassou garda toujours à cette jolie fille, qui avait abandonné pour lui une position sûre et lucrative, beaucoup de reconnaissance, et cette sorte de respect que commande, chez les natures avisées, toute supériorité reconnue. Bourassou admirait, chez sa compagne, l'aisance et la finesse, comme aussi cette habitude du monde qui lui faisait, à lui Florent, complètement défaut. Il se laissa diriger par cette créature déliée. Marguerite ne lui ménagea ni son dévouement ni ses bons conseils. Elle fut fidèle à Bourassou jusque dans les nombreux sacrifices où elle dut immoler sa vertu sur l'autel du commun intérêt ; et toujours elle en exclut jusqu'à l'idée de plaisir. Jamais elle ne se

prêta à quelqu'un sans motifs puissants et considérables bénéfiques. Toujours elle exerça le plus strict marchandage de son corps. Se tenant à très haut prix, elle en vint à passer pour ne pas manquer de vertu. Pour reconnaître tant de bons offices, Bourassou épousa Marguerite en 1577. Le futur seigneur de Troix-Mares était alors loin de la fortune prodigieuse qui devait multiplier autour de lui les admirateurs et les envieux.

Cet homme industrieux et patient, dont le chancelier Duprat a dit qu'il méritait sa fortune sans mériter ses actions, s'était élevé lentement par l'opiniâtreté et le travail. Fils d'un piquier artésien et d'une vivandière provençale, abandonné sous un caisson de couleuvrine lors de la retraite de Pavie, recueilli par des Allemands, il avait mené dans le Piémont, puis dans le Languedoc, une existence précaire et errante. Tour à tour laquais, courtaud de boutique, musicien ambulant et soldat, il avait toujours su gagner sa vie et conserver un petit pécule. Chaque année, il s'en allait ajouter quelques écus à ceux qui dormaient dans une cachette, merveilleusement agencée, qu'il avait creusée dans la forêt de Bouconne. Et il avait enterré avec eux un simulacre d'étain qui préserve les trésors enfouis des entreprises de la convoitise. Quand il connut Marguerite à Pont-Saint-Esprit, il s'était élevé jusqu'à la condition de courtier en joaillerie, et voyageait sans répit, faisant la navette entre Moulins et Lyon, entre Gannat et Toulouse. Il servait d'intermédiaire entre les gentilshommes gênés et les maîtres orfèvres, pour les prêts sur bijoux. Ou bien il s'entremettait pour faire acheter, par ces seigneurs, des pièces de drap, payables à long terme, qu'il revendait pour eux au comptant, et recevait ainsi des deux mains. L'honnêteté stricte dont il usait jusque dans les manœuvres les plus éhontées d'usure, son économie âpre, sa régularité, lui procurèrent, à la longue, un crédit qui lui permit de travailler enfin pour son compte. En 1577, il pouvait faire à la ville de Valence une avance de trois mille écus d'or, en prenant pour garantie les revenus du consulat. C'est alors qu'il épousait Marguerite Turlot, qu'il

nourrissait depuis quatorze ans comme maîtresse.

Déjà il avait jeté les fondations de sa fortune en se mettant en rapport avec le comte de Clérambon, pour négocier les rançons et la libération des prisonniers détenus à la Roche-Thulon. La faillite que fit le marquis de Saint-Cendre en 1569, et qui fut vérifiée par des lettres de rémission que celui-ci sut se faire délivrer en 1570, ne l'engagea presque en rien. Il fut, avec M. de Clérambon, le seul homme non lésé en cette affaire, où l'écuyer Dartigois se trouva ruiné à plat. C'est après la mort de Charles IX qu'il prit définitivement position ; jusque-là, il avait vécu entre la geôle et le gibet. Marguerite fit litière de son corps au Grand Prieur de France et à sa maison, elle donna des gages jusque dans l'antichambre du roi. Mais, les jupes froissées, elle en sortit avec une cédule dans son corsage, à la hâte rajusté et dont une aiguillette pendait, rompue. Par cette charte, Bourassou (Michel-Pantaléon-Magloire) était officiellement nommé courtier de change. Dès 1582 il était prépondérant à la Table de Marbre, et sa maison de la rue Sans-Chef possédait la meilleure cave de Paris. Henri III y vint, une nuit, souper en mascarade et lui fit la grâce de laisser piller par sa suite pour mille écus d'argenterie.

Traffiquant sur les lettres de change des Anversois, Bourassou gagna une somme énorme comme fournisseur, quand le duc d'Anjou tenta d'investir les Flandres. Son coup de banque sur les loquis de Gênes lui valut l'amitié des Fugger ; il eut un compte ouvert à Augsbourg. Quand il négocia l'emprunt de 1586, sur les biens du clergé, il résolut le problème de faire monter ses intérêts à onze pour cent, alors que les meilleurs placements ne dépassaient pas six et demi. Et on ne parla point de le punir. La reine lui permit même de lui offrir un drageoir qui pesait trois livres d'or fin, avec le tour de grosses émeraudes, et une image de camée en son fond, où l'on voyait un enfant Jésus avec Madame sa mère. Et M. Bourassou fut grandement loué. S'il n'inventa pas les brevets d'offices transformés en

valeurs au porteur, du moins en exploita-t-il le principe jusqu'à ses dernières conséquences. Il poussa le Conseil du roi, par ces cadeaux discrets auxquels on ne sait rester insensible, à créer des charges extraordinaires. Celle de vérificateur des garde-infants et corps piqués, dont il délivra quatre cents brevets, à dix mille livres l'un, lui valut un bénéfice net de cent mille ducats. Et il put le réaliser avant la journée des Barricades.

Bourassou prévint dès lors que les affaires royales tomberaient au pis, sans que pour cela les affaires de la Ligue pussent prendre beaucoup d'avantage. Cédant à Scipio Sardini l'adjudication des cinquante mille écus à avancer au roi sur l'aliénation des biens d'Église, il s'orienta du côté de l'Allemagne, inquiéta les Fugger par une menace de liquidation, en jetant tout ce qu'il avait de leurs titres sur le marché d'Anvers, et réussit à vendre ferme toutes ses créances les plus médiocres. Il alla, de sa personne, à Augsbourg, où les anciens banquiers de Charles-Quint lui payèrent deux millions en espèces sonnantes. Il s'arrêta, au retour, en Suisse, prêta de l'argent à Harlay de Sancy sur quelques diamants du roi, et revint, avec son trésor, sous la garde des Suisses de Galati avec qui il fit le voyage jusqu'à Lyon. Là il s'arrêta, monopola, gagnant encore cinq cent mille livres. Alors il fit de son or deux parts : l'une fut placée à gros intérêts, sur hypothèque, chez les chanoines de Rive-de-Gier, qui engageaient du bien, l'autre enfouie dans un endroit secret du château de Troix-Mares. Bourassou avait acheté, en 1587, cette gentilhommière sise près de Monsac, avec le titre et les droits seigneuriaux, ce pourquoi plaida M. le baron de Blancador jusqu'à sa mort, arrivée en octobre 1589. Au reste, M. Florent de Troix-Mares le suivit de près dans la tombe. Et les dalles funéraires des deux hommes, couchées à plat et côte à côte, dans l'église de Monsac-les-Rabasteins, allongèrent sous les pas des fidèles leurs épitaphes latines, pour leur donner une mélancolique leçon d'apaisement.

M. le baron Horace n'ignorait rien de cette dernière affaire. Aussi, lorsque aux premières lueurs du matin il quitta le lit dont la belle veuve ne

lui avait pas un instant refusé l'accès, et rentra dans l'antichambre qu'il était chargé de garder, il se retourna. Et, considérant cette dame amoureuse et surannée, il se promit de lui faire payer les frais du procès qu'avait perdu feu son père.

« Oui, tu me payeras cela, sans préjudice des intérêts, la vieille ! Tu n'es plus, tout bien reconnu, assez fraîche pour que je te serve sans un lourd et avantageux loyer ! »

Cependant Marguerite de Troix-Mares continuait, sa chevelure cendrée et poudrée épandue sur ses épaules rondes et pleines et sur sa gorge plus superbe que celle de l'orgueilleuse Junon, le rêve voluptueux qui n'abandonnait pas sa couche en désordre. A mi-voix, elle murmurait :

— Ah ! c'est toi seul que j'aurai jamais aimé !... Que ne t'ai-je rencontré plus tôt !

## VII

Marguerite de Troix-Mares se décida à quitter le château de Bellepeyre dans les premiers jours de janvier. Elle se consola du chagrin qui la tenait de quitter Diane par le plaisir de ne pas être séparée de son Blancador, sans qui elle ne pouvait faire un pas. Marguerite se laissait aller à cette passion tardive où elle s'épanouissait avec une ardeur de bête.

Elle monta en croupe d'un barbe blanc, se collant au jeune homme plus étroitement que ne l'eût commandé la plus timide prudence, et assura les rondeurs encore fermes de son séant sur le panneau d'où retombait un tapis de velours noir brodé à son chiffre. Ses pieds reposaient sur une planchette pareillement habillée de velours. Ainsi installée, la veuve se mit en route pour le château de La Combe. Et ceux qui la virent s'éloigner, dans ses magnifiques habits de deuil, avec un cayot de bombasin strié de velours, couvert de petites bandes de taffetas effilé, un bonnet de serge noire d'où pendait un voile de crêpe qui balayait la terre, et un touret de nez en peluche, sans compter les émaux de ses bijoux noirs, et ses gants brodés, crurent assister au départ de la reine de Saba, quand cette Candace se mit en route pour proposer des énigmes au roi Salomon.

Sa suite était d'une douzaine de valets et servantes, où Jacquemin

Tardival et Jeannine Le Broc tenaient la place principale, avec Marie-Rose, chambrière intime de Marguerite. Assise sur un bât dont l'arçon portait une bougette en maroquin contenant le nécessaire de toilette de sa maîtresse, Marie-Rose, qui n'avait pas vingt ans, se balançait au pas tranquille d'une mule grise. Et cet animal, qui disparaissait sous un lacs de courroies à carrefours dorés, sous des cordelières entrelacées et des floches de soie bleue, semblait approuver, par le mouvement de ses oreilles de lièvre, les compliments licencieux de l'empressé Jacquemin.

— Si, disait monsieur Tardival, vous pouviez quitter cette tenue de deuil que vous portez en l'honneur de feu votre maître, vous n'en seriez pas plus charmante, gracieuse et plaisante Rosette. Et cette fraîche Jeannine, qui chevauche ci-près, tellement bariolée et bigarrée de tous draps, qu'elle apparaîtrait riolée et piolée comme la chandelle des Rois, n'est, auprès de vous, qu'un méchant coquelicot comparé à un lys.

Ou bien il racontait à Rose les moindres péripéties de la bataille de Coutras, et comment il sauva la valise dont il avait charge :

« Si M. de Joyeuse avait eu près de lui, de fortune, une demi-douzaine de Jacquemins, pas davantage, le gain de la journée eût été pour l'armée du Roi. »

Et, à quelques longueurs de bête, Jeannine, parée comme une chasse, suivait en se désolant des manières hautaines de M. de Blancador. Maintenant, il ne daignait même plus lui ouvrir la porte de l'antichambre où il veillait sur la vertu de madame de Troix-Mares.

Et la simple fille, croyant que la beauté peut suffire à tout, comme le vrai mérite, soupirait. Elle se sentait de plus en plus triste à se rapprocher du château sombre et glacial où il lui fallait rentrer, et dont les murs suintaient l'ennui.

La petite troupe traversa la forêt de Montech, où M<sup>me</sup> de Troix-Mares prit assez peur de quelques misérables, qu'elle aperçut dans une vente, pour

s'enlacer étroitement à M. de Blancador, en poussant de petits cris, et avec d'autres minauderies qui montraient trop leur apprêt pour ne pas indisposer Horace. Il commençait de montrer à la dame une froideur qui la navrait, la chargeait d'observations malveillantes, ne lui ménageait pas les critiques. La veille encore, il l'avait vertement tancée parce qu'elle s'était enduit le visage de graisse de crocodile, onguent qui, comme chacun sait, est propre, entre tous, à effacer les rides. Et, pour le calmer, Marguerite n'avait cru pouvoir mieux faire que de lui donner une paire de pendants d'oreilles en rubis balais et une bague qui complétait la parure. Mais Horace avait reçu ces dons, pourtant considérables, sans que rien, dans ses traits ni dans ses gestes, trahît une satisfaction, même médiocre.

Dès le second jour de la liaison, il avait laissé entendre à madame de Troix-Mares, non sans quelques gémissements bien espacés, qu'il était singulièrement dur, pour l'héritier des Blancador de Monsac, de vivre en domesticité. Et jamais cette domesticité ne lui était si pesante que quand il se rappelait que celle-là même, qui le détenait à son service, avait profité de sa misère. N'était-ce pas le financier Florent Bourassou, qui, pour se parer d'un vain titre seigneurial et prenant un abbé comme homme de paille, avait ruiné le feu baron de Blancador, et obligé son fils à courir le monde, dans une condition servile ?

Marguerite lui avait arraché ces aveux par morceaux. À les ouïr, sa douleur allait grossissant. Cette femme, qui avait vécu dans un air chargé de trahison et de mensonge, n'admettait pas que son Blancador pût pratiquer le dol et la tromperie. Tout ce qui passait par cette bouche, surmontée de telles moustaches, devenait pour la veuve amoureuse article de foi. Si peu qu'elle connût les affaires embrouillées et sans nombre de son défunt mari, elle croyait l'avoir entendu dire, et souvent, dans les derniers jours de sa vie, qu'un accord était intervenu. Une grosse somme d'argent avait été mise à la disposition de l'héritier par Dom Bazime, s'il consentait à



abandonner le procès. Mais quand elle en toucha un mot à Blancador, celui-ci se récria. Sans entrer dans le détail, il laissa comprendre, avec l'accent amer d'un ange déchu, que « là, comme ailleurs, il avait été volé », et que « les intermédiaires avaient retenu le meilleur ».

Ignorant que les « intermédiaires » étaient MM. de Martinglise et de La Poise, Marguerite déclara qu'elle mettrait ordre à tout cela. Dès que son homme d'affaires, M. Baratier, serait arrivé chez M. de Corpoy, ce qui ne pouvait tarder, elle s'en ouvrirait à lui. Mais elle allait, en tout cas, donner l'ordre qu'on lui écrivit. La question serait résolue à l'avantage du dernier descendant des Blancador.

Horace se défendit avec noblesse. Il souhaitait que l'on ne tirât plus cette histoire « des marais profonds de l'oubli ». Il menaça la dolente veuve d'un départ précipité, et qui ne serait pas suivi de retour... Et, à la lueur de la veilleuse qui éclairait un lit drapé de beaudequin ormuz rehaussé de damas caffart violet, Marguerite crut comprendre, à suivre les regards que le jeune homme adressait à la fenêtre, que le départ se ferait par là. Elle eut la vision de son Blancador en chemise, traversant l'espace, s'abîmant, comme un nouveau Phaéton, dans une chute mortelle, sur le pavé de la cour d'honneur. Elle perçut le bruit sourd d'un corps qui s'écrase ; sans quitter ses draps, elle vit les dalles rougies de sang.

— Va, ne te désole pas ! — cria-t-elle en l'enlaçant dans ses bras ronds et polis à grand foison de fard blanchet — je suis riche ! Tout cela est réparé par avance. Et je rendrai ton bien au centuple.

S'il se fût trouvé, d'aventure, une écritoire et une plume, près de la couche témoin de son quotidien sacrifice, nul doute que M. de Blancador n'eût réussi à se faire signer une belle donation. Mais il ne vit, sur la table madrée, taillée dans une loupe de frêne, brillant comme or tant on la passait à l'huile de lin, qu'une friponne de cotignac. Et rien, dans cette boîte ronde en bois blanc, n'était de nature à servir pour une donation, non plus que le

petit croissel de vermeil, dont la flamme falote, dansant dans le manchon de cristal, éclairait les jaspures de la tablette.

« Ce sera pour une autre fois ! » se dit-il.

Et tandis que, pour l'heure, la dame de Troix-Mares, effrayée par ces charbonniers sortis des profondeurs de la forêt afin de jouir, sans doute, de son spectacle, demandait à Blancador « s'il n'y avait pas de danger », lui pensait à cette donation et étudiait les moyens de se l'assurer dans une forme pratique.

— Ah ! mon Dieu ! — soupirait Marguerite, — Blancador, je vous en prie, pressez le pas ! Voyez-vous que ces vilains nous assaillent ! Et puis, vous êtes si courageux que vous les attaqueriez, comme vous l'avez fait pour M. de La Haussaye ! Piquez ! piquez !

Jacquemin, qui entendait ces plaintes, pensait que, en ce qui touchait au cas de La Haussaye, il y avait eu peu de risques. Mais, magnifique et libéral, prodigue de l'argent de son maître dans les occasions utiles, il jeta aux rôtisseurs de bois quelque monnaie blanche, jusqu'à dix testons. Il accompagna ce don de paroles bienveillantes :

— Braves gens, voici de la part d'une noble et généreuse dame, qui est fort aumônière !

Puis, pour éblouir la tendre Marie-Rose par ses manières aisées et facétieuses, il conclut :

— Allez, enfants de cheminée ! Et ne dilapidez point cet argent, en une fois, à vous faire blanchir. Car, en gens de bonne maison, vous ne pourriez être bien lessivés qu'en Flandre, et cela, croyez-moi, coûte fort cher !

Marie-Rose et Jeannine se réjouirent de cette plaisanterie. Mais leur joie ne connut plus de bornes, quand Tardival ajouta majestueusement :

— Aussi bien, cette accorte et jeune demoiselle, qui doit s'appeler Prospérine, si Dieu est juste, — et il désignait une charbonnière, dont les dents blanches brillaient seules dans la masse noire où se confondaient sa face, sa chevelure et ses vêtements, — est-elle mieux gardée que les esclaves du Grand

Turc ! Et cela sans eunuques ni icoglans, je le jure ! Car qui l'approcherait amoureusement en rapporterait les marques, et ne pourrait cacher son action. Heureux maris des fourneaux rustiques, vous êtes hommes circonspects et extraordinairement astucieux.

Et chacun, après ce beau discours, s'en fut de son côté, avec une grande satisfaction. Marie-Rose glissa dans l'oreille de Jeannine, au premier moment où leurs bêtes vinrent se frotter les naseaux :

— Cet écuyer est bien-disant, et il m'a l'air d'en savoir aussi long que son maître !

— Ah ! ma mie ! — répondit Jeannine en levant les yeux vers les nuages gris qui moutonnaient sur le bleu cendré du ciel, — il ne faut pas préjuger de pareilles choses. C'est à l'user qu'on connaît le drap !

Mais la fille de charbonniers avait salué Blancador d'un regard qui en disait encore plus long, si possible, que celui de Jeannine. Marguerite observait cette sauvagesse ; elle en rougit de jalousie sous son masque :

« Elles en veulent toutes, songeait-elle. Il faudra que je sache le garder. Ah ! que n'ai-je dix ans, quinze ans de moins ! Ou que n'est-il âgé de quelque trente-cinq ans ! Un mariage serait possible. Mais jamais il ne voudra épouser mes cheveux blancs. »

Et la veuve de M. Florent Bourassou de Troix-Mares, dont la fortune surpassait celle de Scipio Sardini, gémit, à penser que la richesse ne suffit pas pour assurer le bonheur.

« Je le retiendrai peut-être par l'espoir de quelque gros présent... Mais, s'il veut quitter mon service et se fixer chez M. de Corpoy, ainsi que Diane me l'a dit, comment l'en empêcher ? Que décider, et qui me dirigera en cette affaire ? »

Et, sans voir le ridicule de cette pensée, elle regretta la mort de Florent, tant ce mari abondait en avis précieux et en bons conseils. Cependant, Blancador se demandait s'il pourrait concilier le service amoureux de Marguerite

avec la discipline rigoureuse du château où il allait entrer. Devait-il abandonner cette maîtresse compromettante par ses regards mourants, pour devenir l'homme de M. de Corpoy ? Et pourrait-il mener auprès de madame sa femme l'intrigue amoureuse dont il voulait se faire honneur auprès de Séigny pour en tirer de l'argent ? Travaillerait-il pour son propre compte auprès de Hulline ?

« Celle-là, se disait-il, est jeune. Le portrait que m'en a montré Séigny, sur une cire peinte, la montre plaisante, quoique un peu triste et éteinte. L'âge disproportionné de son mari est pour nous faire espérer que cette Hulline se changera, tôt ou tard, en une très riche veuve. Voici bien des partis à prendre, et je ne veux pas me décider tout d'abord, mais surveiller les événements ! Et je dois penser à adopter un maintien grave, à me pénétrer de l'austérité huguenote, à préparer mon entrée dans la religion réformée. Madame de Formansin m'a donné, par lettre, des renseignements et des préceptes, auxquels elle a joint, en gaillarde subtile, — ah ! que n'ai-je pu la prendre, celle-là, avec sa beauté opime !... mais c'est peut-être partie remise ! — un viatique matériel.

Horace soupesa la chaîne d'or qui lui pendait au cou, reconnut si l'escarcelle gonflée d'or, qui tenait à la ceinture de son épée, était bien fermée :

« Cette succulente Diane, semblable à ces volailles qui rôtissent à un feu dont on ne peut s'approcher, ne m'a laissé respirer que son parfum ! Mais elle me pousse ouvertement vers les fonctions de Mercure. Je suppose que ces fonctions ne doivent pas aller sans quelques petits bénéfices ! »

Et il se remémorait les termes de la lettre qu'un laquais, ce matin même, lui avait remise avec un petit coffre assez lourd :

*« N'oubliez pas que Gaston de Séigny est votre ami, ce qu'il a fait pour vous, et à quel point vous allez pouvoir le servir... »*

« Voilà qui est net, au moins, et dépourvu d'artifices ! Mais, si tant est

que Gaston le mélancolique soit mon ami, je le suis encore, en mon particulier, davantage, et n'ai pas de meilleur ami que moi-même. Je devrai donc songer à soigner mon veau, car personne, pas même cette vieille Marguerite qui souffle derrière moi, ne le fera avec plus d'intelligence, ni de meilleur cœur. »

Ainsi chacun, livré à ses intimes réflexions, avançait à l'allure paisible de sa bête. On suivit le chemin de Montagnié, puis on remonta vers Pérayrols et Pressech pour passer la rivière à Chalosse, où il y avait un bac. Car Jacquemin fit observer que, si l'on prenait par le pont de Bressols, on pourrait tomber dans un prêche forain de huguenots, et que ces sortes d'assemblées étaient souvent tumultueuses. A la vérité, le prudent valet redoutait de se montrer dans un pays où M. de La Haussaye comptait des parents qui, ayant à voir dans son héritage, pourraient se sentir animés du généreux dessein de le venger. Sur ses conseils, on descendit par Lalbarède pour gagner la route de Corbarieu, et Jacquemin marcha en avant « pour remplir l'office de fourrier ». Laissant sur sa gauche les collines de Beaudésert, il tomba dans le bon sentier, traversa Guitardie et Garlès. Et, à cinq heures du soir, il annonçait, à l'avant-cour de La Combe, l'arrivée de madame de Troix-Mares et de sa maison.

Comme il faisait nuit noire, et que les laquais qui portaient des torches étaient encore en arrière avec la maîtresse et ses gens, ceux du premier ouvrage firent des difficultés pour donner le passage de la chaussée à Jacquemin. Il parlementait encore quand Blancador rejoignit avec la dame et les falots. Enfin une grille tourna sur ses gonds, avec un grincement lamentable, et deux portiers de gris vêtus, avec des mines balourdes et revêches, saluèrent enlevant leurs bonnets, tout juste assez pour prouver qu'ils n'étaient point collés à leurs moules. Un autre gardien, avec une lanterne en forme de poivrière, et qui était en cuivre et en corne, précéda la troupe sur le pont-levis, dont le tablier venait de s'abattre. Les chaînes résonnèrent ainsi qu'une plainte hu-

maine, à quoi répondit le bruit sourd des madriers battus par quarante-huit fers de chevaux et de mules. Deux herses furent levées, une porte plus lourde que celle dont le stupide Samson chargea, à Gaza, ses fabuleuses épaules, ouvrit ses battants qui portaient deux cents quintaux, peut-être, de clous pyramidaux, de pentures épanouies en ancras, et un revêtement intérieur d'acier épais de douze lignes. On avança alors sous une voûte basse, où il semblait qu'on fût en danger de s'écorcher la tête, et on déboucha, au sortir de ce boyau obscur, dans une cour enserrée par des murailles si hautes qu'elle en prenait l'aspect d'un puits. Là, un majordome, tout de noir vêtu, avec une chaîne d'argent mat au cou, une canne en baleine à pomme d'argent mat, descendit les dix marches d'un perron, escorté par huit pages qui paraissaient dormir, et tenaient des candélabres pareillement d'argent mat, et dont les bougies s'éteignaient une à une sous le courant d'air, parce qu'un valet, à figure de bedeau sévère, ne fermait pas la porte d'entrée. Il la poussa cependant, sans se presser, et les pages rallumèrent leurs bougies, dont la cire coula sur les dalles.

Les voyageurs mirent pied à terre et furent emmenés, comme autant de prisonniers, dans diverses directions, ainsi que le comportaient leurs fonctions et leur état.

Sur la première marche du grand escalier, dans le vestibule aux murailles nues, M. Justus de Corpoy se dressait, en personne, un flambeau à la main, et derrière lui s'étagaient sa femme, son beau-fils, deux ministres en rabat, et d'autres personnes de sa famille, tous en habits noirs ou sombres. M. Justus remercia M<sup>me</sup> de Troix-Mares de l'honneur qu'elle faisait à son logis, il lui adressa quelques autres compliments avec décence. C'était un homme grand, sec, froid, dont la bouche pincée ne laissait échapper les mots qu'à regret, et il considérait avec assiduité la pointe de ses pieds, où il trouvait sans doute le meilleur de son discours. Il parlait d'une voix grise et effacée, tout à la fois dure, cérémonieuse et lamentable. Les expressions tendaient

douloureusement vers une simplicité biblique. Et, placé au-dessous des deux pasteurs qui ne le perdaient pas de vue, sous leurs paupières baissées avec humilité, il avait l'air d'un écolier qui récite un épithalame, sous la fêrule de ses précepteurs.

Caché derrière la robe étoffée et le haut collet du cayot de Marguerite, M. de Blancador écoutait et considérait ; il étudiait avec attention les attitudes de ses nouveaux hôtes. Entre toutes, celle de M. de Corpoy l'intéressait, et il s'ingéniait à la copier, et sur l'heure. M<sup>me</sup> de Corpoy, d'une blancheur maladive, regardait droit devant elle, sans rien voir. Et de temps à autre, elle portait son mouchoir à la bouche, étouffant ses bâillements. Ses habits sombres lui donnaient l'apparence d'une veuve. Près d'elle, M. Henri de Canteclaux, chétif et un peu voûté, blond, la mine mélancolique et hautaine, ne faisait attention à rien. Quand M. de Corpoy, cependant, parla « des demeures du juste », il tressaillit imperceptiblement comme s'il levait les épaules, et il fronça les sourcils, réprima un rire amer, et son visage triste, lassé, reprit son immobilité.

M. de Blancador contemplait toujours M. de Corpoy, à l'abri de Marguerite qui souriait mollement, son masque à la main. Aussi, quand celle-ci le découvrit, en saluant le maître du logis qui était venu lui prendre la main, sans la baiser, du reste, encore qu'elle fût gantée, Horace se présenta sous les espèces d'un jeune gentilhomme fraîchement arrivé de Genève. Sa retenue modeste fit excuser la richesse et les superfluités de son costume et elle plut aux deux ministres, devant qui il s'inclina plus bas encore que devant M. Justus de Corpoy, leur donnant à entendre que c'était eux qu'il reconnaissait pour les vrais maîtres de léans. Il sut être gauche, à propos, et embarrasser les éperons de ses bottes fauves dans le tapis quand on le mena vers M. de Corpoy, et garder cette défiance embarrassée que la religion inspire à tous les gens vraiment pieux en présence des femmes. Car en elles abondent les occasions de péché. Il examina donc les marches devant Hulline et rougit

comme un lévite qui eût, de fortune, rencontré la vilaine reine Athalie ou sa mère Jézabel qui fut, comme chacun sait, un abîme d'iniquités et une fontaine d'artifices.

Quand on passa dans la longue salle basse où était servi le souper, Horace se trouva séparé de Marguerite par un assez grand nombre de personnes. Exagérant la petitesse de sa condition, il s'était mis tout au bout du cortège. Pouvant tout observer à loisir, il attendit, non loin du bas bout de la table, ce qu'on déciderait de lui. Aussi le premier pasteur, qui remplissait dans cette demeure austère l'office de chapelain, prit-il tout aussitôt cette conduite pour sujet d'une sorte de petite exhortation, en forme de prêche, dont il régala les convives, pendant qu'ils se lavaient les mains dans des bassins d'argent, de cuivre ou d'étain. Tandis qu'un valet, semblable à une ombre vêtue de gris, menait M. de Blancador vers la neuvième chaise à la gauche du maître, M. Momsenn débitait son allocution, en s'appuyant tant sur la bonne conduite de ce jeune étranger que sur le texte de l'Écriture qui vérifiait son dire : « *Quand quelqu'un t'invite à des noces, ne te mets pas à la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les conviés un homme plus considérable que toi...* » Mais M<sup>me</sup> de Troix-Mares, assez portée sur sa bouche, examinait avec une moue de dédain la table mal garnie, sans luxe d'argenterie ni de linge, où une grande pièce de bouilli et un potage paraissaient devoir faire tous les frais du dîner. Et, pour aller, sans doute, au-devant de ce souci, qui certainement se laissait lire sur sa face, M. de Corpoy lui dit :

— Vous vous trouvez ici, madame, dans une maison patriarcale, où la règle est la frugalité et la tempérance. Nous nous efforçons de vivre dans l'observation des lois que nous a dictées la sagesse divine et que nous rappelle la voix de ses ministres.

Ici, M. de Corpoy salua M. Momsenn et M. Mathieu Robin, qui, armés chacun d'une cuiller en argent, suivant leur rang, goûtaient avec recueillement leur potage. Ils ne jugèrent pas utile d'acquiescer.



— Nos repas, continua M. de Corpoy, sont sans apprêts et uniformes, composés, d'après la saison, de ce que nous fournit notre terre. En tous temps ils sont les mêmes pour tous. Suivant la discipline que je fais régner en ce logis, maîtres et serviteurs, comme vous le voyez, se nourrissent à la même table. C'est un usage que nous tenons de Monsieur l'Amiral, et à l'observation duquel veillait sans cesse l'illustre pasteur Merlin...

Empruntant quelques forces nouvelles à son potage, M. de Corpoy reprit :

— À cette table familiale, tous, petits et grands, trouvent le pain sous sa forme matérielle, et aussi le pain de l'âme, qui est dans les enseignements de nos pasteurs.

Madame de Troix-Mares dut se faire alors une petite violence pour ne pas éclater de rire au nez de ce prédicateur, dont elle occupait la droite, et qui parlait à haute voix afin que chacun pût profiter de sa morale. Jadis, elle l'avait connu à Lyon, au jeu de paume, tenant des propos tout autres. Composant avec son envie de rire, elle fit celle qui s'étrangle, et eut l'air d'étouffer dans sa serviette.

Corpoy la laissa tranquillement dompter sa toux, et se remit à parler :

— Ce souper est celui-là même que faisait chaque soir le grand chancelier Michel de L'Hospital, dont le nom doit être à jamais vénéré dans nos églises...

D'un même coup, les deux pasteurs approuvèrent ces paroles en vidant un verre plein de vin. Mais Marguerite haussa légèrement les épaules, car le chancelier s'était laissé aller jusqu'à dire qu'elle était une vilaine bagasse et son mari Florent un fruit mûr pour le gibet. Au reste, cette sotte déclaration n'avait pas profité au bonhomme, qui s'était éteint comme une vieille lampe, du dépit qu'il prit à la suite de l'exécution de la Saint-Barthélemy. Corpoy ne s'interrompait pas :

— Et dans les conseils du royaume... le chancelier Michel de L'Hospital, qui fut un autre Caton... avait coutume de dire...

Ainsi M. de Corpoy, conciliant le temporel et le spirituel, vint à bout de son potage et de son discours. Marguerite n'écoutait plus le sermon ; elle regardait Hulline. La jeune femme était pareille à ces malades qui vont et viennent, la nuit, tout endormis, sans que la volonté et la conscience aient la moindre part dans leurs actions. Tout en elle semblait mécanique et émoussé. Et, d'un bout à l'autre de la table, du maître au dernier serviteur, régnait la même expression de soumission, de résignation et d'ennui. Un bâillement retenu allongeait les faces, un silence commandé assombrissait les traits, une défiance commune enveloppait toutes ces têtes courbées sous une discipline de cloître. Tous, les yeux baissés, la mine lourde et sournoise, se nourrissaient comme les bêtes, qui pâturent sous le bâton du bouvier. On n'entendait pas un rire.

Marguerite songeait à ses soupers de Paris, à ceux de Diane de Formansin, aux gaillardises de M. de la Goyne. À Bellepeyre, le danger était de s'étouffer en riant, ici on risquait de mourir par consommation et ennui. Elle risqua un regard du côté de Blancador. Le jeune homme, le nez penché sur son assiette, fêtait le bouilli de bœuf avec simplicité. Et, de temps en temps, il approuvait, d'un discret hochement de menton, les paroles que M. de Corpoy avait recommencé de moudre. Entremêlant ses enseignements moraux de préceptes tirés du Livre, de conseils aux laboureurs, de recettes pour les bergers, le maître de La Combe continuait de professer, comme M. de Blancador d'approuver avec une religieuse admiration.

— Voici, dit M. Momsenn à M. Robin, un petit Paul en train de trouver son chemin de Damas.

— L'éloquence de ce Justus, ainsi nommé par prédestination divine, répondit M. Robin, peut opérer de pareils prodiges...

— Il ne faut point, en effet, dire miracles. Car Dieu seul est fort et puissant... Que pensez-vous, mon frère, de cette dame ou demoiselle dont la toilette de veuve respire si peu la modestie qui convient à son état ?

— Rien de bon, monsieur Momsenn. Et, s'il faut que je vous dise, je crains bien que ce château ne perde son renom de pureté à abriter une pareille Vasthi...

— Pour ne pas dire plus, Robin, assurément !... Ou si vous préférez, Parysatis... Il faudra séparer au plus vite ce jeune homme de cette truie babylonienne.

— Je m'y emploierai dès ce soir. Mais, monsieur Momsenn, je ne sais qui me tient, à l'issue du souper, de me dresser comme un autre Jean devant cette Hérodiade...

— Gardez-vous-en bien ! Robin. Et parlez plus bas ! Il y a des intérêts engagés... Contentons-nous d'éloigner le jeune homme de la demoiselle. Dès demain, je le veux interroger... théologiquement.

En effet, pour détourner M. de Blancador de toutes distractions coupables, un logement lui fut fourni dans une aile du château, qu'une herse en fer fermée à clef isolait du corps principal. Dans cette aile droite couchaient les hôtes et les valets du sexe mâle. L'aile gauche, munie d'une double herse, était pour les demoiselles de service et les chambrières. Dans le corps principal demeuraient les maîtres et les personnes de distinction. Et dans les communs vivaient librement les domestiques mariés. M. de Blancador ne s'éleva point contre sa claustration. Mais Marguerite fut indignée. Au mépris des règlements intérieurs établis par M. de Corpoy, elle exigea, après cette nuit solitaire dont elle n'était pas consolée, qu'on lui rendit toute sa maison. Elle voulait que Marie-Rose, ses deux autres caméristes, et Jeannine, que par surcroît elle attachait à son service, couchassent dans son appartement. Marguerite déclara encore qu'elle entendait bien ne pas être séparée de son écuyer M. de Blancador, non plus que du piqueur Jacquemin Tardival, qui faisait auprès d'elle l'office de courrier : sans quoi, elle ne pourrait dormir. Et Marguerite ajouta que, faute à M. de Corpoy d'accéder à ces dispositions, elle quitterait La Combe, le soir même. Elle

ajouta même quelques paroles qui plongèrent ce seigneur austère dans une forte anxiété.

— Oui, je ne suis pas tranquille ! Avec des gens vertueux de votre espèce, on ne sait ce qui peut venir. La nuit, sans scandale, une porte est vite forcée... et arrive qui plante !

M. de Corpoy en rougit jusqu'aux oreilles, tout en riant jaune. Puis son teint parcheminé, voire grisâtre, reprit sa coloration première, et il annonça à M<sup>me</sup> de Troix-Mares qu'il ferait le possible pour la contenter.

Il réunit aussitôt ses deux pasteurs, en une sorte de petit synode. Si puisant que fût le commun désir de se débarrasser de Marguerite, on dut composer, quand M. Justus eût expliqué, par le menu, et en toute humilité, les raisons qui l'obligeaient à observer, envers cette veuve, de particuliers ménagements. Il énonça les faits d'une voix huileuse, abusant de la prétérition et de la réticence, mais sans pouvoir cacher la matérialité des faits. La situation était presque désespérée. Il attendait tout des lumières des Églises : car M. Justus de Corpoy n'en voulait pas séparer ses intérêts propres. Le bruit de sa chute eût retenti jusque dans la Jérusalem céleste, et profondément troublé le protestantisme tout entier sur la terre.

Mais l'ombre de Calvin, qu'il invoqua à plusieurs reprises, ne pouvait empêcher M. Justus d'être le débiteur de M<sup>me</sup> de Troix-Mares. Celle-ci détenait, en effet, pour une somme considérable de créances sur le dit Justus. Au temps où ce seigneur, n'ayant pas encore embrassé la profession d'homme de bien, étudiait le droit à Toulouse, il avait contracté des emprunts auprès de divers usuriers. L'étude du droit avait duré assez longtemps pour que M. Justus fit la connaissance de Florent Bourassou, son contemporain, car tous deux avaient alors trente-cinq ans, et cela se passait en 1559. Florent se lia aussitôt d'amitié avec Justus, le dirigea dans les sentiers de la finance, et lui procura la possibilité de contracter pour vingt mille écus de dettes. Plus tard, quand Justus renonça à la jurisprudence pour épouser M<sup>lle</sup> de Cante-

claux, il lui prit tel regret de payer une pareille somme qu'il supplia son ami Florent de racheter toutes ces créances, remettant la liquidation à une date incertaine. Le bienveillant Florent ne refusa point de rendre ce service. Mais, par des calculs d'intérêts et de courtage menés avec la plus grande exactitude, Bourassou parvint à doubler le chiffre du total, en laissant dormir tout juste assez la dette pour qu'elle ne tombât point dans la prescription. M. Justus de Corpoy se flattait qu'au cours de ses nombreuses aventures le financier Bourassou finirait par perdre les titres. En 1580, il avait cru toucher au terme de ses ennuis. Compromis avec Scipio Sardini dans l'affaire de fournitures de guerre où les avait entraînés M. de Balagny, Bourassou fut sur le point d'être appréhendé au corps ; il fut question de saisir ses papiers. Marguerite passa jusqu'à deux nuits dans l'antichambre du cardinal de Lorraine, et sauva son mari. Justus, qui surveillait les événements, avait déjà gagné un greffier de la Chambre des comptes qui était désigné pour inventorier les papiers. Il était convenu que le dossier Corpoy serait jeté au feu, par mégarde, car cette histoire se passait au mois de janvier. On n'envahit point l'hôtel de la rue Sans-Chef au nom de la justice. Bourassou se releva plus puissant. Et on lui donna le collier de Saint-Michel pour le dédommager des mauvais bruits qu'on avait laissé courir sur son crédit. Les Guises vinrent visiter M<sup>me</sup> Bourassou, dont la faveur crût comme un torrent enflé par les neiges. Et Justus regagna le pays de Montauban en doutant de la justice du ciel. Mais il oublia cet ennui quand il apprit, par une lettre de son ami Florent, qu'en reconnaissance des démarches sans nombre que lui, Justus, avait menées pour le sauver de la corde, Florent lui remettait sa créance et qu'il n'en serait plus question entre eux, les liasses ayant été brûlées.

M. de Corpoy fut donc très désagréablement surpris de recevoir la nouvelle que M<sup>me</sup> de Troix-Mares, veuve de M. Bourassou, écuyer, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, possédait tous ces titres, et qu'elle se montrait décidée à s'en débarrasser contre espèces sonnantes. D'un jour à l'autre, cette

dame, qui lui avait jadis vendu des bouquets à Lyon, pouvait jeter sur le marché de Montauban pour quarante mille écus de papier avec la signature Corpoy. C'est pourquoi il l'avait engagée à venir le voir dans son château de La Combe, où il lui donnerait le spectacle « d'une pauvreté courageusement supportée, sous le voile d'une opulence factice, que l'on entretenait pour l'honneur du nom ».

Mais Marguerite, qui avait sur Corpoy tous les renseignements utiles et le connaissait de reste, avait déclaré à ce seigneur que, au grand préjudice de leur vieille amitié, elle poursuivrait le recouvrement de sa créance devant les tribunaux, si la somme en litige n'était pas payée dans le trimestre courant. Et elle agissait ainsi autant pour son compte que pour celui de Diane, dont la haine contre Justus allait toujours s'augmentant. M<sup>me</sup> de Formansin se félicitait autant d'avoir introduit Marguerite et Blancador dans la Combe qu'Épéos de voir entrer son cheval de bois dans les murs de Troie. La veuve de Florent Bourassou avait fait connaître à Corpoy sa volonté, de l'accent le plus gracieux et le plus ferme.

M. Justus devint livide. Si l'on en venait à une pareille extrémité, sa situation était moralement perdue à Montauban. Les Escudier de Lamothe, les Muller, les Ouissel... combien d'autres encore ! lui fermeraient leur porte. Il serait exclu de toutes les fonctions publiques, tomberait sous l'opprobre !... On le remplacerait comme membre libre du Consistoire, et il ne serait pas nommé jurat ! Peut-être même irait-on jusqu'à mettre le nez, tant le Consistoire a de pouvoir, dans ses comptes de tutelle ? Pour parer à un tel contretemps, il lui fallait engager ses biens. Et il ne pouvait le faire sans qu'on en eût connaissance, car tout son argent liquide était aussitôt employé à acheter des terres pour augmenter ses droits de justice. D'autre part, son mariage avec Hulline avait été réglé de telle sorte qu'il n'avait le droit de disposer en rien des biens de celle-ci sans que les Escudier eussent à y fourrer le nez. Le vieil Escudier, pris peut-être d'un remords subit d'avoir bâclé ce mariage si

mal assorti, avait cru compenser sa faute en arrangeant un contrat qui passait, auprès des procureurs et notaires de Montauban, pour la plus belle machine dont on eût jamais assemblé les pièces avec les artifices de la loi.

Tels furent les aveux que M. Justus de Corpoy fit, non sans les restrictions utiles, aux deux membres de son synode domestique. Et Momsenn, qui était un homme mûr, Suisse apoplectique et blond, soupira ; cependant que M. Robin, dont la complexion était sèche, noire et languedocienne, et l'âge incertain, se pinçait le menton avec une constance obstinée. Puis, abandonnant cette partie de son visage anguleux, il porta le bout de son index carré, à l'ongle court et sale, sur son nez, en tout pareil au museau d'un chacal, et déclara « qu'il fallait aviser ».

— Ne laissons rien au hasard ! Quelle personne, à votre sens, possède le plus d'influence sur la dame de Troix-Mares ?... On...

— Attendez ! dit vivement M. Momsenn. Cette femme a-t-elle apporté tous ses papiers avec elle ?

L'œil de Mathieu Robin brilla. Mais la lueur s'éteignit aussitôt ; et sa physionomie dure reprit son expression méditative :

— Ah ! ce serait trop commode ! murmura-t-il en hochant la tête.

— Non, répondit Corpoy à Momsenn, et c'est là ce qui me désole. Elle n'en possède ici que des copies, une énumération, pour mieux dire. Les originaux sont en sûreté, dans quelque officine inconnue, à Paris, peut-être !

— On pourrait, dit lentement Momsenn, la retenir ici, sous quelque prétexte. Et puis on en écrirait au roi Henri IV, qui déciderait de son sort.

— Oui, fit Corpoy. C'est à cela que j'ai pensé dès la première heure. Mais elle a des amis. Madame de Formansin ne manquerait pas de prévenir Saint-Cendre ou Clérambon. Ils seraient capables d'arriver ici avec des troupes...

— Je crois que ces deux seigneurs ont mis, en ce dernier temps, quelque peu d'eau dans leur vin, Saint-Cendre surtout ! Mais, à supposer qu'ils vous menacent, vous leur proposeriez de partager avec vous la rançon qu'on tirera

de cette veuve. Qui s'intéressera à elle ? Et puis...

Mais le gros pasteur fut interrompu par Robin :

— Cela n'est pas pratique, monsieur Momsenn, sauf votre respect. Il y a ici trop de gens dont on n'est pas sûr. Ah ! monsieur de Corpoy, si vous n'étiez pas marié, il vous resterait la ressource d'épouser cette femme, quand ce serait par la force... Et vous tripleriez ainsi votre bien... au lieu de le diminuer !

Corpoy soupira. Son œil bleuâtre parut s'allumer, ainsi qu'une pierre de lune, et il demeura silencieux.

— J'en reviens à ma première question, reprit Robin. Savez-vous quelle personne, homme ou femme, possède une influence sur madame de Troix-Mares ? C'est là le point important.

— Ma police domestique, répondit M. de Corpoy, m'a permis de connaître ce qu'il en est. La Marguerite est la maîtresse avérée de ce petit écuyer qui a nom Blancador. On a fait causer une de mes servantes qui a été attachée à sa personne, lors de son séjour à Bellepeyre. C'est Jeannine Le Broc, que j'ai envoyée chez madame de Formansin, sur la demande de ma femme, pour y apprendre le métier de coiffeuse. Il paraît que madame de Troix-Mares est folle de ce Blancador et qu'elle...

— Ne cherchons pas plus loin ! — cria Robin, d'un accent triomphant.

Mais il se calma, regarda vers la porte, comme s'il eût craint que quelque oreille cachée ne l'entendit. Puis, d'une voix basse, distraite, il continua :

— Nous devons gagner ce jeune homme à tout prix, nous en servir pour retarder l'action de Marguerite, tout d'abord... Sans hésiter, Corpoy, réunissez-les dès ce soir. Et laissez-nous agir... Allez, et ne perdez pas courage : Dieu n'abandonne pas les justes.

Et le pasteur Momsenn ajouta, de son organe gras et lourd :

— L'ouragan de l'iniquité soufflera sans vous atteindre. Et d'ailleurs, à brebis tondue Dieu mesure le vent ! Passez à cette créature vile ses fantaisies,



pour mieux l'en punir au jour du châtimement. Robin va s'occuper de l'écuyer. Sans doute pourra-t-il, d'une même voix, lui prêcher le dévouement à la religion et la prudence humaine conforme à vos intérêts. Au revoir, monsieur, je vais prier Dieu pour qu'il nous éclaire de sa grâce, cependant que monsieur Robin travaillera à ramener cet agneau, égaré dans le désert, vers les voies de la pénitence. N'oubliez pas, Robin, que ces sortes de conversions ne vont pas sans quelques préliminaires flatteries... Ne montrez pas tout d'abord, à cet enfant du siècle, les épines dont se hérissent les buissons ; laissez-le cueillir les roses, tout en cheminant par les sentiers du repentir. Soyez éloquent et doux, persuasif et ferme en vue du but où nous tendons, sacrifiez, quelque amer que cela vous paraisse, à la mauvaise tolérance !... Et ne vous exposez pas à ce que cette âme rebutée vous repousse, pensant : « *Quodcumque ostendis mihi sic, incredulus odi.* »

Ayant ainsi parlé, M. Momsenn se retira. Son confrère, Mathieu Robin, et M. Justus de Corpoy en demeurèrent grandement édifiés. M. Robin se mit à la recherche du néophyte, et M. de Corpoy monta dans son cabinet. Là il conféra longuement avec M. Sylvain Beudanger, son intendant, sur l'état de ses biens, dont il voulait établir un inventaire exact, en vue de la catastrophe qui, si l'on n'y mettait bon ordre, allait le ruiner à plat.

## VIII

M. Mathieu Robin ne voulut laisser à personne le soin d'administrer le hasard qui devait le faire se rencontrer avec M. de Blancador. Il se mit donc à parcourir les couloirs, à passer son nez de bête fureteuse par les portes entre-bâillées, à saluer poliment les gens sur qui il tombait, de fortune. Et, finalement, il donna dans Jeannine Le Broc qui courait, chargée d'une boîte à ouvrage, vers l'appartement de M<sup>me</sup> de Troix-Mares. M. Mathieu Robin cria, tout d'abord, un « Pardon, monsieur ! » en portant la main à sa barrette. Mais quand il eut levé les yeux et pris le temps de reconnaître matériellement son erreur, il sourit, d'un air amer et pincé, et dit, sans détacher ses prunelles brunes du carreau de velours grenat que tenait la fraîche suivante, et d'où s'échappaient plusieurs lacets de soie et autres superfluités propres aux femmes :

— Mille excuses, mon enfant ! J'avais cru me heurter contre ce jeune homme qui... que... que M<sup>me</sup> de Troix-Mares, dans sa magnificence, tient, je crois, à son service.

— Vous voulez dire monsieur Horace de Blancador, monsieur le pasteur ? — répondit la belle, en s'efforçant de reprendre l'air modeste, toujours de mise en l'austère maison de Corpoy, même à cette heure où M. Robin lui

tenait, théologalement, le menton.

— C'est cela... je crois !... Ne t'en va pas.

— Eh ! monsieur le pasteur, le cherchez-vous donc pour lui parler ?

M. Robin s'en défendit. Il n'avait pas cette intention. Et, sous prétexte de savoir si Jeannine avait trouvé bon accueil à Bellepeyre, il s'enquit indirectement des mœurs et des coutumes du jeune écuyer. Ses questions, tout à la fois insidieuses et paternelles, firent monter le rouge jusqu'aux oreilles de la chambrière, dont il tapotait les joues avec un enjouement onctueux. Et Jeannine crut remarquer, un moment, que les mains tremblantes du pasteur s'essayaient à descendre, et que l'expression de son visage n'était pas toute de pureté.

« Je donnerais bien un blanc, songea-t-elle, pour que mademoiselle sa femme passe, en ce moment, avec sa troupe d'enfants morveux pendus aux plis de sa cotte ! »

Mais M. Robin, sans penser à cette coïncidence possible, continuait de confesser Jeannine ; et il en tira quelques choses utiles, notamment que M. de Blancador était sorti à cheval, avec son valet Jacquemin Tardival, sans avoir vu M<sup>me</sup> de Troix-Mares depuis la veille, et qu'il ne rentrerait que fort avant dans la soirée.

Muni de ces renseignements, M. Robin abandonna Jeannine. Il se demanda s'il ne serait pas expédient de faire une visite de politesse à M<sup>me</sup> de Troix-Mares, pour tâcher d'en tirer quelques éclaircissements à tout hasard.

Mais, comme il se dirigeait vers l'appartement de cette dame, tel un nouveau Jérôme courant vers la patricienne Paula, il se croisa avec M. Momsenn, qui en sortait :

— Je suis heureux de cette rencontre, Robin, — et le gros Momsenn passa son bras sous celui de M. Mathieu, — car j'ai plus d'un détail à vous faire connaître. Venez donc avec moi dans quelque salle basse, où nous pourrions parler, loin des oreilles indiscretes. Il s'agit de ces malheureux événe-

ments, bien propres à bouleverser la maison la mieux établie sur des fondements solides !

Et, quand les deux hommes de Dieu se furent enfermés dans une chambre lambrissée, servant de bibliothèque et de réserve pour les graines et les fruits d'hiver, M. Momsenn secoua du pan de son manteau la poussière qui couvrait un banc, s'assit, considéra ses souliers cirés dont un seul eût suffi à loger une viole d'amour, et parla ainsi :

— Les nouvelles que nous a communiquées notre aimé Corpoy sont de la plus haute gravité ; d'autant que, j'en suis sûr, il nous a caché bien des points. C'est à nous de compléter son récit fort écourté, et de pourvoir au principal. Et, tout d'abord, nous devons nous pénétrer de la nécessité absolue où nous sommes de le soutenir de tous nos moyens et de notre crédit. Vous savez, Robin, que ce crédit n'est pas mince, et qu'il croît avec la puissance du roi Henri de Bourbon, glaive de nos Églises.

M. Robin opina du bonnet, sans interrompre le discours, et, quelque grande que fût son envie de bâiller, il s'interdit d'y satisfaire. M. Momsenn ne s'arrêtait pas :

— À ne considérer que la qualité de ses ennemis, nous y trouvons de quoi tranquilliser notre conscience. Contre les impies toutes les voies sont bonnes, et la sagesse du Livre est là pour nous prêcher le bon combat. On ne doit point la justice aux hérétiques et aux idolâtres, ou, mieux encore, on ne la leur doit que sous la forme du châtement. À supposer que la créance de cette Jézabel soit légitime, ce qu'à Dieu ne plaise, elle a dû tellement se grossir par l'usure, que la morale commande de n'en tenir aucun compte. Ainsi le veut l'Éternel...

M. Momsenn examina plus particulièrement son pied droit, soupira et reprit :

— Mais, au regard des hommes, la situation n'est malheureusement pas la même ; et je tremble à prévoir les périls prochains où se débattrait notre core-

ligionnaire, si nous ne pouvons mettre ordre à ce conflit d'intérêts !... Et, tout d'abord, avez-vous pu voir ce jeune écuyer et vous assurer de ses desseins ?

M. Robin, abattu, sortit de sa torpeur et fit un signe de négation. Et la tristesse dont il était accablé donna à son visage l'expression d'un renard qui a manqué une poule. Le ministre Momsenn continua :

— Pour moi, j'ai pu, heureusement, conférer avec madame de Troix-Mares. Mais notre entrevue a été courte. Car cette femme, sans cesser de se faire peigner et farder comme un faux dieu, m'a reçu au milieu de ses suivantes, et ne s'est laissée aller à aucune confidence qui fût pour nous de quelque valeur. Elle paraît aussi habile que perverse, méprise les exhortations religieuses. En un moi, elle se vautre dans le bournier de l'impiété. J'ai compris, à la considérer, ce qu'est le règne de la bête !... Les éloges extraordinaires que j'ai prodigués sur ce jeune écuyer, auquel elle donne toute son impure affection, ont seuls paru la flatter... Mais c'est une créature prudente. Quand il faut, elle devient comme ces statues de l'Écriture qui ont des oreilles et qui n'entendent point.

M. Mathieu Robin, rompu à la discipline évangélique, écoutait le ministre Momsenn parler. Mais il se demandait quand viendrait la fin de son discours, et où le prédicant voulait en venir :

— Il faut maintenant, mon cher Robin, que je vous mette au courant des projets que je caresse, et qui nous assureront, si le ciel les favorise, la prépondérance dans le consistoire de Montauban. Aujourd'hui que vous possédez toute ma confiance, je ne dois rien vous cacher.

Et tandis que M. Robin, très honoré, saluait, M. Momsenn déroula ses plans. M. Duplessis-Mornay serait bientôt à Montauban pour y réunir un synode, car il s'agissait de réformes urgentes dans la règle des Églises. M. Duplessis-Mornay tenait à ce que, d'ici là, le ministre Momsenn acquit la première place dans le consistoire. Il se montrait décidé à tout pour obtenir un résultat si profitable. Il fallait que, comme Muller, M. Justus de Corpoy

entrât, en qualité de conseil, dans ce consistoire. Or le Roi tenait Corpoy en haute estime. Lors de son dernier voyage, Henri IV avait parlé de descendre chez Corpoy, « son ami ». Il ne l'avait pas fait, pour diverses raisons, mais c'était là partie remise. Une visite royale ne saurait tarder. Donc, à tout prix, il importait que Corpoy fût sauvé. Sa ruine enlevait à Momsenn sa meilleure chance de succès pour la présidence :

— À tout prix, Robin, à tout prix, il faut que cette affaire réussisse et demeure absolument secrète. Voyez comme cela va bien, pour le reste. Nous disposons de la majorité des voix : la vôtre, celle de Jean Textor...

Mais, à entendre ce nom, M. Robin fit une grimace. Il détestait ce jeune ministre, plus élevé que lui en dignité, et dont il redoutait le regard franc et clairvoyant.

— En Jean Textor, dit-il, abonde ce mauvais esprit de mollesse qui conduira tôt ou tard notre Église aux abîmes... si l'on n'y met ordre.

— Je le connais de reste, Robin, et ne fais pas grand fond sur lui, pour l'énergie et la discipline. Mais sa science profonde de la théologie, l'autorité de sa parole font de ce disciple, chéri entre tous par Théodore de Bèze, une des pierres angulaires du Consistoire. Les Muller et les Kaupfisch, comme Honoratus, ne jurent que par lui... C'est pourquoi il convient et de le ménager, et de le gagner, si possible, à nos intérêts... en les lui cachant, comme de juste. Jean Textor est, pour l'heure, à Genève, mais quand il reviendra, je veux l'attirer ici...

— Très bien, fit Robin avec soumission. Mais je ne vois pas quel remède ce Textor pourra apporter aux ennuis dont notre Corpoy va souffrir ?

— Plus que vous ne le croyez, il nous sera utile. Sachez qu'il est beau, bien-disant et que toutes les femmes l'écoutent. Cette Marguerite...

Mais la corne annonçant le dîner se mit à souffler de telle force, devant la fenêtre même de la chambre où les deux pasteurs s'entretenaient de ces choses, qu'ils durent rompre leur colloque, pour passer dans la salle à

manger.

Le même bouilli, accompagné du même potage, réunit autour de la même table les mêmes visages pareillement endormis et ennuyés. M. Robin prit la parole, et loua le Seigneur, tout en paraphrasant une sentence du philosophe Sénèque dont il admirait l'excellence :

— Oui, mes enfants, nous ne sommes pas justes envers Dieu : « *Multos inveni æquos adversus homines ; adversus Deos, neminem* ». Et pourtant, la justice humaine, c'est-à-dire celle que nous devons aux hommes, est subsidiaire, misérable, eu égard à celle que nous sommes tenus de rendre au Seigneur... Sénèque, ce grand philosophe...

Et M. Robin prit acte de cette sentence pour regretter que le sénateur romain n'eût point pratiqué le christianisme, sans quoi il eût été homme de bien. Mais M. de Corpoy, pour mettre les choses au point, fit alors un petit commentaire. Et tous les gens qui se repaissaient de son bœuf cuit à l'eau apprirent que Sénèque, d'après quelques livres savants parus depuis peu, allait se faire chrétien au moment même où il mourut. Ainsi M. de Corpoy, entremêlant la vérité et la fable, tenait son monde en haleine, sans toutefois réjouir personne. Avant même que vint l'heure du coucher, tous sommeillaient. Seule Marguerite semblait éveillée. Couvant amoureusement Blancador du regard, elle se complaisait à l'idée qu'elle ne serait pas privée, cette nuit-là, de sa conversation agréable.

Mais, quand elle fut enfin retirée dans sa chambre close avec l'objet de sa tardive passion, qui chaque jour grandissait, la pauvre dame en reçut le plus froid accueil. Horace bouda, renâcla, se refusa à toute gracieuseté. Enfin il dénonça, d'un ton tragique, sa ferme intention de s'abstenir de « ces désordres serviles », pour se porter vers des actions de gentilhomme. Le mépris des honnêtes gens, qu'il sentait peser sur lui dans cette demeure patriarcale, le brûlait comme une tunique de Nessus. Il compara Marguerite à Déjanire, et aussi à Dalila, qui coupa les cheveux de Samson.

« Mon Dieu ! se disait Marguerite désespérée. Lui aussi va se faire pasteur, tant est puissante cette contagion de prêche qui souffle avec le vent, dans les couloirs ! »

Enfonçant dans l'oreiller, qui fit deux cornes molles au-dessus de sa tête, son front obstiné, Horace parut sur le point de pleurer amèrement. Arraché de cet asile, où se dissimulait sa honte, par les bras de sa maîtresse éplorée, il se redressa alors à demi, parut lire dans le rideau de serge brune un arrêt écrit en lettres de feu, et en récita les termes d'une voix creuse :

— Il vaut mieux languir pauvre dans l'indépendance, que de servir dans la richesse.

Et, pour compléter ce que cette pensée avait de vague et de profond, il dit encore :

— Cette vie me pèse. Dès demain je partirai... pour m'engager soldat. Ou bien je me mettrai aux gages de M. de Corpoy, comme sommelier. Cette place est, paraît-il, la seule qui reste vacante. Et on me payera quatre écus par mois !

Marguerite faillit en avaler une de ses papillotes, qui pendait sur sa joue :

— Eh quoi ! Parle ! Que te faut-il ?... Veux-tu me faire mourir de chagrin ?

Et, à l'idée de son Blancador occupé à déboucher des bouteilles ou à remplir les pots, elle fondit en larmes ; et elle répétait d'une voix entrecoupée par les sanglots :

— Mais que veux-tu ? que te manque-t-il ?

— Je ne veux rien de toi, sottre pécore ! — cria Blancador qui, sans doute, perdait patience, — Est-ce bien à toi de geindre et de pleurer ? Va-t'en, laisse-moi !... Ou plutôt, non ! Ce lit est tien, c'est à moi d'en sortir !... Adieu !

Si l'Hébreu Joseph eût fui, d'une semblable vitesse, la couche où prétendait le retenir la femme de l'intendant Putiphar, jamais le manteau, cause de ses tribulations futures, ne serait resté entre les mains de cette dame. Car



elle n'aurait pas eu le loisir de le cueillir au vol, comme tenta de le faire, vainement, madame de Troix-Mares pour le vêtement nocturne de son amant. Traversant l'espace, Horace ne fit qu'un bond vers la porte, mais Marguerite le poursuivit, l'atteignit, tant le désespoir lui donnait d'agilité et de force. Elle s'enlaça à lui, le retint, en poussant des cris affreux :

— Il va se tuer, bonne Vierge ! Il va se tuer !

Au bruit, la chambrière Jeannine accourut, d'un cabinet voisin, ayant tout juste pris le temps de passer une robe de chambre. Et, comme la porte était fermée, et comme Marguerite se cramponnait à la barre, M. de Blancador dut renoncer à battre en retraite. Sans s'occuper des affres où se débattait sa maîtresse, tombée en pâmoison sur le tapis, il se recoucha, froidement. Marguerite, prenant pour modèle cette nymphe qui fut changée en fontaine, menaçait de se noyer dans ses larmes. Et Jeannine, en suivante officieuse, disait d'un ton gros de reproches :

— Ah ! monsieur ! Madame qui est si bonne ! Comment pouvez-vous lui faire tant de peine !... Ah ! mon Dieu... Elle va trépasser, c'est sûr !... Madame !... madame !...

Et elle tapait dans les mains de Marguerite, lui frottait les tempes avec un mouchoir trempé d'eau d'ange, tout en répétant, sur le mode aigu, tant elle sentait que l'évanouissement de la belle veuve était simulé :

— Oh ! monsieur ! Madame qui est si bonne !...

— Si vous ne finissez pas, toutes les deux, de mener un pareil train, — déclara enfin Blancador d'un accent péremptoire, — je m'en irai pour tout de bon, et cela dans deux minutes. Un pareil scandale, dans un semblable lieu, est pour me perdre de réputation ! Quant à toi, Jeannine, fais-moi le plaisir de filer, ou je te reconduis, à coups de pantoufle, dans ce cabinet d'où tu n'aurais jamais dû sortir !

La camériste coiffeuse, qui le savait, mieux que personne, homme à tenir parole, s'en fut sans ajouter un mot. Alors M. le baron de Blancador gratifia

la veuve du financier Bourassou, de son vivant seigneur de Troix-Mares et chevalier de l'Ordre de Saint-Michel, d'un merveilleux soufflet. Le son clair en retentit jusqu'à la porte du pont, dont il réveilla le gardien :

« Bien sûr, se dit le concierge, c'est Monsieur qui enseigne Madame sur quelque point des Écritures, qu'elle se refuse à comprendre. Les femmes sont des créatures baroques et dépourvues d'entendement. »

Madame Marguerite se releva tout aussitôt, et se recoucha, sans mot dire. Mais, un instant après, elle se jeta dans les bras d'Horace, sans larmes, et lui demanda pardon :

— Je sais ce que tu veux, et tu pouvais bien me le dire. Je te ferai demain une donation. Et, foi d'honnête femme, je te payerai le jour où Corpoy m'aura réglé son compte, ce qui ne saurait tarder.

Blancador, sans prendre la peine de remuer, dressa l'oreille :

« Qu'est-ce encore que cette histoire ? » se dit-il.

Et il écouta Marguerite qui lui conta, par le menu, les circonstances de la dette de M. Justus. Mais elle évita, avec soin, de lui en déclarer le montant.

— Tu m'aideras à le faire payer, dis ? Et puis, tu sais, je ne m'en irai pas d'ici avant qu'il m'ait tout donné.

— Méfie-toi, dit-il alors, il pourrait bien te mettre sous clef et te garder toi-même jusqu'à ce que tu aies financé.

— N'aie pas peur, mon chéri. Tu ne sais donc pas que mes titres sont en sûreté, et qu'à la première alerte on les mettrait à l'enchère chez les banquiers de Montauban ? Ce serait la ruine de Corpoy ! Mon compère Clérambon et mon ami Saint-Cendre sont d'ailleurs au courant de mon voyage. Ils ne me laisseraient pas dans l'ennui. Sardini préviendrait le Roi...

— Ah ça tu t'es donc prêtée à tout le monde ! s'écria Blancador.

À cette remarque désobligeante, elle se mordit les lèvres. La prudence ordinaire d'après laquelle elle réglait ses paroles et ses actes lui reprochait d'en avoir trop dit. Mais Horace lui avait envoyé cette boutade au hasard, comme

diversion, et pour lui donner à croire qu'il ne retenait rien d'utile de ses confidences. Mais, intérieurement, il exultait. Tout lui apparaissait facile, son avenir s'élargissait. À l'idée des intrigues considérables auxquelles il allait se mêler, il tressaillit d'une forte joie dont il se donna garde de montrer les signes à Marguerite. Celle-ci dut faire pénitence, malgré son humilité.

Horace demeura éveillé toute la nuit, établissant des plans qui se détruisaient les uns les autres. Mais il renonça bientôt à se tracer une ligne de conduite, tant son esprit répugnait aux opérations compliquées. Il s'en tint à fixer la somme exacte à laquelle il taxerait Marguerite, sous forme de donation réparative. Tous comptes faits, il s'arrêta à un chiffre de dix mille écus d'or, et il conclut :

« Cet argent une fois rentré, je m'en irai tâter la fortune à Paris. Là, je ne pourrai manquer de monter aussi haut qu'un Guise. Les huguenots ne m'inspirent que dégoût. Il est plus beau d'être ligueur et de combattre pour sa foi... sous la croix de Lorraine qui vaut bien le drapeau de la France, après tout... Mais, maintenant, le principal est de faire signer Marguerite et de faire payer Corpoy. »

— J'ai beaucoup réfléchi — dit-il dès le matin à M<sup>me</sup> de Troix-Mares, — et voici ce que je crois le meilleur. Je veux bien accepter l'indemnité que vous me proposez (M. de Blancador ne tutoyait cette dame que la nuit) et que j'ai estimée dix mille écus d'or...

Marguerite ainsi rançonnée sentit son nez se pincer de dépit. Elle demeura pourtant silencieuse, et trouva même le courage d'approuver de la tête.

— Cette somme, continua Horace, couvre à peine les pertes que me cause ce malheureux procès. Mais je désire qu'il en soit ainsi, et que vous ne me teniez pas pour avide et injuste. Enfin, je me chargerai de recouvrer votre créance sur M. de Corpoy, et je vais, dès aujourd'hui, m'entendre avec lui sur cette affaire. Veuillez donc me donner une procuration écrite et me

consentir l'engagement de me payer l'argent convenu.

Marguerite essaya de gagner du temps. « Pour que ces actes fussent valables, il fallait qu'un notaire... »

— Autant valait dire que vous ne vouliez rien tenir de vos promesses ! — cria Horace simulant une généreuse colère. — Allons ! c'est bien.

Mais Marguerite se précipita vers la table, prit, dans un grand calepin de peau parfumée, une belle feuille de papier, et pria son ami de lui dicter le texte, qu'elle allait s'empresse de signer.

— Tu me resteras fidèle, au moins ? soupira-t-elle quand toutes ces écritures furent passées.

Et pour recevoir son paiement, elle tendit ses lèvres à Blancador. Mais, irrité sans doute par l'allure langoureuse dont la veuve formulait sa question, il effleura à peine la bouche chargée de fard rouget, et regagna son antichambre, en toute hâte, avec les précieux papiers. M<sup>me</sup> de Troix-Mares, sans oser insister davantage, rentra dans son lit.

« Dix mille écus, songeait-elle, c'est beaucoup d'argent. Mais, par ce sacrifice, je m'évite bien des démarches ennuyeuses auprès de ce Corpoy... Horace saura, tant il est délié... Ah ! mon Dieu ! que je l'aime ! Jamais je n'aurais cru pouvoir aimer quelqu'un ainsi !... Ses caresses me brûlent et me passent dans le sang... »

Et elle se rendormit, pour la matinée, en rêvant d'un Blancador dont la constance, rendue publique et notoire, servait de thème à un beau roman de chevalerie. Cette dame ne se doutait guère qu'à ce moment même M. de Blancador soutenait un assaut théologique du pasteur Mathieu Robin.

Pareil à un loup ravisseur, ce ministre du vrai Dieu parcourait les couloirs, attendant que M. de Blancador tombât dans les filets que la foi tendait sur ses pas, et dont lui, Robin, maniait providentiellement les cordes. Il aperçut le jeune homme qui, chaussé de bottes fauves à éperons d'argent, se dirigeait vers les écuries, selon toute apparence. Car, par une fenêtre ouverte, le pas-

teur reconnut Jacquemin Tardival qui, dans la cour des communs, tenait en main deux chevaux de valeur inégale, et les promenait par la figure.

Un instant de plus, et l'oiseau allait s'envoler ! M. Mathieu Robin salua M. de Blancador avec une déferente politesse, et celui-ci lui répondit avec une non moins parfaite onction.

— Eh bien, monsieur ! dit le pasteur, nous allons donc faire une petite promenade sans crainte des brouillards du matin. C'est grandement louer Dieu que de se lever si tôt pour contempler son ouvrage, et vous nous fournissez là un bel exemple. Si je ne craignais pas de vous retarder, je vous aurais demandé de me prendre pour compagnon. Mais ma modeste mule n'est certes pas digne d'ambler de conserve avec votre magnifique genêt.

M. de Blancador se récria devant une telle humilité. « Monsieur le pasteur voulait rire. Et, d'ailleurs, Notre-Seigneur avait fait son entrée triomphale dans Jérusalem sur une monture plus modeste encore ». Et M. de Blancador déclara qu'il se trouverait grandement honoré d'accompagner, voire à pied, — comme l'Assyrien fit pour le vieillard Mardochée, — un ministre de Dieu, aussi réputé pour sa conscience que pour sa sainteté.

Ils chevauchèrent donc de conserve, et l'unique Jacquemin leur formait suite. Celui-ci ne vit pas l'homme noir sans quelque contrariété, car il détestait la secte prétendue réformée et la poursuivait d'une haine traditionnelle, à lui léguée par M. de Joyeuse qui fut assassiné, contre tous les usages de la guerre, par les huguenots. Et Jacquemin avait aussi à entretenir son maître de choses d'importance, notamment au sujet d'une lettre envoyée par M. Simon Gardebled.

Mais, sans s'inquiéter de ce valet, M. Robin, pressant sa mule du talon, enserrait M. de Blancador dans une trame de questions subtiles. Horace répondait avec une complaisance d'autant plus grande que M. Robin visait justement cette histoire d'argent dont M<sup>me</sup> de Troix-Mares s'était ouverte à son écuyer. Aux lamentations discrètes de Robin, il répliquait :

— Je ferai, monsieur, le possible pour contenter vos désirs. À vous parler franc, je vous confierai même que je suis chargé par madame de Troix-Mares de régler avec monsieur de Corpoy cette importante question. Elle est importante pour lui, comme pour moi du reste, car je me trouve intéressé dans cette créance.

Et, comme Robin levait ses yeux soupçonneux et interrogateurs :

— Oh ce n'est pas comme courtier, monsieur le ministre ! Je suis moi-même créancier de madame de Troix-Mares pour une somme assez ronde... Un procès suivi par feu mon père... Au reste, cela ne peut guère vous intéresser, et je vous demande pardon de vous entretenir, vous pasteur d'âmes, de ces intérêts temporels et grossiers.

Et, quelle que fût son habile insistance, M. Robin ne put rien en tirer sur ce chef. De guerre lasse, il se rabattit sur la théologie, tâta M. de Blancador sur ses dispositions, lui parla des conditions du salut.

— Ah ! monsieur le pasteur, — répondit le néophyte avec recueillement, — vous prêchez un converti ! et j'attends le moment propice pour m'abreuver aux sources vives de la grâce, en faisant profession de la religion réformée, la seule digne d'un honnête gentilhomme.

À cette annonce, M. Robin ne douta plus de l'honneur qui allait lui revenir de cette éclatante et soudaine abjuration. Il se promit de la faire valoir. Quel triomphe, et aussi quel exemple ! Et il réglait par avance la cérémonie familiale et évangélique dont La Combe allait être témoin. Les murailles en tressailleraient de joie ; les tours en seraient, pour un instant, ébranlées !

Comme ils passaient alors entre la Borde Haute et Les Balmes, dans un petit ravin rocailleux d'où l'on voyait se dresser le logis fortifié de Saint-Aubin, M. Robin montra à son catéchumène la Manse-Séligny avec ses tourelles, et dit :

— Voici les tentes de Bélial ! Connaissez-vous le maître de ce lieu ?

Horace fit un signe de dénégation. Et M. Robin, parlant avec lenteur et

majesté, laissa tomber ces paroles :

— Celui-là est un maudit ! Son nom est Séigny. N'en avez-vous pas entendu parler ?

— Jamais au grand jamais, monsieur !

— Ah ! Je vous en congratulate ! C'est bien le plus mauvais esprit qui ait jamais hanté le corps d'un Ninivite immonde ! Il vaut Achab et Holopherne ; et ses désordres ont rempli la ville de douleur et d'abomination !... N'a-t-il pas tenté, tout dernièrement encore, d'enlever de nuit, par surprise, la ville de Grenade à la tête de quelques bandits soudoyés à cet effet !

M. de Blancador ne jugea pas à propos de détromper M. Robin sur l'opinion fabuleuse qu'il avait de cette aventure. Et celui-ci commença de raconter sur Gaston de Séigny, et sa maison de Saint-Aubin, une chronique scandaleuse où, par comparaison, Sodome et Gomorrhe eussent été excusées, sinon glorifiées. La vue seule de ces tours était, pour le juste, un sujet de désolation : elles appelaient un autre Josué.

Ainsi M. le pasteur Robin entretenait-il M. de Blancador, tout en le dirigeant dans les sentiers de la foi. Ils revinrent au château de La Combe, enchantés l'un de l'autre, et également persuadés de l'avantage qu'aurait M. de Corpoy à être veuf, pour pouvoir contracter une union mieux assortie. Au dîner, M. Robin fit une petite allocution, agréablement tournée, où il était question d'un berger et d'une brebis égarée, et aussi de la joie qui éclate dans le ciel, quand un impie abandonne les faux dieux pour entrer dans le sein d'Israël. Les regards que le prédicant envoyait dans la direction de M. de Blancador, qui se nourrissait, décemment et sans gloutonnerie, d'une rave cuite, firent comprendre à chacun qu'il s'agissait du jeune écuyer. On commença dès lors à le regarder avec une lointaine bienveillance, car on ne savait encore exactement ce qu'il en était. Mais M. Henri de Canteclaux, qui se tenait assis à la gauche du maître, considéra Blancador avec une mine défiante, et où se laissait deviner un grand mépris. Il l'observait sans amitié et

avec insistance, comme les curieux examinent les serpents dont ils comptent écrire l'histoire.

« Que me veut ce petit animal ? se disait Horace. Il a l'œil sournois et perçant, et sa figure ne me revient guère, non plus d'ailleurs que celle de la maîtresse de céans. Sans manquer de beauté, M<sup>me</sup> de Corpoy semble plongée dans un sommeil léthargique. Si mon ami Séligny, que j'ai dû, ce tantôt, renier pour son bien, la voyait, il serait, du coup, guéri de sa passion factice et bizarre. À côté de cette blonde éteinte et passée, pareille à une momie en cornette, la vieille Marguerite est presque mignonne et plaisante, et Jeanine au corsage meublé vaut toutes les courtisanes antiques... sans compter les nôtres... Et ma douce Margot a cru bon d'éviter ce repas, en tout pareil à ceux dont les anachorètes se régalaient au désert. La gaillarde, tant je connais son cœur, doit s'amuser en suçant quelques os de perdrix et en se gavant de pâtisseries, nourriture digne d'une telle volaille roulée dans un voile de veuve ! Vieille coquine ! Je ferai sagement d'aller la visiter à l'issue de ce festin, pour profiter de son dessert... Mais qu'à donc ce petit farfadet, à me considérer ainsi ? »

Le farfadet dont M. de Blancador redoutait si fort les regards était M. Henri de Canteclaux, beau-fils de M. de Corpoy. La défunte dame Léonie de Canteclaux l'avait eu de son premier mariage, en 1574. Cet enfant de seize ans, de taille médiocre, d'extérieur débile, avec sa figure pointue, où de grands yeux bleus battus paraissaient manger tout le reste de la face, possédait les manières affinées de sa mère, et l'intelligence de son père, le feu comte de Canteclaux, de son vivant premier secrétaire du chancelier Cheverny. Par la faiblesse de sa mère, qui en entrant dans la maison de Corpoy renonça au culte catholique, le petit Henri fut élevé dans la religion réformée. Mais l'indépendance et la vivacité de son esprit ne firent que croître, et donnèrent plus d'une inquiétude au pasteur Robin qui entreprit de diriger cette âme tendre et de la modeler suivant la discipline de Calvin. Cet enfant délicat, de



corps comme de sentiments, fut froissé intimement, dès la mort de sa mère, trépassée en 1583, dans toutes ses affections. Sa condition devint misérable. Négligé par Corpoy, abandonné aux soins des domestiques et du pasteur Robin, il vécut dans l'amertume et les larmes.

Quand Hulline de Talmant devint l'épouse de son beau-père, il se rapprocha de cette créature douce et tendre qui courba son front résigné sous le joug de son méthodique époux. Trop indolente et trop timide pour s'essayer à la révolte, Hulline prit son parti de l'existence décolorée et sans joie qui devint pour elle la règle. Une piété vague et timorée, où manquaient pour tant tous les fondements de la foi, ne tarda pas à l'imbiber comme une huile rance. Semblable à ces filles de bonne maison sur qui le couvent a fermé ses portes pour des raisons d'ordre privé, elle s'attacha aux pratiques et aux devoirs extérieurs, sans se pénétrer de cette foi sans laquelle les œuvres ne comptent pour rien. Et M. Ernest Momsenn disait couramment que la grâce lui faisait défaut, et qu'Hulline ne valait que par l'esprit de soumission.

Ainsi M<sup>me</sup> de Corpoy végétait d'une vie mécanique, dominée en tout par la terreur respectueuse que lui inspirait son époux. Comme elle manquait de la pénétration dont abondait le jeune Henri, pétri d'une pâte plus fine, elle s'effrayait de la liberté de ses discours. L'idée seule que M. de Corpoy ne fût pas un saint lui apparut longtemps comme un blasphème. Il fallut que l'enfant lui fit toucher du doigt les vilénies quotidiennes du seigneur de La Combe, pour qu'elle se décidât à y croire. Les histoires des chambrières chassées ou mariées avec précipitation, quand se décelait l'arrondissement de leurs flancs, ne lui paraissaient jamais clairement prouvées ; ou bien ces choses, comme les mauvais traitements que son mari ne lui ménageait pas, prenaient, à son regard, la figure d'actes justes et conformes aux coutumes de la loi. Hulline en trouvait l'explication en maints passages du Livre ; et Dieu bénissait les patriarches, fiers taureaux paissant au milieu d'un troupeau domestique, où les génisses étaient leurs femmes et leurs servantes. Ignorant

tout de la terre, elle pensait que la vie quotidienne de La Combe n'était que la répétition amoindrie des actions qui se déroulent sur le grand théâtre du monde.

Elle s'habitua à son existence de recluse, renonça, sans plainte, à toutes ces petites délicatesses de luxe dont avait été entourée sa condition de fille riche. Justus de Corpoy put disposer à son aise de ses revenus, tout en s'affligeant de ce que les dispositions prises par le vieil Escudier l'empêchassent de s'annexer définitivement le principal. Hulline, elle-même, regretta plus d'une fois que ces obstacles légaux se dressassent contre les désirs de son mari. Les réflexions que ne lui ménageait pas Henri, dans leurs courts moments d'épanchement, la troublaient sur l'heure, mais elle se remettait vite de ces défaillances, appelait à soi la notion du devoir, et chassait loin d'elle toutes les idées de révolte.

Un jour qu'Henri de Canteclaux l'avait trouvée seule dans sa chambre, assoupie sur sa Bible, il jeta le livre sur le plancher et lui reprocha cette lecture, qui se renouvelait sans cesse, comme le ruminement d'une vache, sans que l'esprit en profitât.

— Ne blasphémez pas, enfant, lui dit M<sup>me</sup> de Corpoy, et songez que l'observance religieuse est un frein nécessaire aux écarts de notre raison. Et d'ailleurs, s'il fallait s'élever contre ces choses, ne faudrait-il pas aussi que nous changions tout entiers ? Car, ou ces choses sont bonnes, et il nous convient de les respecter, ou elles sont mauvaises, et nous devons les abandonner.

— Dieu, lui répondit Henri, ne commande point de si grands sacrifices. Il ne nous ordonne pas de faire de notre vie une vallée de méditations et de larmes. C'est, à mon sens, lu faire injure que de le croire capable de se réjouir de notre douleur. Il veut qu'on l'aime, et l'amour ne se concilie pas avec la terreur. Il veut que nous nous réjouissons en lui, mais non que nous l'étudiions à toute heure. Ce à quoi vous vous consacrez là, ma chère mère, c'est besogne de moine, en tout inutile et mauvaise. La joie seule, je pense,

doit être l'attribut de ceux sur qui Dieu répand sa grâce, comme la tristesse est celui des réprouvés... Et à nous voir tous si lugubres, en cette maison, je crois souvent que nous sommes damnés !

Ainsi, par des paroles au-dessus de son âge, l'enfant inquiétait la conscience engourdie de la jeune femme. Mais, semblable à ces bêtes de labour qui dorment leur continuel sommeil dans les prairies, et entr'ouvrent à peine leur œil calme et vide au passage d'un homme, elle retombait bientôt dans sa torpeur.

Un certain jour que M. Momsenn critiquait, d'une manière acerbe, la mollesse de madame de Corpoy, le jeune ministre Jean Textor avait objecté :

— Cette dame est l'Épouse, au sens de l'Écriture ; c'est un vase d'élection et de pureté. Sans doute est-il vide, encore ; mais, je vous le dis, en vérité, quelque jour les fontaines de la grâce s'épancheront sur lui, et il embaumera l'odeur de toutes les vertus. Les violettes des champs exhalent-elles à la première heure leurs délicieux effluves ? Non, monsieur Momsenn, il faut que le Seigneur leur envoie quelques rayons tout à la fois de soleil et de pluie. Leur corolle fermée s'entr'ouvre alors et, par la matinée de printemps, la prairie en est bientôt parfumée.

Et M. Momsenn s'inclinait devant ce langage élégant qu'il enviait à son confrère ; et il se consolait à penser que, quelque jour, ce prédicant à la bouche fleurie tomberait dans l'ornière du péché avec celle-là même dont il proclamait si haut les mérites. M. Momsenn jalousait M. Textor. Il le méprisait aussi parce qu'il ne venait pas de Genève, réservoir de la lumière, et parce qu'il n'approuvait pas en tout la rigueur apprêtée de la doctrine calviniste. Il le soupçonnait de donner dans ces erreurs chères à Sébastien Castellion. Il lui reprochait d'être né en Bourgogne de parents pauvres, répondant au nom vulgaire de Tisserand, et qui exerçaient un métier mécanique. M. Momsenn n'aimait pas davantage M<sup>me</sup> de Corpoy à cause de sa délicatesse. Et il avait soin que cette dame se vit contrariée, de

par l'autorité de son mari, dans toutes ses élégances domestiques. Mais M. Momsenn aimait moins encore M. le comte Henri de Canteclaux :

— Celui-là, disait-il souvent à Robin, sort de l'enfer. C'est un réprouvé marqué du sceau du Malin, car son esprit est bien plus mûr et retors que ne le comporte sa tendre jeunesse. Son entendement aigu des choses est en soi peu naturel. J'ai su qu'en maintes circonstances il a critiqué les sentences que rend son père, en tant que seigneur justicier. Et c'est une langue de vipère !

Et M. de Corpoy, ayant eu connaissance, par grand hasard, de ces propos, déclara d'un air sombre à M. Momsenn qu'un jour viendrait où le père outragé devrait céder la place au juge, et que ce dernier saurait ne pas faiblir dans sa tâche. Et, quand il eut ainsi parlé, cet homme de bien leva un moment vers le ciel ses yeux qu'obscurcissaient des larmes, puis les reporta avec insistance sur ses souliers. De telle sorte que le bruit se répandit dans la maison que « Monsieur Henri s'amusait à faire mourir son père de chagrin ».

La malveillance de M. Henri semblait aujourd'hui le pousser à mortifier M. de Blancador qu'il continuait, au mépris des convenances, à examiner de son oeil gris, mélancolique et perçant.

Horace fut tout heureux que la fin du dîner mit un terme à cette investigation prolongée. Il fut plus heureux encore quand M. de Corpoy lui envoya un serviteur pour lui dire qu'il l'attendait dans sa chambre, où il avait à lui parler.

« Les fers sont au feu, se dit-il, et c'est à moi de forger quelque bonne machine, comme celle dont on se sert dans les Hôtels des monnaies pour frapper les espèces sonnantes. »

Et, sans plus tarder, il se dirigea vers la grande tour de l'Est, dite des Évangélistes, où M. Justus faisait sa résidence officielle. Car ce seigneur avait, dans son château, diverses salles, très éloignées les unes des autres, où il aimait à se rendre d'une manière imprévue afin de surveiller les gens et les choses. Pour accéder jusqu'à la chambre de M. de Corpoy, Horace dut traverser plus

d'un palier, enfile plus d'un couloir. Au moment où il passait devant le grand escalier, il rencontra madame de Corpoy qui, accompagnée de trois suivantes, se préparait à descendre. Hulline, par un hasard malheureux, engagea un de ses longs mancherons pendants dans la rampe, dont les hastes de fer forgé se contournaient en fleurons aigus. Vivement, Horace s'approcha, dégagea le pan de camelot noir, et, avant même que la dame eût pris le temps de le remercier, il lui souffla à l'oreille ces simples mots :

— Il faut que je vous entretienne de la part de Séligny. C'est grave !

Et il s'éloigna, disparut, la laissant tremblante et effarée. Sans force, elle s'adossa contre la grille dorée, appliqua son mouchoir sur sa bouche. Devant ses yeux, pourtant fermés, les marches de l'escalier parurent danser. Et quand les chambrières et la gouvernante lui demandèrent ce qu'elle ressentait, et quel accident lui était survenu, elle répondit d'une voix faible, en portant la main à son cœur, comme pour en réprimer les battements :

— Ce n'est rien !... J'ai glissé... et je me suis meurtri le pied contre cette marche.

Tel fut le premier mensonge de madame Hulline, depuis le jour où elle entra au château de La Combe.

— Il n'y a pas de bon sens — conclut la gouvernante, dame de Bournaville — à conserver des degrés dans un semblable état de vétusté. J'adresserai, dès ce soir, un rapport à l'intendant ; je ne sais à quoi pense M. Beaudanger, mais vraiment...

Tandis que M<sup>me</sup> de Bournaville, veuve de feu Pennequin de Bournaville, qui fut de son vivant courrier de M. le pasteur Merlin, prononçait ces paroles grosses du sens le plus pratique, M. de Corpoy disait à M. de Blancador :

— Je suis charmé de vous voir sous mon toit, monsieur. Asseyez-vous et gardez votre bonnet. J'en ferai de même, tant les courants d'air sont froids. Vous m'êtes, monsieur, recommandé tout à la fois par ma parente, madame de Formansin, et par ma grande amie, madame de Troix-Mares. C'est vous

dire que vous êtes deux fois le bienvenu. On m'assure, monsieur, que vous avez exprimé le désir d'entrer à mon service, et aussi que vous êtes sur le point de renoncer aux erreurs du papisme pour embrasser la vraie religion. J'en loue le Seigneur et je vous félicite, monsieur, en toute sincérité.

Blancador, ayant salué très poliment à chacune de ces phrases qui furent débitées sur un ton égal, monotone et sentencieux, continua d'écouter. Il voulait voir venir M. de Corpoy. Celui-ci continuait :

— On m'a dit encore, monsieur, que vous êtes dans les bonnes grâces de madame de Troix-Mares, et qu'elle vous tient en haute estime...

Cette dernière opinion avait été corroborée par les réponses que Jeannine, dûment interrogée par M. de Corpoy, avait faites avec toute l'exactitude dont elle était susceptible. Car elle nourrissait, à l'égard de son maître et seigneur, une crainte religieuse qui allait, quand il le fallait, jusqu'à l'abandon de son corps. Quand Jeannine se trouvait en présence de M. Justus, la terreur paralysait sa volonté et ses sens. Ainsi l'oiseau quitte le buisson qui lui fournissait son abri, pour voler, fasciné, jusque dans la gueule du serpent. M. Justus, avec son regard froid et voilé qui tenait de celui des reptiles et se faisait, au besoin, pénétrant comme une lame de dague, traversait cette pauvre pécheresse jusqu'au cœur. Et, quand il lui avait demandé en quels termes M. de Blancador se trouvait avec madame Marguerite, Jeannine avait répondu, en toute pureté :

— Ah ! monsieur, s'ils sont bien ensemble ? Monsieur en jugera quand je lui dirai que, ce matin même, monsieur Horace a regalé madame d'un beau soufflet !

Blancador, mis à l'aise par M. de Corpoy, dit qu'en effet madame de Troix-Mares se montrait envers lui très bienveillante, et qu'il se plaisait fort à son service.

— Monsieur, — reprit Justus, en examinant avec obstination le plancher, — je puis beaucoup pour vous. Mais je dois vous dire que vous pouvez aussi

beaucoup pour moi !

Horace se confondit en humbles protestations. Il était tout acquis à M. de Corpoy. Et comment pourrait-il se rendre, lui chétif, de quelque utilité à un gentilhomme aussi réputé ?...

— Madame votre maîtresse m'égorge, monsieur !... Vous l'ignorez, peut-être ?...

— Ah ! monsieur ! Je crois comprendre. S'agirait-il de cette méchante affaire d'argent ?

— Méchante, monsieur ! Mais vous ne savez donc pas que la somme est considérable ?

— Oui, monsieur, mais vous aurez tout le temps pour la payer.

Et, adressant à M. Justus, ébahi, une grimace encourageante, Blancador se leva, alla, sur la pointe des pieds, reconnaître si la porte était bien close. Il l'ouvrit même, regarda si personne ne rôdait dans l'antichambre, referma le panneau, et, se plantant devant M. Justus, lui tendit deux papiers qu'il tira de son pourpoint :

— Voici, monsieur, qui vous tranquillisera !

Et il expliqua à Corpoy qui le regardait, muet d'un étonnement où se mêlait une part égale d'admiration, comment était réglée cette affaire. Il arrangea, à son particulier avantage, l'histoire de la donation, majora encore la prétendue perte qu'il avait faite lors du procès Bourassou, et déclara, finalement, qu'il se chargeait de reculer, indéfiniment, le terme du paiement qui effrayait si fort M. Justus. Il conclut :

— Écoutez, monsieur ! Si vous voulez vous engager à me payer, dans un temps prochain, les dix mille écus que me doit madame de Troix-Mares, je vous donne ma parole que jamais cette dame ne vous réclamera son dû. C'est affaire à moi. Au reste, je vais vous dire encore une chose : en bonne règle, votre intérêt serait d'épouser madame de Troix-Mares...

Mais Corpoy, béant, s'écria :

— Comment ! Vous savez bien que cela est impossible ! et que je suis marié !... Comment pouvez-vous...

— Monsieur, dit froidement Blancador, combien me donnerez-vous si je vous débarrasse de votre femme ?

M. Justus se leva, d'une pièce. Il fut sur le point de jeter M. de Blancador à la porte. Mais, à le considérer, il le vit si calme, si convenable et si sincère, qu'il se rassit. Les deux hommes s'observèrent longtemps, en silence. M. de Blancador, toujours souriant, ne perdait pas de vue M. de Corpoy qui, blême, ses cheveux gris presque hérissés autour de son bonnet, et de peur et d'angoisse, tenait les yeux dirigés vers le mur, devant lui. Enfin Blancador prononça les paroles suivantes, avec tranquillité et lenteur :

— Je vous apporterai, prochainement, les preuves certaines de l'adultère. Vous ferez condamner la coupable par le consistoire. Vous épouserez ensuite Marguerite de Troix-Mares. Et, de tout cela, je vous garantis l'exécution. Vous me payerez alors vingt mille écus d'or. Est-ce marché conclu ?

Corpoy devint encore plus pâle, mais il demeura silencieux.

Avec une familiarité discrète, M. de Blancador s'approcha de la table, prit une feuille de papier et écrivit trois lignes :

*« Je m'engage à payer à M. le baron de Blancador, mon domestique, la somme de deux cent quarante mille livres, le jour de mon mariage avec M<sup>me</sup> de Troix-Mares. »*

Il data, signa même pour encourager son complice. Raide comme un pieu qui, cependant, aurait tremblé. M. de Corpoy apposa sa signature. Alors M. de Blancador le salua avec une extrême politesse, cacha les trois papiers sous le busc de son pourpoint en velours brun, et sortit.



## IX

Quand M. de Blancador eut mûri ces divers projets, il s'occupa de les faire aboutir. Sans être absolument persuadé que Marguerite se prêterait à un mariage avec Corpoy, il ne désespérait pas d'ébaucher au moins cette affaire et de s'en prévaloir pour capter les sources de la confiance de son maître et associé M. Justus.

« Cela ne m'empêchera nullement, se disait-il, de faire financer la vieille, au cas où elle ne voudrait pas marcher dans nos voies. De la dolente Hulline, je me charge par surcroît. Avec mon ami Séligny, cela ira tout naturellement. Ils me pardonneront, du reste, leur ruine commune, quand ils sauront combien les intérêts dont je suis chargé sont importants au regard des leurs. Ou bien, c'est qu'ils manquent de justice. Que Marguerite épouse ou non, par la suite, M. de Corpoy, cela ne m'inquiète pas autrement, parce que d'ici là j'aurai sans doute obligé la dame à me payer mon indemnité, sous quelque prétexte ; soit qu'elle m'en règle le montant, d'une fois, soit qu'elle s'en tienne à me fournir des acomptes. »

Jacquemin Tardival surgit, juste à point, pour donner à son maître ce prétexte. Blancador venait, en effet, de quitter à peine M. de Corpoy, qui restait livré à ses tumultueuses méditations dans son fauteuil, que le valet

l'accosta au retour d'un couloir et lui montra une lettre. Elle était de M. Simon Gardebled, de Corbarieu, personnage avec qui Jacquemin entretenait des rapports amicaux depuis la partie de chasse où il avait pu apprécier ses manières gracieuses et aisées. M. Gardebled se présentait, avec une écriture serrée, comme chargé de recouvrer une créance par deux gentilshommes du Languedoc, MM. de Martinglise et de La Poise. Ceux-ci lui avaient négocié deux lettres de change consenties par M. le baron et se montant, l'une à deux mille cinq cents livres, l'autre à cinq cents.

M. Simon Gardebled, par une discrétion qu'expliquait la grande habitude qu'il avait prise des hommes au cours de ses opérations de maltôte, à ce qu'il laissait entendre, n'avait pas écrit tout d'abord à M. de Blancador, « dans la crainte de l'inquiéter ». Il avait préféré « lui faire toucher deux mots de la chose, par l'organe de M. Jacquemin ». Mais il le prévenait encore, avec tous les ménagements que dicte la prudence humaine, que ses commettants étaient décidés à poursuivre le recouvrement de cette dette par toutes les voies de droit. En cas de refus par M. de Blancador, lui, Simon Gardebled, « se verrait dans la dure nécessité d'aviser M. Justus de Corpoy, chez qui M. le baron occupait un emploi domestique ».

Jacquemin s'attendait à une explosion d'indignation devant l'impudence de ces larrons : M. de Blancador avait reçu ces nouvelles d'un front serein :

— C'est bien ! dit-il. Tu verras ce monsieur Gardebled et tu lui manderas que je désire avoir, et au plus tôt, un entretien avec lui. Arrange-toi pour qu'il me ménage un rendez-vous aux environs. Mais, surtout, qu'il ne vienne pas me trouver ici. Et détruis cette lettre sur-le-champ.

Dès le lendemain, M. Gardebled se rencontra avec M. de Blancador au pied du coteau de Beaudésert. Il résulta de leur conversation qu'Horace reçut, le soir même, un message de M. Gardebled, où cet ancien maltôtier annonçait à M. le baron qu'il allait remettre, « à son grand chagrin », entre les

moins de son procureur, les titres de diverses créances afférant à la succession de feu M. le baron de Blancador, décédé intestat à Monsac. L'héritier avait à payer une somme de quarante mille livres. Un compte joint à la lettre établissait que ces quarante mille livres relevaient du procès Bourassou-Blancador, où MM. de Martinglise, de La Poise et autres tiers intéressés avaient des droits qu'on avait négligé d'étendre. Et, quelle que fût sa tristesse, M. Simon Gardebled allait se voir dans la « dure obligation » d'assigner M. le baron Horace de Blancador devant les tribunaux compétents.

Sans prendre la peine d'expliquer à M<sup>me</sup> de Troix-Mares les détails de cette histoire, Blancador fit, cette nuit même, à la dame, une telle scène de colère et de larmes que celle-ci se résolut à lui donner un acompte sur sa donation, afin de le tirer d'embarras et d'empêcher sa fuite.

— Je vais, dès demain, dit-elle, obtenir de Corpoy une somme qui me permettra de te satisfaire, pauvre ami ! Ah ! Je vois maintenant que tout ce que tu me racontais sur les intermédiaires de Dom Bazime est bien vrai ! Tu as été volé comme dans un bois ! Je verrai Corpoy, tout à l'heure.

— N'en fais rien, sur ta vie ! s'écria Horace. Quand je devrais être ruiné, ne demande rien à cet homme. Tu le fâcherais à mort contre moi ! Pour des raisons que je t'exposerai... quand tu le désireras... mais pas maintenant... par le menu... je me suis engagé d'honneur, et en ton nom, dans le dernier entretien que j'ai eu avec lui, à ne rien lui demander avant un terme de six mois. Ne pourrais-tu mander à ton intendant de t'envoyer ici quelques milliers de livres ?

Et il sut si bien endormir la molle et défiante Marguerite, par ses fables et ses caresses, qu'elle consentit à tout ce qu'il voulut.

— Tu ne sais peut-être pas, lui disait-il, que Corpoy nourrit pour toi un amour muet et profond comme les eaux d'un lac ?

Flattée par cette comparaison élégante, M<sup>me</sup> de Troix-Mares ouvrit de grands yeux, et elle écouta avec attention Blancador qui continuait.

— Si, par hasard, — ce qu'à Dieu ne plaise ! — Corpoy devenait veuf, ce serait là un beau parti. Un des meilleurs médecins de Montauban a, paraît-il — ce n'est pas moi qui parle, — affirmé que madame Hulline était phthisique et ne passerait pas l'année. Et, avec la fortune de ses deux femmes, sans compter son bien propre, notre Corpoy devient un beau parti. Tu serais, du coup, la plus riche dame de France — ce qui ne m'empêcherait en rien de demeurer ton ami. — Et tu écraserais tout de ton luxe... Tu sauras encore que notre Justus n'est huguenot que du bout des lèvres. Au fond, il ne demande qu'à se retourner vers l'Église catholique. Mais je ne t'en dis pas plus. Et tu as trop d'esprit pour ne pas voir combien la comédie d'austérité qu'il joue ici est affectée. Corpoy est un vert-galant qui, la nuit, rompt son jeûne. Quelque jolie servante lui monte alors un beau chapon au sel et une grande fiole de vin frais... Je ne t'en raconte que l'essentiel... Le pauvre homme obéit à des motifs cachés qui l'obligent, pour l'heure, à ménager les huguenots... Enfin, je ne puis t'en dire davantage... Ce sont là des secrets qui pourraient nous perdre tous deux... N'en ouvre, sur ton salut, la bouche devant personne !

Et il réussit à faire croire à Marguerite, non seulement que M. de Corpoy l'aimait, mais encore qu'Hulline le savait. C'est pourquoi cette dame complotait contre sa rivale. Et il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'une tentative d'empoisonnement...

Madame de Troix-Mares en frissonna. Car elle ne craignait rien tant que la mort :

— Parle ! Mon Dieu, que dois-je faire ! soupira-t-elle.

— Il faut que tu partes, et au plus tôt.

— Oui ! C'est cela, emmène-moi !

— Je te convoierais moi-même à Troix-Mares, si ma présence n'était ici nécessaire à nos intérêts communs. Je dois surveiller monsieur de Corpoy sans cesse ; je redoute quelque incartade de nos ennemis. Et madame de Corpoy n'est pas la plus dangereuse. Le petit Henri de Canteclaux conspire, je

le sais, contre toi. Sans cesse, il nous surveille...

Et Blancador inventa quelques contes à dormir debout. Mais il pouvait débiter maintenant les plus ridicules sornettes, le coup était porté : Marguerite était convaincue que M. de Corpoy voulait la faire empoisonner. Elle se sentait travaillée par une lancinante terreur. Elle n'oserait même plus manger un œuf, dans cette maison, sans qu'une pierre d'épreuve fût plongée dans son eau ; et on cuirait cet œuf devant elle. Elle supplia Blancador de précipiter son départ.

Celui-ci lui conseilla d'attendre cinq ou six jours, le temps nécessaire au voyage de son intendant. Marguerite envoya aussitôt un courrier à M. Baratier, alors en résidence à Toulouse, en lui enjoignant de mettre dans une valise quarante mille livres en écus d'or, et de la faire porter par le courrier qui reviendrait sous l'escorte de deux valets bien armés.

Ainsi M. de Blancador prenait des dispositions utiles. Il résolut de se débarrasser du même coup, et de Marguerite, au moins pour un temps, et d'Henri. C'est pourquoi il eut une entrevue avec M. de Corpoy, au cours de laquelle ce seigneur demeura obstinément attaché à la contemplation de ses souliers, tandis qu'il écoutait attentivement Horace, et l'approuvait en silence. Horace lui expliqua que, pour la réussite de leurs desseins, il fallait que madame de Troix-Mares s'éloignât ; et aussi le jeune Canteclaux.

Vous pourriez, monsieur, le donner comme compagnon de voyage à cette dame. Elle sera sensible à l'honneur que vous lui ferez en lui donnant un membre de votre famille. Elle garderait pendant quelques jours... quelques semaines... cet enfant auprès d'elle. Nous avons tout à craindre, monsieur, de ce petit espion à l'esprit trop éveillé.

M. Justus hocha la tête pour indiquer qu'il n'y contredisait point.

— Si, continua Blancador, il venait à se passer dans votre maison quelque tragédie domestique, je crois que la présence de votre beau-fils ne pourrait qu'ajouter...

M. Justus baissa encore le menton. Les lèvres serrées, les yeux baissés vers le sol, il fronça les sourcils, et dit enfin, d'une voix basse et mourante : — Allez, mon ami ! Faites pour le mieux. Vous avez ma confiance et l'approbation de ces messieurs. Que Dieu vous assiste en cette occurrence !

Par « ces messieurs », M. Justus entendait les pasteurs Momsenn et Robin ; il les tenait au courant de tous les événements. Et « ces messieurs » avaient déclaré que M. de Blancador se présentait avec des apparences providentielles.

Quand M. Baratier eut répondu à M<sup>me</sup> de Troix-Mares et lui eut fait tenir ses écus, Horace fut mis en rapport avec l'argent que lui méritait son industrie. Il ne voulut laisser à personne le soin de l'emporter. Tenant le sac dans ses bras, il se retira, après avoir fait à sa maîtresse telles politesses que valait une semblable circonstance, dans la belle chambre que M. de Corpoy avait mise à sa disposition, en ce même jour où il lui donna sa confiance. Là, Horace, penché sur une table, compta et recompta ses espèces. Puis il se décida, encore qu'à regret, à en distraire trois mille cinq cents livres, tant pour le paiement de MM. de Martinglise et de La Poise, que pour les honoraires de M. Simon Gardebled, dont la complaisance et le savoir-faire lui valaient cette aubaine. Il sépara enfin, avant que de renfermer son trésor dans un coffre, et sous clef, deux cents testons sur lesquels il paya les gages de Jacquemin et fit des libéralités aux divers domestiques dont il pouvait attendre quelques services. Et Jacqueline Le Broc, chambrière intime de M<sup>me</sup> de Corpoy, en eut cinquante pour sa part. Cette jeune fille, empruntée sotte et naïve, et qui n'avait point dépassé seize ans, fut sur le point de refuser ce cadeau, parce que M. Horace lui prit mesure de sa taille et aussi un gentil baiser sur le cou, dont il avait dérangé la guimpe. Mais, sans se décourager, il promit d'apporter plus de réserve dans ses caresses, et assura la pudique Jacqueline qu'il lui offrirait ce petit présent, non point comme rançon de sa vertu, mais pour l'amour de sa sœur Jeannine.

« Je crains — se dit Blancador, en regardant s'éloigner la blonde mignonne qui serrait sa pèlerine de drap minime autour de son buste cambré, comme pour en dérober le galbe fier et ingénu — je crains que cette tendre mais stupide pécore ne me donne plus de fil à retordre que sa fraîche et délurée parente. Elle a une expression de vertu naturellement solide et profonde qui ne me fait rien augurer de bon. Plaise au ciel qu'elle devienne en tout pareille à sa sœur !... On verra, on verra !... J'en ai vaincu de plus rebelles.

Les adieux de Marguerite n'allèrent pas sans un déluge de larmes. Par deux fois elle se recoucha, donnant l'ordre qu'on la laissât, pour pleurer à son aise dans les bras de son ami. Horace, en cette circonstance, se montra bienveillant et magnanime, tant la grande impatience où nous sommes de certaines choses peut nous rendre patients pour d'autres. Enfin la belle veuve se mit en route, montée sur une mule blanche que recouvrait un lacs de soie cerise avec grenades et pampilles, accompagnée par MM. de Corpoy, de Canteclaux et de Blancador, et une troupe de valets armés entourant son bagage et ses chambrières. À Boujac, Corpoy et Blancador prirent congé. Et M. Justus sut, par une mine discrètement émue, persuader, sans paroles, M<sup>me</sup> de Troix-Mares que les confidences d'Horace étaient exactement véridiques. Elle se fortifia dans l'idée que ses charmes étaient toujours tout-puissants, puisqu'ils troublaient les sages eux-mêmes. Marguerite honora ce seigneur respectable, qui lui baisa la main avec une vive et naïve émotion, d'un regard favorable, en même temps qu'elle en adressait un tout chargé d'amour à Blancador, pour donner, sans doute, le change à sa jalousie. Et elle ne cessa, tandis que sa mule l'emmenait sur la route grise, d'agiter son mouchoir en se tournant vers ses deux amis. Puis, quand ils eurent disparu au coude du chemin, en levant une dernière fois leur bonnet, elle continua son voyage avec M. Henri de Canteclaux. Celui-ci, qui n'était parti qu'à regret en compagnie de cette dame, ne desserra pas les dents, et Marguerite en demeura très irritée

contre lui, d'autant qu'au moment de la séparation il n'avait pas même salué Horace, et s'était à peine incliné devant son beau-père.

Et Marguerite se résolut à surveiller ce jeune homme étroitement, de crainte qu'il ne fût chargé de l'empoisonner. Elle se promit d'envoyer, aussitôt qu'elle serait arrivée, un gobelet d'argent en l'église de Saint-Ouen, à Rouen, afin qu'on le bénît : car elle savait qu'il existait, en cette paroisse, un calice du même métal, où venaient boire ceux qui redoutaient quelque mal.

Cependant M. de Corpoy exposait à Blancador comment il avait dû se débarrasser d'un écuyer qui s'appelait Jacquin Le Broc :

— Je crois avoir bien fait de l'adjoindre à mon beau-fils, car son caractère raide et entier le rend ici insupportable à tous...

Jacquin Le Broc était, en effet, insupportable à M. de Corpoy, pour s'être permis de dire que, quelque jour, il saurait faire repentir ce seigneur d'avoir privé sa sœur Jeannine de ce qu'une fille a de plus précieux et de l'avoir mise ainsi sur la voie du dévergondage. Jacquin avait, en outre, donné indirectement à connaître qu'il planterait son épée dans le ventre à M. Justus, s'il en usait de même avec sa sœur cadette, Jacqueline.

Et c'est pourquoi M. de Corpoy haïssait ce valet grandement. Sans avoir besoin d'en savoir tant, Blancador, qui redoutait aussi le frère de Jeannine, approuva en tout M. de Corpoy.

— Par le départ de ce mauvais sujet, — dit celui-ci d'un air indifférent, — la place d'écuyer attaché à madame de Corpoy se trouve vacante. J'ai pensé que vous consentiriez peut-être à accepter ces fonctions. D'autant qu'il est plus convenable, pour ma femme, d'avoir un gentilhomme auprès d'elle. Vous m'obligerez, en devenant écuyer de madame de Corpoy. Je tiens à mettre auprès d'elle une personne de tout repos. Vous me fixerez vous-même vos appointements. Là-dessus nous nous entendrons toujours.

Blancador répondit que cela ne faisait pas question, que l'honneur de servir madame de Corpoy lui suffisait amplement. Il ajouta quelques banal-



ités. Et les deux hommes regagnèrent La Combe en s'entretenant de divers points théologiques. M. Justus parla sur la prédestination, se montra disert, et abonda en propos ingénieux. Puis, dès qu'il fut de retour chez lui, il fit appeler son premier écuyer, Fabre de Mauras, calviniste dévotieux entre tous et célèbre par les massacres de moines qu'il avait faits, dès sa première jeunesse, sous les enseignes vertes de Crussol d'Assier. Il lui recommanda de surveiller étroitement madame de Corpoy et son nouvel écuyer, et de ne pas manquer de l'avertir, dès qu'ils viendraient à fauter ensemble.

— Aussitôt que tu seras sûr de leur crime, — ce qui ne saurait tarder, — tu t'arrangeras de manière que je puisse les surprendre. Tu m'entends.

Muet et sombre, l'écuyer Fabre de Mauras s'inclina. C'était un grand homme brun de cheveux, avec la barbe rouge, et qui comptait quarante ans. Sa figure triste et morose s'éclaira, un instant, à l'espoir de massacres possibles, puis il s'éloigna, en faisant sonner les grands éperons avec lesquels il piquait les chevaux en dressage. À l'heure même où M. de Corpoy adressait à ce domestique de confiance ces instructions exactes, M. de Blancador, enfermé dans sa chambre, sous la garde du délié Jacquemin, commençait d'écrire une belle lettre à son ami Séigny. Mais, au bout d'un instant, il posa sa plume, sourit et se frotta les mains, se laissant aller à ses pensées :

« Ce Justus imbécile dépasse en stupidité les rhinocéros et autres monstres dont il est parlé en certains livres. Tout ce qu'il entreprend est marqué au sceau de la plus lourde perfidie, de telle sorte qu'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de sa méchanceté ou de sa bêtise : Il s' imagine que je m'en vais faire moi-même l'amour à sa dolente Hulline, et me laisser prendre dans le lit de la dame comme un jouvenceau qui en serait à sa première aventure. On me passerait au couteau, comme de juste, on s'emparerait de mes papiers, on exécuterait ma complice suivant la coutume consistoriale, et Justus serait libre d'épouser Marguerite, qui me pleurerait pour la forme. Ah ! Justus ! mon fils, si j'ose dire, tu te confonds avec moi ! Ce n'est pas à ton ami Blan-

cador qu'on dresse des embûches aussi grossières. Je te mettrai en face d'un autre galant, contre qui tu pourras jouer des griffes, si l'envie t'en prend. Je ne veux pas mourir avant d'avoir vu la couleur de ton argent... Mais j'accuse peut-être à tort cet homme de bien. Dans les affaires un peu subtiles, la première place est toujours pour le soupçon... Occupons-nous de Séigny, c'est le plus urgent... »

Et il se remit à écrire :

« C'est le moment d'accourir et de vous tenir aux aguets. J'ai pu avertir votre belle que vous y pensez toujours, et son émotion a été telle, que, comme nous n'étions pas seuls, j'ai dû m'éloigner, aussitôt ma commission faite, pour... »

Blancador fut alors interrompu par Jacquemin qui frappait à la porte :

— C'est, monsieur, un valet qui vient vous chercher, car madame de Corpoys veut vous parler.

Horace serra sa lettre sous clef, avec ses écus. Puis il sortit en recommandant à Jacquemin de s'occuper, au plus tôt, de lui procurer un bon coffre d'acier muni d'un bon cadenas à secret.

— Dès aujourd'hui, se dit-il, je dois songer à mettre en sûreté mes archives.

Et il suivit le laquais, par les couloirs, sans abandonner ses réflexions :

« Je suis sûr que Corpoys a déjà préparé ses engins. Il compte me saisir dans les bras de sa femme... Alors il me promettra la vie sauve, si je lui signe un reçu de la somme que je dois encaisser pour Marguerite. Après quoi il me fera percer de coups et enterrer dans ses latrines, sans autre cérémonie... De pareilles choses se passent chaque jour... S'il a imaginé cela, il est en progrès. »

Quand il entra dans l'appartement de Hulline, Blancador se donna la mine d'un sacristain de petite paroisse qui aurait porté des éperons. Il s'excusa poliment de les avoir gardés avant de savoir s'il était agréé, par la dame, comme son écuyer.

— Monsieur de Corpoy vous a désigné, monsieur, — fit la jeune femme de sa voix douce et éteinte. — Je n'ai pas d'autre volonté que la sienne.

Et, tout en parlant, elle considérait avec attention celui que le petit Henri de Canteclaux, avant son départ, lui avait dépeint sous les couleurs d'un traître, en lui recommandant de s'en défier comme du feu.

« Il a l'air soumis et triste, songeait-elle. Et sans doute est-il humilié de l'emploi un peu bas que sa pauvreté l'oblige à accepter. Henri l'a jugé, probablement, trop vite et avec son habituelle amertume. Il faut que je l'interroge en secret, que je demeure seule avec lui, sous quelque prétexte, et qu'il me dise enfin ce que signifie ce message dont il se dit chargé par Gaston de Séligny. »

À penser à ce nom, un léger soupir souleva la poitrine de madame de Corpoy. Elle porta son mouchoir à ses yeux, et demeura silencieuse. Enfin, elle déclara à M. de Blancador qu'elle voulait sortir à cheval, aussitôt après le dîner, et qu'il eût à l'accompagner. Elle monterait sa haquenée Cassia.

Blancador se retira à reculons, avec beaucoup de bonne grâce, sans que le regard de Hulline eût, un instant, rencontré le sien. Elle lui sut gré de cette délicatesse, tant elle craignait que quelque signe vint à trahir son trouble, en présence de ses femmes. Il y en avait là cinq ou six, assises à terre ou sur des carreaux, suivant leur condition, occupées à broder ou à coudre. Armée d'une petite passoire d'argent, madame de Bournaville, le nez chaussé de lunettes, s'appliquait à fabriquer une confiture ou un parfum dont la confection absorbait tous ses soins. Jacqueline Le Broc épinglait une dentelle de parchemin sur un tambour, attentive à appliquer cette peau découpée sur un fond de damas vermeil. Les autres ne levaient pas les yeux de dessus leur ouvrage. Enfoncée dans un fauteuil de cordouan historié, Hulline semblait la reine du sommeil, et, si l'on n'eût pas été en plein hiver, on eût entendu les mouches voler.

La porte se rouvrit avec un bruit de bâillement, et M. de Blancador ren-

tra dans la société des vivants, en se heurtant contre un grand homme, plus haut botté, mieux éperonné que lui encore, et qui traversait l'antichambre d'une allure qui voulait paraître pressée. C'était M. le premier écuyer Fabre de Mauras. Avec une gravité mâle, il reçut dans ses bras M. de Blancador qui tourbillonna sous le choc, et il s'excusa de sa vivacité. Après s'être félicité de l'avantage qu'il trouvait à avoir comme confrère, « dans le noble exercice de l'équitation, un jeune seigneur aussi réputé pour sa galanterie que pour sa bravoure », — et il fit une allusion adroite au duel de Montech, — M. Fabre emmena Horace vers les écuries. Tout en le mettant au courant des choses et des hommes, tout en lui présentant les chevaux, M. Fabre s'enquit de l'impression qu'avait causée sur lui madame de Corpoy. À cette question, posée par M. Fabre avec une visible intention badine, M. de Blancador se recula légèrement, toisa avec une insolence aisée M. l'écuyer Fabre de Mauras qui, pourtant, le dépassait des épaules, et lui dit, en relevant ses moustaches de l'air d'un capitaine qui rembarre tout un gros d'écoliers :

— Mon bon monsieur, elle me fait l'effet d'un emplâtre !

M. Fabre de Mauras, croyant connaître à ces paroles et à ces signes qu'on se moquait de lui, tourna les talons et laissa M. de Blancador vaquer aux soins de sa charge.

Quand l'horloge du château sonna deux heures, de son timbre criard et enroué, M<sup>me</sup> Hulline parut sur le perron, suivie de sa gouvernante et de deux chambrrières. Horace l'attendait avec les valets qui tenaient les chevaux. Respectueusement, un genou en terre, il fit échelon à la dame, pour qu'elle se mît en selle. Il donna le pied à M<sup>me</sup> de Bournaville qui se hissait sur sa mule. Les deux filles de service rentrèrent, en bâillant, et la cavalcade passa les portes, les herbes et les ponts, les ouvrages de l'avant-cour où se tenait M. Fabre de Mauras, à pied, qui inspecta les montures, au passage, tout en saluant M<sup>me</sup> de Corpoy très bas. Il ne fit aucune observation sur l'ordonnance : derrière Blancador qui chevauchait à droite de Hulline, flanquée à gauche

par la gouvernante Bournaville, venaient trois laquais, dont Jacquemin Tardival qui montait son grand roussin comme un maître. Soit hasard, soit méchanceté, tant ce roussin était sur l'œil et coquin, il envoya, au moment même où il franchissait la porte, un coup de pied en vache qui aurait rompu la jambe de M. Fabre de Mauras, si celui-ci ne se fût alertement écarté.

« Je ne sais, se dit le premier écuyer, lequel est le plus à craindre, du maître ou du valet ! »

Et il regarda, d'un air sombre, s'éloigner les cavaliers dans la campagne.

D'abord Hulline demeura silencieuse. Sous son masque, elle était plus tranquille qu'à l'heure où Blancador s'était présenté devant elle. Ainsi cachée, elle pensait que son trouble échapperait à l'écuyer. À dire vrai, depuis qu'Horace l'avait brusquement assaillie avec le nom de Séligny, elle ne cessait plus de trembler. Un sentiment, qui tenait à la fois du remords et de l'espoir, la gagnait, quelque violence qu'elle essayât de s'imposer pour résister. Depuis longtemps, elle se croyait à l'abri du souvenir, elle vivait dans une torpeur qu'elle confondait avec l'oubli. Et voilà que, tout à coup, l'ami qui ne comptait plus pour elle reparaissait et lui assignait un prochain rendez-vous ! Et Hulline se demandait comment elle avait pu recevoir cette nouvelle sans indignation, comment elle n'avait pas aussitôt prévenu son mari, fait punir l'audacieux qui avait osé se charger d'un pareil message, crié dans sa vertu outragée ? Mais, tout d'abord, elle avait été retenue par la crainte du scandale, — c'était du moins là la première excuse qu'elle se fournissait à elle-même, — et surtout par un désordre assurément coupable, mais délicieux, où tout son être avait tressailli jusque dans ses moelles. Son cœur engourdi s'était réveillé, meurtri, mais battant ferme et vite ; elle avait cru entendre que de sa poitrine sortait un souffle puissant comme la vie. Et Hulline avait pleuré amèrement sur la complaisance coupable qui lui permettait d'écouter, sans qu'elle lui imposât silence, une voix intérieure lui prêchant la tendresse et l'amour.

« Ah ! — murmurait-elle, la nuit, en étouffant ses sanglots dans son oreiller, — je sens que, s'il venait, je ne pourrais pas le repousser ! Ah ! mon Dieu, punissez-moi, tant je me sens coupable et désarmée contre le péché !

Et depuis que Blancador lui avait parlé au nom de Gaston, elle en trouvait plus de consolation dans le Livre. Elle en pensait plus qu'à des crimes possibles, et que Dieu ne pardonne pas. Elle en vint à se figurer qu'elle était une réprouvée, et que l'Église la retranchait de son sein. L'horreur instinctive qu'elle avait du pasteur Robin, et aussi du ministre Momsenn, ajoutait à son angoisse. Jamais elle n'oserait leur demander des consolations ou des conseils. Si encore M. Jean Textor eût alors habité le château, peut-être se fût-elle confiée à lui. Celui-là était doux et éclairé, sa parole respirait la tendresse de la femme, et il ne prêchait que la pitié. Hulline avait confiance en lui parce qu'elle soupçonnait ce ministre d'être un océan d'indulgence où se noieraient son irrésolution et son incurable faiblesse. Et Hulline avait demandé à Bournaville si M. Jean Textor n'arriverait pas bientôt. La bonne dame, après s'être enquis, lui répondit que M. Textor était en colloque avec M. Duplessis-Mornay, qui s'occupait d'un synode, dans les Charentes. On croyait qu'il ne reviendrait pas avant le printemps.

Alors Hulline avait perdu tout à fait courage. S'abandonnant à la fatalité, elle résolut d'interroger Blancador, à la première occasion, sur les intentions de Gaston de Séligny. Et c'est dans ce dessein qu'elle était sortie, ce jour de janvier, sous sa conduite.

Longeant les hauteurs boisées de Beaudésert, ils atteignirent Lamothe-Corbarieu où le chemin se fit tout à coup ardu et glissant, de telle manière que M<sup>me</sup> de Bournaville prit peur et demanda à grands cris que quelqu'un vint pour tenir la bride de sa mule. Le complaisant Jacquemin ne manqua pas d'accourir : et il en résultait un petit encombrement dans le sentier encaissé où Hulline et Blancador continuèrent de pousser leurs bêtes, sans s'occuper de leurs gens empêchés par Jacquemin. Celui-ci, sous couleur

d'aider la gouvernante, s'occupait à la vérité de retenir tout le monde en arrière. Et en cela il obéissait aux instructions que lui avait données son maître.

Ainsi Horace et Hulline gagnèrent-ils seuls la grande route par Estilhac, laissant les autres bien en arrière. Hulline, dont le cœur n'avait pas besoin, pour battre, de l'allure précipitée de sa haquenée, se décida enfin à parler à M. de Blancador qui, jusque-là, par déférence, avait gardé le silence.

— Monsieur, — lui dit-elle d'une voix mal assurée, — vous êtes trop bon gentilhomme pour vous faire un jouet d'une femme de ma qualité. Apprenez-moi donc ce qu'il en est, pour le vrai, de ce message dont vous a chargé monsieur de Séigny.

— Madame, répondit Horace avec une ferme douceur, je suis le meilleur ami de Séigny. Il m'a sauvé plus que la vie, jadis : c'est dire que je lui appartiens corps et biens. Monsieur de Séigny, madame, qui vous aime à en mourir, m'a prié d'entrer chez vous, sous quelque prétexte, pour vous dire qu'il vous chérit comme au premier jour, et qu'il ne respire que pour vous. J'ai semé l'argent, multiplié les intrigues, atteint à l'impossible pour arriver jusqu'à vous, pour vous apprendre ce qu'on désire tant que vous sachiez. Pour le reste, madame, je n'en connais pas plus, et je suis votre humble valet. D'ailleurs j'aurai sous peu une lettre de Séigny à vous remettre en mains propres, et vous pouvez compter que je m'acquitterai de cette commission dans le plus profond secret. Mais, que devrais-je lui dire, en votre nom, si je le voyais, d'occasion, avant que me parvienne ce message ?

— Eh quoi ! — murmura Hulline, palpitant ; et le sang qui monta à ses joues, sous son masque, enflamma pour un instant ses prunelles, — quoi ! monsieur de Séigny est-il donc si près d'ici ?

— Il est, certainement, à la Manse-Séigny. Et n'y serait-il pas, qu'un mot de vous le ferait aussitôt accourir. Voulez-vous lui écrire, madame ? ou voulez-vous qu'on le prévienne ?

Un brouillard parut se lever devant les yeux de la jeune femme. Elle hésita longtemps, sans que Blancador, qui ne la regardait même pas, en apparence, renouvelât sa question.

Enfin, d'une voix basse et tremblante, elle laissa tomber ces mots que Blancador reçut, attentif, comme le signal de sa ruine prochaine :

— Parlez-lui pour moi... Dites-lui qu'il m'écrive. Mais qu'il soit prudent... car c'est mon honneur et ma vie...

— Je risque comme vous, madame, plus que vous-même, ma vie en cette affaire. Et à parler franc, il n'y a pas là de si grand danger pour vous... Vous serez obéie, et je vous supplie de bannir toute crainte.

Madame de Bournaville avait enfin pu reprendre l'allure digne qui convenait à son âge et à son rang. Elle rejoignit M<sup>me</sup> de Corpoy, arrêtée avec Horace au calvaire de Millères. Et l'on revint au château sans qu'une parole s'échangeât dès lors entre Hulline et son écuyer.

Ce garçon-là, madame, a l'aspect hautain et revêche, et il est bien taciturne pour son âge, encore qu'il soit de belle mine.

— À cette remarque de la gouvernante, M. de Corpoy répondit :

— Bournaville, ma bonne, il ne faut point juger les gens sur l'aspect. Je ne connais pas cet écuyer, mais je me suis laissé dire qu'il a éprouvé autrefois de gros malheurs.

Le soir de ce jour, Fabre de Mauras rendit ainsi compte à M. de Corpoy de ce qu'il avait pu observer :

— Monsieur, j'ai suivi madame votre femme et son séducteur pendant tout le temps de leur promenade. J'ai failli plusieurs fois me rompre le cou par les collines. J'ai remarqué que, grâce aux manœuvres adroites de ce valet qui s'appelle Jacquemin, ils en ont profité pour tenir une conversation que je n'ai pu entendre, mais où il s'agissait certainement d'amour. Ils n'ont cependant fait aucun geste et parlaient d'une manière lente et posée. Quant à ce Jacquemin, c'est, en vérité, le plus grand pendeur que j'aie jamais rencontré.



Il avait essayé, dès la sortie du château, de me casser la jambe au moyen de son cheval. Mais c'est là une chose qui ne mérite pas l'attention. Je ne vous parlerai pas non plus de l'insolence de ce petit Blancador. Il a fallu que j'appelle à moi toute ma patience pour écouter ses impertinences sans lui frotter les oreilles. Mais je saurai accomplir mon devoir sans m'arrêter à ces idées de vanité et d'orgueil : le juste ne connaît pas la colère.

Et l'écuyer Fabre de Mauras, continuant son discours, promit à M. de Corpoy de mener une exacte et minutieuse surveillance autour de ceux qu'il appelait les coupables. Car, ayant été jadis attaché au service de la prévôté, où l'on pend les gens sans prendre la peine de les entendre, M. Fabre de Mauras avait acquis pour habitude de considérer comme coupables tous ceux que leur malheur faisait, à tort ou à raison, soupçonner de quelque faute... La justice était, pour cet homme simple et violent, un ensemble de châtiments et de coutumes qui devait fonctionner sans considérations d'aucune sorte, et toujours d'après des ordres supérieurs, sur quoi il se reposait de toute responsabilité. Aussi fut-il aussi gêné que surpris lorsque M. de Corpoy, qui ne l'avait pas interrompu une seule fois, lui dit avec gravité et onction :

— Ne déployez pas en ces circonstances, Fabre, un zèle indiscret. Je désire être tenu au courant, avec précision et dans le détail, de tout ce qui peut se passer entre ma femme et ce jeune homme ; mais je ne prétends pas les accuser d'un crime qu'ils n'ont, sans doute, pas encore commis. Et nous n'avons même aucune preuve palpable de leurs mauvaises intentions. Je vous le répète, Fabre, avertissez-moi quand vous serez à même de me faire juger par mes yeux, mais, d'ici là, réservez votre jugement, et priez Dieu qu'il vous éclaire. A lui seul appartient cette pénétration qui permet de deviner nos vœux les plus secrets, alors qu'ils n'ont pas encore pris la forme et ne méritent pas, à plus forte raison, le nom d'actions.

M. Fabre de Mauras sortit, la tête basse, en se disant :

« Ce n'est pas avec tous ces raisonnements qu'on fait de la bonne be-

sogne. Au temps de monsieur l'Amiral, — que l'Éternel garde son âme ! — cela ne traînait pas en vains discours. À la première dénonciation d'adultère, le galant et sa belle étaient détranchés ou pendus, suivant leur état, et le monde n'en allait que mieux ! »

## X

La conversion officielle de M. de Blancador à la religion réformée fut célébrée, le jeudi 6 février 1590, dans la grande salle du château de La Combe ; et chacun, pour avoir assisté à cette cérémonie, s'en fut pleinement édifié. M<sup>me</sup> de Bournaville en pleura d'émotion : M. de Corpoy adressa, à toute sa maison assemblée, quelques paroles véritablement patriarcales.

Pendant que M. de Blancador, non content de ravir ses nouveaux amis par son habileté et sa connaissance étendue des choses de ce monde, les charmait encore par ses vertus, Jacquemin Tardival galopait dans la direction de Saint-Nauphary. Ce valet avisé, qui portait à M. de Séligny et une lettre et des nouvelles de son maître, n'avait pas pris cette direction à la légère. Ayant remarqué qu'un cavalier l'accompagnait de très loin, il avait tôt fait de reconnaître M. Fabre de Mauras, dont la surveillance allait chaque jour se resserrant autour de lui. Jacquemin n'en était pas à s'embarrasser de pareilles misères. Il poussa son cheval, tout d'abord, droit sur Saint-Aubin. Mais, dès qu'il entendit la bête qui venait derrière, il s'arrêta subitement et attendit. M. Fabre de Mauras ne comptait pas que Jacquemin se permettrait de rompre ainsi son allure pressée. A grand peine put-il ralentir le galop de sa monture. Et, comme le chemin qu'ils suivaient tous deux était étroit, malaisé et déclive,

il donna, bien malgré lui, sur Jacquemin qui, par un hasard malheureux, se mit alors à batailler avec son cheval, et à le corriger de l'éperon. Les fers de cette bête irascible volèrent si haut que M. Fabre faillit recevoir la ruade en plein corps. Saisissant le danger d'une pareille situation, redoutant tout de ce valet ingouvernable, papiste et moqueur, il cria sur un ton d'autorité :

— Eh ! l'ami ! Fais attention ! Il y a quelqu'un derrière toi ! Et avance un peu vite, ou tu auras affaire à moi !

Mais Jacquemin, sans répondre, continua de caracoler librement. Puis, prenant avantage d'un détour du sentier, il fit une demi-volte, et régala au passage le roussin de M. Fabre d'un magnifique coup de sabot, en piquant à propos. Cette atteinte rendit la bête boiteuse de l'épaule. Alors M. Fabre, se laissant emporter par la colère, invectiva le valet et lui promit un châtiment exemplaire. Mais Jacquemin qui tenait, comme le voulait la mode, son estocade engagée à la main, eut bientôt mis la lame au soleil. Et il demanda à l'écuyer s'il ne désirait pas se voir percer, deux ou trois fois, le moule du pourpoint : « Ça lui rafraîchirait le sang ou la bile, suivant ce qui en sortirait ».

Empêché par son cheval qui se déroba sous lui et menaçait de s'abattre, M. Fabre ne pouvait songer à mettre utilement l'épée à la main. Regrettant amèrement de ne pas avoir pris ses pistolets, il se contenta de charger le valet d'objurgations et de reproches. « Il demanderait à monsieur de Blancador de le punir suivant ses mérites. » Cependant Jacquemin le traitait de Judas et de mauvais espion :

— Chaque fois que vous rôderez derrière moi comme un jésuite en bottes, vilain cafard, monsieur, je vous traiterai de la sorte !

Puis, satisfait d'avoir ainsi morigéné cet écuyer dont il se refusait à reconnaître les mérites, Jacquemin s'en fut vers Saint-Nauphary pour le dérouter tout à fait. En prévision des soins de police dont l'entourait journellement M. de Corpoy, Jacquemin avait préparé une lettre où étaient débitées mille sottises. Quand il atteignit Bourepaux, où il comptait reprendre sa route

qui passait sous la Manse-Séigny, il avisa une petite fille qui surveillait trois chèvres empressées à tondre l'herbe maigre du coteau. Il lui cria, d'une voix qui aurait pu s'entendre à une lieue de là :

— Écoute-moi, mon enfant ! Tu remettras ce billet, en grand secret, à la meunière de Tratoco dès que tu en trouveras l'occasion ! Et voilà deux blancs pour ta peine !

Il se dirigea ensuite sur Piton, dessina deux ou trois crochets pour brouiller sa voie et entra dans la Manse-Séigny par Crespines et Boque, déroutant ainsi, sans retour, M. Fabre de Mauras qui, ne perdant pas courage, l'observait des hauteurs. Traînant sa monture boiteuse par la bride jusqu'à l'abbaye des Bernardins, l'écuyer continua de marcher. Mais il se trouva mis en défaut sur la bergère, car il crut que c'était vers cette enfant des champs que tendait la course de Jacquemin. Et, comme elle tenait encore le papier entre ses mains, le lui arracha brutalement. Puis, gratifiant cette faible pécure d'un coup de pied dans les jupes et d'un beau soufflet sur l'oreille, il emporta le pli cacheté, prix de sa victoire, vers M. de Corpoy, en se disant : « Cette fois, je tiens la clef du complot ! »

Jacquemin, parvenu à l'avant-cour de la Manse, appela de sa voix forte et timbrée le portier. Celui-ci se refusa obstinément à ouvrir : « Le maître était absent ; il ne reviendrait que le lendemain... ou plus tard. Pour l'heure, il chassait le sanglier du côté des Blanchons. » Mais quand ce gardien sut qu'il s'agissait de nouvelles importantes et qu'elles émanaient de M. de Blancador, il alla prendre des ordres. Puis il reparut, introduisit Jacquemin et le mit en rapport avec l'écuyer Labarthe. Celui-ci fit grand accueil à « son compère Jacquemin » et l'amena en la présence de M. de Séigny.

Gaston, enfermé dans une petite chambre pleine de livres, était occupé à écrire. Il reçut le courrier Jacquemin avec une émotion qu'il ne réprima que mal :

— Eh bien ! c'est toi !... enfin !... Quelles nouvelles m'apportes-tu et

qu'en est-il de ton maître ?

— Ah ! monsieur, il boit et mange bien, Dieu merci ! Et les nouvelles sont fameuses, si j'ose dire. À cette minute où je parle, monsieur le baron se mue en huguenot, au chant des psaumes... Madame de Corpoy paraît dormir tout le jour. Mais, entre nous (et ici le valet prit un air tout à la fois malicieux, entendu et confidentiel), je prédis qu'elle se réveillera prochainement, et ce sera en votre honneur !... Au reste, voici une lettre de monsieur le baron qui vous en apprendra plus long.

Et, détachant la jarretière de sa botte, Jacquemin rabattit la genouillère à longues fenêtres, découvrit une poche de la doublure et en tira un pli réduit, selon son expression, « à l'indispensable ».

Séigny rompit le sceau, lut avec avidité. Sa figure s'éclaira :

« Ah ! oui, c'était vraiment un bon ami que ce Blancador ! »

Et Séigny lisait toujours : « Elle ne pense qu'à vous... Elle m'a dit qu'elle soupirait après vous, et le jour et la nuit, et qu'elle se mourait du chagrin de croire que vous l'aviez oubliée... Elle attend une lettre de vous... C'est moi-même qui la lui porterai... Ne craignez rien, tout est prévu... Prochainement, vous la pourrez voir. C'est moi qui l'accompagne dans sa promenade à cheval. Et, pour brusquer les choses, tant cette dame est timide et craintive, je m'engage à la mener aux Enjous, le mardi 11 de ce mois, dans l'après-midi, sur le coup de trois heures... Mais ne lui en dites rien, encore ; il vaut mieux lui laisser la surprise. J'ai déjà examiné le pays. Il y a, entre deux haies, quelques gros ormes et une mesure, dans un endroit merveilleusement écarté. Vous la verrez là pendant que nous autres ferons bonne garde. »

M. de Séigny ne se connut plus de joie. Il donna un écu d'or à Jacquemin :

— Va, mon ami ! Ce jour est, pour nous aussi, un jour de fête ! Et ton maître est le plus galant et le plus dévoué des amis ! Tu vas me faire le plaisir de t'aller rafraîchir, et tu boiras à ma santé, pendant que je vais lui répondre !

Et Séligny écrivit à Hulline une lettre amoureuse dont il ne pouvait se décider à fixer la fin. Il écrivit pareillement à Blancador : « Je serai, disait-il, en terminant, votre éternel obligé. Mon bien, ma vie ne seraient pas de trop pour reconnaître vos sacrifices. »

Le soir même, Blancador entreprit d'ouvrir la lettre destinée à M<sup>me</sup> de Corpoy. Il le fit adroitement, sans entamer le cachet. Puis, profitant des leçons que lui avait données à Bellepeyre le savant M. Escourat, qui levait des copies exactes de manuscrits pour les érudits, ses correspondants, il calqua les quatre pages avec du papier passé à la chandelle. Il referma le billet, recolla le sceau. Et, au souper, il donna, avec dextérité et discrétion, ce papier roulé dans une enveloppe de soie noire, à Hulline. Elle le dissimula tout aussitôt dans un pli de sa robe, puis le fit glisser sous sa ceinture.

Après le souper, relevé de discours et d'exhortations en rapport avec l'événement important de ce jour, M. Fabre de Mauras dit, avec une teinte de mélancolique mépris, à M. de Corpoy, qui l'écoutait, dans sa chambre :

— Ah ! monsieur ! voici que maintenant ce blanc-bec, à l'occasion sans doute de son apparente conversion, prétend séduire la meunière de Tratoco. De cela, je vous apporte la preuve certaine.

Et, d'un air tout à la fois modeste et assuré, M. Fabre remit au seigneur de la Combe le factum écrit par Jacquemin, et qui commençait ainsi « *Sœur de la plaintive Écho, divine lavandière dont le battoir, semblable à la foudre du puissant Jupiter, s'abat sur le troupeau pressé des tuniques de lin...* »

M. Justus se mordit les lèvres, haussa imperceptiblement les épaules, déchira le papier, et congédia l'écuyer :

— C'est bien, Fabre, je vous remercie, laissez-moi !

Et M. Fabre de Mauras dut se retirer, sans pouvoir décider M. Justus à entendre que ces paroles avaient un sens caché et « amphigourique », non plus qu'à écouter ses justes griefs contre l'injurieux Jacquemin. Mécontent, pleinement convaincu de l'ingratitude dont abondent les grands de la terre,

M. Fabre rejoignit sa femme, alors enceinte pour la neuvième fois de ses œuvres, et dont il attendait patiemment la prochaine délivrance, pour lui faire encore un enfant qui répondrait au nom d'Ézéchiél ou de Thamar, suivant son sexe et il murmurait :

— Malgré eux tous, j'en aurai le dernier mot !

Hulline et Gaston continuèrent de s'écrire des fadeurs, comme Horace de les calquer, et Jacquemin de les porter. Mais l'entrevue que M. de Blancador avait préparée fut renvoyée à une date plus lointaine, tant était âpre l'espionnage de Fabre de Mauras. Et Blancador le craignait plus que la peste, tant il avait peur que le zèle stupide et indiscret de cet homme mal avisé ne fit échouer ses meilleures combinaisons. Jacquemin, par un coup d'audace, réussit cependant à enchaîner le cerbère.

Le fossé du château de Corpoy présentait un recoin où l'eau profonde et bourbeuse battait le bord merveilleusement escarpé. Au fond s'étendait un laci épais d'herbes glauques, Jacquemin s'y établit, pour pêcher l'anguille. À disposer ses engins, il connut bientôt les moindres particularités du mur. Il réussit à en mettre trois pierres en faux aplomb, qui dépassaient comme des échelons naturels. Or, un matin, il s'en fut dans une cour, où veillait M. Fabre de Mauras, et dissimula une lettre, dans sa manche avec une telle expression de crainte, que l'écuyer ne douta plus d'une nouvelle machination. M. Fabre, monta dans une tourelle, et put voir, par une étroite fenêtre, d'où il assistait, invisible, aux astucieuses manœuvres de son ennemi, le déloyal Jacquemin occupé à cacher sa lettre dans un trou du mur. Et le papier était assez bien caché, à cela près qu'un petit coin en passait, faisant une tache blanche sur le revêtement de mousses et de pariétaires. Fasciné par ce point blanc, M. Fabre demeura en faction pendant de longues heures :

« Voici donc, se disait-il, la façon dont ce drôle appâte les anguilles ! Le jour où je le mènerai pendre, — et ce jour, au train dont vont les choses, est bien près de luire ! — il y aura une grande joie dans le ciel !... Mais le voici qui



s'éloigne, non sans avoir recouvert le coin de son papier avec de la terre. Ce stratagème grossier ne saurait me tromper. Je connais trop bien l'endroit. »

Et M. Fabre de Mauras se dirigea vers la cachette abandonnée par Jacquemin. Il enjamba le mur, posa son pied, chaussé de mouton fauve, sur les corbeaux aménagés comme exprès, atteignit le papier, et chuta du même coup dans l'eau qui lui emplit le nez, la bouche — tant il l'ouvrit pour crier de surprise — et aussi ses bottes, ce qui l'alourdit et l'entraîna jusqu'au fond. Cramponné aux aspérités de la muraille, mais empêtré par ses éperons dans les herbes, M. Fabre put, tout juste, se tenir la tête au-dessus de la nappe glacée où se raidissaient ses membres. Il réussit, par ses clameurs désespérées, à attirer le portier qui le sauva au moyen d'une perche.

Ne connaissant que son devoir, M. Fabre fit porter à M. de Corpoy le précieux papier qu'il n'avait pas lâché dans sa chute. Puis il se mit au lit, où une pleurésie le tint à deux doigts de la mort, pendant toute une quinzaine. Mais, M. de Corpoy avait pu lire le papier acquis par M. Fabre au péril de la vie ; c'était une recette, minutieusement rédigée, pour l'amorce des anguilles : « Vers de terre, une once, et qu'ils soient entiers ; terre glaise, deux gros... »

Ainsi M<sup>lle</sup> Hulline et M. de Séigny purent, par la bienveillance active de M. de Blancador, échanger des lettres et se rencontrer aux Enjous. Dans le petit enclos ensoleillé, ils causaient doucement, sans chercher à se prouver leur amour par des caresses matérielles. Délicats et tendres, ils se réjouissaient simplement de pouvoir respirer l'un près de l'autre et de faire, en commun, des rêves pour l'avenir. Quand Hulline serait veuve, elle épouserait Séigny ; et, cette fois, personne ne saurait l'empêcher. Tous deux considéraient la chose comme prochaine, tant on donne facilement à ses espoirs le corps de la réalité. Et ils vivaient dans le provisoire, en se prêchant la patience.

M. de Blancador, par un dévouement dont M. de Séigny comprenait toute la valeur, avait été, pour la sûreté de ces entretiens, jusqu'à entreprendre M<sup>me</sup> la gouvernante Bournaville, bien qu'elle approchât de cinquante

ans. Il lui faisait une cour audacieuse, et, l'entraînant dans un endroit écarté, passait presque à l'action ; ses discours, empreints de la plus ardente licence, mettaient cette dame dans le même état que si elle eût cédé à quelque assaut charnel. Et elle en rêvait pendant la nuit. Les valets prenaient un pareil plaisir à la conversation de « monsieur Jacquemin », qui les régalaît d'une ou deux vieilles bouteilles, dans un petit cabaret, découvert bien à propos, tout près de Saint-Laurent, et où se trouvaient deux filles très belles et qui n'étaient point sauvages. Aussi ces promenades étaient-elles très estimées des laquais. Par crainte de s'en voir privés, ils gardaient là-dessus le plus obstiné silence, de telle sorte que M. Escande de Mauras ne pouvait rien apprendre d'eux, à son vif mécontentement.

M. Luc-Escande de Mauras, à la suite d'un accident de cheval, qui le rendit à tout jamais boiteux, avait dû céder à son frère cadet, M. Fabre, la charge de premier écuyer. Mais il demeura attaché à M. de Corpoy, comme écuyer en titre, et vérificateur des comptes de l'écurie. Moins haut de taille que son frère, dont il était l'aîné de six ans, il était pareillement disgracieux, déplaisant, taciturne et morne. Comme lui, il avait fait la guerre avec l'Amiral, et sa dureté, bassement féroce, était demeurée légendaire, tout comme celle du breton Chandas. Détestant les femmes, dont il redoutait les artifices, il s'était de bonne heure ingénié à les faire mourir dans la honte et les tortures. Les religieuses qui lui tombèrent entre les mains connurent les tourments de l'enfer avant de quitter la terre. M. Luc finit par se faire prendre en horreur, M. de Crussol lui-même le priva de sa protection. Mais, par celle du pasteur Robin, il entra avec son frère Fabre chez M. de Corpoy, en se contentant d'un mince salaire. Il sut y apporter l'ordre. Probe et cupide, il se désespérait de voir le foin diminuer dans les mangeoires, l'avoine fondre dans les auges. Il altéra les balances et, par économie, nourrit les bêtes à faux poids. Il proposa à M. Justus d'établir un jour de jeûne pour les chevaux : et il essaya de justifier son projet par quelques paroles prises dans l'Écriture.

Quand M. Fabre tomba malade, victime des embûches de Jacquemin Tardival, son premier soin fut de charger son frère Luc de continuer sa surveillance. Mais M. de Corpoy, satisfait sans doute d'avoir lu la recette pour attirer les anguilles, pria les frères Mauras de se tenir en repos. Cela ne faisait pas le compte de M. Fabre, qui, en dehors du bon combat que chacun doit livrer pour la morale, avait ses vengeances particulières à exercer.

Il recommanda donc à M. Luc « d'ouvrir l'œil », et de ne pas hésiter à suivre M<sup>me</sup> de Corpoy et son écuyer, adultères bien avérés, au cours de leurs promenades. Mais M. Luc, incommodé par sa jambe, qui était percluse aux trois quarts, ne pouvait pas aller à de vives allures, et son épais courtaud Brohant ne connaissait plus guère que le pas relevé. M. Luc se mit pourtant en campagne ; et, comme il était un peu moins lourd d'esprit que son frère, à ce qu'il pensait du moins, il réussit, un certain jour, à se hisser sur le coteau des Frayssinettes. Là, s'aidant d'un énorme châtaignier, il se dissimula adroitement, rampa parmi les buissons, et s'enterra finalement dans les feuilles sèches. Ainsi caché, il vit arriver M. de Séigny, qu'il connaissait du reste, puis M<sup>me</sup> de Corpoy. Il entendit les propos de ces deux personnes qui, ayant mis pied à terre, causaient librement. Et il se répéta à lui-même les passages les plus notables de leurs discours, quelque horreur que sa conscience en conçût, afin de les apprendre par cœur, pour les rapporter fidèlement. Après quoi il se retira, sûr de n'avoir éveillé l'attention de personne. Mais M. Luc se trompait grandement, car Jacquemin l'avait vu et reconnu. Le valet voulait envoyer à cet espion un bon coup de pistolet. Blancador l'en dissuada : « Il fallait attendre et surtout ne point parler de cette rencontre. »

Le soir même de ce samedi, qui était le troisième de février, M. de Corpoy fut averti que M. Fabre de Mauras avait une communication d'importance à lui faire, et qu'il le suppliait de venir le voir dans son lit. Et M. Fabre raconta toute l'histoire à M. Justus, non sans y ajouter quelques commentaires de sa façon :

— Qui, monsieur, pendant que le petit réprouvé (c'était Blancador) endort la stupide matrone (c'était Bournaville) par des contes à dormir debout, et qu'un pendar (c'était Jacquemin) enivre vos laquais, monsieur de Séligny fait l'amour à votre dame et complotte votre mort avec elle !

— Êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez là, Fabre ? Et les a-t-on vraiment surpris se livrant ensemble au péché ?

M. Fabre, pour toute réponse, leva son bras hors de ses couvertures et tapa avec un bâton, couché près de lui comme un camarade de lit. Au bruit que rendit la cloison, M. Luc parut.

— Raconte au maître, dit M. Fabre, ce que tu as vu et entendu.

Le récit de M. Luc, pour être plus précis, n'en fut pas moins désolant. Aux actes de l'amour physique près, — et encore M. Luc ne ménagea-t-il point les réticences — M. de Corpoy, en tant que mari, était dans une déconfiture complète ; et on escomptait son prochain trépas.

M. Justus, gardant une figure assurée et digne, se contenta de regarder le plafond et d'exhaler un profond soupir. Il remercia « ses vieux serviteurs » de leur assiduité à l'obliger, et essuya avec patience les récriminations de M. Fabre. Car l'écuyer prit avantage de cette découverte importante, à laquelle il avait présidé, pour prouver que sa parole méritait bien qu'on s'y arrêât, et que les billets semés par le malfaisant Jacquemin avaient une signification cachée.

N'hésitant point à reconnaître son erreur, M. de Corpoy se retira en promettant que les coupables seraient punis suivant leurs mérites. Et il recommanda aux deux frères la plus stricte discrétion. Puis, dès qu'il fut rentré dans sa chambre, il donna l'ordre que M. de Blancador fût mandé sur-le-champ.

Celui-ci se présenta, après seulement une grande demi-heure, et son attitude roque intimida M. Justus :

— Qu'est-ce à dire, monsieur ? — fit-il cependant d'un accent sévère

et augural. — Qu'est-ce à dire ? Madame ma femme me trompe sous vos yeux avec mon pire ennemi, ce Séigny dont la vie n'est qu'un tissu de crimes, et vous ne m'adressez là-dessus aucun rapport ? Que dois-je donc croire, et seriez-vous leur complice ?

— Monsieur, — répondit Blancador, avec le plus beau sang-froid, — je me demande en quoi cela vous touche, et aussi de quoi vous vous mêlez...

M. Justus voulut parler. Mais il demeura la bouche ouverte, devant cet excès d'audace. Et Blancador continuait :

— Ne m'avez-vous pas chargé, il y a, quelques semaines, de vous débarrasser de votre femme ? N'avez-vous point passé avec moi un petit contrat à ce sujet ?

M. Justus, qui n'avait pas, un seul instant, levé les yeux, baissa le nez et murmura :

— Mais enfin... n'auriez-vous pu choisir quelque autre personne ?... Et...  
Il s'arrêta, s'apercevant qu'il allait augmenter la sottise de sa question.

— Oui, monsieur ! reprit Blancador, moi, par exemple ? Pour faire, comme on dit, d'une pierre deux coups, et me perdre en même temps que la dame ?

Malgré sa force d'âme et l'autorité qu'il possédait sur lui-même, M. Justus devint tout rouge. Il se mordit les lèvres et considéra obstinément un pied de la table.

— Monsieur, — et Blancador s'assit, très insolemment, sans qu'on l'en eût prié, puis tourna de manière à se tenir à cheval sur sa chaise, — vous avez consenti un accord avec moi, pour une affaire importante, où votre intérêt est encore plus considérable que le mien. Je remplis, de mon mieux, mes engagements. Vous sentez-vous le courage de tenir les vôtres ?

M. de Corpoy répliqua vivement :

— Vous n'avez jamais tenu vos engagements. Depuis un mois je reçois des lettres, où vos créanciers de Toulouse se plaignent de n'être point payés,

où des femmes et des filles séduites s'indignent de leur abandon !

M. de Blancador ne se troubla pas pour si peu. Tout en se demandant qui avait bien pu le vendre, il toisa M. Justus :

— Et vous, n'avez-vous jamais fait de dettes ? Et la créance Bourassou est-elle une fable ?

— Ce n'est pas la même chose, monsieur.

Mais, malgré cette objection ingénue, M. Justus sentait qu'il perdait pied. Blancador insistait.

— Monsieur, vous me tendez des pièges, et vous cherchez à vous débarasser d'un même coup, je le répète, et de moi et de votre femme !

M. de Corpoy laissa, par mégarde, sa main se crisper sur les papiers étalés devant lui. Et, comme il y avait une dague tout à côté, Horace recula légèrement sa chaise en se félicitant de la position qu'il occupait, car le dossier en bois plein lui formait un solide bouclier. Mais M. de Corpoy réprima vite ce signe de faiblesse. La mine basse, il écouta Blancador qui continuait :

— À en juger d'après voire conduite, dans ces derniers temps, j'en doute de moins en moins, monsieur. C'est pitié de se trouver en présence d'un seigneur qui vous tend des filets alors que l'on se compromet pour lui ! Et, tout d'abord, vous m'avez fait espionner par ces deux misérables...

M. Justus tenta de disculper les frères Mauras, mais Blancador éleva la voix :

— Ce sont de malheureux imbéciles, monsieur ! Et leur simplicité fera tout échouer ! Croyez-vous donc que j'ignore ce qui s'est passé aujourd'hui, et que Luc-Escande de Mauras est allé espionner Séigny et votre femme presque sous le nez de mes gens !...

M. Justus leva les épaules et essaya de s'excuser :

— Ce n'est pas moi qui l'ai envoyé, sur ma parole !

Et il ajouta, avec un accent plaintif :

— J'avais déjà défendu à son frère...

Mais M. Justus se tut, craignant d'en avoir trop dit.

— C'est bien, monsieur ! Mais vous profitez de leurs rapports pour me nuire !... Je vous avertis qu'à la prochaine incartade de ces drôles je laisse cette affaire et abandonne votre maison. Vous vous tirerez d'embaras sans moi. Je m'en tiendrai aux instructions de madame de Troix-Mares, et, si vous ne payez pas, je mettrai vos papiers au greffe du tribunal de Montauban. Quand j'aurai touché la part qui me revient sur les sommes que vous devez, je pourrai sans doute apaiser les créanciers dont les réclamations vous touchent tant !

— De grâce... mon ami ! gémit M. Justus. Ne soyez pas aussi vif ! Je reconnais que j'ai eu tort... Je vous laisserai désormais... Si vous le désirez, je paierai ces marchands de Toulouse... Et ensuite... quand nous balancerons nos...

— Eh ! monsieur, voilà qui vient trop tard ; c'est de la moutarde après le rôti ! Et qui vous dit que la mèche n'est pas maintenant éventée ? Vous allez tout perdre. J'ai un gros regret d'avoir empêché, aujourd'hui, Jacquemin Tardival de casser la tête à votre écuyer Luc, quand ce digne personnage écoutait, caché dans les feuilles sèches, nos deux galants que j'ai eu tant de peine à appareiller. Croyez-vous donc que je ne l'aie pas vu ? Voilà un beau secret, et qui n'est plus à cette heure ignoré de personne ! Vos deux brutes ne tarderont pas à raconter tout à leurs femmes... Et les oiseaux effarouchés s'envoleront... Ah ! monsieur... Tout comme Ponce Pilate, je m'en lave les mains.

Et M. de Blancador, dans un beau mouvement de colère, renversa presque sa chaise. Il jeta par terre son bonnet que, machinalement, M. Justus ramassa, tant ce gentilhomme se sentait troublé. M. Justus s'humilia, confessa son erreur. Il fut plus dolent encore quand Horace, emporté par la franchise, s'écria :

— Un si bon plan ! Fût-il jamais toile mieux ourdie ? Je réussissais à attirer à La Combe, ici même, — et il frappait du pied, s'arrachait les cheveux, — le beau Séigny ! Vous le surpreniez chez votre femme ! Et vous vous

vengiez de votre ennemi, vous perdiez votre femme, sans remède ! Tandis qu'aujourd'hui !... Sur des témoignages vagues, sur des preuves qui n'en sont pas, vous n'obtiendrez pas le jugement qui vous fera libre. Vous n'avez pas pensé à cela ?

M. Justus emprunta pour un instant l'expression d'un *ecce homo* :

— C'est vrai ! J'ai péché par vanité !

— Heureusement, continuait Horace, que j'ai de bonnes preuves... Mais, du train dont vont les choses, je crois que je ne vous les fournirai pas...

— Ah ! s'écria Justus, prenez pitié d'un misérable !

— C'est bien ! — fit, avec un accent généreux, Horace qui s'était rassis. — À présent, écoutez-moi. Avez-vous votre contrat de mariage et l'état des biens de votre femme, et a-t-elle fait un testament ?

— Il n'y a pas de testament. Pour les papiers, je vais vous en fournir, sur l'heure, des doubles. Que prétendez-vous faire ?

— Vous sauver vous-même, dit Horace. Jurez-moi, maintenant, de ne plus rien entreprendre sans mon assentiment.

Quand Blancador fut parti, M. Justus regarda la porte, les sourcils froncés, les bras croisés, en proie à une colère sourde où se mêlait de l'espoir. Et il se promit de surveiller Horace de plus près encore, et de chercher un homme assez délié pour ce faire, dût-il s'adresser à M. Mathieu Robin.

« Oui, mais, pensait-il, son caractère de pasteur lui défend d'intervenir dans ces choses... Qui sait ?... »

Les prévisions de Blancador étaient, en tout, raisonnables. M. Fabre de Mauras ne put s'empêcher de toucher à sa femme quelques mots de « la grande aventure », et M. Luc agit pareillement avec la sienne. Sous le sceau du secret le plus absolu, la nouvelle alla se répandant jusqu'à l'antichambre de madame de Corpoy. Jeannine Le Broc en avertit sa sœur Jacqueline, qui en parla à sa maîtresse.

Brusquement, Hulline cessa de s'aller promener, et aussi de confier des



lettres à M. de Blancador. Elle ne le recevait même plus, vivait retirée, dans la seule société de ses femmes. Séigny imitait cette réserve. À la Manse, on répondait toujours à Jacquemin que M. de Séigny avait quitté le pays.

— Monsieur, dit un jour Jacquemin à Blancador, j'ai cru entendre, dans une conversation que j'ai surprise entre les demoiselles Le Broc, qu'on a écrit sur vous de vilaines choses, et que cela venait du côté de Monsac.

Blancador n'en fut qu'à moitié étonné. Les histoires de créanciers et de femmes, à lui reprochées par M. de Corpoy, ne pouvaient, en effet, sortir que de là. Était-ce donc Thérèse ? Mais quel intérêt pouvait prendre cette hôtelière aux affaires d'Horace ? Et quelles raisons l'auraient poussée dans cette voie de délations ? Il fallait chercher ailleurs. Et Horace, ne voyant que le seul Henri de Canteclaux capable de lui rendre ce mauvais service, regretta amèrement d'avoir poussé Corpoy à exiler son beau-fils chez Marguerite. De celle-ci les billets, uniformément passionnés et sots, ne lui apprenaient jamais rien d'utile. Ils le menaçaient seulement d'un retour prochain. La dame ne cachait pas son dessein d'arriver, en compagnie de sa fidèle Diane de Formansin, qui était, pour l'heure, à Troix-Mares. Elle se lamentait sur la légèreté de son amie, se perdait en imprécations dictées par la plus âpre jalousie : « Tu me dis que Hulline de Corpoy est phtisique et qu'elle ne saurait durer ? Si je ne la connaissais pour dûment munie d'un galant, je jurerais que tu me trompes avec elle... » A se rappeler cette phrase, entre autres fadaïses, Horace se sentit troublé. En y regardant de plus près, il comprit enfin qu'Henri de Canteclaux était l'artisan des ruses qui contrecarraient tous ses projets les mieux ourdis.

« Et je n'ai pas soupçonné non plus, songeait-il, ce Jacquin Le Broc qui accompagne le pernecieux jouvenceau. Jacquin écrit sans doute, en cachette, à ses sœurs, et celles-ci auront mis Hulline en défiance. Il convient d'aviser. Le plus fâcheux est que Séigny a été également averti, car il ne répond plus à mes lettres et se tapit, comme mort. Et, d'un autre côté, je n'ose faire part

de mes soucis à Corpoy : car il commettrait quelque belle maladresse. Lui conseiller de rappeler Henri serait le plus expédient ; et, du même coup, on s'assurerait de Jacquin. Mais je ne peux rien entreprendre, de ce chef, sans tenir les preuves de leur trahison. »

M. de Blancador ne désespéra pas, cependant. Il corrompit un courrier de la poste et parvint à s'emparer d'un paquet d'une inappréciable valeur. Sous un pli destiné à M<sup>me</sup> de Bournaville, il trouva deux lettres : l'une, de M. Henri de Canteclaux, était pour M<sup>me</sup> de Corpoy ; l'autre, de Jacquin Le Broc, était pour sa sœur Jacqueline.

M. Henri y traitait M. de Blancador sans ménagements. Les épithètes « ruffian, voleur, aigrefin, hypocrite » étaient les moins violentes parmi celles qui revenaient sous sa plume. Il suppliait Hulline de ne pas commettre d'imprudences, car Séigny était décidé à s'éloigner pour attendre des temps meilleurs.

« Voilà qui va bien, se dit Blancador. J'avais deviné d'où me viennent tous mes ennuis. Mais comment le naïf Séigny a-t-il pu s'aboucher avec ce jeune serpent ? Il y a là-dessous quelque intrigue subtile où M<sup>me</sup> de Formansin a dû mettre la main. J'ai tout lieu de croire que la belle Diane aura bavardé avec Marguerite, et que le petit Henri aura surpris quelques-uns de leurs entretiens. La liberté des discours de ces femmes est extrême, et ces deux commères ne se seront pas retenues pour parler de moi... Il est évident que Canteclaux sait tout ; sans quoi il n'écrit pas : « Je crains bien que l'on ne veuille vous attirer dans quelque piège où vous laisserez et l'honneur et la vie. Je crois, d'après quelques propos échangés ici, que l'on parle de remarier mon beau-père. Mais cela semble si monstrueux que l'on ne peut guère s'y attacher... »

La lettre de Jacquin était plus précise encore : « Ma petite sœur, j'ai avisé, comme tu m'as demandé de le faire, M. de Séigny de toutes les vilenies qu'on trame à La Combe contre lui et notre dame. Ce seigneur ne verra

plus madame dehors, à ce qu'il paraît, mais il lui enverra des lettres par son piqueur, Grégoire de Mauroux. Tu pourras facilement le recevoir au moyen d'un fil que tu laisseras pendre, la nuit, de la fenêtre de la grande chambre verte, jusqu'au fond du fossé. Grégoire t'appellera en sifflant doucement trois fois quand il sera dans la douve. Il sifflera de même quand il aura à prendre les lettres de madame... »

— Enfin, murmura Blancador, le remède, ainsi que dans la tête de la vipère, se trouve ici près du mal. La poire est mûre, comme dirait Jacquemin !... Levons une copie de ces plis importants avant de les faire parvenir à leur adresse... Ou, du moins, non... Je retiens par devers moi celui de M. Henri de Canteclaux.

Deux jours plus tard, la chambrière Jacqueline, au risque d'être pénétrée par le froid de la nuit, veillait par la fenêtre ouverte sur le fossé nord de la Combe, qui regarde Frayssinet. L'obscurité était profonde, et la lune montrait à peine une fine corne de son croissant d'argent. Sous la pluie serrée, la jeune fille sentait s'alourdir sa coiffé, et ses cheveux étaient trempés d'eau. Toussant avec impatience, elle scrutait l'ombre épaisse, attendant le signal du piqueur Grégoire qui ne semblait pas se presser. Enfin deux sons flûtés, puis un troisième, s'élevèrent au pied du mur, en même temps que le bruit de pierres dévalant dans l'eau. Vivement, Jacqueline laissa couler le petit sac, attaché au long cordon, et qui contenait le message d'amour destiné par M<sup>me</sup> Hulline à Gaston de Séligny. Une secousse brusque avertit la servante que le paquet était arrivé à bon port. Tranquille désormais, elle ferma le battant de la croisée et regagna son lit où elle s'endormit paisiblement, cependant que Jacquemin Tardival portait à son maître le billet encore inclus dans son étui de taffetas brun, et qu'il avait si facilement dérobé à l'innocente servante. Grégoire de Mauroux n'arriva qu'un peu plus tard, vers la première heure du matin. Il siffla trois fois, patienta, siffla trois fois encore, demeura les bottes dans l'eau pendant une partie de la nuit, et s'en retourna enfin à la Manse-

Séligny sans avoir rien vu. Dès que son maître fut réveillé, il lui annonça qu'il n'avait pu s'aboucher avec personne, et il lui rendit la lettre qu'il était chargé de remettre.

— Tu retourneras demain, dit simplement Gaston. Surtout, montre-toi prudent, et fais-toi accompagner par deux des meilleurs valets, Pons et Brochain, par exemple, en cas de mauvaise rencontre.

Grégoire de Mauroux revint, en effet, le lendemain. Mais il ne s'était pas approché de trente pas du glacis, que quelques coups d'arquebuse le saluèrent, lui et ses compagnons, en même temps qu'un homme de garde appelait à grands cris du haut du mur. La lune, brillant largement, permit aux gens de M. de Corpoy de mieux diriger leur tir quand ils envoyèrent une seconde salve. Le cheval du palefrenier Pons reçut une charge dans une jambe de derrière, s'abattit, et ne put se relever. Brochain, prenant son camarade en croupe, s'apprêtait à piquer des deux. Mais Grégoire de Mauroux, homme de précaution, les retint jusqu'à ce qu'ils eussent, à eux trois, complètement dépouillé la bête de ses harnais : « Car il était inutile que l'on sût de quelle écurie elle venait. » Ainsi exposés au feu du château, ils sentirent plus d'une fois le plomb passer sur leur tête. Mais ils n'abandonnèrent point leur ouvrage. Brochain acheva le cheval d'un coup de pistolet, et Pons, tailladant profondément la hanche avec sa dague, réussit à faire disparaître la marque de Séligny. Puis les trois hommes rentrèrent à la Manse, sans plus s'attarder, laissant M. Luc-Escande de Mauras vociférer, sur le parapet, et commander qu'on apportât des mousquets, comme étant de plus longue portée.

— Que le ciel nous assiste ! — murmura machinalement Gaston quand son piqueur lui adressa son rapport ; et il se frottait les yeux, encore mal éveillé. — Si je ne réussis pas à enlever La Combe, c'en est fait certainement de ma pauvre et tendre Hulline. Ce brutal la meurtrira sans pitié !...

Il chercha à se rassurer, supputa les chances d'un pareil malheur. Après tout, on avait peut-être tiré sur ces hommes, parce qu'on les avait pris pour

quelque parti de rôdeurs ? Et il se rappela l'histoire de Grenade, se tranquillisa à moitié. Cependant il ne put retrouver le repos, et il passa à s'agiter, sur sa couche en désordre, le reste de la nuit. Tantôt il se désespérait, et voyait Hulline percée de coups, étendue dans son lit, entre des cierges, blanche comme une image de pierre. Tantôt il se la figurait dormant paisiblement et rêvant de lui. Il bannissait alors ses terreurs. Bientôt elles revenaient, furieuses, et l'assiégeaient sans lui laisser de répit.

Mais, quelles que fussent ses craintes, M. de Séligny ne pouvait prévoir le pire. Car, à l'heure où ces soucis l'assaillaient, Hulline de Corpoy, séparée de ses femmes, attendait dans la solitude, l'épouvante et les larmes, ce qu'il plairait à son époux de décider d'elle. On avait fouillé tout dans son appartement, éventré ses matelas, fendu ses rideaux et ses robes, forcé ses meubles, saisi tous ses papiers. Et M. Momsenn examinait les lettres de Gaston de Séligny, tandis que M. Robin étudiait avec soin toutes les copies, tous les calques fournis par M. de Blancador, et que M. de Corpoy se repaissait à loisir du dernier billet écrit par sa femme à son mortel ennemi : « Mon cœur est suspendu au vôtre, pour battre d'un même temps. Mon amour est si pur, que Dieu ne s'en montre pas offensé. Je sens que je suis réconciliée avec lui. Il me permet de le prier, à toute heure, et de joindre votre nom au mien, pour le supplier de nous départir sa grâce et de nous dispenser ses consolations... »

— Blasphèmes et sacrilège ! grommela M. Justus. A-t-on jamais vu pareille impudence !

Et il passa le billet à M. Robin.

— Il ne faut pas, — dit celui-ci, après avoir lu, — s'attacher au sens apparent des mots. Ces enfantillages, qui, pris en eux-mêmes, n'ont ni sens, ni, à plus forte raison, de gravité scélérate, doivent se rapporter à des combinaisons d'écriture cachée dont il sera nécessaire de découvrir la signification. Je ne désespère pas...

Laissant M. Robin développer son opinion, M. Justus haussa les épaules,

impatience, et interpella Blancador :

— N'avez-vous pas, monsieur, quelque écrit plus matériellement décisif à nous produire ? N'avez-vous rien à ajouter sur vos déclarations précédentes ?

— Non, monsieur. Mais le plus expédient serait de mettre, tout d'abord, la main sur cette lettre de Jacquin à sa sœur Jacqueline, et dont cette fille obstinée ne consent point à divulguer le dépôt ?

— On la fera parler par la persuasion, — dit avec suavité M. Robin, en essayant ses besicles. — Ou bien, à notre grand regret, il faudra employer la force... Ah ! je commence à déchiffrer...

Et il se plongea dans l'étude de la lettre de M<sup>me</sup> Hulline.

— J'y ai déjà pensé, fit M. Justus, et les ordres sont donnés. Après le dîner, on interrogera cette coquine. J'ai, messieurs, par surcroît, fait connaître à mon beau-fils, le comte Henri de Canteclaux, ma volonté de le voir revenir chez moi, avec l'écuyer Jacquin. De ce côté, nous aurons encore à punir.

— La justice doit s'exercer en toute indifférence de personnes, appuya M. Momsenn. Monsieur, ce n'est pas en vain que l'Évangéliste a écrit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! » Dieu a ordonné à Abraham d'immoler son propre fils, et l'enfant n'était point coupable !... S'il vous plaît, M. de Blancador... voici un mot dont je ne comprends pas le sens ; êtes-vous sûr de l'avoir fidèlement reproduit ?

Ainsi ces hommes de bien instruisaient-ils le procès de la femme adultère. Au reste, les documents qu'ils considéraient étaient sur eux d'un petit effet, car leur conviction était ferme. L'importance des intérêts engagés suffisait à éclairer leur conscience. Mais, pour le respect de la règle, il fut décidé que l'on n'ouvrait un commencement de débat contradictoire avec M<sup>me</sup> de Corpoy que quand la servante Jacqueline aurait parlé. Lorsqu'on aurait reçu son interrogatoire dûment mené, rédigé et collationné, on la confronterait avec la

coupable. M. de Corpoy déclara qu'il entendait que cette affaire fût instruite, tout d'abord, devant son tribunal domestique. Il se constitua juge avec les deux pasteurs comme assesseurs ; M. de Blancador, encore que témoin, ferait office de greffier.

Ayant ainsi défini les devoirs et les responsabilités de chacun, M. Justus se dirigea vers l'écurie où devait être questionnée la chambrière Jacqueline. Aux trois quarts dépouillée de ses vêtements, l'enfant, confuse et tremblante, était déjà attachée au maître pilier des stalles. Et, à chaque mouvement des chevaux dont les croupes et les jarrets l'encadraient, elle tressaillait sous la crainte des lourds sabots qui, de leurs fers étincelants, martelaient lourdement les dalles. Une goutte de sang, perlant de l'oreille gauche, tombait, à des temps réguliers, sur l'épaule blanche qu'elle tachait d'écarlate ; telle avait été la hâte de M. Luc à enlever la guimpe et le corsage, qu'il avait arraché une boucle d'or en déchirant le lobe. Rabattue, roulée autour de la ceinture, sur le jupon d'armoisin couleur de roi, la chemise de toile, à broderies bleues et rouges, dégageait le buste rosé et laiteux qui luisait, dans la salle sombre, comme le torse délicatement modelé et poli d'une statue de marbre. Les cheveux blonds s'épandaient, d'un côté, voilant à demi le sein menu et fier qu'enflait la sève de la jeunesse. Relevés au-dessus de la tête, liés par les poignets à un anneau rouillé, les bras se dressaient comme deux fuseaux d'ivoire. Et les pieds déchaussés se crispaient, posant à peine sur le sol fangeux, où se souillaient les orteils tendus et leurs ongles brillants, pareils à des coquilles nacrées. Tout, dans cette fillette mignonne, élégante et nette, disait ces soins chastes et décents de la chair qui, pour les gens animés de la vraie foi pratiquante, ne sont qu'artifices du diable.

Foulant de ses bottes à semelles épaisses la robe et la cotte, le tablier qui gisaient dans la paille et l'eau sordide des bêtes, M. Luc se tenait appuyé sur sa longue canne, faite d'un cep de vigne ; à l'instar d'un centurion romain, près de la misérable Jacqueline dont il répondait en tant que gardien. Non loin de

lui, son valet préféré, Jacob Vigouroux, de Dondarre, s'occupait à préparer une table, avec des tréteaux et quelques planches. Quand il eut recouvert cet assemblage rustique d'une bâche en toile, puis d'une housse de cheval, en velours, il approcha trois chaises de bois et un escabeau et se frotta les mains. Le cœur simple de ce drôle s'épanouissait dans la satisfaction d'avoir mené à bien une aussi utile besogne. Guindé sur une échelle, un autre valet, François Dupuy, de Cantelouve, fixait dans une poutre du plafond une poulie d'où pendait une longue corde à fourrage, et, de temps à autre, il menaçait les chevaux avec des clameurs grossières et des malédictions sauvages.

Suivis par les pasteurs et le greffier Blancador, M. de Corpoy entra alors dans l'écurie. A se voir nue devant tant d'hommes, Jacqueline se laissa aller à une affreuse épouvante. Essayant de se détourner, elle ne réussit qu'à se tordre les bras, et se trouva portée contre un haut roussin qui rua en la bousculant contre le portant de la stalle. Et tous les animaux, au bruit, s'égayèrent. Les sommiers de service secouèrent les bat-flancs à les renverser. Un âne en profita pour braire. M. Luc ne craignit pas de jurer. Pour apaiser ce tumulte, il saisit un fouet, en allongea quelques coups sur les croupes. La mèche ondulait en sifflant, cinglant d'une même volée l'arrière-main du roussin et les flancs de la fille. Une marque fine, étroite, vive et rouge comme une coupure sangla la peau qui frémit. Un faible gémissement s'éleva.

— Voici qui est mauvais, monsieur ! — dit à voix basse M. Ernest Mom-senn à M. de Corpoy. — C'est un grand tort d'épouvanter ainsi cette enfant, tout d'abord. Et on n'en pourra rien tirer.

M. Robin corrobora cette opinion par une remarque grave :

— Ce spectacle est déplorable, monsieur, et propre à ensauvager ces domestiques. Ne pourrait-on exercer la justice tout en respectant la pudeur ? il faut, sans tarder, couvrir le corps de cette pécheresse, et aussi lui parler doucement.

M. Justus n'y contredit point. Sans blâmer, devant les valets, le zèle ex-



cessif de M. Luc, il lui enjoignit de détacher la servante, de lui couvrir les épaules et la gorge, et de ne rien faire sans ses ordres. Et Blancador remarqua, avec une intime gaieté, que les yeux de M. Justus brillaient entre leurs paupières mi-closes, tandis qu'il considérait, en dessous, cette chair tendre et palpitante. Et Blancador se dit que Jacqueline trouvait là, en ce jour, la juste punition de sa sottise et de sa sévérité.

« Si tu avais voulu, ma belle, tu ne serais pas ici où tu vas passer un vilain quart d'heure ! »

Et, par un regard dirigé à propos sur la face convulsée de la chambrière, dont les prunelles effarées rencontrèrent les siennes, il chercha à la pénétrer de ces vérités pratiques.

M. Luc, ainsi morigéné par le maître, cacha mal sa colère. S'il fallait maintenant prendre des gants pour tâter de pareilles bagasses, c'étaient là des mœurs qu'il ne se souciait pas d'adopter ! Il délivra cependant Jacqueline de ses entraves, non sans lui froisser les poignets avec un empressement sournois. Et sous prétexte de lui passer son corsage, il lui bourra le dos de coups de poing et la fit tomber à genoux entre les jambes d'un courtaud qui faillit l'écraser sous ses pieds.

— Doucement, Luc, doucement ! — cria M. de Corpoy, impatienté. — N'effrayez pas inutilement cette fille, et qu'on la fasse s'asseoir.

On plaça l'enfant sur un escabeau. Mais un tel tremblement la tenait, qu'on entendait ses dents claquer ; ses genoux se choquaient, et ses mains meurtries, ramenées sur son visage bouffi de larmes, palpitaient comme l'aile d'une colombe blessée. Une plainte vague, molle et douce s'échappait de sa bouche tendue, ainsi qu'un bourdonnement, interrompu par les hoquets de sa poitrine oppressée.

Les pasteurs, par leur mine pincée et leurs yeux obstinément baissés vers le sol, montraient qu'ils désapprouvaient cette méthode. Blancador admirait une grosse araignée dont les allures précipitées indiquaient tout le dé-

sordre que l'agencement de la poulie avait amené dans son installation domestique. Seul M. de Corpoy gardait une attitude grave, aisée et sereine. Il demanda d'un ton naturel à M. Luc de Mauras si son frère Fabre n'allait pas bientôt arriver.

— Le voici, monsieur ! répondit l'écurier.

En effet, M. Fabre de Mauras approchait, dans un fauteuil que portaient deux laquais à l'aide de bâtons et de bretelles. Après qu'on eut déposé M. Fabre et son siège dans un lieu commode et sûr, la valetaille fut congédiée, à l'exception du seul Vigouroux qui reçut l'ordre de rester en faction à la porte de l'écurie. Et M. de Corpoy commença d'interroger Jacqueline et de l'exhorter paternellement.

Mais cette fille entêtée et vaine, butée sans doute par les façons mal courtoises de M. Luc, selon la remarque de M. Robin, se refusa à donner les renseignements dont on lui dictait la teneur. Elle ne consentit pas davantage à dire où elle avait caché la lettre de son frère Jacquin. M. de Blancador eut beau lui en lire la copie, elle persista à nier. Puis, brusquement, fondant en larmes, elle cria :

— Je veux voir M. Textor ! Je lui parlerai, à lui, mais pas à vous !

M. Momsenn fronça ses épais sourcils. M. Robin baissa le nez sous ce coup. Ils ne s'y attendaient pas, non plus que M. Justus. Mais, dominant sa colère, celui-ci dit à Blancador :

— Montrez, monsieur, à cette coupable, la lettre de son malheureux frère, et qu'elle dise si elle la reconnaît.

Jacqueline, autant que pouvaient le lui permettre ses mains disloquées par l'anneau de fer, repoussa violemment M. de Blancador qui s'était approché pour lui mettre sous le nez le calque de l'écriture de Jacquin. Et il ne se put retirer si vite que la servante n'eut le temps de lui cracher au visage. Elle le traita de Judas, et lui reprocha d'avoir voulu la débaucher. Elle ajouta quelques autres sottises « inutiles à la marche des débats ».

Devant de pareils excès de langage, M. Justus se vit obligé, bien à regret, comme il ne le laissa ignorer de personne, de faire appliquer à la servante les moyens de correction autorisés par l'usage :

— Puisque nous avons épuisé les arguments de la persuasion parlée, nous devons, messieurs, pour posséder la vérité tout entière, mettre cette créature révoltée entre les mains des tortionnaires, qui sauront mieux que nous, s'il plaît à Dieu, l'obliger à avouer ses crimes. Car on ne doit point condamner le criminel sans qu'il ait été entendu dans sa défense et dans l'aveu de sa faute.

— Mon enfant, — dit le pasteur Momsenn pour compléter le discours de M. Justus, — c'est un lourd péché que celui de la rébellion contre son seigneur et maître. Monsieur de Corpoy est plus ici que ton père. Réponds-lui donc, faute de quoi il te faudra souffrir dans ton corps !

— Jacqueline, ajouta M. Mathieu Robin, ne persévère point dans ton erreur ! Aux yeux de tous, ici, ta culpabilité éclate. Tu as été la complice de l'adultère. N'oublie pas, ma fille, que le Seigneur a dit : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! » Respecte la justice qui émane de Dieu. Parle sans crainte et il te sera tenu compte de ton repentir.

Mais la servante, baissant le front, laissa tomber ces mots :

— Je ne me repens pas. Madame n'a commis aucun mal !

Momsenn murmura alors :

— Qu'il en soit donc comme tu le veux, malheureuse réprouvée ! Ézéchiél a écrit : « Je te jetterai comme une chose souillée hors de la montagne de Dieu, je te détruirai. »

— Allez, Luc ! fit M. de Corpoy.

M. Luc n'attendit point une seconde injonction. Saisissant Jacqueline par un bras, il la traîna dans une stalle vide, aidé par Vigouroux. On entendit des cris aigus, vite étouffés, et bientôt les deux hommes reparurent tenant la chambrière qu'ils portaient ou poussaient à coups de genoux.

M. Momsenn se voila la face, car Jacqueline était toute nue et rien ne

cachait sa beauté de femme. Le rouge de la honte descendait de ses joues empourprées jusqu'à sa gorge. Et, de ses mains blessées, elle s'essayait à cacher ce qu'elle pouvait de son corps.

— Était-il donc indispensable de nous donner cet obscène et dégoûtant spectacle ? gémit M. Momsenn.

M. Mathieu Robin regardait, muet, réservé et attentif. Et Blancador pensait, amusé par cette chair blonde :

« Stupide pécore ! N'aurais-tu pas mieux agi en me prêtant tout cela, qui te serait resté quand même, au lieu de le faire massacrer par ces rustres paillards et brutaux ! »

M. Luc défaisait un petit paquet de cordes fines, et Vigouroux, le point rivé à la nuque de la fille comme un étau, la maintenait debout devant ses juges.

— Je crois, monsieur, dit l'écuyer Fabre en s'agitant dans son fauteuil, avoir trouvé un moyen...

Mais M. Momsenn interrompit Fabre dans ses explications, « dont le cynisme outrageait la loi divine et humaine » ; il somma M. de Corpoy de s'en tenir aux coutumes habituelles de l'estrapade. Et M. Fabre, mécontent, dut renoncer à faire adopter son projet.

M. Luc demanda alors à Vigouroux si les fers avaient été mis au feu. Et, ce valet ayant répondu que le fourneau flambait à la porte, M. Luc s'adressa à M. de Corpoy :

— Nous allons, monsieur, lui tirer un peu les pieds, avant que de lui en marquer les plantes avec la marque de vos chevaux. Et, pour que ses cris ne s'entendent point au dehors, je vais lui appliquer ce bâillon.

On eut quelque peine à lui expliquer qu'il ne s'agissait pas, dans le cas présent, de faire taire la coupable, mais bien de la décider à parler.

M. Luc dut remiser la poire d'angoisse, damasquinée et dorée, dont il faisait jouer adroitement les ressorts au moyen d'une clef, pareillement ornée.

Et il commença de garrotter Jacqueline.

— Allez, Luc ! disait M. Justus. Mais tenez-vous en au nécessaire et mettez-lui au moins une chemise.

Mais ce vêtement fut retrouvé si déchiré, nageant dans une mare, sous un cheval, qu'on dut renoncer à le passer. Jacqueline demeura donc exposée dans ses seuls habits de chair.

Et, à considérer combien leur mesure était bien prise, M. de Blancador s'impatientait. Car, depuis le départ de M<sup>me</sup> de Troix-Mares, il s'était astreint, par politique, à la chasteté. Et, dans les circonstances qu'il traversait, rien ne l'eût décidé à rompre ce jeûne, tant il se sentait observé.

Avec l'aide de l'empressé Vigouroux, expert en ces besognes, M. Luc lia avec des cordelettes ténues les pieds et les mains de Jacqueline atterrée et dont les yeux ne semblaient plus rien voir. Il serra si bien les liens que les mains et les pieds en devinrent aussitôt bleuâtres. Il attacha les poignets, ramenés sur les reins, au chanvre qui pendait du plafond, et recommanda à Vigouroux de tirer quand on lui en enverrait le commandement. Ainsi attachée, l'enfant essaya de se traîner sur ses genoux, repliée sur elle-même, elle secoua la tête, espérant que les tresses se déferaient tout à fait et voileraient cette nudité qui la désespérait plus que le reste. Mais Dieu, sans doute en raison de l'obstination de Jacqueline, ne jugea pas à propos de renouveler en sa faveur le miracle qui illustra sainte Thècle, au temps des Césars romains. Et Jacqueline, ramassée en boule, demeura nue, sur le sol fangeux qu'éclairait la douce splendeur de sa chair, prosternée devant ces hommes en proie à des pensées diverses.

— Une dernière fois, Jacqueline, ma fille, — déclara M. Justus d'une voix un peu tremblante, tant cette scène le désolait, — je te somme de parler. Où as-tu caché cette lettre de ton frère ?

— Je ne sais rien ! Je ne parlerai qu'à monsieur Textor !

La figure blême de M. Justus, sur cette réplique audacieuse, s'empourpra de colère. Précipitamment il cria :

— Luc, tirez la corde !

Et M. Robin, partageant cette légitime colère, répéta d'un accent doux, affligé et égal :

— Oui, il convient de tirer la corde !

La corde se raidit. Jacqueline se trouva debout. Les pointes de ses pieds touchaient à peine la terre. Ses bras disloqués se relevèrent, avec un léger craquement, déchirant les fibres des aisselles dont on vit s'enflammer la peau sous la toison fauve. La servante gémit, laissa tomber sa tête sur sa poitrine dont les seins fleuris de rose pointaient frémissants, et dit simplement :

— Tuez-moi ! je ne parlerai pas.

Et, au même moment, la corde avant été encore halée, la détacha de terre, Jacqueline tourna sur elle-même donnant au tribunal domestique, qui siégeait dans cette écurie, la vue pleine et entière de ses reins, pareils à ceux d'une jeune cavale blanche.

M. Momsenn se voila encore les yeux. Mais Blancador se laissa aller à murmurer :

— C'est mieux que le reste !... Stupide créature... !

— Faites bien attention, monsieur de Blancador ! dit alors Justus.

« Je suis très attentif ! » songeait Horace, qui s'inclina sur ses papiers.

— Et écrivez exactement toutes les réponses de la coupable... Luc ! que l'on tire encore un peu !

Sous l'effort de Vigouroux et de M. Luc, le chanvre se tendit. Jacqueline, maintenant suspendue à trois pieds du sol, demeura muette. Mais un soupir, continu comme un râle, sortait de sa gorge haletante. Ses jointures délicates se gonflèrent sous le poids d'une corbeille pleine de sable que M. Luc attacha à ses chevilles. Ses membres fins et lustrés s'étirèrent, livides. Le sang jaillit des ongles qui devinrent opaques et violets, mais l'enfant ne parla pas. Puis elle commença de hurler. Son cri, pareil à la plainte d'une bête, monta lugubre, formidable. Emplissant l'écurie, traversant la cour, il gagnait

les appartements du château. Le portier l'entendit du dehors. Les femmes de service, terrifiées, enfouirent leur tête dans leurs tabliers. Jeannine courut se cacher sous ses couvertures, cependant qu'Hulline, enfermée dans la tour de l'Ouest, s'abîmait dans la prière. Et Jean Le Broc, frère de la suivante qu'on torturait, demeura seul immobile, le nez penché sur un livre. Aussi bien ce secrétaire passait-il pour un être simple et bizarre.

M. Fabre de Mauras, importuné par ces clameurs, quitta tout à coup son fauteuil de perclus, à la surprise d'un chacun, et courut jusqu'au dehors. Mais il revint tout aussitôt, tenant un outil de fer rouge. Et, sans qu'on l'en priât, il appliqua ce cachet brûlant à la plante du pied de Jacqueline. La patiente se secoua violemment, poussa un rugissement qui s'arrêta entre ses dents serrées.

Sans se troubler de ces choses, M. de Blancador écrivait toutes les questions que posait M. Justus, et ajoutait au-dessous de chacune : « À répondu oui, d'une voix peu distincte ». Une odeur de chair grillée ayant chatouillé ses narines, il leva sa mine impassible et vit Jacqueline évanouie, pendant en l'air. Elle laissait tomber sa tête dont la chevelure, enfin défaits, la cachait sous une nappe d'or. M. de Blancador se remit à son travail et écrivit plusieurs fois encore, sous quelques questions qu'il ajouta de son cru : « A répondu oui ». Mais, M. Momsenn, épouvanté par ce spectacle qui répugnait à sa décence comme à sa raison, tira alors M. de Corpoy par sa manche :

— Ne croyez-vous pas, monsieur, qu'il serait urgent de mander votre médecin ?

— Ce n'est pas la peine, répondit M. Justus. On l'enverra chercher quand nous serons partis. Qu'on détache cette malheureuse et qu'on l'enferme dans la salle basse de la tour de l'Ouest. Tu l'y garderas étroitement, Luc, sans la maltraiter plus que de raison et en respectant sa vertu. Nous n'en tirerons plus rien aujourd'hui. Vous l'exhorterez, messieurs les

pasteurs, et lui prodiguerez vos consolations pendant les jours qui vont suivre.

M. Ernest Momsenn, dont le front ruisselait de sueur, acquiesça par un signe du menton. Mais M. Robin, mécontent de ce que Jacqueline avait invoqué le nom de M. Jean Textor demeura silencieux. Chacun signa l'interrogatoire recueilli par M. de Blancador, sans prendre la peine de le lire, et le tribunal leva la séance et quitta l'écurie.



## XI

Jamais M. de Blancador ne dépensa autant d'activité que dans l'entreprise dont il surveillait les étapes. Jacquemin Tardival put se croire revenu aux temps heureux où, porte-valise de M. de Joyeuse, il courait les chemins portant, bouclés au trousséquin de sa selle, les plus importants secrets d'État. M. Justus avait renoncé à faire espionner Horace. Frappé d'admiration par les qualités politiques de ce jeune homme, il s'en reposait, maintenant, de tout sur lui, et ne prenait plus, que pour la forme, l'avis des deux pasteurs.

Une remarque de M. Momsenn l'avait cependant jeté dans une perplexité très grande ; et c'est pourquoi M. Justus, à cette heure avancée de la nuit, gagnait, vêtu d'une simple robe en drap gris, et coiffé d'un bonnet de nuit en damas zinzolin, la chambre où M. de Blancador devait encore travailler, ainsi que le donnait à croire le filet de lumière qui brillait entre le seuil et la porte.

M. Justus frappa discrètement. Et quand Blancador lui eut ouvert, en tirant barres et verrous, M. Justus posa son bougeoir de cuivre sur un coffre, et s'excusa du dérangement qu'il lui causait à pareille heure. Mais comme, depuis un mois, la même cérémonie se renouvelait quotidiennement vers minuit, Horace ne s'étonna point de cette visite tardive, et il continua de

ranger et d'annoter les papiers qui couvraient sa table. Sans lever les yeux, il dit :

— J'ai du nouveau. La lettre de Jacquin est retrouvée. On n'aura plus l'ennui de tourmenter cette Jacqueline, dont les pieds ne sont plus qu'une bouillie, tant on les a serrés dans les brodequins. La stupide créature !...

— Je la ferai pendre dès demain, interrompit M. Justus.

— Mais comment avez-vous pu mettre la main sur ce papier ?

— Oh ! bien par hasard ! Lacéré et froissé, il gisait dans la boue, près du petit pont... Enfin nous avons une bonne preuve écrite et signée... En outre, trois paysans ont reconnu que le cheval trouvé mort sur le glacis est bien des écuries de Séigny : il se nommait le Fauveau. Déclaration en a été dressée, approuvée dûment par les témoins...

— Oui, je sais cela ; et c'est la condamnation de Jacquin. J'apprends, par un billet de ma parente, madame de Formansin, que mon beau-fils et cet écuyer sont en route, pour venir ici. Ils ont quitté, depuis quatre jours, le château de Troix-Mares... Mais ce n'est pas là l'important. Je voulais, mon cher ami, vous soumettre le plan que me proposent de suivre ces messieurs. Leur avis est qu'il convient d'adresser une requête au roi, requête secrète, qui, passant par le canal de M. Duplessis-Mornay, ne manquera pas d'être bien accueillie. M. Momsenn, avec ce tact qui lui est habituel, m'a fait remarquer que, lorsque notre grande Élisabeth d'Angleterre donna l'ordre de mettre à mort la reine Marie, elle ne se contenta pas du beau jugement que ses ministres rendirent contre la Jézabel d'Écosse. Mais, prudente et avisée, n'ignorant point que les intérêts politiques dominant, fort heureusement, tous les autres, elle consulta les princes protestants de France, sans en excepter nos naturels alliés d'Allemagne. Tous ces messieurs ayant voté dans le sens le plus avantageux pour la Religion, Marie Stuart fut exécutée, et la sage Élisabeth consolidée sur son trône. Pour être moins importante, mon affaire n'en intéresse pas moins le bon renom de la noblesse huguenote, et

celui du roi qui en est le premier représentant et le naturel soutien. C'est pourquoi je suis décidé à envoyer toutes les pièces du procès à M. Duplessis-Mornay, qui les mettra sous les yeux de sa Majesté et obtiendra d'elle une décision favorable. Et cette décision nous évitera les difficultés qui se multiplieraient s'il nous fallait exposer notre cas au Consistoire de Montauban, et attendre son arrêt... Qu'en pensez-vous, mon ami ?

— Je ne puis, monsieur, que m'incliner devant une si haute sagesse — répondit Blancador. — Mais permettez-moi de vous poser une simple question. Avez-vous songé, au moins, aux précautions à prendre pour ne pas perdre les biens de votre femme par l'effet de la confiscation ?

— Non, — fit Corpoï, et ma bonne foi se trouve là surprise et au dépourvu ! Mais...

— J'y ai pourvu, moi, monsieur, et à autre chose encore. Ne pouvant réunir assez de témoignages probants contre votre épouse adultère, pour donner à l'accusation un corps et une force suffisante, j'y ai suppléé par divers moyens...

Blancador se leva, tira la tapisserie qui pendait devant la porte, s'assura que celle-ci était bien close. Il se mit alors à parler à voix basse :

— Il faut, monsieur, nous tenir dans les formes les plus strictes et les plus minutieuses de la justice. Mais cela ne nous engage à rien pour le fond. Et, quand vous adresserez le sac du procès de votre femme au roi, il faut que ce dossier soit complet, vous m'entendez du reste...

M.de Corpoï, émerveillé de la subtilité de Blancador, releva légèrement son bonnet de nuit, allongea la tête et écouta attentivement :

— J'ai, monsieur de Corpoï, conféré longuement avec le pasteur Robin, qui est homme de bon conseil. Lui aussi m'a entretenu de ce fameux procès de la reine Marie. Je le veux, en tout, prendre pour modèle. Comme on manquait de preuves matérielles, les secrétaires de Monsieur Cecil surent en trouver, ils surent en faire sortir de leurs tiroirs, tant on peut mener d'utile

besogne avec une plume et un grattoir, quand on est animé par l'esprit du bien. L'instruction sortit tout armée du cabinet de Monsieur Cecil, comme Minerve du cerveau de Jupiter. Et cette affaire est bien moins intéressante qu'une autre dont je vous parlerai plus tard.

Et Blancador montra à M. Justus, béant, quelques papiers de première importance, où l'on remarquait une déposition écrite et signée par M. Agapit-Leroux de Mirole, et M. Paul-Émile de Biroulan. Elle avait coûté cent écus d'or et donnait la preuve indéniable du crime de M<sup>me</sup> Hulline. Car M. Leroux l'avait vue, de ses yeux vue se livrant à M. de Séigny, sous un orme, dans l'enclos des Enjous. M. de Biroulan était plus complet encore ; les détails fournis par lui étaient d'une licencieuse exactitude, à tel point qu'on n'avait pu les reproduire qu'en latin. Ainsi, M. de Corpoy, rappelant à lui ses humanités, vida avec délices le calice de sa honte. Il but avec un égal plaisir la prose de Gaston de Séigny, dont M. de Blancador, par des calques patiemment combinés, avait tiré des combinaisons ingénieuses. Un pli de Hulline, produit de la même fabrique, contenait des menaces de mort contre monsieur son mari. On y parlait de poison. Et, par une coïncidence fâcheuse pour cette dame, on avait saisi un flacon plein d'une substance nocive, dans un de ses nécessaires de toilette.

Et, à considérer toutes ces feuilles noircies, rangées, numérotées, annotées, M. de Corpoy conçut une grande joie. Il en éprouva une plus vive encore quand Blancador lui exhiba deux projets d'actes de renonciation et un testament en bonne forme. Tous avaient été rédigés par le procureur Bardoiseau, de Monsac, qu'Horace, en souvenir de ses bons offices, avait consulté en cette occurrence, sans lui laisser connaître les noms des intéressés. Jacquemin s'était chargé de cette correspondance. Le matin même, il l'avait rapportée de Monsac-lès-Rabasteins, en échange de trois cents écus.

M. de Corpoy promit de rembourser, dès le lendemain, toutes ces sommes à son ami Blancador. Il l'interrogea encore :

« Quelle était cette autre affaire criminelle qui pouvait servir d'exemple ? »

— C'est, répondit Horace, celle de ce prince de Nassau qui, pour épouser M<sup>lle</sup> de Montpensier, abbesse de Jouarre, fit murer sa femme, une dame allemande dont il croyait avoir à se plaindre. M. Robin vous la racontera dans ses détails.

— Mais, demanda M. de Corpoy, malgré cette épouse ainsi emmurée, le personnage que vous citez put-il régulièrement contracter mariage ?

— Assurément, monsieur. Et c'est là le seul point vraiment attachant de l'histoire.

M. de Corpoy, pris d'attendrissement, attira Horace sur son cœur et l'embrassa par deux fois : « Jamais il n'oublierait un pareil service ! » Et, reprenant son bougeoir, il souhaita une bonne nuit à « son admirable ami » et s'en fut se coucher.

Ainsi M. de Blancador, négligeant pour un temps ce commerce de galanterie où s'était endormie sa grande âme, tenait-il dans sa main habile tous les fils de ce complot, et il les maniait modestement, dans la coulisse. Il négligeait de paraître dans les circonstances solennelles où l'appelaient cependant ses fonctions de greffier. Il n'assista à aucun des interrogatoires que dut subir M<sup>me</sup> de Corpoy. En ces occasions, il se faisait remplacer par Jean Le Broc, qui était un jeune homme blond, de mine somnolente et renfrognée, et passant pour simple d'esprit. Son indifférence, pour tout ce qui n'était pas un livre, confinait à la stupidité. Mais il écrivait rapidement sous la dictée et avait une main superbe, comme on dit ; nul ne s'entendait mieux que lui à cadeler, à tracer des chirats d'une plume courante et déliée. Et il connaissait le grec, qu'il enseignait à M. Henri de Canteclaux. Pour le reste, il n'appartenait pas à la terre, mais plutôt à la lune, où devaient habiter ses pareils. Quand il vit sa sœur Jeannine comparaître comme témoin devant ce tribunal domestique, où elle ne sut que pleurer à chaudes

larmes sans trouver un mot, il ne parut point la reconnaître pour sa sœur. De même, il ne s'inquiéta en rien de Jacqueline ; et tous les domestiques le prirent en aversion pour son mauvais cœur. Le seul M. Luc de Mauras le couvrait de sa protection et l'encourageait par des paroles amicales :

— Mon garçon : Pauvreté n'est pas vice et le royaume des cieux sera pour toi, quelque jour ! Car tu n'as pas la figure de qui fera de vieux os. Et c'est grand dommage, puisque tu es le meilleur de la famille. Ton frère Jacquin est un pendard, ta sœur Jeannine une gueuse, et ta cadette Jacqueline une misérable réprouvée. Mais ne t'afflige pas, mon garçon, tu seras bientôt débarassé de cette engeance, fie-t'en à moi !

Ainsi, par ses propos bienveillants, M. Luc-Escande de Mauras consolait ce déshérité. M. Fabre se montrait plus réservé et plus sévère. Il avait pris maintenant un tel orgueil de ses hautes fonctions, qu'on ne pouvait plus voir que sa barbe, tant haut il portait la tête. Geôlier de madame Hulline, dont sa femme Pulchérie Oudart était la seule dame de service, il remplissait aussi l'office de grand prévôt. Dans l'espoir prochain de faire tomber une noble tête, il s'essayait tous les matins à couper en deux, avec une épée bâtarde, des rouleaux de pâte qu'il commandait de pétrir à la dimension du col de « madame ». Et il n'en manquait pas un.

En tant que grand prévôt, il fut chargé par M. de Corpoy, le premier jeudi d'avril, d'aller pendre la triste Jacqueline qui, dans la salle basse d'une tour, attendait, depuis un mois, qu'on l'achevât comme une bête blessée.

— Pour que l'insolent qui m'a offensé connaisse mieux la faute et son châtiment, et ma vengeance, — dit M. Justus, — tu accrocheras cette coquine aux fourches de Saint-Aubin, où Séigny se prétend seigneur justicier.

M. Fabre devait, par surcroît, attacher sur la poitrine de la coupable une belle pancarte où Jean Le Broc avait écrit en grosses lettres ornées la devise : « Telle maîtresse, telle servante », qui suffisait pour donner à penser. Mais Jean ignorait, sans doute, que ce placard fût destiné à sa sœur.

Ayant ainsi disposé de la chambrière Jacqueline, M. de Corpoy rentra dans son appartement pour expédier le courrier qui porterait à M. Duplessy-Mornay le sac du procès de Hulline, et la requête de son mari outragé. Dans toute cette fâcheuse aventure, le sang-froid de M. Justus fut un sujet d'admiration pour sa maison tout entière. Plus d'une fois, M. Momsenn et M. Robin en firent un sujet de prêche. Jamais il n'invectiva sa femme. Il ne la força point, par des tortures matérielles, à avouer son crime, dont l'évidence, pourtant, criait. Il ne lui reprocha ni son obstination dans le mal ni ses projets homicides. Mais il s'affligea grandement d'apprendre qu'elle repoussait les secours de la religion, et encore plus de l'entendre répéter qu'elle parlerait, comme en confession, au seul M. Textor. C'était là aussi ce qu'avait crié Jacqueline, tant qu'elle avait eu la force de faire entendre sa voix.

Aussi tous, M. Justus, les pasteurs, Blancador et les écuyers redoutaient-ils la venue de ce ministre, et elle apparaissait très prochaine, ainsi que ses lettres le disaient. Et Horace ordonna à Jacquemin de tenir sa valise prête pour le jour où M. Textor ferait son entrée à La Combe. Car il n'en augurait rien de bon.

Jacqueline Le Broc ne devait pas voir ce jeune pasteur que toutes les femmes chérissaient et vénéraient pour sa parole forte et vibrante où chantaient la tendresse et la chaleur de son cœur. Le premier jeudi d'avril, M. Fabre de Mauras vint la chercher dans la sentine où elle brûlait de fièvre. Aidé du valet Vigouroux, qui se dandinait comme un ours, il l'enleva, pareille à un paquet, sans s'occuper des cheveux dénoués qui balayaient la dalle comme des écheveaux de soie fauve. Mais Vigouroux se promit bien de les couper pour les vendre à la ville. M. Fabre enleva facilement ce léger fardeau. Les pieds tendres et fluets de cette fillette, brisés par les brodequins et les coins de bois que M. Luc avait forcés à coups de maillet, ne pouvaient plus la porter.

— Allons, ma fille ! Viens ça, qu'on te branche, — lui dit avec aménité

M. Fabre.

Mais la chambrière ne voyait plus guère, et elle n'entendait plus rien que le monotone bourdonnement qui, depuis des jours et des nuits, lui martelait les tempes. Dans la cour, où les hommes d'écurie rangés sur deux files la regardèrent passer, muets et moroses, elle fut hissée, en porte-manteau, sur la croupe du cheval que monta M. Fabre. Puis on la lia par la taille à la ceinture de l'écuyer. Ses bras, garrottés étroitement derrière son dos, tiraient sa poitrine amaigrie, de ses pieds déformés pendaient des bandes sanglantes. La fange tachait ses jambes menues. Ainsi cette jeune fille, délicate et douce, que M<sup>me</sup> Hulline de Corpoy aimait entre toutes pour sa sagesse, sa beauté et sa grâce innocente, fut-elle emmenée, couverte d'une mauvasse jupe et d'une chemise roussâtre et sordide, hors du château de M. Justus, secrétaire bénévole du consistoire de Montauban. Derrière M. Fabre chevauchait Vigouroux, guindé sur une bête de labour. Au chapelet de sa selle à piquer s'enroulait un paquet de chanvre neuf.

Mais M. Luc accourait, boitant, il appela son frère ;

— Tiens ! — lui dit-il, en lui présentant sa poire d'angoisse en acier damasquiné, — tu pourras la lui mettre s'il lui prend envie de crier.

Jacqueline Le Broc n'avait pas besoin de la poire allemande de M. Luc. Car ses dents serrées laissaient tout juste la voie à son souffle ; et ses yeux, encore que largement ouverts, ne distinguaient plus rien. Dans la face émaciée de la fillette, naguère plus fleurie qu'un verger, ces deux points noirs seuls vivaient ; et ils brillaient comme des braises, semblables aux prunelles de ces bêtes sauvages, qui, au fond de la fosse creusée par les chasseurs, se couchent dans un coin pour y mourir.

M. Fabre de Mauras, méprisant les cahots du chemin, poussa son cheval au grand trot, secouant la servante qu'il tenait attachée à son large dos vêtu de buffle ; on eût dit quelque centaure portant son carquois. Et Vigouroux avait peine à le suivre, tant était courte l'haleine de sa monture rustique.



Mais ce valet, dont l'âme basse et grossière se lisait sur sa mine impudente et surnoise, se réjouissait, parmi les cahots de la marche, à voir Jacqueline sauter comme un pantin, avec ses pieds broyés, que leurs bandes avaient quittés à l'allure de la bête, et d'où coulait, en gouttes lourdes, un sang noir et épais. Et, ce qui l'impatientait et gâtait son plaisir, c'était que cette fille demeurait insensible, et qu'elle ne paraissait pas souffrir.

Aussi, quand on fut arrivé au pied de la potence, il proposa à M. Fabre d'entreprendre un peu la belle pour la réveiller et pour qu'elle se vit bien mourir. L'austère vertu de M. Fabre lui défendait de prendre sa part d'un amusement aussi indécent que frivole. Mais, ne trouvant point que cette aggravation de peine, expressément recommandée par l'ancienne loi, dépassât le tribut que Jacqueline devait payer à l'humaine justice, il s'éloigna simplement, sans répondre, et s'en fut choisir et couper une baguette dans le taillis, cependant que le valet dépouillait de ses derniers vêtements l'enfant qui gisait sur le sol, comme si elle eût perdu le mouvement et le souffle, qui sont les attributs de la vie. Vigouroux réussit, pourtant, à ramener Jacqueline au sentiment des choses : Il lui écrasa un pied sous son soulier ferré, en même temps qu'il la tirait par ses cheveux défaits. Un cri déchirant s'éleva ; et, comme l'homme continuait d'appuyer sur le membre blessé, la plainte alla sans s'interrompre, tantôt aiguë, tantôt enrouée et sourde.

À ouïr ces hurlements, un petit garçon, qui poussait devant lui deux vaches, en contre-bas, eut la curiosité de voir ce qui se passait sous les bois de justice. Dans l'espoir d'assister aux grimaces d'un pendu, ce qui est toujours un beau spectacle, il grimpa parmi les ronces, et put admirer M. Vigouroux occupé à piétiner une demoiselle nue « qui piaillait comme une géline qu'on saigne ». Telle fut l'expression dont il usa pour dépeindre la scène à M. Grégoire de Mauroux, qui courait, de fortune, après ses chiens dans la broussaille. Le piqueur, ainsi averti qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, eut vite fait de sonner le rappel, et M. Gaston de Sélingny, abandonnant le

sanglier dont il avait la trace, pressa son cheval et accourut avec ses valets de chiens.

Le son des cors rappela à M. Fabre qu'il avait commis une lourde imprudence, en laissant Vigouroux perdre un temps précieux à des cérémonies inutiles, et cela sans la poire d'angoisse qui aurait tout mis au point. Il remonta sur son roussin, piqua sur le gibet et ordonna à son acolyte, que l'écho des cornets avait troublé au moment même où il allait mener sa personne entreprise à ses dernières fins, de pendre vivement la fille, et de s'en retourner sans muser. Vigouroux, encore sous l'empire de ses sens, ne sut trouver l'échelle. Il monta sur sa selle, pour accrocher la corde, et ne réussit qu'à tomber, sur un faux mouvement de son sommier. M. Fabre, plus haut de taille, parvint à fixer le chanvre. Mais, à l'instant même où il recevait des mains de Vigouroux le corps meurtri de la patiente, évanouie de nouveau, et commençait de lui serrer au cou la cravate de justice, il se sentit pousser à terre. Il chut lourdement, lâchant l'enfant, tandis que le roussin s'égayait. Vigouroux s'élança pour relever M. Fabre. Il n'en eut pas le loisir. Saisi à la nuque, il demeura immobile, un canon d'arquebuse s'était logé dans son oreille. Les yeux et la bouche grands ouverts, il se dit avec tristesse que ce n'était pas là ce qu'il était venu chercher.

Fabre de Mauras avait sauté sur ses pieds assez vite pour se dérober à un pareil sort. Il eut même le temps de mettre l'épée en main et de reconnaître son agresseur. À voir Séigny, sa colère éclata, l'emportant bien au-delà des bornes de la plus simple prudence.

— Ah ! fils de louve, cria-t-il, c'est encore toi ! Et tu crois m'empêcher d'exécuter les ordres et la juste sentence de mon maître ! Demain, entends-tu, sale enfant de moine, c'est ta traînée qui sera...

Il n'acheva pas. La lame de Séigny lui avait déjà fendu le visage avant que le coup de feu, tiré par Labarthe, labourât son crâne emportant son oreille droite. Aveuglé par son sang, Fabre fonda, la pointe haute, sur Séigny, qui

ne put éviter le coup et vida les arçons, la cuisse déchirée. Mais Labarthe, qui s'était fait passer une autre arquebuse, mit cette fois l'écuyer de M. de Corpoy le nez par terre, en lui brûlant la cervelle qui jaillit sur Vigouroux. Et, sans qu'il eût remué, l'acolyte de M. Fabre eut la tête cassée de même. Grégoire de Mauroux s'en excusa vaguement : son arme était partie sous une secousse qui avait abattu le chenapan... M. de Séigny en fut très ennuyé, car il voulait interroger cet homme sur ce qui s'était passé au château de La Combe. Cependant, un des piqueurs ayant reconnu Jacqueline, et Labarthe ayant pris l'écriteau dans la ceinture de Vigouroux, Gaston comprit à ces signes que son amie M<sup>me</sup> Hulline se trouvait en rude danger, et qu'à cette heure elle était peut-être morte. La veille encore, il avait reçu une lettre d'Henri de Can-teclaux où abondaient les sombres nouvelles. Désespéré, il se laissait panser sans rien dire. Quand on l'eut remis à cheval, où il put se tenir la cuisse ficelée sur l'arçon, il ordonna que l'on roulât Jacqueline dans un manteau, qu'on la transportât à la Manse, et qu'on pendît au gibet les deux domestiques de M. de Corpoy, « en attendant qu'on l'y accrochât lui-même ». Il recommanda à ses gens de veiller à ce qu'on n'enlevât pas les corps. Et, tristement, il rentra dans son logis, au petit pas, en réfléchissant sur la méchanceté des hommes. De temps à autre, il demandait à Labarthe si la chambrière n'était pas tout à fait morte. Grégoire de Mauroux, qui la portait dans ses bras avec toute la douceur que comportait sa rudesse, répondait qu'elle ne respirait presque plus.

Sur le pont-levis de la Manse, la tête de l'enfant tomba tout à coup de côté ; ses cheveux, s'échappant du manteau, se déroulèrent comme s'ils eussent été vivants. Et, malgré les soins qu'on lui prodigua, Jacqueline, allongée sur la table de la cuisine où on s'était empressé de la déposer, expira en appelant une dernière fois M. Textor.

Ainsi M. de Séigny dut renoncer encore à ce moyen de se renseigner sur le drame domestique qui se jouait à La Combe.

« Si je croyais en la Providence, se dit-il une fois couché dans son lit, avec sa cuisse prise entre deux planches, je pourrais reconnaître que je suis puni par où j'ai péché. Et, par ma faute, voici qu'a péri cette innocente, morte sans m'avoir rien appris. J'ai introduit dans la maison de mon ennemi une bête méchante et puante, et elle s'est retournée contre moi. Par surcroît, je suis vilainement blessé et condamné sans doute à demeurer cloué ici, immobile, pendant de longs jours, sans pouvoir secourir celle pour qui je voudrais donner ma vie. »

Et Gaston se jura de tuer, dès qu'il en serait capable, tout d'abord Horace de Blancador, et aussi M. de Corpoy, s'il avait maltraité sa femme. Il écrivit à Henri de Canteclaux de lui envoyer aussitôt Jacquin, à la Manse, où il se concerterait avec lui. Mais la fièvre le prit aussitôt qu'il eut terminé et expédié sa lettre, et elle ne l'abandonna pas de longtemps.

M. Justus se consola de la malheureuse fin de ses serviteurs avec une coupable facilité. Car, lorsqu'on vint lui apporter la nouvelle, il avait réussi à faire signer, par M<sup>me</sup> de Corpoy, un abandon complet de biens, et aussi un testament en sa faveur. Moyennant quoi, — déclara-t-il à la dame avec douceur et une politesse qu'on ne saurait assez louer, vu la gravité du cas, — il s'engageait à respecter sa vie et à la laisser en repos.

Mais quand Hulline de Talmant eut écrit son nom sur tous ces parchemins dont elle saisit mal le sens, et qui étaient en triple expédition, sa prison n'en devint pas moins étroite. La veuve de M. Fabre se vengea sur la recluse, en mauvais offices journaliers, de la mort de son mari. Et Hulline ne put porter ses réclamations à personne : mademoiselle Pulchérie Oudart était le seul être humain avec qui elle dût s'entretenir désormais.

Fière de ses grossesses successives où avait toujours présidé la grâce du Seigneur, Pulchérie Oudart, conjointe irréprochable de feu Fabre de Mauras, haïssait naturellement cette jeune femme stérile sur laquelle planait sans doute la malédiction dont souffrit Sarah. Elle détestait Hulline pour

ses vingt ans, pour son élégance et sa beauté. Aussi dame Pulchérie ne se faisait-elle pas faute de lui rappeler, à toutes heures, ses devoirs et la foi qu'elle avait trahis, elle la menaçait du courroux de Celui qui ne s'apaise ni par la mortification ni par la pénitence. Quand elle entrait dans la triste chambre nue où la châtelaine de La Combe était maintenant confinée, on eût dit que cette créature, image même de la vertu domestique, se faisait précéder par son ventre, où s'agitaient les tumultueux présages de sa prochaine délivrance. Elle portait haut toute la grande et paisible impudeur de la maternité, que prouvaient encore les flasques saillies de sa poitrine tombante, mal cachées par le corps à busc qui montait devant ces trésors de fécondité, ainsi qu'une muraille abrupte. Pulchérie Oudart se glorifiait de la plénitude de ses flancs, dont un énorme garde-infant de crin, enceinte protectrice, tendant sa jupe trop courte par devant, exagérait l'arrogance. La porte suffisait bien juste à laisser passer ce chaste étalage, proéminent comme le corbillon d'un marchand de fromages. Et lorsque cette matrone, neuf fois mère, prodiguait à Hulline les soins domestiques que son austérité avait réduits à l'indispensable, lorsqu'elle lui présentait, dans un petit plateau posé sur son ventre plus menaçant qu'un rocher près de se détacher d'une montagne, les pauvres repas dont elle avait soin de distraire la moitié du nécessaire, pour combattre et terrasser la sensualité, Pulchérie soupirait sur sa malheureuse condition de veuve. Sa figure de chèvre en gésine se mouillait de larmes ; et elle accablait M<sup>me</sup> de Corpoys de ses exhortations morales, de sa science du Livre, et de son mépris pour ce qui n'était pas lévite. Au reste, tout en fatiguant Hulline de son flux de paroles, sourd et monotone comme un fleuve boueux, elle ne lui fournissait aucun renseignement sur ce qui passait hors de sa cellule, et ne répondait à aucune de ses questions.

Puis cette femme, forte au sens de l'Écriture, se répandait en lamentations, toutes fois que M. de Corpoys lui demandait « si elle n'avait rien tiré

de madame ».

— Ah ! monsieur ! C'est une fille de Chanaan, et son impénitence m'est un continuel sujet de trouble ! Elle se refuse obstinément à recevoir ces messieurs et ne cesse de me rebattre les oreilles avec son M. Textor ! Comme si ce jeune homme pouvait effacer ses crimes !

« Dieu veuille, se disait M. Justus, que Textor n'arrive pas ici avant la réponse de M. Duplessis-Mornay, et que celle-ci soit en tous points favorable ! »

Le sac du procès était parti depuis quinze jours, et M. de Corpoy vivait dans l'anxiété. Sans s'absenter de son château, tant il redoutait quelque entreprise de Séigny, il aurait voulu tomber chez M<sup>me</sup> de Troix-Mares pour s'assurer de son beau-fils et de l'écuyer Jacquin. Malgré ses ordres formels, ils ne revenaient pas. Tous les jours c'étaient des défaites nouvelles : tantôt M. Henri était malade, tantôt M<sup>me</sup> de Formansin l'avait emmené à Bellepeyre. M. Justus avait envoyé des messagers ; tous avaient raconté, au retour, des histoires à dormir debout, d'où il résultait qu'on les avait évidemment saoulés sans relâche, et qu'on ne leur avait rien dit. M. de Blancador, seul, aurait pu éclaircir ce mystère, mais il ne se souciait pas de voyager, car il arguait, avec raison, du danger qu'il y avait à courir le pays : c'était s'exposer de gaieté de cœur au ressentiment de Séigny.

— On ma dénoncé à lui, monsieur, j'en jurerais mon âme ! Et il n'attend que son heure pour m'arranger comme ce pauvre M. Fabre de Mauras et le plaisant Vigouroux. Vous savez, mieux que moi, qu'on ne pourrait sortir d'ici sans tomber sur ses domestiques et ses familiers, tous armés, en dépit des édits, de pistolets et d'arquebuses. Jamais moins qu'aujourd'hui, il ne fit bon passer sur leur route, et il n'y en a pas d'autre !... Au reste, si votre intérêt le commande, je suis prêt à partir !

— Non, mon ami ! Que deviendrais-je sans vous ? Restez ici, ne me privez pas de mon soutien le plus précieux.

— Croyez-moi, alors, Monsieur de Corpoy ! attendons avec patience et sagesse le message de Monsieur Duplessis-Mornay. Il ne saurait tarder. Quand nous l'aurons reçu, forts de la décision royale, nous agirons à ciel ouvert contre Séigny avec les gens de guerre que nous fournira la ville de Montauban. Et j'irai chercher, ensuite, de ma personne, Madame de Troix-Mares, et la ramènerai ici, où vous disposerez d'elle, à votre idée, car, étant dès lors l'homme du Roi, vous pourrez vous permettre beaucoup de choses. Mais il ne faut pas négliger notre Marguerite. Peut-être fûtes-vous un peu trop réservé avec elle ? Vous devriez l'entretenir d'aimables propos et ne lui ménager ni les menus cadeaux ni les lettres. C'est là ce qui est propre à conserver les femmes dans leurs pensées bienveillantes ; il faut sans cesse les tenir en éveil, tant elles sont vicieuses et fantasques.

M. Justus, se modelant sur les conseils de M. de Blancador, trompa donc ses ennuis en courtoisant M<sup>me</sup> Marguerite de Troix-Mares par voie de courrier. Il lui manda combien était grand son chagrin à se sentir si indigne, et si loin d'égaliser cet unique Bourassou, dont il pleurait la mort, chaque jour, et si impropre à le remplacer. Sans doute, lui, Justus, serait-il bientôt veuf ! Mais vers quel espoir se porter ? Et M<sup>me</sup> Marguerite, « cette admirable veuve », daignerait-elle reconnaître ses soins, et « s'unir à lui dans le Seigneur » ? Cette dernière phrase, vivement critiquée par Horace, fut effacée par son auteur, qui s'essaya à tourner quelques madrigaux et les expédia à Marguerite avec un portrait de lui, en cire peinte. Mais Horace, visant à l'utile, s'empressait d'apprendre à son amie que la phtisie de M<sup>me</sup> Hulline gagnait de jour en jour, et que les obsèques ne tarderaient pas à se célébrer.

Marguerite, en retour, gratifiait Horace des expressions de la plus défilante jalousie. Et elle se plaignait du mauvais caractère de M. Henri de Can-teclaux. Cet enfant, dissimulé, hautain et sauvage, l'avait quittée, sans son congé, pour demeurer au château de Bellepeyre dans les cottes de la mijaurée Diane de Formansin.

« Je la déteste ! Elle est jolie et je sais que tu l'as aimée !... Tu as essayé de la prendre de force !... dans un couloir !... brigand !... pendar !... Avoue-le ! jure-moi que tu ne la verras plus !... Elle m'a tout dit !... et aussi, que tu apprenais à la chambrière Jeannine les belles manières d'autres pays qui vous plaisent à vous autres. »

Et bien d'autres sottises, plates, passionnées ou licencieuses, suivaient. Mais on voyait, quand revenait le nom de Diane, des traces de larmes qui, imparfaitement séchées, montraient que, chez Marguerite, les sources de l'amoureuse colère étaient loin de se tarir. Jamais M<sup>me</sup> de Troix-Mares ne l'avait autant chéri. Des présents de bijoux et d'armes accompagnaient tous ses envois.

La réponse de M. Duplessis-Mornay arriva enfin à La Combe vers le milieu du mois de mai. Elle se composait d'une belle lettre et d'un message verbal, dont était chargé M. de Louèche d'Adelbode, secrétaire du prince de Dombes, et envoyé du Roi. Allemand luthérien, né en Suisse, élevé en Angleterre, M. Eberhardt de Louèche d'Adelbode se tenait auprès du prince de Dombes en tant qu'affidé de la reine Élisabeth. Venu avec les contingents anglais qu'il présenta au Roi, il sut plaire à Henri de Bourbon par son esprit observateur, artificieux et pratique. Sachant mentir avec ténacité et méthode, versé dans les choses de la guerre, comme dans celles de la théologie, il réussissait parfois à mettre d'accord les luthériens et les calvinistes. Aussi M. Duplessis-Mornay, qui considérait en lui le bâtard discret d'un prince bavarois et d'une abbesse suisse, l'employait-il volontiers pour les délicates missions. Le grand ministre réformé n'avait pas eu de peine à voir ce que le procès de M<sup>me</sup> de Corpoy offrait de faux et d'incomplet. Mais, ne s'attachant qu'à l'utile, il pria le Roi d'étendre sa protection sur M. de Corpoy, un de ses meilleurs sujets de cette ville de Montauban qui souffrait tout pour la religion et la cause royale. Il ouvrit l'avis qu'on devait permettre à Corpoy de traiter sa femme comme le Nassau avait fait de la sienne et aussi de se



remarier. Mais, tout en ménageant les intérêts supérieurs de la politique, M. Duplessis n'entendait pas négliger ceux du Roi, dont il mit la décision à un prix lourd. Il décida les conditions du marché : l'abandon presque total des biens de Hulline au Roi, l'obligation pour M. de Corpoy de fournir une compagnie de gens de pied, à la première réquisition, étaient les principales. Et c'est de cela que M. Justus, embarrassé et âpre, s'entretenait avec M. de Louèche, qui le traitait avec une dureté hautaine. Au reste, pendant tout le temps que dura l'entretien, les prunelles des deux interlocuteurs ne se rencontrèrent point. Et on eût dit que seuls MM. Momsenn et Robin étaient chargés de représenter la franchise, dans cet intime synode. L'officier anglais, dont la mine tout à la fois longue et carrée semblait celle d'un loup, tant il avait le poil hérissé et les dents découvertes et jaunes, ne regarda jamais homme ni bête en face. Et M. Justus, fidèle à sa coutume, ne détachait pas ses yeux de la direction de ses souliers.

Quand les quatre délibérants furent d'accord, et quand M. Justus, acculé dans ses derniers retranchements, eut accepté la donation au Roi du meilleur des biens que perdait sa femme, il fut arrêté que cette dame s'entendrait lire, devant toute la maison assemblée, la sentence royale qui la condamnait à un bannissement perpétuel, susceptible d'être commué en détention. Tous les domestiques et les familiers de M. de Corpoy furent mandés et réunis, le dernier dimanche de mai.

M. de Louèche d'Adelbode, comme envoyé du Roi, fut assis à la première place, devant une table recouverte d'un tapis brodé aux seules armes des Corpoy. M. de Corpoy et ses chapelains le flanquèrent, installés dans de grands fauteuils. Mais, seul, celui de Louèche était garni d'un dais et d'un dossier blasonné. Et, à l'autre bout de la chambre, tout le monde était debout, rangé d'après sa condition, les hommes d'un côté et les femmes de l'autre. Pris subitement par une grosse fièvre maligne, M. de Blancador ne parut pas. Il se fit excuser. Un rire silencieux passa sur la mine de M. de

Louèche. La veuve de Fabre de Mauras, abritée des pieds à la tête par un épais voile noir, put assister, en ramenant modestement ses bras sur sa taille plate de vertueuse matrone, heureusement délivrée, à l'humiliation suprême de l'impure pécheresse dont elle avait la garde. M<sup>me</sup> de Corpoy, vêtue de pauvres habits de deuil, les cheveux rasés sous un méchant bonnet, fut amenée par M. Luc, qui l'obligea à s'agenouiller sur les dalles. Et M. de Louèche commença de lire, dans le silence de ce petit peuple sur qui planaient la religion et la terreur, le jugement qui condamnait Hulline de Talmant, épouse indigne du chevalier Justus de Corpoy, à la peine de mort.

Hulline atterrée, palpitant comme ces animaux de la nuit que l'on expose brusquement à la lumière du jour, crut s'agiter dans un mauvais rêve. Machinalement, elle se frotta les yeux, essaya de se lever. Le poing de M. Luc, ganté en daim, la cloua durement sur le sol. Les servantes joignirent les mains en tremblant. Certaines pleuraient.

M. de Louèche, indifférent à ces détails, lisait toujours, de sa voix lente et monotone, l'arrêt dont le style confus ou haché, suivant les endroits, dissimulait mal la tendance oblique. Mais, sous le regard des pasteurs dont la face respirait une sérénité forte et calme, nul n'osait même penser. M. de Louèche annonça que, dans sa haute bonté, Sa Majesté commuait la peine de mort en un bannissement perpétuel. Chacun respira.

Mais la mort civile était prononcée. Hulline de Talmant devenait une créature sans nom, qui n'avait plus d'état et ne comptait plus sur la terre. Ses biens, de ce chef, étaient confisqués. Si personne ne voulait se charger d'elle pour la mener hors du royaume, elle serait mise dans une prison perpétuelle. Telle était la volonté du roi, qui assurait l'époux outragé de son estime et de son affection.

M. de Corpoy laissa tomber une larme. Beaucoup le plaignaient, et admiraient la justice infaillible et la clémence royales. Puis M. de Louèche demanda à la coupable si elle n'avait rien à dire, et il la somma de reconnaître

et de détester son crime.

Alors, au grand scandale de tous, Hulline se releva assez vite pour déjouer la surveillance de M. Luc ; elle se dressa debout et parla, sans que l'écuyer désespéré pût la rattraper à temps pour la courber sur le carreau. M. de Louèche fit alors signe à ce serviteur zélé de se tenir en repos. Hulline de Talmant s'avança jusqu'à la table, s'y appuya et dit d'une voix forte :

— Seigneur, vous m'avez abandonnée et vous m'avez livrée à mes ennemis, malgré que j'aie crié à tous mon innocence. Et tous ceux qui sont ici savent, à l'exception de celui-ci — et elle désigna de Louèche, raide immobile comme une statue, et qui considérait le tapis, comme au jour où il témoigna utilement contre la reine Marie d'Écosse — que je n'ai pas fauté ! À peine ai-je péché par imprudence, et mon époux ne l'ignore point !... Que la condamnation injuste dont je suis frappée soit sur sa tête !...

Maintenant sa voix s'enflait :

— Que le sang de la tendre et misérable victime qu'il a torturée à mort retombe sur sa tête ! J'ai entendu les cris de l'enfant ! Seigneur, vous nous avez abandonnés !...

À ce moment, un concert de sanglots s'éleva. C'étaient les femmes de Hulline qui pleuraient. Toutes, sauf Pulchérie Oudart, M<sup>me</sup> Luc, M<sup>me</sup> de Bournaville et les épouses des pasteurs, étaient tombées à genoux. Pressée par ses sanglots, Jeannine Le Broc s'abîma sur le sol et elle criait :

— Seigneur, prends pitié de nous ! Que le sang de Jacqueline soit sur moi !...

Elle ne put parler davantage, tant l'émotion l'étranglait. Et elle demeura prosternée, pâmée dans son désespoir, comme la Marie qui baisa les pieds meurtris et saignants du Christ lorsqu'on le tira du tombeau.

Le rouge monta au visage de M. Justus, et M. de Louèche se mordit les lèvres, en haussant, bien légèrement, les épaules. M. Robin se rongait les ongles ; M. Luc attendait un ordre pour agir. Mais M. Momsenn, pour faire

cesser ce tumulte, se leva et cria très haut :

— En vérité, cette créature est morte au monde ! Et le prophète a dit : *« Le sépulcre ne le célébrera point. »* Ses clameurs perfides s'abattaient sans force, comme la flèche épointée ; qui songerait à les relever ?... Qu'elle soit retranchée du monde, et qu'elle se répète, avec Isaïe : *« Je ne verrai plus aucun homme parmi les habitants de la terre ! »*

Sur un signe de M. de Corpoy, M. Luc, aidé par le valet Dupuy, saisit Hulline. Sans résister, sans ajouter un mot, la jeune femme se laissa emmener. Cette orpheline sortie, la porte se referma sur elle comme celle du tombeau. Nul, dans le château de La Combe, ne devait plus la revoir.

Mais, au moment même où M. de Corpoy et ses assesseurs se préparaient à quitter la salle, un laquais entra d'un pas discret et pressé. Et il ne parla pas si bas qu'on ne l'entendît annoncer :

— Monsieur, c'est monsieur le pasteur Jean Textor qui vient. Dans quelques instants il sera ici, son courrier a passé le pont.

M. Justus, cette fois, blêmit. Le visage de M. de Louèche se fit plus dur et gourmé, et l'envoyé du Roi jeta un ordre bref :

— Que l'on prépare mes chevaux ! Il faut que je parte sans retard !

Les deux pasteurs se regardèrent, en essuyant la sueur qui perlait de leur front. La salle se vida lentement. On emporta Jeannine en proie à un délire violent et qui s'agitait sans pouvoir parler. Et certains, M<sup>me</sup> Fabre de Mauras, en concluaient que plusieurs démons la possédaient.

— Il serait expédient, — opina M<sup>me</sup> de Bournaville qui cherchait, par son zèle, à se faire pardonner ses défaillances d'une heure, — de la jeter dans un cul de basse-fosse, comme on va faire, je l'espère, pour la traînée qu'on a si joliment jugée !

Mais presque tous, serviteurs et servantes, plaignaient la belle Jeannine, autant pour elle-même que pour sa sœur, dont le châtiment terrible et la disparition, plus effrayante encore, étaient un sujet d'inquiétude. Et on re-

marqua avec horreur qu'insensible à toutes ces choses, le secrétaire Jean Le Broc s'amusait, accoudé sur un banc, à attraper des mouches qu'il enfermait, au fur et à mesure, dans un sac en papier.

## XII

M. de Blancador avait appris, en même temps que M. de Corpoy, l'arrivée de M. Textor. Comme rien ne lui était moins plaisant que de se rencontrer avec ce pasteur, il cessa tout aussitôt de souffrir de la fièvre et donna des ordres à Jacquemin pour son prochain départ. Il fallait, d'abord, enfermer l'argent dans une bonne valise qui serait bouclée au troussequin de sa selle. En moins d'une demi-heure, le diligent Horace fut habillé, botté et prêt à monter sur son cheval. Il s'excusa auprès de M. Justus, lui déclara qu'il resterait seulement huit jours à Bellepeyre, où M<sup>me</sup> Marguerite l'appelait. Et M. de Louèche d'Adelbode n'avait pas franchi le pont-levis, que M. de Blancador le rejoignait, en le priant de lui permettre de faire route à ses côtés. L'envoyé royal y consentit volontiers, car il avait besoin de renseignements plus complets sur M. de Corpoy. Et Horace se réjouit grandement ; car, du coup, il gagnait de marcher sous une belle escorte, qui le gardait autant de sa peur naturelle des voleurs que de la crainte qu'il avait d'une vengeance possible de Séigny.

Le pasteur Jean Textor entra au château de La Combe alors que les deux hommes en sortaient. Ses habits de cavalier augmentaient la beauté de sa mine, où la douceur se tempérerait de fierté. Haut de taille, châtain de poil,

il portait haut sa face pâle éclairée par de larges yeux bruns. C'était la joie, l'adoration des femmes, dont le cœur fondait, sous sa parole chaude et troublante, ainsi qu'une cire exposée aux flammes d'un brasier. Aussi, toutes celles de La Combe se pressaient-elles sous le vestibule, alors que M. de Corpoy, aux mains de M. Andoche, son valet de chambre, qui n'en finissait pas de l'habiller, était encore dans sa chambre. M. Textor apparut, avec ses longues bottes grises, son chapeau rond et son épée, qu'il remit aussitôt à un laquais. Et, agenouillées sur son passage, toutes les filles de service criaient, doucement, la poitrine enflée par un espoir délicieux, comme si la venue de leur ministre allait tout remettre en sa place et ramener la bénédiction du Seigneur sur la maison.

— Bénissez-nous, Monsieur Textor ! Bénissez-nous !

Et quelques-unes lui tendaient, à bout de bras, leurs petits enfants qui pleuraient ou riaient, suivant leur caractère.

— Bonjour, mes filles ! bonjour ! Et laissez mes habits, car ils sont gris de poussière.

Ainsi, radieux, plein de cette fierté intérieure qui gagne certains à se savoir aimés de la foule, M. Textor s'avancait parmi ces femmes dont les plus audacieuses cherchaient à toucher ses vêtements.

Mais une d'elles, plus pâle et échevelée que la Madeleine, se précipita à ses pieds, qu'elle étreignit, mouillant de ses larmes le cuir ombré par la poudre du chemin. Sans se soucier des éperons, elle essayait de retenir le pasteur, et ses sanglots désespérés la secouaient comme si sa gorge dût en éclater. Et le pasteur se disait que cette douleur paraissait plus qu'humaine, tandis que Jeannine criait :

— Sauvez-nous, monsieur Textor ! Pitié sur nous, monsieur Textor !... Monsieur Textor, j'ai causé la mort de l'innocente !... Et ma sœur Jacqueline est morte !... Et Madame... Monsieur Textor, venez secourir Madame !

On s'empressait pour dégager M. Textor des mains de Jeannine. Mais,

touché par cette affliction dont la simplicité même garantissait la franchise, le pasteur écarta les valets, entre lesquels M. Dupuy se montrait le plus indigné. Et, relevant lui-même la jeune fille, il la calmait avec cette patience maternelle et cette force mâle, qui s'alliaient dans ce ministre en une mesure égale, et il la somma de parler.

Mais une telle expression de terreur apparut dans les traits de Jeannine, et se refléta sur le visage de toutes les femmes, que M. Textor les considéra, surpris. Il vit, d'un côté, tout ce peuple humble et tendre dont les larmes mouillaient les yeux ; de l'autre, les épouses des pasteurs et des écuyers, qui baissaient les paupières avec une ténacité singulière. Il remarqua que ces demoiselles se tenaient, au contraire des autres, debout et raides. Et, comme il connaissait leurs âmes, il comprit que quelque chose de terrible s'était passé. Il frémit à l'idée que peut-être il arrivait trop tard. Il se reprocha d'avoir écouté légèrement les propos de M. Henri de Canteclaux, quand celui-ci, qui était allé, la veille, l'attendre sur la route, lui avait raconté les machinations de Corpoy.

— Calmez-vous, mon enfant, — dit-il doucement à Jeannine. — Vous m'entretiendrez ce soir, et Dieu vous visitera pour consoler votre chagrin.

Il s'arrêta, car sa finesse lui ayant, instinctivement, commandé de regarder l'épouse de M. Fabre, cachée sous ses voiles de veuve, il surprit la joie triomphante et haineuse dont ce visage était éclairé, à transparaître parmi le crêpe noir.

M. Textor se reprit :

— Au reste, il n'est pas d'heure pour le médecin quand il faut panser un blessé ! Venez avec moi, ma fille, et je vous parlerai !

Et il emmena la chambrière dans une petite salle, tandis que les épouses des pasteurs, M<sup>me</sup> Luc et M<sup>me</sup> Fabre de Mauras se mordaient les lèvres sous leurs mouchoirs.

— Il n'y en a vraiment que pour les drôlesses, murmura cette dernière.



Et on ne m'a même pas touché un mot de mon pauvre mari, lâchement assassiné.

Quand M. Textor sortit, au bout d'un grand quart d'heure, précédé par Jeannine Le Broc, celle-ci paraissait avoir repris courage ; et le ministre était pâle, comme aux mauvais jours où il se dressait pour intimider les méchants. M. de Corpoy s'avavançait alors, soigneusement vêtu de camelot noir, une chaîne d'or cerclait son cou. Et, derrière lui, ses chapelains gardaient un air recueilli et aisé. Il souhaita la bienvenue au pasteur, s'excusa de le recevoir avec tant de retard. Mais, levant sur lui ses prunelles sombres et profondes, qui ne rencontrèrent, du reste, aucun regard, Jean Textor dit :

— Monsieur, où est madame votre femme ?

M. de Corpoy, attentif à surveiller les cordons de ses souliers, balbutia quelques propos vagues. Mais le pasteur, sans prendre garde à toute cette foule assemblée, agitée de mouvements divers, dit encore :

— Homme, qu'as-tu fait de ta femme ?

— Monsieur Textor, — répondit alors M. Momsenn d'un ton apaisé et sous quoi perçait le reproche, — ménagez cet homme de bien, car il est aujourd'hui dans le deuil et dans la peine.

— L'affligée n'est pas ici ! — répliqua Textor, — et c'est elle qui mérite d'être ménagée ! Que l'on me conduise près de madame Hulline.

— Mais..., essaya Corpoy.

Jean Textor marcha alors sur lui, à le toucher, et il lui envoya au visage ce que personne autre que M. Justus n'entendit :

— Misérable, l'auriez-vous déjà fait disparaître ?

La face de M. Justus, ainsi interpellée, passa par des colorations variées. Elle emprunta, pour un instant, la teinte d'un fromage blanc ; puis elle se fit jaune, rouge, écarlate, cramoisie. L'apoplexie guettait le patriarche, c'était sûr, car il porta ses mains à son cou comme s'il allait étouffer, sans que pour cela ses yeux cessassent d'être fixés sur ses chaussures.

Sans se laisser attendre par cette émotion concentrée, M. Textor dit encore, très bas :

— On m'avait appris beaucoup sur vous, et je refusais d'y ajouter foi. Aujourd'hui, je crois que l'on ne m'a pas trompé !... Je veux, entendez-vous ! je veux, Justus de Corpoy, voir votre malheureuse femme... Et ce n'est pas demain, ni ce soir, c'est maintenant, à cette heure !... Car, peut-être, si je tardais...

Il ne finit pas sa phrase. M. de Corpoy répondit, d'une voix blanche et hésitante :

— C'est bien, monsieur. On va lui annoncer votre visite...

Et, appelant M. Luc, il lui enjoignit « d'aller prévenir »...

Mais la main du ministre s'était abattue sur l'épaule du boiteux, qui grogna, et M. Textor dit encore plus bas :

— Non pas ! monsieur, je veux tout voir... tout, entendez-vous ! Cet homme me conduira ; qu'il marche !

— Oui, monsieur, — soupira M. Justus. — Luc, conduisez monsieur le pasteur chez madame.

Tout en montant, sur les talons de l'écuyer qui soufflait d'inquiétude et de colère, l'escalier en vis de Saint-Gilles, M. Textor songeait :

« Henri de Canteclaux ne m'a pas tout appris. Peut-être aussi ne savait-il pas... Le témoignage de la chambrière est formel... Et je viens trop tard ! »

Quand il entra dans la chambre nue, malpropre, où la femme, étendue sur le lit sans rideaux, le visage caché contre le mur, pleurait encore, comme le montraient ses épaules secouées par des hoquets, quand il vit cette tendre et douce Hulline qu'il avait connue, choyée et honorée, chez les Escudier de Montauban où il fréquentait, plus que de raison, à cause d'elle, M. Textor se retint pour ne pas crier d'indignation et de douleur. Mais il se tint immobile et silencieux, les bras croisés, et examina longuement celle qu'il avait aimée, quand elle était fille libre, au point de la désirer pour compagne. Et il se

rappela qu'il avait refoulé ce désir, enterré dans le secret, car il avait résolu de demeurer seul, pour le service de Dieu, et, aussi, il se l'avouait, poussé par l'humaine ambition vers le pouvoir et les grandeurs.

Enfin il se décida à parler. Mais, voulant s'assurer que personne n'était là pour espionner, il rouvrit brusquement la porte. Un bruit mat, assourdi, l'avertit que M. Luc écoutait derrière le battant. Et l'écuyer prit le temps de s'enfuir, tout en frottant la bosse qui, par suite du choc, lui poussait subitement au front.

— Madame, dit le pasteur, Madame Hulline, écoutez-moi !

Hulline, à entendre cette voix qu'elle ne reconnut pas tout d'abord, tourna sa tête effrayée. Et M. Textor vit, avec douleur, qu'on avait coupé ses beaux cheveux blonds, et qu'elle était vêtue ainsi à la façon d'une pauvre créature repentie.

— Au nom du ciel, madame, répondez-moi ! Et qu'est-il donc arrivé :

M<sup>me</sup> de Corpoy se leva, avec une honte décente, car sa robe découvrait ses pieds chaussés de bas troués et de mauvaises pantouffles. Et la pudeur de cette jeune femme était naturelle et exquise. Mais, comme elle voulait s'agenouiller, Jean Textor la retint :

— Martyre ! lui dit-il, martyre ! Ce serait à moi de m'agenouiller devant vous ! Parlez-moi, ma sœur, et dites-moi pourquoi l'on vous a mise ici ?

Elle raconta son malheur sans artifices d'éloquence. Elle avait été légère, imprudente et vaine : on l'avait lourdement punie. Hulline dépeignit la majesté du tribunal domestique : elle exposa la scène où avait figuré l'envoyé du Roi ; elle avait tenté de se disculper, mais personne n'avait voulu l'entendre ; elle redit les anathèmes de M. Momsenn et de M. Robin.

Et quand elle eut fini, Jean Textor, refoulant ses larmes, lui dit simplement :

— Ma sœur, vous êtes innocente, et les hommes injustes vous ont accusée !

La confession de Hulline avait été si longue que, maintenant, la lune montrait ses cornes sur le ciel couleur de turquoise où couraient de longues nuées semblables à des traînées de plumes blanches.

Et la voix plaintive de Hulline s'élevait :

— Monsieur Textor, puisque je n'étais pas coupable, pourquoi m'a-t-on infligé une telle punition ?... Ah ! dites-moi encore que vous ne me condamnez pas !

Maîtrisant mal le trouble qui le gagnait, M. Textor détourna le visage et regarda vers l'étroite fenêtre, comme s'il contemplait le cimenterre d'argent jeté sur l'épais coussin d'un nuage pâle. Puis, il reprit d'une voix sourde et tremblante qui alla toujours en se faisant plus ferme :

— Comment pourrais-je, malheureuse enfant, ma sœur, vous condamner, quand j'ose à peine vous juger, pour vous absoudre ! Ministre d'un Dieu de bonté, je ne vous apporte pas le livre et l'épée, mais le baume et l'huile. Je ne suis que le Samaritain, plein d'indignité et de faiblesse ! Si même vous étiez coupable, je ne saurais que vous adjurer d'embrasser les genoux, de vous réfugier aux pieds de Celui qui eut un pardon pour toute défaillance. Mais je demeure persuadé que, si votre imprudence et votre ignorance tout humaines vous ont menée aux environs de l'abîme, votre belle netteté vous a arrêtée loin de ses bords, et que vous n'y seriez jamais tombée. Votre cœur est limpide comme au premier jour où je vous connus, vous êtes pure comme le lys des champs, vous êtes la brebis blanche dont la toison n'a point de tache ! La justice humaine, incertaine et vacillante comme tout ce qui n'émane pas du Père, peut vous frapper dans votre corps ; elle ne peut détruire votre âme insaisissable, qui est une exquise œuvre de Dieu. A laver votre faute, je vous le dis en vérité, suffirait le plus mince filet des sources sacrées de la pénitence... Que sont les misères de notre existence brève et fugitive, comparées aux joies bienheureuses de la vie immortelle, la seule qui vaille aux yeux d'une chrétienne ? L'œuvre de

la violence est vaine et rapide comme les eaux du torrent qui rugit et passe, et la montagne n'en est pas ébranlée... Prions, ma sœur ! Fortifions-nous dans la résignation et l'obéissance. Répétons-nous que, si Dieu nous frappe, c'est qu'il nous chérit, en père sévère, et qu'il nous châtie pour notre bien. A lui seul appartient de nous meurtrir, sans avoir à nous produire ses raisons. Priez-le qu'il vous dispense la grâce de souffrir comme ces martyrs humbles et obscurs, dont la mort n'a pas été glorifiée ! Eux aussi ont supporté des sentences iniques, sans même se soutenir par l'espérance qu'elles s'abîmeraient bientôt dans le mépris.

Le jeune pasteur se recueillit un instant, ses mains tremblantes voilèrent ses yeux. Surmontant son trouble, il reprit d'un ton grave et puissant :

— Priez ! et sauvez-vous ainsi du désespoir : car c'est douter de Dieu même qui est, dans son essence, tout de justice et de pitié ! Pour moi, je fais le serment, devant lui, de m'employer à vous justifier. Ce sera mon œuvre, sans doute la plus méritoire, que de vous disculper... encore qu'elle m'apparaisse trop facile... Les desseins divins sont impénétrables. Notre esprit, pour les connaître, ne dispose que de moyens grossiers, beaux pourtant et plaisants aux regards du Seigneur, car c'est l'humilité et l'amour. Dieu, quoi qu'en disent certains, étend son pardon aux pires, et il n'a pas maudit le mauvais larron !... Comment donc pourrait-il vous abandonner dans la peine, lui qui sonde les cœurs et les reins, lorsque son ministre le plus simple et le plus indigne reconnaît à des signes infaillibles votre innocence et votre pureté ?

Une larme perlait au coin de son œil. M. Textor s'arrêta, craignant d'être trahi par l'altération de sa voix.

— Prions, murmura-t-il.

Et, s'agenouillant devant Hulline, le pasteur entra en méditations. Jamais son cœur tendre et fier ne s'était enflé d'une douleur si forte, jamais l'impuissance du juste désarmé contre l'iniquité triomphante ne l'avait autant ébranlé dans sa sérénité, et dans ce dont il se glorifiait le plus en lui-

même, c'est-à-dire dans sa raison. La prière ne fut que sur ses lèvres. Dans sa poitrine grondaient la colère et la révolte généreuse qu'elle engendre. Il frémit comme à l'approche des premiers assauts du doute. Il pesa la vanité du bien, l'inutilité de la droiture ; il sonda le néant de tous les axiomes factices où s'endort et se complaît paresseusement la vertu.

Ainsi c'était là un exemple de la part qui revient aux justes sur cette terre ! Du malheur de cette femme, il recevait le douloureux contre-coup. Cet amour loyal et profond, qu'il avait combattu pour se consacrer à Dieu seul, cet amour n'était point mort. Et il en éprouvait la puissance, en cette heure terrible où il visitait Hulline, comme ministre venant assister un mourant. Et Jean Textor regretta amèrement son erreur. Il se reprocha le malheur de la jeune femme comme s'il en eût été l'artisan.

Dissimulant son angoisse, il continua de prier à haute voix. Ainsi ces deux créatures misérables essayaient, se trompant l'une l'autre, de retrouver quelque courage en Dieu. Mais la seule idée qui les hantait, au-dessus de leurs paroles machinales et convenues, était celle des revendications terrestres.

Enfin Jean Textor se leva. Mais, s'accrochant à son vêtement, Hulline, toujours agenouillée, le suppliait de ne point la quitter encore :

— Écoutez-moi, monsieur Textor ! Écoutez-moi ! Ne m'abandonnez pas à mes ennemis ! Cette nuit, je le sens, ils viendront me chercher ! J'ai peur, ne me quittez pas ! Quand vous serez parti, quelque chose me dit que le sépulcre se refermera sur moi ! Ne vous éloignez pas encore ! Surtout ne quittez pas le château ! et, s'il vous faut absolument partir... Faites prévenir...

Elle hésita. Puis, rapidement, comme si elle se fût reprise, elle dit :

— Faites prévenir mon tuteur !

Il lui promit de voir le vieil Escudier, il l'adjura d'être patiente et vaillante : « Bientôt son affaire reviendrait devant le Consistoire où il parlerait pour elle ; il prouverait qu'on avait trompé M. de Corpoy et

surpris la bonne foi du Roi. » Mais M. Textor avait petite confiance, tant il connaissait l'âme d'Henri de Navarre. Il continua cependant de rassurer Hulline par des paroles vagues : « Une pareille iniquité ne se consumerait pas tant qu'il serait vivant ! »

— Au revoir, mon enfant, et priez Dieu qu'il vous assiste, car il gouverne les rois de la terre !

Et, tirant précipitamment vers la porte, il dégagea son habit, imposa ses mains frémissantes sur le front incliné, et se retira.

Quand il eut repoussé le battant, le pasteur Jean Textor trouva tout juste la force de s'appuyer contre le mur. Ses jambes se dérobaient sous lui. Il courba la tête et pleura sur sa faiblesse. Mais, entendant un léger bruit, il se redressa brusquement. M. Luc de Mauras, que l'obscurité de l'antichambre dissimulait, le regardait avec une mine sombre et défiante, rendue plus ingrate encore par la disgrâce d'une bosse récente et prodigieusement enflée.

— Écoutez-moi, Luc, dit le pasteur, et gravez mes paroles dans votre cœur : L'homme de bien, sans la charité, n'est qu'un sépulcre blanchi. Au nom de Celui qui mourut en croix pour le salut de tous, je vous recommande cette dame. Soyez doux et humain, car son cas commande de grands ménagements. Songez-y, Luc, vous nous en répondez sur votre conscience.

— Monsieur le ministre, — répondit l'écuyer, avec déférence, tout en frottant son front contus, — je vous remercie de vos bonnes paroles. Les ordres de mon maître seront exécutés en toute régularité. C'est à lui de gouverner sa femme, et, comme juge...

— Luc, — interrompit sévèrement M. Textor, — Dieu seul est juge. Prenez garde que vous serez jugé à votre tour ! Menez-moi vers monsieur de Corpoy.

— À vos ordres, monsieur le ministre. Ces messieurs sont précisément réunis dans sa chambre, où ils vous attendent.

Quand M. Textor entra chez M. Justus, celui-ci avait retrouvé quelque

assurance, grâce à MM. Momsenn et Robin, qui s'étaient, à loisir, concertés. Ils attendaient leur rival de pied ferme. Au reste, leur confiance s'augmentait des nouvelles fraîchement reçues, et ils se les remémoraient en commun. On disait à Montauban que M. Textor ne présiderait pas le Consistoire, et que, sans doute, on allait le déplacer. Et, comme nous aimons donner à nos espérances le corps des réalités, MM. de Corpoy, Momsenn et Robin, forts de la déclaration faite par M. de Louèche d'Abelbode, résolurent de « se sentir les coudes », comme on dit, et d'envoyer promener, dans les formes officielles, M. Textor, en se retranchant derrière la volonté du Roi. Mais cette ferme attitude ne se put longtemps soutenir, et M. de Corpoy aurait souhaité qu'une trappe s'entr'ouvrit, sous sa table, dans le plancher qu'il ne quittait pas de ses regards, pour lui permettre de disparaître, quand M. Textor lui dit :

— Sur mon âme, monsieur, votre femme est innocente. Je l'ai interrogée longuement. L'hypocrisie, monsieur, ne dispose pas de pareils accents. Cette infortunée crie vers Dieu et il l'entendra. Vous avez, messieurs, — et il se tourna vers ses confrères, — jugé à la légère, et bien précipitamment. Et même, pour mettre tout au pis et rentrer dans l'invraisemblable, si madame de Corpoy avait fauté, ce ne serait que par une puérile intention, et par là elle aurait droit à votre indulgence. Notre-Seigneur, dont nous devons, quoique indignes, chercher à imiter les actions, a pardonné à la femme adultère, qui, comme vous le savez, n'en était pas à son coup d'essai. Et, monsieur Justus, votre femme n'est pas adultère, au sens humain de ce mot !...

M. Jean Textor s'était dressé. Étendant son index vers M. de Corpoy qui s'attacha désespérément à sa chaise, comme si ce doigt levé allait subitement l'en arracher, il continua d'un ton dur, menaçant, sévère, qui ne lui était pas familier :

— Vous avez cru pouvoir, homme orgueilleux et cruel, pour la garantie de votre dignité, vous ériger en juge dans une cause où vous méritiez de com-



paraître comme accusé. Et cette fonction, dont vous étiez investi comme époux, maître et baron de votre femme, et comme seigneur justicier, jugeant par le livre et l'épée, vous indiquait une prudence plus grande. La justice, monsieur de Corpoy, si tant est que ce mot convienne à définir le sentiment dont vous vous êtes inspiré, et que je voudrais ignorer, la justice, monsieur, quand elle est dépouillée de la pitié et de la charité que nous dicte notre condition d'homme, perd sa voix. Elle n'est plus, comme nous l'apprend l'Écriture, qu'un airain sonore et une cymbale retentissante !

M. Momsenn essaya de dégager le désolé Corpoy, dont un bon pied de rouge couvrait la face :

— Monsieur Textor, prétendez-vous incriminer la justice du Roi ?

— S'élever contre la chose jugée est une innovation dangereuse — apuya M. Robin : — le jugement a été rendu dans les formes.

— C'est — continuait Textor, sans même les reprendre — aux puissants à être miséricordieux. Plus haut est celui qui reçoit l'offense, si c'est l'offenser que de commettre une si petite faute, plus grand éclate son pardon : *Nil pulchrius rege impune læso* !

M. Momsenn, prenant cette sentence pour une réplique indirecte, se crut autorisé à dire doucement :

— Vous oubliez, monsieur Textor, que les actes de la justice valent surtout par l'exemple !

— L'exemple que vous avez donné, cria Jean Textor, est pernicieux entre tous, et néfaste. Puisse votre sentence, au jour du Jugement, ne pas être écrite sur vos fronts en lettres de sang !

Emporté par la chaleur de son zèle, il enflait sa voix, élargissait son geste. Et il continuait de les flétrir :

— Vos intérêts grossiers se sont piteusement drapés dans le manteau majestueux des lois. Ne craignez-vous pas que l'on retourne contre vous, quelque jour, cet adage cher aux légistes : « Cherchez à qui le crime prof-

ite, » et que l'on vous dise : « Cherchez quel est celui dont la sentence inique a démesurément grossi l'héritage ! »

Les trois hommes baissèrent la tête, et demeurèrent silencieux.

— Les jugements rendus dans un esprit de haine et de lucre ruinent tôt ou tard leurs auteurs. Celui qui rend un arrêt en s'inspirant d'intérêts, fussent-ils les plus hauts, quand ils sont étrangers à la cause elle-même, est un juge prévaricateur.

Blême, livide, Corpoy se cramponna aux accotoirs de son fauteuil. Son regard, quittant ses pieds, s'attacha sur ses chapelains. Et ce regard semblait leur dire : « Nul de vous ne viendra-t-il à mon secours ? Nos responsabilités sont communes ! » Mais ni M. Momsenn ni M. Robin ne se permirent d'intervenir. Ils rentraient la tête dans leurs collets comme des escargots serrent leurs cornes. Et Jean Textor ne cessait pas de tonner :

— Vous avez sciemment trompé le Roi ! Je connais vos artifices, et vos témoins apostés ! Il y a du sang sur vos mains, et c'est le sang d'une malheureuse fille, dont vous étiez, Corpoy, le maître et le père au sens de l'Évangile ! Répondez-moi ! Qu'avez-vous fait de cette tendre Jacqueline, dont le sang tache encore les dalles de votre écurie ?

M. Corpoy ne leva pas le nez, il négligea de prendre la parole pour apprendre à M. Textor ce qu'il en était de Jacqueline Le Broc ; car il ne le savait pas. Et même, il aurait donné gros pour en être exactement informé.

Mais M. Textor ne s'arrêtait pas :

— Cela, monsieur, c'est affaire à Dieu qui vous jugera à votre tour. Ce que j'entends connaître, c'est ce que vous déciderez de la malheureuse femme qui, hier encore ici dame respectée et maîtresse, est aujourd'hui recluse comme une infime pécheresse à qui l'on a rasé les cheveux. Et vous l'avez dépouillée de son bien, en lui prodiguant des promesses menteuses que vous vous juriez de ne pas exécuter. Avez-vous, messieurs, pesé le texte d'Amos où il est écrit : « *Ils ont vendu le juste pour de l'argent, et le misérable*

*pour une paire de souliers. Ils ont fait du tort aux accusés dans leur cause. »* Ne croyez-vous pas, messieurs, qu'il s'agisse un peu de vous ? Et quand ce même prophète crie : *« Ils se couchent près de l'autel sur les vêtements qu'ils ont pris en gage »*, n'est-il pas question de vous, messieurs, je vous le demande ?

— Nous n'avons rien reçu ! Et...

La voix de M. Robin fut emportée, se perdit dans le souffle puissant du jeune pasteur :

— Vous avez agi comme des Pharisiens, vous dis-je ! Méditez tous deux les paroles de Zacharie : *« Et ils ont rendu leur cœur dur comme le diamant, pour ne point écouter la loi ! »*

— La fermeté du juge est une garantie pour l'accusé, murmura M. Momsenn.

Mais M. Textor ne s'interrompit pas :

— Vous avez fait votre cœur sourd à la voix de la justice ! *« Vous avez laissé cette femme crier en vain, comme la Chananéenne : Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ! »* Je vous le dis en vérité, monsieur de Corpoy, et à vous aussi, monsieur Robin et monsieur Momsenn, vous avez vendu à fausse mesure, sans penser que Dieu ne peut être trompé, et que sa main s'abattra sur vous tôt ou tard ! Vous avez vendu le juste pour de l'argent, je vous le répète, et votre sentence est oblique !

Puis, subitement calme, il leur demanda :

— Comment comptez-vous agir pour réparer le mal que vous avez fait ?

Les trois hommes se regardèrent, bouche béante. Enfin, M. Momsenn prit la parole :

— Je ne sais, monsieur Textor, sur quelles calomnies vous établissez votre jugement. Il n'y a rien que de régulier dans ce procès et monsieur Duplessis-Mornay...

— C'est bien, monsieur Momsenn ! Puisqu'il en est ainsi, je verrai M.

Duplessis, et aussi le consistoire de Montauban...

— Au nom du Dieu juste, monsieur Textor, — s'écria alors Corpoy, tremblant d'épouvante, — ne pourrait-on arranger cela entre nous ? Et quelle satisfaction voulez-vous ?

— J'entends, — déclara Textor, d'un accent dont la fermeté ne souffrait pas de réplique, — j'entends que vous vous engagiez sous serment à ne pas maltraiter votre femme et à lui rendre le rang qu'elle a droit d'occuper. J'entends que vous renonciez à cet abominable projet de mariage que le misérable Blancador...

— Ah ! vous le connaissez donc ? — dit ingénument M. Robin.

— Mais, monsieur Textor, insinua doucement M. Justus, — il y a là une erreur ! jamais je n'ai eu l'intention de me remarier...

— Ne cherchez pas à me tromper, Corpoy ! Vous avez passé un accord avec ce Blancador pour épouser la veuve du financier Bourassou, à qui vous devez une grosse somme d'argent ! Vous ne nierez pas cela, je pense ?

Les deux pasteurs, consternés, laissèrent tomber leurs bras le long de leurs flancs : « Comment Textor pouvait-il savoir tout cela ? » M. Justus, sous le coup d'un probable accès de jaunisse, s'enfonça tristement dans son fauteuil : « Ah ! quelle idée il avait eue d'envoyer Henri de Canteclaux chez M<sup>me</sup> de Troix-Mares ! C'était son beau fils, bien sûr, qui avait épié les propos de cette veuve avec M<sup>me</sup> de Formansin ! Mais cet homme vertueux et stoïque se garda de se plaindre, et assura M. Textor de sa soumission : « Il réparerait le mal dans la mesure du possible. » Il jura de respecter la vie de Hulline et de la bien traiter. Il s'excusa : « Tout avait parlé contre elle. Les pierres même du chemin s'étaient levées pour l'accuser ! »

— Qu'auriez-vous fait, à ma place ?

— C'est bien, monsieur, répondit Jean Textor. Je reviendrai ici prochainement. Si je trouve alors votre épouse à vos côtés, paisible et honorée, je vous absoudrai, et je prierai Dieu qu'il vous pardonne. D'ici

là, je compte sur votre parole, et sur les conseils de vos chapelains, je garderai la chose secrète. Bonne nuit, messieurs, et adieu ! Je me mettrai en route demain matin, à la pointe du jour, car je suis appelé près du roi, en Normandie.

Les trois hommes, en reconduisant M. Textor, eurent la même pensée : « Périsse notre âme, mais qu'il ne revienne pas ici ! »

Et M. Momsenn dit à M. Justus :

— Monsieur, il faut agir sans retard.

Le pasteur Jean Textor n'avait donc pas quitté La Combe depuis une heure que MM. Momsenn et Robin partaient pour Montauban afin de surveiller le consistoire. Et M. Justus, remis de ses terreurs, enjoignit à M. Luc de prendre deux manœuvres de passage, deux vagabonds, au besoin, et de procéder avec eux à la séquestration de sa femme, dont il entendait se débarrasser sans scandale.

On choisit, dans les fondations de la tour de l'Est, un étroit réduit, où l'on accédait par une archère ruinée donnant sur la chemise la plus intérieure de l'ouvrage, qui en avait quatre. Et, une belle nuit, M<sup>me</sup> Hulline se vit tirer de sa couchette par trois hommes masqués qui l'emportèrent, muette d'épouvante, sans lui laisser même passer une robe. A la lueur d'un métier de table porté par une femme dont la mine était cachée sous une longue barbe, on descendit dans des caves, on suivit des souterrains dont les parois, cotonnées par les fleurs du nitre, et les voûtes, où luisaient les traînées nacrées des limaces, laissaient suinter l'eau qui retombait en gouttes. La jeune dame fut poussée dans la logette de pierre ; une porte, installée dans la baie élargie de l'archère, se ferma. Et, pendant deux heures, Hulline put entendre un bruit d'outils grinçant. Puis elle n'entendit plus rien, car le mur avait été refait sur le panneau de bois. Par l'archère aveuglée aux trois quarts, à six pieds de hauteur, passait un mince filet de lumière blafarde, filtrant par-dessus les quatre enceintes resserrées, dont la plus basse s'élevait à onze pieds. C'était le

silence, le froid et la paix du sépulcre, un espace de quatre pieds en carré, et dont la surface était décline. Un des coins bâillait sur un égout dont l'odeur sordide montait, forte et tenace. Un sac à fourrage fourni de paille, une cruche à robinet suspendue sous la lucarne, pour qu'on pût la remplir du dehors, une chopine d'étain dont l'anse était rompue, tel fut le mobilier dont M. de Corpoy permit l'usage à son épouse coupable, d'après la sentence rendue, comme on sait. Et, à des temps réguliers, une main invisible, sans dépasser le perruis, emplissait la cruche, jetait un pain noir et rond, qui roulait sur le sol fangeux, et que cette femme, qui ne voulait pas mourir, cherchait à tâtons. Ainsi vivait Hulline, confiante dans la promesse de M. Textor. Mais celui-ci ne donnait pas de ses nouvelles.

Car de Normandie on l'avait envoyé en Saintonge, à La Rochelle, puis ex-pédié à Pau, en Navarre, sans lui laisser le temps de retourner à Montauban. MM. Robin et Momsenn n'avaient pas en vain conféré avec M. de Louèche, sur les affaires consistoriales de cette ville. On sut dans l'entourage du Roi retenir M. Textor loin des chapelains de La Combe, où rien d'urgent ne l'appelait, en somme.

Les mois du printemps se suivirent, l'été s'écoula, et c'était la fin de septembre que M. Textor n'avait pas encore donné signe de vie. Il écrivit bien à M. de Corpoy. Mais, comme de juste, celui-ci ne montrait pas les lettres à sa femme, qui se tenait sous terre, dans la méditation et l'attente. À attendre si longtemps, elle perdit la notion de toutes choses, ainsi qu'il arrive pour ceux qui, complètement séparés des hommes et n'entendant aucune parole, se replient sur eux-mêmes, dans l'inaction, jusqu'à ce qu'ils deviennent dénués de raison.

Et c'est pourquoi M. de Louèche d'Adelbode avait recommandé à M. de Corpoy de ne pas attenter aux jours de sa femme, et de lui assurer la vie matérielle, au sens le plus strict des mots :

— La délivrance viendra d'elle-même, monsieur, disait-il ; et c'est affaire

de quelques mois, pas davantage. L'hôpital sera là, pour le reste. Et votre position sera claire, et votre conscience en repos.

M. de Louèche abondait en conseils ingénieux et utiles. Tout en faisant route avec lui jusqu'à Bellepeyre, par où il l'avait supplié de passer, M. de Blancador goûtait sa finesse et son entregent. Et il se disait :

« Celui-là est un homme ! »

M. de Louèche n'eut point de peine à percer à jour son compagnon de voyage. Il admira sans réserve ces belles qualités qui devaient faire monter plus tard Horace aux plus hautes charges de l'État. Il lui persuada d'abandonner ces plates intrigues de détail, pour suivre les voies de la politique, les seules vraiment dignes d'un esprit dégagé de ces vaines superstitions qui retiennent le commun, sans en excepter les philosophes et les penseurs. Et M. de Louèche laissa M. de Blancador à Bellepeyre après lui avoir promis de le recommander à quelques secrétaires du Roi, et de le faire entrer prochainement à leur service.

Mais Horace trouva auprès de M<sup>me</sup> Diane un froid et petit accueil. Sans chercher à éviter son regard, elle lui annonça que sa haine pour les traîtres et les fripons était grande. Elle lui conseilla de rejoindre, à Paris, M<sup>me</sup> de Troix-Mares, qui en avait pris le chemin. Et Horace comprit que le comte Henri de Canteclaux avait parlé, et que, par quelque espionnage subtil, M<sup>me</sup> de Formansin n'ignorait presque rien de ce qui se passait à La Combe. Elle refusa de dire ce qu'étaient devenus le jeune homme et l'écuyer Jacquin. Mais, par Jacquemin, Horace apprit le soir même que « ces deux dangereux coquins » demeuraient à la Manse Saint-Aubin, chez M. Gaston de Séligny.

Et M. de Blancador, malgré son attitude galante et badine, fut très gracieusement mis à la porte par cette belle dame à laquelle il ne put, à son regret, goûter pas plus que la première fois où elle le logea. M. Horace n'avait pas craint de louer son vénéré maître et ami, M. Justus de Corpoy. Et Diane avait dit, d'une voix flûtée :

— Je vous défends, monsieur, de prononcer ce nom devant moi. Pour ma honte, cet homme est mon parent. Mais, de cela, je suis bien innocente. Tout le monde sait ici que mon cousin est un cafard de la pire espèce, qu'il torture sa femme, et qu'il s'essaye, aidé par ses familiers, à se défaire d'elle pour profiter de ses biens.

Et, comme ce propos lui fut adressé en pleine table, devant vingt dames et seigneurs réputés, M. de Blancador en faillit avaler sa cuiller. Mais un dépit plus grand encore l'agita, intérieurement, quand il entendit « la sottre créature » continuer :

— Vous devez connaître, pour être à son service, qu'il préparait un mariage avec notre amie Marguerite de Troix-Mares. Mais cette bonne âme m'a confié ses chagrins, et je lui ai, en échange, fait part de mes craintes. C'est assez de deux femmes que ce monsieur aura tuées ! Et Marguerite a éventé la mèche !

M. de Blancador, comprenant que son crédit était ruiné en ces parages, estimant d'autre part que M. de Corpoy se couchait dans de mauvais draps, s'éloigna de Bellepeyre, sans plus tarder. Il résolut de se rendre à Paris pour rejoindre M<sup>me</sup> Marguerite, dont le dernier billet parlait de quelques projets de départ.

Négligeant d'avertir M. de Corpoy des manœuvres de son beau-fils et de Jacquin Le Broc, il le rassura par une belle lettre où il lui promettait son prochain retour. Cette lettre fut portée par Jacquemin, qui sut emporter les valises de son maître sans scandale, tout en répétant que « monsieur le baron, retenu à la chasse chez madame de Formansin, serait à La Combe sous peu de jours ».

M. Justus, sans s'attacher à ces détails, s'occupait, aidé par maître Sulpice Bardoiseau, à éluder dans la mesure du possible les clauses onéreuses du marché consenti au roi. Or, il advint qu'un soir ce bon seigneur, travaillé dans sa verte vieillesse par les aiguillons de la chair, fit appeler Jeannine sous



couleur de service.

Quand le valet de chambre Andoche vint lui signifier la volonté du maître, cette fille, dont la soumission égalait la beauté, se leva malgré son inappétence et son chagrin. Coiffant à la hâte sa tête courbée, par avance, sous la honte et la terreur, elle se prépara à gagner le couloir secret qui, courant dans l'épaisseur d'un mur, menait à la chambre de M. de Corpoy. Mais, tandis qu'elle s'avavançait dans les ténèbres familières, car la chambrière ne s'aidait pas d'une lanterne, par la peur qui la tenait d'être surprise dans l'exercice de cette fonction domestique, une lumière faible et vacillante apparut à ses yeux, bien au-dessous d'elle, vers le détour de l'escalier. La servante se blottit contre le mur et attendit. Puis, saisie tout à coup par une curiosité craintive, elle se déchaussa et commença de descendre les degrés où ses pieds nus s'appuyaient silencieusement. À la suite de la flamme qui dansait dans l'ombre épaisse, elle courut légèrement, sur ses pointes. Et bientôt Jeannine Le Broc reconnut M<sup>me</sup> Pulchérie Oudart, qui tenait d'une main son esconce de corne, et de l'autre une cruche avec un pain attaché par une ficelle. Et Jeannine se demanda quel était le prisonnier à qui on portait, à une pareille heure, sa misérable nourriture. La veuve de M. Fabre s'arrêtait alors. Posant sa lanterne, elle prit une clef dans son trousseau qui résonna, ouvrit une porte de fer, basse et cintrée, dont la serrure grinça. Puis, ayant repris son petit fanal, Pulchérie disparut, tandis que le battant de fer se refermait derrière elle avec un fracas sourd et profond.

« Bien sûr, se dit Jeannine faible d'épouvante, c'est là qu'on a enfermé madame. On l'a jetée dans quelque cachot ; et on fait courir le bruit de sa fuite ! »

À grand'peine put-elle retrouver son chemin. Elle se voyait elle-même, murée entre ces parois humides, et criant en vain dans la nuit. Si jamais M. de Corpoy soupçonnait son indiscrétion, si jamais il savait qu'elle avait surpris son secret, il la condamnerait, certainement, à un pareil sort. Et la ser-

vante frissonna, sentant ses cheveux se redresser sous sa coiffe. Maintenant elle se hâtait, rasant les parois âpres et visqueuses, redoutant, à chaque pas, de tomber dans quelque oubliette d'où elle ne sortirait point. Frissonnant, claquant des dents, elle perdit sa route, tourna et retourna sur elle-même. Et, à tout instant, elle croyait entendre le pas de Pulchérie Oudart se rapprocher. Alors Jeannine filait droit devant elle, au risque de se briser le front contre un cintre, ou de s'abîmer dans un trou. Mais, devant elle, à mesure que le sol se faisait plus humide, luisait une traînée d'argent ; l'éclat, pendant qu'elle avançait, allait toujours grandissant. Et la bienveillante figure de la lune apparut tout à coup, par une sorte de fenêtre grillée, aux regards de Jeannine charmée.

À voir cette lumière amie, elle rappela son courage. Elle poussa prudemment la grille qui céda en tournant sur ses gonds ; une agrafe rongée par la rouille tomba avec un bruit clair et doux de clapotement. Et Jeannine s'aperçut que cette arcade donnait sur les fossés du château. Démesurément grossie par les pluies d'octobre, l'eau inondait les souterrains en cet endroit. Jeannine le reconnaissait bien : c'était le pied des ouvrages de l'Ouest, qui regardent Galès. Sa résolution fut vite prise : elle allait quitter la maison et gagner la Manse Saint-Aubin, d'où la séparait, à peine, une lieue de pays. Vivement, Jeannine se dévêtit, et montra son corps gracieux à la face sournoise de la lune, qui, mollement assise sur un nuage floconneux, parut prendre un plaisir sensuel à la caresser de ses rayons. Puis, réunissant ses habits en un paquet bien serré qu'elle attacha adroitement sur sa tête, Jeannine se mit à l'eau sans crainte, car c'était une fille agile et qui savait bien nager. Sans peine, elle atteignit l'autre bord. A l'abri d'un osier, parmi les touffes d'iris, elle se couvrit en hâte. Alors, elle tira sur Taillefer sans souci de ses pieds que déchiraient les cailloux. Elle évitait les habitations dont les chiens gardiens auraient pu l'attaquer, et surtout donner l'éveil. Elle chut plus d'une fois, s'ensablant les jambes dans les broussailles. Mais, à deux heures du matin,

elle frappait à coups redoublés à la porte de Gaston de Séigny :

— Ouvrez ! Ouvrez ! C'est moi, Jeannine Le Broc, qui viens de La Combe Corpoy !... Ouvrez-moi vite !

On ne se pressait pas de l'accueillir, tant la défiance régnait dans le logis fortifié, dont le maître relevait à peine du mal causé par la blessure qui l'avait tenu au lit de longs mois. Autour du seigneur malade, la discipline et la prudence avaient redoublé. Aussi le portier ne voulut-il rien décider avant que M. de Séigny eût parlé. Enfin le pont s'abattit, la herse se leva, et Gaston, Henri de Canteclaux et M. Labarthe accouraient en robe de nuit. Le grand Grégoire de Mauroux avait déjà pris la fille haletante dans ses bras puissants. A la lueur des lanternes et des torches fumeuses, il la présenta à M. de Séigny :

— Voyez, monsieur, si ce n'est pas une pitié ! Ses pauvres pieds sont tout en sang, et elle respire à peine !

Mais Jeannine, avant que de tomber en faiblesse, cria :

— Monsieur ! monsieur ! madame est enfermée dans les caves de La Combe !... Il faut aller pour la délivrer !...

Le torrent de larmes, longtemps contenu, rompit la voix. Et Jeannine s'évanouit au moment même où son frère Jacquin, encore mal éveillé, arrivait en passant son collet de buffle à l'envers. Les femmes de service prirent la sœur de Jacquin pour la coucher dans un bon lit. Se pressant, avec une longue planche habillée de laine entre ses bras, M<sup>lle</sup> Odile, la gouvernante, criait :

— Le four est-il encore chaud, Baptistine, que l'on fasse chauffer le moine ?... Ne peut-on trouver du bouillon ?... Martine, paresseuse endurcie ! Apporteras-tu bientôt cette écuelle ?

Mais Martine, encore endormie, se butait contre les bancs et les pots de la cuisine. Et Grégoire de Mauroux, travaillé par l'émotion qui rend les forts lâches devant la souffrance des faibles, disait de sa voix sonore :

— Ah ! monsieur ! Voyez la pauvre mignonne ! Un peu plus, et il en était sans doute de même que de la petite Jacqueline qui dort là-bas, couchée sous le grand poirier !

Ainsi entourée par les soins de tous, Jeannine s'assoupit dans la couche préparée par M<sup>lle</sup> Odile, et dont les draps avaient été dûment bassinés par le moine, cependant que là-bas M. de Corpoy s'impatiait en vain après la servante dont il avait requis la bonne volonté. Le sommeil vint enfin, encore que lentement, mettre un terme à l'attente de ce patriarche.

Dès le lendemain, M. Justus envoya à Jeannine Le Broc l'ordre formel de comparaître devant lui. Il se promit de lui adresser une exhortation paternelle, où la douceur s'appuierait sur une sévérité nécessaire. Et cette chambrière, aussi molle dans l'accomplissement de ses devoirs que ferme en ses appas, apprendrait à mieux comprendre son rôle. Mais, contre toute prévision raisonnable, la repentante ne se rendit pas au commandement. Avec de grands ménagements, M. Luc annonça que la chambrière Le Broc avait disparu :

— J'ai fait, monsieur, une enquête sommaire, d'où il résulte que personne ici ne se doute encore de son départ. J'ai interrogé son frère Jean. Mais la stupidité de ce scribe est telle qu'il a semblé entendre à peine ma question, et il est parti avec une ligne pour faire la guerre au fretin... Je ne désespère pas cependant, vu que des souliers ont été trouvés...

Mais M. Justus interrompit brusquement cet écuyer proluxe.

— C'est bien, Luc ! Laissez cette affaire dormir. Je sais maintenant ce qu'il en est. Et je vous ordonne de n'en plus ouvrir la bouche... Que si l'on vous en parlait, vous répondrez... que j'ai fait partir cette fille pour Bellepeyre ! Allez, Luc !

Et M. Justus demeura livré à ses réflexions. La fuite de cette chambrière n'était pas chose intéressante, en somme, autrement que pour la bonne police de la maison. Au fond, M. de Corpoy n'était pas fâché d'être débarrassé

de tous les Le Broc. Le seul Jean lui plaisait pour son application morne et son exactitude mécanique. Un sourd et muet n'était ni plus discret ni plus silencieux. Mais, comme le départ de Jeannine l'avait laissé mal satisfait, cet homme de bien, après avoir patienté quelque trois jours, regarda dans sa maison. Il regarda s'il ne découvrirait pas quelque Sulamite, digne, à l'occasion, de l'honneur de son lit. Et, ayant mûrement réfléchi, il désigna, pour trouver peut-être son nom d'un heureux augure, M<sup>lle</sup> Françoise de Monplaisir, lingère attachée à son épouse, moralement défunte, Hulline de Talmant. Il la désigna autant pour sa vertu, qui était certaine, que pour sa tendre jeunesse, sa docilité et son embonpoint. Car cette Françoise, qui allait sur ses quatorze ans, était une rousse très fraîche et qui ne manquait pas de beauté. C'est pourquoi M. de Corpoy siffla son valet de chambre, pour lui notifier son choix. Mais, quand le cérémonieux M. Andoche se tint devant lui, caressant avec attention les manches blasonnées de sa dalmatique, M. Justus se remémora subitement que M<sup>lle</sup> Françoise était la propre sœur de M. Andoche. Il ne jugea donc pas utile de le charger de ce nouveau secret, il songea qu'il préviendrait aisément cette lingère par les soins de Bournaville : « Elle a trop à se faire pardonner pour ne pas filer doux. »

Et M. de Corpoy ordonna à M. Andoche de mander madame de Bournaville, sur l'heure.

— Monsieur, dit alors respectueusement M. Andoche, monsieur me permettra-t-il de lui annoncer que monsieur son beau-fils est de retour, et qu'il se promène dans la salle, en attendant le souper :

M. Justus, gardant une figure impassible, répondit :

— C'est bien ! Sais-tu si Jacquin est arrivé avec lui ?

— Non, monsieur, monsieur le comte est rentré seul.

— Bien ! Fais venir monsieur Luc.

Et, tout en se promettant de punir son beau-fils de manière à rompre toute dernière velléité de révolte dans sa maison, tout en se jurant de

savourer lentement sa vengeance, M. Justus donna ses instructions à madame de Bournaville, qu'Andoche avait introduite.

La bonne dame s'inclinait si bas, à chacune des paroles du maître, que c'était pitié de voir la pointe de son corps busqué rentrer dans son ventre, dont une cotte à mille plis froncés dissimulait mieux la forme que l'ampleur. Et, quand elle sortit de la chambre, en plongeant dans ses jupes, M<sup>me</sup> de Bournaville avait l'œil brillant et la face rougie d'une honnête pudeur. À force de répéter « qu'elle était toute au service de monsieur », elle avait fini par croire qu'il s'agissait d'elle-même.

M. Luc entra dès que l'honnête matrone fut sortie. À voir son teint allumé, il soupçonna M. Justus. Sans se dire que ce seigneur aurait pu mieux choisir, il se promit de surveiller la nouvelle intrigue.

— Luc, — dit M. de Corpoy, — aussitôt le souper fini, et quand tout le monde sera retiré, vous direz à monsieur Henri que je le recevrai à onze heures. Jusque-là, il demeurera en liberté. Quand vous l'amènerez ici, vous aurez soin de le désarmer dans le couloir, pas avant. Personne ne doit ni voir ni entendre... Allez, Luc !

On cornait l'eau du souper, M. de Corpoy descendit, et les domestiques remarquèrent, avec douleur et étonnement, que M. Henri ne baisa pas la main de son père, et qu'il le salua tout juste, avant de s'asseoir près de lui. Un petit pasteur de Saint-Nauphary, qui remplissait l'office de chapelain en attendant que MM. Momsenn et Robin fussent revenus de Montauban, crut bien faire en débitant une sorte d'à-propos sur le retour de l'enfant prodigue. Ses phrases molles et confuses s'égarèrent dans un silence gros de menaces, où chacun tendait le dos sous les approches de l'orage.

M. de Corpoy se leva, à la fin du repas, et prit la parole sur la vertu de l'obéissance. Françoise de Monplaisir, entendant la leçon, baissa le nez ; et, ayant cru sentir le regard de son patriarche peser sur elle, elle devint pourpre de la pointe des cheveux jusque bien au-delà de sa guimpe. Elle crut que tout

le monde la considérait et l'enviait. Sans oser dire qu'elle aurait bien passé son tour, elle loucha du côté de la Bournaville. Mais cette dame mangeait une noix avec sensualité et se pénétrait de doctrine. Enfin M. de Corpoy se tut et se retira. Il monta dans son cabinet, toujours calme et indifférent en apparence. Ainsi qu'à l'ordinaire, il régla les affaires intérieures, donna ses ordres. Vers dix heures du soir, on gratta doucement à la porte de communication qui donnait accès dans la chambre à coucher. C'était madame de Bournaville. Passant modestement sa mine blafarde, encadrée de coiffes fines qui débordaient sous un grand calot de velours noir, elle murmura :

— Monsieur, l'enfant est là ! Ne voulez-vous pas que je vous la présente ?

— Qu'elle se déshabille et qu'elle se couche, — dit tranquillement M. Justus, — et laissez-moi en repos !... Ah ! prévenez les domestiques que je ne veux pas être dérangé cette veillée, et que personne ne vienne... quoi qu'on entende.

— Oh ! monsieur !... Cette Monplaisir est très docile, et...

— C'est bien, Bournaville, allez !

La tête embéguinée de la gouvernante ayant disparu, M. de Corpoy tira un épais rideau de panne verte sur l'huis refermé à clef. Mais on frappait à l'entrée.

— Qu'est-ce encore : demanda-t-il, impatienté.

C'était M. Luc qui venait prendre les commandements « au cas où il y aurait du nouveau ».

— Tenez-vous-en à ce que je vous ai enjoint, Luc !

Et amenez-moi monsieur de Canteclaux.

Henri de Canteclaux, qui se tenait à un autre étage, précéda M. Luc sans mot dire. Quand on fut arrivé dans le couloir de l'appartement du maître, l'écuyer enjoignit brutalement au jeune homme de lui remettre son épée et sa dague. Henri de Canteclaux ne lui répondit pas, mais recula contre la tapisserie. Alors seulement il dit :

— Valet, qui t'a rendu si hardi pour me toucher ? Si tu fais un pas, je te tue comme un chien galeux que tu es !

M. Luc, ne connaissant que sa consigne, et méprisant ce faible ennemi, porta ses mains à la ceinture de velours sombre pour en ouvrir le fermoir d'argent. Mais aussitôt il les leva, en poussant un cri de colère qui fut vite étouffé. Un lacet, vivement passé à son cou épais, l'étranglait sous l'effort de Jean Le Broc. Sorti d'un placard que dissimulait une verdure de Flandre, le secrétaire arc-boutait son genou contre le dos de l'homme, et tirait le lien ciré qui ne céda pas. À demi suffoqué, M. Luc essaya pourtant de lutter, de saisir ce cordon qui glissait sous ses doigts gantés de chamois. Henri de Canteclaux renversa l'écuyer boiteux, d'un croc-en-jambe, et lui planta dans la panse un large couteau qu'il y poussa jusqu'au manche. Et M. Luc, dont les ombres de la mort voilaient déjà les traits, put ouïr ce Jean Le Broc dont il méprisait la stupidité imbécile, annoncer d'un ton calme et naturel que tout allait bien ainsi :

— Voici, monsieur Henri, qui est fait !... Ne retirez pas la lame, car vous vous saliriez avec le sang.

Quand M. Luc fut bien mort, Le Broc tira le corps par les pieds jusque derrière un coffre, le cacha sous la tenture, après lui avoir pris ses armes, et dit :

— Maintenant je reste ici. Appelez-moi en cas de besoin. La chambre à coucher a été fermée par Bournaville, il ne pourra pas s'échapper.

Le Broc vérifia l'amorce d'un pistolet double, le pendit à la ceinture d'Henri par le crochet, de manière à le dissimuler dans une taillade du haut-de-chausses, et dit encore :

— Allez, monsieur ! Et que Dieu vous conduise !

Heurtant légèrement à la porte de son beau-père, Henri pénétra au moment même où M. de Corpoy criait :

— Qu'est-ce encore :



Mais quand il eut reconnu son beau-fils, il prononça d'un accent glacial ces paroles :

— Ah ! c'est vous, monsieur, entrez ! J'ai à vous parler, tout d'abord comme juge. Vous êtes accusé de rébellion et de complicité dans un adultère. Je...

Henri s'était jeté sur une chaise, avec aisance.

M. de Corpoy s'aperçut alors que son beau-fils avait son épée et sa dague. Maîtrisant sa surprise, il reprit :

— Qui vous a permis, monsieur, de vous asseoir sans mon congé, et de demeurer couvert ? Appelez-moi Luc.

Henri dit, sans changer de pose, les bras croisés :

— Luc ne viendra pas.

M. de Corpoy porta son sifflet à ses lèvres. Mais personne ne vint. Il se leva, se dirigea vers la porte. Henri lui barra le chemin.

— Monsieur Justus de Corpoy, — fit-il avec une voix insolente que l'autre ne lui connaissait pas, — monsieur Justus, homme très juste, ne m'avez-vous mandé que pour vous entendre siffler ? Et avez-vous abandonné enfin votre fausse nature humaine pour rentrer dans la véritable, c'est-à-dire dans celle du serpent ?

M. Justus sentit alors qu'il se passait quelque chose d'insolite et de grave. Et il commença de frissonner, quelque effort qu'il fît pour conserver son sang-froid, parce qu'il n'était pas brave et parce que son beau-fils armé l'effrayait.

Il s'essaya pourtant à garder ce ton majestueux et sec sous quoi, dans les jours de colère, se courbaient tous les fronts de sa maison.

— Cet enfant est devenu subitement insensé ! murmura-t-il.

Et il continua, très haut :

— Monsieur, vous êtes ici devant votre juge ne l'oubliez pas, et il vous faut répondre. Et d'abord, d'où venez-vous ? Et comment ?...

Henri de Canteclaux marcha alors sur Justus, et l'interrompit :

— Pharisien ! sépulcre blanchi ! — fit-il très bas.

— Monsieur, — cria Corpoy, blême d'épouvante et de rage, — songez que...

— Pharisien ! hypocrite ! face de vipère ! — continuait Henri, d'une voix brisante :

Et il se rapprocha.

M. Justus ne put qu'ouvrir la bouche : aucun son n'en sortit. Il tenta de quitter son fauteuil ; ses jambes flageolantes, engourdies par la peur, se refusèrent à le porter. L'enfant marchait toujours sur lui. Quand il en fut près, à le toucher, il tira le pistolet de son haut-de-chausses, appuya le canon sur le front de Justus, puis le baissa.

— Tu ne vas pas m'assassiner, mon fils ! — gémit l'autre en essayant de repousser l'acier glacé, alors même qu'il ne le menaçait plus.

Et il fit un effort suprême pour se lever. Mais le patriarche tremblait trop pour se mouvoir librement. Il s'abîma, la face dans ses mains, sur sa table, parmi les actes signés par sa femme, Hulline de Talmant. Henri de Canteclaux lui reprochait sa lâcheté :

— Hypocrite ! juge prévaricateur ! meurtrier de femmes ! Tu as fait mourir ma mère, et de chagrin et d'inquiétude. Et voici que tu as enterré ton épouse Hulline dans un cachot souterrain !

— Je jure de la délivrer ! s'écria M. Justus.

— Impudent menteur, hypocrite ! Jean Le Broc m'a dit que tu avais porté ce serment devant M. Textor, ici même, et lui t'écoutait caché derrière la tapisserie.

— Oui ! balbutia Corpoy, c'est vrai !... Mais alors tu comprends... Ce n'était pas la même chose... Par pitié, Henri ! mon fils ! par...

Ce furent les dernières paroles que ce seigneur prononça sur la terre. Lui poussant le canon dans l'oreille, le comte Henri de Canteclaux pressa la dé-

tente. Le crâne et la cervelle de M. Justus s'épandirent dans la pièce. Sous la force du coup et la poussée de l'air la bougie s'éteignit, et M. Henri sortit à tâtons de la chambre. De l'autre côté, réveillée par la violence des voix, Françoise de Monplaisir écoutait, en chemise, collée contre la porte. Quand le coup de pistolet partit, quand elle entendit tomber le corps et le fauteuil, elle crut devenir folle de terreur. Et elle demeura à genoux sur le tapis, buvant ses larmes, ne pouvant s'enfuir, puisqu'elle était sous clef, et sachant qu'il était inutile d'appeler puisque personne ne viendrait.

Dans l'antichambre, une lampe brûlait, éclairant Jean Le Broc qui, l'épée à la main, se tenait prêt. Henri de Canteclaux, tendant son pistolet qui fumait encore, lui dit :

— C'est fait ! Allons ouvrir aux autres !... Tiens ! recharge vite !

Ils traversèrent les cours, réveillèrent le portier. Cet homme, ahuri, objecta qu'il n'avait pas d'ordres, et voulut résister. Il comprit cependant que sérieuse était la menace de lui casser la tête, il obéit en maugréant. Le pont fut abaissé, et le guichet ouvert, le concierge fut poussé dans la loge de guette où Grégoire de Mauroux et Labarthe, entrés les premiers, le ficelèrent comme une saucisse de poudre. Gaston de Séigny et ses hommes envahirent le château avec tant d'ordre et dans un tel silence, que personne ne fut réveillé.

Mais quand on voulut accéder aux souterrains, sous la conduite de Jeanine, on fut arrêté à la première porte qui était fermée à foison de serrures, et l'on n'avait pas les clefs. Il fallut chercher la veuve de M. Fabre dans son lit. Quand Pulchérie Oudart aperçut, à la lueur des lanternes, cette troupe de gens armés qui entouraient sa couche et en écartaient les rideaux, elle ne douta pas, un instant, de son sort.

Les ligueurs avaient conquis le pays, et elle allait subir, par suite, de longs et merveilleux outrages. Pensant qu'appeler au secours ne servirait de rien, elle se contenta d'invoquer le nom du Seigneur. Et cette dame

de quarante ans, en nouvelle épouse du lévite d'Éphraïm, dit — avec une majesté qu'augmentait encore la forme haute de son bonnet de nuit en taffetas rose, orné de trois ruches étagées, et en montrant le berceau où gisait son neuvième enfant :

— Usez et abusez de mon corps périssable, suivant les us de la guerre ! mais respectez au moins la vie de cet innocent !

Et, grave, muette comme ces sénateurs romains qui attendirent les Gaulois, dans leurs chaises curules, si l'on peut croire certains écrits fabuleux, mademoiselle Pulchérie Oudart se recoucha avec noblesse et décence. Quand elle apprit qu'on lui enjoignait de se lever et de mener M. Henri de Canteclaux vers madame Hulline, elle refusa courageusement de trahir la confiance de son maître. Elle se décida cependant, à voir son enfant aux mains de Jean Le Broc, qui, malgré les supplications de sa sœur, faisait mine de le couper en deux avec sa lame large et luisante, et cela avec l'approbation d'un chacun.

Cette veuve désespérée passa donc sa robe. Et, prenant son clavier, accompagna ses ravisseurs qui, par précaution, lui couvrirent la bouche d'un bandeau et emportèrent le nourrisson en otage. Environnée d'épées et de torches, elle marcha par les caves, ouvrant de lourds vantaux qu'on prenait soin de ne pas refermer, car on redoutait quelque surprise, quelque trahison de cette créature fanatique et bornée ; et on laissait un homme, pour monter la garde, de place en place. Pulchérie ne donna l'accès du dernier guichet que lorsqu'on eut recommencé de menacer son nouveau-né.

Alors elle indiqua la lucarne, s'assit à terre, prit son enfant entre ses bras, et demeura insensible à tout, murmurant :

— Une pareille humidité peut le tuer, et moi avec ! Faut-il que des gens soient féroces, pour obliger une femme à peine vêtue à descendre dans un lieu pareil !

Grégoire de Mauroux, Labarthe et deux valets armés de pics attaquèrent

le mur qui sonnait creux. Mais, derrière, rien ne remuait.

Appuyé contre le roc, Séligny retenait son souffle. Et Henri de Canteclaux, attentif près de lui, entendait son cœur qui sautait dans sa poitrine avec un bruit plus fort, ce semblait, que celui des outils broyant le tuf. Gaston et Henri avaient appelé, crié; M<sup>me</sup> Hulline n'avait pas répondu. Bien sûr, elle était morte ! Ou bien la vieille avait menti ?

Grégoire de Mauroux, cependant, voyait quelque chose de clair, dans un coin du caveau, quelque chose de jaunâtre, et qui paraissait palpiter. Mais quand la porte démurée eut cédé, quand la lumière des flambeaux pénétra dans le bouge, infect comme la tanière d'un fauve, ce quelque chose en sortit tout à coup, se rua par bonds, au dehors, renversant un des porteurs de torches. Une longue crinière grise semblait voler derrière et se dresser comme les piquants d'une bête. Et cette créature sans nom escalada, gravit à quatre pattes, les marches de l'escalier : on entendit un bruit de griffes qui grinçaient sur les dalles. On eut beau appeler, on eut beau courir, la folle, hideuse, hérissée, s'enfuyait plus vite. Ses hurlements, dont l'écho se jouait parmi les voûtes, revenaient sur ces hommes armés, dont les dents claquaient d'épouvante. Et certains se signaient.

Gaston de Séligny put croire que son sang se glaçait ; ses jambes se faisaient molles et lourdes, lui refusant leur office... Il s'appuya sur Henri de Canteclaux, qui se raidissait contre un tremblement convulsif. Ainsi ralentis, ils ne purent suivre la chasse. Mais un long cri de détresse déchira l'air. Puis ce fut un bruit sourd comme celui d'un corps mou qui s'aplatit sur la terre. Et les deux amis demeurèrent seuls, dans le silence et les ténèbres où l'on voyait, au loin, le feu d'une lanterne danser. Cette flamme se rapprocha, et le piqueur Grégoire de Mauroux apparut, pâle comme une image de pierre :

— Ah ! monsieur ! — dit-il d'une voix creuse, — la pauvre dame s'est jetée par la première fenêtre qu'elle a trouvée ouverte, sans qu'on pût la

retenir. D'un coup d'ongle, elle a ouvert le front du grand Fromenteau, qui lui barrait le chemin. Et elle s'est abîmée sur le pavé de la cour ! N'y allez pas, surtout, monsieur, tant c'est pitié qu'un pareil spectacle ! Venez, monsieur ! Il est temps de partir. L'heure presse, et les gens d'ici vont s'éveiller.

— Oui ! — dit machinalement Séligny, comme s'il sortait d'un songe.  
— Venez, Henri, il nous faut rentrer chez nous.

Et il se laissa emmener.